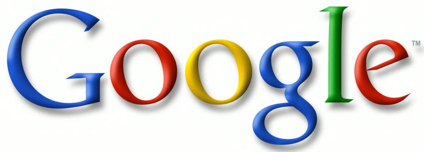
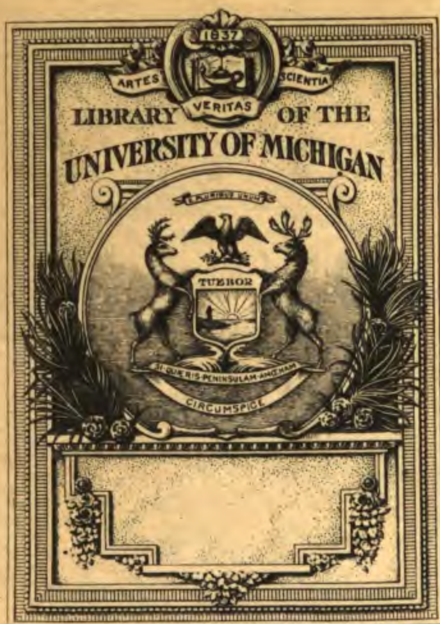



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

The Spectator

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES MOEURS DE CE SIÈCLE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
CHEZ ARKSTÉE ET MERKUS,
M. DCC. LXVII.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

IL est bon d'avertir le Lecteur, que, dès LXXII. Discours qui forment ce Volume, les LXII. prémiers parurent en Anglois, depuis le 30. *Juin*, jusques au 20. *Decembre* 1714; & les X. autres, depuis le 4. *Mars*, jusques au 11. de *Juillet* 1715. vieux Stile. Les prémiers ont été tirez du VIII. Tome de l'Anglois, qui est le dernier que les Auteurs des Volumes précédens ont donné au Public, comme leur Libraire, Mr. JACOB TONSON, le marque dans le Titre, & à la Fin d'un petit Avertissement au Lecteur, qu'il joignit à la seconde Edition de ce Volume, qui parut en 1717. Les derniers DISCOURS sont pris d'un IX. Tome, dont MR. GUILLAUME BOND se reconnoit l'Auteur dans l'Epître Dédi-

dicatoire adressée à Madame la Vicomtesse de FALCONBERG. Il y avoue, que huit ou neuf de ces Piéces viennent de trois ou quatre différentes Mains, & qu'il n'y a point eu de Part lui-même. Je ne sçai si celles, que j'ai traduites, sont de ce Nombre-là: mais, j'ai choisi celles qui m'ont paru quadrer le mieux avec le Reste de l'Ouvrage; & c'est tout ce que j'en ai pû tirer, pour rendre ce Volume de la même Grosseur que les autres. Quoiqu'il en soit, je me suis donné un peu plus de Liberté dans la Traduction de ces dernières Piéces, que je n'en avois pris à l'égard de toutes les précédentes; & je laisse aux Connoisseurs, qui entendent l'Original, le Soin d'en pénétrer la Raison.

D'ailleurs, les uns jugeront peut-être, que j'ai trop retranché des DISCOURS de l'Anglois; & les autres, que j'en ai trop retenu dans ma Traduction Françoise. Mais, il est impossible de plaire à tout le Monde; & je n'ai pû suivre en ceci que mon Goût. eureux, s'il s'accorde avec celui des véritables Connoisseurs, qui sont en fort petit Nombre!



LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

——— Paulatim abolere *Sicheum*
Incipit, & vivo tentat prævertere amore
Jampridem resides animos desuetáque corda.
VIRG. Æneid I. 724.

Il commence à effacer peu à peu dans son esprit le souvenir de SICHÉE, *& il tâche d'enflammer son cœur tranquille d'un amour violent, dont elle ne connoissoit presque plus les atteintes.*

MONSIEUR,

LETTRE sur une *Coterie de Veuves.*

„ J'AI la taille avantageuse, les „ épaules larges, assez d'ef„ fronterie, le teint noir, & „ toutes les qualitez requises, „ à ce qu'il me sembloit, pour obtenir „ une riche Veuve: Mais, après avoir

„ brusqué fortune durant plus de trois
„ Années consecutives, je n'ai pû ga-
„ gner ni l'esprit ni le cœur d'une seu-
„ le de ces Dames. J'ai presque toû-
„ jours réussi dans mes premieres atta-
„ ques; mais, d'abord que je voulois
„ m'assûrer une partie de leur Bien,
„ il falloit rompre & se retirer. Si
„ mon état n'est pas devenu meilleur
„ par toutes ces recherches, j'ai acquis
„ du moins de l'experience, & j'ai ap-
„ pris divers secrets, qui peuvent être
„ utiles à ces malheureux Avanturiers,
„ qu'on appelle d'ordinaire *Quêteurs de*
„ *Veuves*, & qui ne savent pas que ces
„ sortes de Femmes sont aussi bien aux
„ aguets pour tendre des pieges, qu'ils
„ le sont eux-mêmes. Je vais vous com-
„ muniquer ici les mysteres d'une de
„ ces Cabales Féminines, qui se nom-
„ me la *Coterie des Veuves*. Elle est com-
„ posée de neuf Matrones experimen-
„ tées, qui s'assemblent une fois la se-
„ maine, & qui se rangent autour d'une
„ grande Table ovale.

„ I. Madame la Présidente est une Per-
„ sonne d'un mérite tout extraordinaire,
„ qui a déja disposé de six Maris, & qui
„ en veut prendre un septième; persua-
„ dée, qu'il y a autant de vertu dans l'at-
„ tachement d'un septième Epoux, que
„ dans celui d'un septième Fils. Voici
„ les Noms & les Qualitez de ses fidèles
„ compagnes.

„ II. Mademoiselle FINEMOUCHE,

„ qui

„ qui jouït de quatre Douaires, par qua-
„ tre différens Epoux, de quatre diffé-
„ rentes Provinces. Elle est sur le point
„ de se marier avec un Homme de *Mid-*
„ *dlesex*; & l'on dit, qu'elle a une gran-
„ de passion d'étendre ses Domaines dans
„ tous les Comtez d'*Angleterre*, en deçà
„ de la *Trent*.

„ III. Mlle de la Nefle, qui, a-
„ près avoir usé deux Maris & un Galant,
„ vient dépouser un Gentilhomme sexa-
„ genaire. Sur le rapport qu'elle a fait à
„ la Coterie de ce qui s'est passé entre
„ eux durant le cours d'une semaine,
„ on lui a permis de s'y trouver en qua-
„ lité de Veuve; &, selon cet ordre, el-
„ le continue à y tenir sa place.

„ IV. La Veuve Feu-ardent, qui
„ s'est remariée quinze jours après la mort
„ de son dernier Epoux. Ses Habits de
„ Deuil, qui lui ont déja servi trois fois,
„ sont encore aussi bons que s'ils étoient
„ tout neufs.

„ V. Madame Catherine du Gou-
„ fre, qui étoit Veuve à l'âge de dix-
„ huit ans, & qui a depuis enterré un se-
„ cond Mari avec deux Cochers.

„ VI. Madame de Marioles, qui,
„ à l'âge de quinze ans, épousa Mr. le
„ Chevalier Simon de Marioles,
„ qui en avoit alors soixante-douze, &
„ dont elle eut deux jumeaux, neuf
„ mois après son décès. A l'âge de
„ cinquante cinq ans, elle se maria à
„ Mr. Jaques Fusraux, Ecuïer,

„ qui n'en avoit que vingt & un, & qui
„ ne survécut pas au premier mois de
„ son Mariage.
„ VII. Madame DEBORA CON-
„ QUET, Veuve du Chevalier SAMSON
„ CONQUET, nommé quelquefois pour
„ être un des Juges aux Assises. Ce
„ Chevalier étoit un Homme vigoureux,
„ qui avoit six piez de hauteur, & deux
„ piez de large du bout d'une Epaule
„ à l'autre. Il avoit eu trois Femmes,
„ qui moururent toutes dans leurs cou-
„ ches. Ceci causa une telle fraïeur à
„ tout le beau Sexe, qu'aucune n'osoit
„ jetter les yeux sur lui. Enfin, Mlle
„ DEBORA l'entreprit, & en rendit si
„ bon compte, qu'après trois années de
„ mariage, elle eut le plaisir de l'étendre
„ sur le carreau, & de le mesurer dans
„ toute sa longueur. Par cet exploit,
„ elle s'est acquise tant de reputation,
„ que les Dames de la Coterie ont joint
„ à son triomphe les trois Victoires du
„ Chevalier *Samson*, & qu'elles lui
„ donnent le mérite d'un quatrième Veu-
„ vage; de sorte qu'elle y occupe aujour-
„ d'hui une place proportionnée à sa di-
„ gnité.
„ VIII. Madame de St. LEGER,
„ Veuve de Mr. JEAN DE St. LEGER,
„ qui aimoit jusqu'à la fureur la Chas-
„ se du Renard, & qui se cassa le cou
„ en sautant à Cheval par dessus une
„ Porte de six barreaux. Elle fut si
„ touchée de cet accident, qu'elle en
„ se-

„ feroit morte de douleur, fi un Gen-
„ tilhomme du voifinage n'eût diverti
„ fon chagrin, & ne lui eût fait la
„ cour dès le fecond Mois de fon Deuil.
„ Quinze jours après, ce Gentilhom-
„ me fe vit renvoïé pour l'amour d'un
„ jeune Avocat, qui ne fut le bien-ve-
„ nu que l'efpace de fix femaines, &
„ qui fut obligé d'abandonner fon Pof-
„ te à un Officier caffé, reduit en peu
„ de tems à ceder la place à un Hom-
„ me de Cour. La faveur de celui-ci
„ fut d'auffi courte durée que celle des
„ autres; mais, il eut le plaifir de fe
„ voir fuccedé par une longue fuite
„ d'Amans, qui en contérent à la Veu-
„ ve jufqu'à la trente-feptième année
„ de fon age. Il y eut alors une ceffa-
„ tion de dix années confecutives, au
„ bout defquelles Mr. JEAN LALANE,
„ Maitre Chapellier, fe mit en tête de
„ l'aimer; & l'on croit même, qu'il la
„ poffedera bientôt.
„ IX. La derniere eft la jolie Mlle.
„ COURANT, qui n'avoit pas feize ans
„ complets, lors qu'elle fit mourir fon
„ premier Epoux de chagrin, & qu'on
„ l'admit dans cette Coterie. Elle en
„ fortit bientôt après, fur ce qu'elle
„ voulut tâter d'un fecond, qu'elle ex-
„ pedia fi vite, qu'en moins d'une an-
„ née, elle y rentra de nouveau. Cette
„ jeune Matrone eft un des plus di-
„ gnes Membres de la la Societé, en
„ état de s'y avançer plus qu'aucune des

„ autres, & il y a grande apparence
„ qu'elle y occupera le fiege de la Préfi-
„ dente, avant que de finir fes jours.

„ Dès l'établiffement de leur Coterie,
„ ces Dames refolurent de donner les
„ Portraits de leurs défunts Maris, pour
„ fervir d'ornement à la Chambre où
„ elles tiennent leurs Affemblées; mais
„ fur ce qu'il y en eut deux qui les fi-
„ rent tirer au naturel dans toute leur
„ étendue, & que ces deux Pièces cou-
„ vroient toute la muraille d'un côté,
„ elles en vinrent à une feconde refolu-
„ tion, qui fut, que chaque Matrone
„ donneroit fon propre Portrait au natu-
„ rel, & que fes Maris y feroient placez
„ tout autour en miniature.

„ Comme elles ont le malheur d'être
„ prefque toutes fujettes à la Colique,
„ elles ont une excellente Cave, pleine
„ de Cordiaux & de Liqueurs fortes.
„ Lorfque la Boiffon commence à les
„ affoupir, elles ne manquent prefque
„ jamais de parler de leurs défunts E-
„ poux avec tendreffe, & de les hono-
„ rer de quelques larmes. Mais, deman-
„ dez-leur lequel de tous elles regre-
„ tent le plus, elles n'en favent rien; &
„ font voir par-là, qu'elles ne pleurent
„ pas tant la perte, que la privation ac-
„ tuelle, d'un Mari.

„ Leur Maxime favorite, qui doit
„ fervir de Règle à toute la Societé,
„ eft de faire, en toute occafion, l'é-
„ loge du Célibat, pour détourner les
„ au-

„ autres du Mariage, & s'attirer à elles-
„ seules la bienveillance de tous les
„ Hommes.

„ Si quelcune d'elles a un Amant,
„ elle est obligée de communiquer son
„ Nom à la Societé, où l'on examine
„ en pleine Assemblée, sa Reputation,
„ sa Personne, son Bien, & son Humeur;
„ & s'il est jugé digne d'avoir un de leurs
„ Membres, alors elles mettent de con-
„ cert tout en œuvre pour l'attirer dans
„ ses filets. De cette maniere, elles con-
„ noissent tous les Quêteurs de Veuves
„ qu'il y a dans la Ville, & qui leur
„ donnent souvent occasion de se di-
„ vertir. Un bon Gentilhomme *Irlan-*
„ *dois*, qui ne fait rien, à ce qu'il pa-
„ roit, de leur Societé, est de ce nom-
„ bre, puis qu'il en a conté en diffé-
„ rens tems à toutes celles qui la com-
„ posent.

„ Leur Conversation roule d'ordinaire
„ sur leurs défunts Maris; & c'est la cho-
„ se du monde la plus divertissante de
„ leur entendre rapporter les artifices &
„ les stratagemes, qu'elles ont mis en
„ usage pour amuser le jaloux, calmer le
„ violent, ou duper celui d'un bon natu-
„ rel, & les reduire enfin les uns & les
„ autres *à sortir de la Maison les talons*
„ *devant*, comme elles s'expriment elles-
„ mêmes.

„ La Politique de ces *Machiavelistes*
„ Fémelles, qui la cultivent beaucoup,
„ regarde sur-tout deux points, la ma-

„ niere dont il faut traiter un Amant, & „ l'art de gouverner un Epoux. Le pre- „ mier de ces deux Articles est d'une „ trop longue discussion pour servir de „ cloture à une de vos Feuilles volantes; „ ainsi, je le garderai pour une seconde „ Lettre.

„ Pour l'Art de gouverner un Epoux, „ il est bâti sur des Maximes, que tou- „ te la Coterie admet en général, & qui „ se reduisent à celles-ci: Qu'une Fem- „ me doit éviter d'abord de suivre les „ Caprices de son Epoux: Qu'elle ne „ doit pas lui accorder trop de liberté, „ ni de trop grandes familiaritez: Qu'el- „ le ne doit pas se laisser traiter en No- „ vice, mais en Femme qui connoit le „ monde: Qu'elle ne doit rien diminuer „ de son premier état, ni de la dépense „ qu'elle faisoit avant son Mariage: „ Qu'elle doit louer la générosité de son „ Mari défunt, ou toute autre Vertu, „ qu'elle veut recommander à son Suc- „ cesseur: Qu'elle doit chasser tous les „ anciens Amis & tous les Domestiques „ de son Epoux, afin de jouïr toute seule „ de sa chere personne: Qu'elle doit l'en- „ gager à deshériter les Enfans de tout „ autre Lit que le sien: Qu'elle ne doit „ jamais être pleinement convaincue de „ son amitié, jusqu'à ce qu'il lui ait don- „ né tous ses Biens, meubles & immeu- „ bles, présens & avenir. Je suis, *&c.*

II. DIS-

II. DISCOURS.

——————— Præsens, absens ut sies.
Ter. Eunuch. Act. I. Sc. II. 112.

Quoi que vous en soïez près, faites comme si vous en étiez loin.

De l'Egotisme & des Egotistes, ou de ceux qui parlent toujours d'eux-mêmes.

Si nous en croïons notre fameux Cowley, *c'est un sujet bien difficile à manier, & très-délicat, que de parler de soi-même; puis que, si l'on dit quelque chose à son desavantage, l'Esprit en est choqué; & que les oreilles des autres sont offensées des éloges que l'on se donne.* En effet, de quelque maniere que l'on s'y prenne là-dessus, la Vanité y a bonne part. Un Homme plein d'orgueil rapportera une bévue qu'il a faite, ou une sottise qu'il a dite, plutôt que d'être müet sur l'article de sa chere Personne.

Quelques Auteurs fort célèbres ont donné dans ce foible. On remarque en particulier de Ciceron, qu'il est souvent le sujet de ses propres Discours, & qu'il ne laisse pas échapper une seule occasion de se rendre justice à lui-même. „ S'imagine-t-il, *disoit* Brutus, „ que son Consulat est plus digne d'être „ applaudi que mon entreprise sur la vie „ de Cesar, parce que je ne rappelle „ pas sans cesse les Ides de *Mars*, comme il nous rompt toûjours la tête dès

„ Nones de *Décembre?*" Il est presque inutile d'avertir ici mes Lecteurs, qui ont quelque connoissance de l'Histoire *Romaine*, que BRUTUS poignarda CESAR le jour des Ides, c'est-à-dire le 15 du Mois de *Mars*, & que CICERON étoufa la Conjuration de CATILINA le jour des Nones, ou le 5me du Mois de *Décembre*. Quelque choquante que fût pour ses Contemporains la hardiesse avec laquelle ce grand Homme se louoit, j'avouë qu'il ne me paroit jamais si agréable, que lors qu'ils nous entretient de lui-même. Les ouvertures qu'il fait alors de son cœur nous le dépeignent au naturel, développent son Caractère, & servent à éclaircir divers endroits de sa Vie: outre qu'il y a quelque petit charme à découvrir le foible d'un grand Homme, & à voir de quelle maniere l'opinion qu'il a de lui-même s'accorde avec l'idée que les autres en ont.

Messieurs de *Port-Roïal*, le plus illustre Corps qu'il y eut en *France* par leur savoir & leur humilité, ont banni de tous leurs Ecrits l'usage de parler d'eux-mêmes à la premiere Personne, sous ombre qu'il naît d'un principe de vaine gloire & de la trop bonne opinion qu'on a de soi-même. Pour en marquer leur éloignement, ils l'ont tourné en ridicule, sous le nom d'*Egotisme*, Figure inconnue à tous les anciens Rhéteurs.

Le plus violent *Egotisme*, que j'aie observé dans toutes mes lectures est celui

du

du Cardinal Woolsey, qui disoit, *Ego & Rex meus*, „ Moi & mon Roi ; " & peut-être que le plus grand *Egotiste*, qu'il y ait jamais eu au Monde, est Michel de Montagne, le célèbre Auteur des *Essais*. Ce vieux & bouillant *Gascon* a mêlé toutes ses infirmitez corporelles dans ses Ouvrages ; &, après voir parlé des Défauts ou des Vertus de tout autre Homme, il publie d'abord la part qu'il y a lui même. S'il avoit caché l'un & l'autre à son égard, il auroit pû passer, pour meilleur Chrétien ; mais peut-être n'auroit-il pas été un Auteur si agréable. Le Titre d'*Essais*, qu'il donne à ses Ecrits, semble promettre, par exemple, un Discours sur Virgile ou sur Jule-Cesar ; mais, lors que vous venez à les lire, vous y trouvez beaucoup plus de choses qui regardent Mr. de Montagne lui-même, que les deux autres. Scaliger le Fils, qui n'étoit pas trop bon Ami de cet Auteur, après avoir informé le Public que le Pere de Montagne vendoit des Harengs, ajoute ces mots : *La grande fadaise de Montagne, qui a écrit, qu'il aimoit mieux le Vin blanc. — Que diable-a-t-on à faire de sçavoir ce qu'il aime ?*

Je ne saurois m'empêcher de parler ici d'une Classe d'*Egotistes*, pour lesquels j'ai toûjours eu beaucoup d'antipathie ; je veux dire les Auteurs de *Memoires*, qu'on ne trouve jamais citez que dans leurs propres Ouvrages, & qui tirent

toutes leurs Productions de cette seule Figure de Rhétorique.

La plûpart des Préfaces modernes sentent l'*Egotisme* à pleine bouche. Le moindre petit Barbouilleur s'imagine qu'il importe au Public de savoir qu'il a écrit son Livre à la Campagne, s'y est amusé aux heures de son loisir, qu'il n'a pû le refuser aux instances réïterées de ses Amis, ou que son penchant, ses études, & sa fréquentation de certaines Personnes, l'ont conduit au sujet qu'il y traite. *Id populus curat scilicet.* N'est-ce pas-là dequoi le Public se met fort en peine; & les Lecteurs n'en deviennent-ils pas plus habiles?

Dans les Ouvrages d'Esprit, sur-tout lors que l'Auteur y paroit sous un Nom feint, il peut se hazarder à parler de lui-même, & divertir le Public; mais, je conseillerois à tout autre Ecrivain de ne parler jamais de sa Personne, à moins qu'il n'y ait quelque chose de fort distingué dans son Caractère. D'ailleurs, je suis très-persuadé, que cet Avis ne sera pas d'un grand usage; parce que tout Homme, qui regarde ce qu'il pense comme digne d'entretenir le Public, se croit une Personne distinguée.

Je finirai ce DISCOURS par une Remarque sur les *Egotistes* en conversation, c'est-à-dire ces petits Esprits bornez, qui, vuides de toute autre chose, ne sont remplis que d'eux-mêmes. Il y en a une sorte fort commune dans le Monde,

quoi-

quoi que je ne sâche pas qu'aucun Auteur en ait jamais parlé: Ce sont ces pauvres Génies, qui s'attribuent à eux-mêmes, ou qui donnent à quelques-uns de leurs Amis particuliers, certains bons Mots qu'on débitoit avant qu'ils eussent vû le jour, & que tout Homme, qui a fréquenté un peu le monde, a entendu repéter cent & cent fois en sa vie. Un jeune Etourdi de ma connnoissance étoit si coupable à cet égard, qu'il n'oublioit rien pour trouver l'occasion de nous regaler de quelque vieux trait d'Esprit. Il nous disoit, par exemple, qu'un jour, accompagné d'un tel de ses Amis, l'un ou l'autre avoit eu une telle pensée ingenieuse, une telle repartie vive; & là-dessus il se mettoit à éclater de rire de tout son cœur, fort surpris de ce que les autres ne l'imitoient pas. Lors que sa joie venoit à se calmer, pour lui faire une petite Mercuriale indirecte, je lui ai souvent demandé, avec TERENCE, *Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat? vetus credidi.* „ Dites-moi, je „ vous prie, ce Bon-mot est-il de votre „ façon? Je le croïos fort ancien". Mais sur ce qu'il me parut incorrigible, & que j'avois quelque inclination pour ce jeune Benêt, qui étoit d'ailleurs d'un bon naturel, je l'exhortai à lire les Bons-mots d'*Oxford* & de *Cambrige*, avec quelques autres petites Pièces du même goût. Après en avoir fait la lecture, il fut penetré de honte de voir que toutes ses

belles Saillies & ses Pointes d'esprit avoient essuïé déja plusieurs Editions ; & que tout ce qu'il croïoit nouveau, ou dont il se disoit l'inventeur, avoit paru moulé avant que lui & ses Amis fussent au Monde. Cette découverte eut un si heureux effet à son égard, qu'il se borne aujourd'hui à passer pour un Homme de bon-sens, & qu'il ne se hasarde jamais à faire l'agréable, à moins qu'il ne sâche bien avec qui il est.

III. DISCOURS.

—— —— Magni nominis umbra.

LUCAN. Lib. I.

Ce n'est que l'ombre d'un grand Nom.

JE vais communiquer ici au Public deux Lettres fort curieuses, dont la premiere me vient d'une espece de Phantôme, qu'on pourroit dire n'avoir jamais écrit à qui que ce soit au monde.

MONSIEUR,

LETTRE de Mr. LE BLANC sur l'Usage qu'on fait de son Nom dans le Monde.

„ Je descends de l'ancienne Famille „ des LE BLANC, Nom assez connu „ parmi tous les Gens d'Affaires. On „ le lit toûjours dans ces petits espaces „ vuides d'un Ecrit qui doivent être „ remplis, & qu'on appelle à cause de „ cela même des Espaces en *blanc*, qui „ ap-

„ appartiennent de droit à notre Fa„ mille. Aussi me regardé-je comme le „ Seigneur d'un Fief, qui a droit de „ reclamer toutes les Terres en friche „ qui n'ont aucun Proprietaire. Je suis „ proche Parent de *Jean* Tel & de *Ja„ ques* Tel, qui vinrent ici, à ce que „ l'on m'a dit, avec GUILLAUME le „ Conquerant. On parle plus souvent „ de moi dans les deux Chambres du „ Parlement, que de toute autre Per„ sonne de la *Grande-Bretagne.* Mon „ Nom s'écrit, ou plutôt ne s'écrit point „ du tout: ainsi,

„ Je puis mettre la main à tout, & „ paroitre sous toute sorte de figures. „ Je puis devenir Homme, Femme, ou „ Enfant. Je suis métamorphosé quel„ quefois en une Année de notre Sei„ gneur, en un Jour du Mois, ou en „ une Heure du Jour. Je représente „ souvent la valeur d'une bonne Som„ me, & l'on m'emploïe d'ordinaire au „ premier subside qui est destiné pour „ la Couronne. J'ai servi de tems en „ tems à la place de plusieurs milliers „ de Soldats, & d'un grand nombre de „ Vaisseaux.

„ Malgré tout cela, Monsieur, j'ai à „ me plaindre d'une chose, c'est qu'on „ ne fait usage de moi qu'en certaines „ occasions pressantes, & qu'on n'a pas „ plutôt trouvé une Personne propre à „ remplir mon Poste, qu'on l'y met d'a„ bord à mon préjudice.

„ Si

„ Si vous avez jamais été à la Comé-
„ die avant qu'on ouvre la Scène, vous
„ y avez vû la plûpart des Loges, qui
„ sont aux côtéz du Théatre, occupées
„ par des Gens de ma Famille, qui se
„ retirent aussi-tôt & cédent leurs places
„ à l'approche de ceux pour qui elles
„ étoient gardées.

„ Mais, les plus illustres de toute la
„ Famille des LE BLANC sont ceux qu'on
„ met en des Postes fort élevez jusqu'à
„ ce qu'on trouve des Personnes de plus
„ grande conséquence pour les remplir.
„ Il y en a un de cette Branche, capa-
„ ble de toute sorte d'Emplois : il peut
„ servir, dans le besoin, d'Officier mi-
„ litaire, d'Homme d'Etat, de Juris-
„ consulte, & de tout ce qu'il vous plai-
„ ra. J'en ai connu plusieurs de mon
„ Nom, qu'on peut dire être nez sous
„ une heureuse Etoile, s'enrichir, figu-
„ rer dans le Monde, & avoir du crédit,
„ avant que les grands Seigneurs de leur
„ Parti pussent convenir lequel d'entre
„ eux demanderoit leur Poste. Je me
„ souviens même d'un, qui jouït si long
„ tems d'une de ces Places vacantes, ou
„ qu'il faut du moins regarder comme
„ telles lorsqu'un BLANC les occupe,
„ qu'il devint trop redoutable pour l'en
„ débusquer.

„ Du reste, puis qu'on me trouve si
„ commode & si utile dans tous les
„ Gouvernemens bien policez, je vous
„ prie de vouloir reflechir sur mon é-

„ tat,

„ tat, & de ne permettre pas qu'on abu-
„ se plus long tems de ma patience, ni
„ qu'on m'emploie ainsi à tout bout de
„ champ pour remplir un vuide. Cet
„ abus, sans courir après un jeu de mots,
„ ne peut que me donner les pâles cou-
„ leurs, & me rendre fort blême. Quoi
„ qu'il en soit, je me recommande à vo-
„ tre bonne protection, & je suis avec
„ respect, *&c.*

LE BLANC.

P. S. „ Je vous envoie ci-joint un
„ Formulaire qu'un Procureur de la Cam-
„ pagne a dressé pour deux Gentilshom-
„ mes, dont il ne savoit pas les Noms,
„ & qui n'ont pas jugé à propos de lui
„ communiquer l'Affaire sur la quelle ils
„ transigeoint ensemble. Il l'appelloit
„ lui-meme un Acte *en blanc*, & il le
„ lut en ma présence de la maniere sui-
„ vante, qui vous fera voir d'ailleurs
„ de quelle utilité je suis dans le Mon-
„ de.

„ *Je soussigné*, Blanc, *Ecuïer*, *Habi-*
„ *tant de la Ville de*, Blanc, *dans le Com-*
„ *té de*, Blanc, *confesse devoir la Somme*
„ *de*, Blanc, *à Maître*, Blanc, *pour m'a-*
„ *voir procuré les Denrées suivantes*, Blanc:
„ *Et je promets audit Maître*, Blanc, *de*
„ *lui paier la dite Somme de*, Blanc, *le*,
„ Blanc, *Jour du Mois de*, Blanc, *pro-*
„ *chain*, *à peine de*, Blanc, *Amende.*"

En attendant que je puisse examiner
le

IV. DISCOURS.

——————— Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas:
Ne scuticâ dignum, horribili sectére flagello.
Hor. L. I. Sat III. 117.

Il faut donc qu'il y ait une Règle, qui établisse une juste proportion entre la peine & le crime, afin que vous ne fassiez pas mettre tout en sang un pauvre malheureux, qui ne merite que quelques coups d'étrivieres.

Tous les Hommes sont un mêlange de bien & de mal; & l'on ne doit pas juger d'eux en gros.

C'EST le devoir d'un Philosophe de s'exercer tous les jours à vaincre ses Passions, & à se dépouiller de ses Préjugez. Je tâche du moins de considerer tous les Hommes & leurs actions en Spectateur équitable, sans aucun égard à moi-même, & sans éplucher s'ils favorisent ou s'ils croisent mes intérêts particuliers. Occupé à cet exercice, je ne puis qu'observer de quelle maniere ceux qui m'environnent se laissent aveugler par leurs préjugez ou leur inclination, avec quelle vivacité ils prononcent sur le Caractère les uns des autres, & décident, en deux mots, qu'un Homme n'est bon à rien, ou qu'il est propre à tout. Cependant, si l'on examine de près la Nature Humaine, on verra qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer la juste va-

valeur de chacun; & que les Hommes ne doivent pas être caracterisez en gros, ni en termes généraux. En effet, il n'y en a pas un seul, qui soit bon ou mauvais à tous égards: le Vice & la Vertu sont mêlez, plus ou moins, ensemble dans chaque Individu de notre espece; & si vous trouvez quelque fois une éminente & belle Qualité dans une Personne, elle y est souvent obscurcie, & presque éclipsée, par un nombre infini de petits defauts.

Les Hommes n'ont point de Caractères, dit un Auteur célèbre *, *ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables: Il leur coûte moins de joindre les extremitez, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre.* On peut voir un Exemple fort remarquable de cette Inconstance de l'Esprit Humain dans la *Cyropædie* de XENOPHON. Cet Historien nous dit que CYRUS, après le gain d'une Bataille, trouve, parmi les Prisonniers, PANTHEÉ, Dame d'une grande beauté, & Femme d'ABRADATE, Roi de la *Susiane*, qu'il ne voulut pas la retenir lui même; & qu'il la mit sous la garde d'ARASPE, jeune Seigneur *Mede*, qui avoit soutenu, en sa présence, que la beauté d'une Femme ne pouvoit jamais contraindre un honnête Homme de man-

* LA BRUYERE, *Mœurs de ce Siècle*, Chap. DE L'HOMME, p. 353. Ed. Amst. 1720.

manquer à son devoir, quand il avoit pris une bonne resolution de s'en acquiter. Cependant, le jeune *Mede* n'eut pas plutôt cette belle Captive en sa garde, qu'il en devint amoureux, qu'il mit tout en œuvre pour la suborner, & qu'au desespoir de ce qu'il ne pouvoit en venir à bout, il se préparoit à quelque extremité fâcheuse, lorsque CYRUS en eut la nouvelle. Ce Prince, qui l'aimoit dès l'enfance, le manda au plus vite, lui représenta son crime avec beaucoup de douceur, & lui rappella ce qu'il avoit dit lui-même à cette occasion. Là-dessus ARASPE, touché d'une vive douleur, & penétré de honte, versa un torrent de larmes, & lui répondit en ces termes: * *Voulez-vous, Seigneur, que je vous dise la Vérité; j'éprouve sensiblement, que j'ai deux Ames. C'est une nouvelle Philosophie, que l'Amour, ce grand Sophiste, m'a enseignée. En effet, si je n'avois qu'une Ame, elle ne pourroit pas être tout-à-la fois bonne & mauvaise, ni aimer en même tems le bien & le mal, ni vouloir tout ensemble faire une certaine chose & ne la pas faire. Cela prouve clairement, que j'ai deux Ames: quand la bonne est la plus forte, elle fait le bien; quand la mauvaise à l'avantage, elle entreprend les actions vicieuses. Maintenant, que vous êtes venu à mon secours, ma bonne Ame est la plus puissante.*

Je

* Hist. de *Cyrus*, traduite du Grec de *Xenophon* par Mr. *Charpentier*, pag. 278. Edit. de *Paris* en 1661.

Je ne sai point si mes Lecteurs voudront admettre cette découverte en Philosophie ; mais, s'ils ne l'admettent pas, il faut qu'ils avouent, qu'il y a des Passions aussi différentes dans une seule Ame, qu'il y en peut avoir en deux. A peine pouvons-nous lire la Vie de quelque grand Homme de l'Antiquité, ou nous entretenir avec quelqu'un de nos célèbres Contemporains, qu'il ne nous fournisse un Exemple de ce que j'avance.

Je n'ai combatu jusques-ici, que la partialité & l'injustice avec laquelle nous prononçons en gros sur les Hommes, quoi qu'ils soient un mélange de vertus & de vices, de bien & de mal ; mais, je pourrois étendre ma Remarque plus loin, & l'apliquer à tout ce qui se dit de la plûpart de leurs actions. Si d'un côté nous pesions de bonne-foi toutes les circonstances où ils se trouvent, nous verrions souvent, qu'ils ont été reduits à faire une certaine démarche qui nous choque d'abord, pour en éviter une autre qui nous déplairoit encore davantage. Si d'un autre côté nous examinions à la rigueur celles qui jettent le plus d'éclat & qui nous éblouïssent, nous les trouverions presque toutes defectueuses, qu'elles ont quelque tacche, qu'elles doivent leur naissance à quelque desir ambitieux & criminel, ou qu'elles tendent à une mauvaise fin. La même Action peut être quelque-fois

accompagnée de circonſtances ſi bizarres, qu'il eſt difficile de déterminer ſi elle mérite recompenſe ou châtiment. Les Compilateurs de nos Lois en *Angleterre* ont ſi bien ſenti cet embarras, qu'ils ont poſé pour une de leurs principales Maximes, *Qu'il vaut mieux ſouffrir un Inconvenient, que de permettre un grand Mal*; c'eſt à-dire, en d'autres termes, Que, puis qu'aucune Loi ne peut embraſſer tous les Cas, ni pourvoir à tout, il vaut mieux que les Particuliers ſouffrent quelque Injuſtice, que de ne pas remedier à un Grief public. C'eſt auſſi ce qu'on allegue d'ordinaire, pour excuſer les troubles où tombent quelques Membres de la Societé, en certaines occaſions, qu'il étoit impoſſible aux Légiſlateurs de prévoir. De-là vient que, pour remedier, autant qu'il ſe peut, à ce Défaut, on a établi la Cour de la Chancelerie, qui mitige ſouvent & adoucit la rigueur du Droit Coûtumier, dans les Cauſes civiles; de même que, dans les criminelles, la Perſonne qui eſt ſur le Trône a toûjours le pouvoir de pardonner.

Malgré tout cela, dans un Gouvernement fort étendu, il eſt preſque impoſſible de diſtribuer les Peines & les Récompenſes avec la derniere Préciſion. Il faut avouër, que la République de *Lacédémone* étoit d'une grande exactitude à cet égard; & je ne ſache pas avoir trouvé dans toutes mes Lectures un

un Exemple de Justice, qui approche de celui que Plutarque nous rapporte, & qui servira de cloture à ce Discours.

La Ville de Lacédémone, attaquée à l'improviste par une puissante Armée de *Thébains*, couroit grand risque d'être la proie de ses Ennemis, lorsque ses Habitans attroupez coururent aux armes, & se batirent avec toute la vigueur qu'on pouvoit attendre de la nécessité où ils se trouvoient: mais, il n'y en eut aucun qui se distinguât d'une maniere si éclatante, au grand étonnement de l'une & de l'autre Armée, qu'Isadas le Fils de Phoebidas, qui étoit alors dans la fleur de sa jeunesse, & très-remarquable pour la beauté de sa Personne. Il sortoit du Bain, lorsque l'allarme fut donnée; c'est-à-dire, qu'il n'eut pas le tems de mettre ses Habits, ni d'aller chercher ses Armes. Cependant, plein de zèle pour servir sa Patrie dans une si rude extremité, il arrache une Lance à l'un & une Epée à l'autre, & court tete baissée au plus épais des Ennemis. Rien ne pût resister à son ardeur, & par-tout où il tourna ses pas, il mit l'Ennemi en fuite, sans recevoir aucune blessure. Je ne déterminerai pas, ajoute * Plutarque, si quelque-Dieu, pour

* Voïez la Traduction de Mr. Dacier, impr. à *Amsterdam* in 12. chez les Freres Wetstein, Tome V. p. 371.

pour le recompenser de sa grande valeur, en eut un soin tout particulier dans cette journée, & le couvrit de sa protection; ou si les Ennemis, frappez de la singularité de son équipage & de la beauté de sa personne, crurent qu'il y avoit en lui quelque chose au-dessus de l'Homme.

Les *Ephores*, ou les principaux Magistrats de la Ville, trouverent tant de noblesse & de bravoure dans cette action, qu'ils lui décernerent une Guirlande; mais, ils le condamnerent en même tems à une Amende de mille Drachmes, pour avoir paru à la Bataille sans être armé de toutes pièces.

V. DISCOURS.

——— Deum namque ire per omnes Terrásque, tractusque Maris, Cœlumque profundum.

VIRG. Georg. IV. 221.

Dieu se trouve dans toute l'Etendue des Terres, des Mers, & des Cieux.

Reflexions sur la vaste Etendue de l'UNIVERS, & sur la Nature de DIEU.

JE fis hier au soir une Promenade hors Ville jusqu'à ce que la Nuit vint insensiblement me surprendre. Je m'amusai d'abord à contempler les différentes beautez des couleurs qui paroissoient à l'endroit de l'Horison où le Soleil venoit de se coucher. A mesure qu'elles s'é-

s'éteignoient, il y eut diverses Etoiles & Planetes qui se montrerent l'une après l'autre, jusqu'à ce que tout le Firmament en devint lumineux. La Saison de de l'Année, & les raïons de tous ces Luminaires, qui traversoient l'*Ether*, donnoient du relief à sa couleur bleuâtre. La *Voie lactée* paroissoit dans sa plus grande blancheur. Pour couronner la Scène, la Lune se leva en son plein, avec cette majesté sombre, que MILTON nous a si bien dépeinte, & fit voir à l'œuil un nouveau Tableau de la Nature, chargé d'ombres plus délicates, & dont les jours avoient plus de douceur, que celui que le Soleil nous avoit découvert pendant qu'il éclairoit notre Hemisphere.

Pendant que je m'occupois à regarder la Lune marcher dans tout son éclat & prendre sa route entre les Constellations, il me vint dans l'Esprit une Pensée qui trouble & inquiete souvent, à ce que je croi, les Personnes d'un naturel serieux. DAVID, à la vûe de ce spectacle, y tomba lui même, * *Quand je considere*, dit-il, *les Cieux qui sont l'ouvrage de tes mains, la Lune & les Etoiles que tu y as disposées, qu'est-ce que l'Homme, pour que tu daignes te souvenir de lui, & le fils de l'Homme, pour que tu en prennes soin?* De même, lors que j'envisageois cette Armée infinie d'Etoiles, ou plutôt,

* Pseau. VIII. 3, 4.

tôt, pour m'exprimer en Philosophe, de Soleils, qui brilloient à mes yeux, avec cette multitude innombrable de Planetes ou de Mondes, qui rouloient autour de ces vastes Corps qui leur servent de Centre: lors que je portois cette idée plus loin, & que je venois à suposer un autre Systême de Soleils & de Mondes au-dessus de celui que je découvrois, & que ce nouveau Systême étoit éclairé par un Firmament d'autres Luminaires supérieurs, qui sont placez à une si énorme distance, qu'ils paroissent aux Habitans du premier de la même grandeur que nous voïons les Etoiles; lors, dis-je en un mot, que je réfléchissois sur cet assemblage infini de Mondes, je ne pus que sentir l'extrême petitesse, ou plutôt le néant, de mon Individu, comparé avec l'immense Etendue de l'Univers.

Si le Soleil, qui éclaire cette partie de la Création, & si toute l'Armée des Mondes Planetaires qui roulent autour de lui, venoient à être anéantis, il n'y paroitroit non plus que si l'on ôtoit un grain de sable sur le rivage de la Mer. L'espace qu'ils occupent est si excessivement petit, en comparaison de tout l'Univers, qu'à peine y formeroit-il un vuide. La brêche seroit imperceptible à un Oeuil, qui pourroit embrasser tout le Cercle de la Nature, & porter sa vûe d'un bout de la Création à l'autre, comme il peut arriver que nous

aïons

aïons un jour un tel Sens, ou que des Créatures plus excellentes que nous le possedent aujourd'hui. Avec le secours de nos Telescopes, nous voïons plusieurs Etoiles, qui échappent autrement à nos yeux; & plus les Verres qu'on y met sont exacts, plus nos Découvertes augmentent. HUYGENS a porté cette pensée si loin, qu'il ne croit pas impossible, qu'il y ait des Etoiles dont la lumiere n'est pas encore parvenue jusqu'à nous depuis la Création. Il n'y a nul doute, que l'Univers ne soit renfermé dans certaines bornes; mais, lors que nous venons à considerer que c'est l'Ouvrage d'un Pouvoir infini, animé d'une Bonté infinie, & qui s'exerce dans un Espace infini, quelles bornes notre Imagination y peut-elle prescrire?

Pour revenir donc à ma première idée, je ne pûs reflechir sur moi-même, qu'avec une secrette fraïeur, en ce que je me trouvois indigne du moindre petit regard de cet Etre suprème, qui est occupé au gouvernement d'un si vaste Empire. Je craignis d'être oublié, & presque perdu, au milieu de cette Immensité qui m'environnoit de toutes parts, & de cette infinie variété de Créatures, qui remplissent, selon toutes les apparences, toutes ces vastes Régions de l'Univers.

Mais, pour ne pas succomber sous le poids d'une idée si mortifiante, j'en voulus rechercher la cause; & je trouvai, qu'el-

qu'elle venoit des bornes étroites que nous donnons à la Nature Divine. Nous ne saurions considerer nous-mêmes plusieurs Objets à la fois. Si nous avons soin de regler certaines choses, il faut de toute nécessité que nous en négligions d'autres. Cette imperfection, qui naît avec nous, se trouve plus ou moins dans toutes les Créatures, quelque exaltées qu'elles soient, par cela même qu'elles sont des Etres bornez & finis. La présence de tout Etre créé est renfermée dans un certain espace, & par conséquent ses Observations se bornent à un certain nombre d'Objets. La Sphere, dans laquelle toutes les Créatures se meuvent, agissent, & entendent, est d'une circonference plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles occupent dans l'Echelle des Etres. Mais, cette Sphere, quelque vaste qu'elle soit, a toûjours sa circonference. Lors donc que nous venons à reflechir sur la Nature Divine, nous sommes si accoûtumez à voir cette imperfection en nous, que nous l'attribuons en quelque manière à celui qui en est incapable. La Raison à beau nous dire, que ses Attributs sont infinis: notre Esprit est si foible, qu'il ne sauroit s'empêcher de mettre des bornes à tout ce qu'il contemple, jusqu'à ce qu'elle revienne à la charge & qu'elle dissipe tous ces petits préjugez, qui s'élevent malgré nous dans nos Ames, & qui sont naturels à l'Esprit Humain.

En effet, nous bannirons de nos Esprits une si triste idée, & nous ne craindrons pas que l'Auteur de l'Univers nous abandonne, à cause de la multitude innombrable de ses Ouvrages, & de cette infinie varieté d'Objets qui semblent l'occuper sans cesse; si, d'un côté, nous sommes bien persuadez qu'il est présent par tout, & de l'autre, qu'il fait & qu'il voit tout.

I. Nous ne saurions douter en premier lieu de sa Toute-Présence. Il traverse, il meut, il soutient, toute la Fabrique de l'Univers. Toute la Création en général, & chacune de ses Parties, est pleine de son Etre. Il n'y a rien de tout ce qu'il a fait, quelque éloigné, ou petit, qu'il paroisse, où il n'habite essentiellement. Sa substance est dans la substance de chaque Etre, soit materiel ou immateriel, & il s'y trouve présent d'une manière aussi intime que tout Etre l'est à lui-même. Ce seroit une Imperfection en lui, s'il pouvoit se transporter d'un lieu à un autre, ou s'éloigner d'aucune de ses Créatures, ou de quelque partie de cet Espace qui s'étend à l'infini. En un mot, pour me servir de l'Expression d'un ancien Philosophe, c'est un Etre, dont le Centre est par-tout, & la Circonference nulle part.

II. En deuxième lieu, il possede la Toute-Science, & c'est un Attribut qui découle nécessairement de l'autre. Il ne peut que s'appercevoir de chaque

mouvement qui s'excite dans le Monde materiel, qu'il penétre si essentiellement, & de toute pensée qui s'éleve dans le Monde intellectuel, auquel il est uni d'une manière si intime. Plusieurs Ecrivains de Morale ont envisagé l'Univers comme le Temple de Dieu, qu'il a bâti de ses propres mains, & qui est rempli de sa présence. Il y en a d'autres, qui regardent l'Espace infini comme le Receptacle, ou plutôt l'Habitation du Tout-Puissant: mais, on ne sauroit se former une idée plus noble & plus sublime de cet Espace infini, que celle du Chevalier NEWTON, qui l'apelle le *Sensorium* de la Divinité. Les Hommes, & les autres Animaux, ont leurs *Sensoriola*, ou leurs petits *Sensoriums*, par le moïen desquels ils s'apperçoivent de la présence & de l'action d'un petit nombre d'Objets qui les environnent. Leurs connoissances & leurs observations se renferment dans des bornes fort étroites. Mais, puis que Dieu ne peut qu'appercevoir & connoitre tout ce en quoi il reside, l'Espace infini donne lieu à une connoissance infinie, & sert, pour ainsi dire, d'Organe à la Toute-Science.

Si l'Ame étoit separée du Corps, & que, par une seule réflexion, elle se transportât au-delà des bornes de l'Univers, quand elle continueroit des millions d'années à se promener avec la même rapidité dans l'Espace infini, elle

le se trouveroit toûjours entre les bras de son Créateur, & environnée de tous côtez de l'Immensité de Dieu. Pendant que nous sommes dans le Corps, il n'est pas moins avec nous, quoi qu'il nous soit caché. *Qui me donnera*, dit Job *, *de connoitre & de trouver Dieu, & de m'aller présenter jusqu'à son Trône? ... Mais, que ferai-je? Si je vais en Orient, il ne paroit point: si je vais en Occident, je ne l'apperçois point. Si je me tourne à gauche, je ne puis l'atteindre: si je vais à droite, je ne le verrai point.* En un mot, la Raison & la Révélation nous assûrent, qu'il ne peut être loin de nous, quoi que nous ne le découvrions pas.

Quand on reflechit sur ces Attributs de la Divinité, sa Toute-Présence & sa Toute Science, il n'y a point de Pensée affligeante qui ne s'évanouisse. Dieu ne peut que regarder tout ce qui existe, sur-tout celles de ses Créatures qui apréhendent qu'il ne les oublie. Il voit leurs Pensées les plus intimes, & cette inquietude en particulier qui les trouble à cette occasion. Il est impossible, que rien échappe à ses yeux: & nous ne devons pas douter, qu'il ne regarde d'un œuil favorable tous ceux qui tâchent de se concilier sa bienveillance, & qui, touchez d'une humilité profonde, se jugent eux-mêmes indignes de ses soins paternels.

* Chap. XXIII. 3. 8, 9. suivant la Version de Mr. de Saci.

VI. DISCOURS.

Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perſpexiſſe laborent,
An ſit amicitiâ dignus.——————

HOR. A. P. v. 434

Les grands Seigneurs, quand ils veulent honorer quelqu'un de leur confiance, lui donnent, dit-on, une eſpèce de queſtion avec du vin, en le faiſant boire.

De l'YVROGNERIE & de ſes Effets.

IL n'y a point de Vices plus difficiles à guerir, que ceux dont les Hommes ſe glorifient. Qui ne s'étonneroit de voir qu'ils tirent vanité de l'Yvrognerie? ANACHARSIS, prié à *Corinthe* de ſe trouver à une Partie de Buveurs, demanda fort plaiſamment le prix, parce-qu'il y fut ſaoul le premier de tous; „ car, *dit-il*, lors qu'on court dans la „ Lice, celui, qui arrive le premier au „ But, a droit d'exiger la Recompenſe." Il n'en eſt pas de-même dans cette Generation alterée; l'honneur tombe ſur celui qui porte le plus de Boiſſon, & qui terraſſe tous ſes Camarades. Je vis l'autre jour l'honnête Monſieur DE L'ENTONNOIR, un de nos *Saxons* Occidentaux, qui ſupputoit la quantité de boiſſon qui lui avoit paſſé par le goſier depuis une vingtaine d'années, & qui revenoit, ſuivant ſon calcul, à vingt-

trois

trois Barriques de Biere forte brassée dans le mois d'*Octobre*, à quatre Tonneaux de Vin de *Portugal*, à demi-Baril de petite Biere, à dix-neuf Barrils de Cidre, & à trois Verres de Vin de *Champagne*; sans compter quatre cens grandes Jates de *Punch*, dont il avoit bû sa bonne part, & une infinité de petits coups d'Eau-de-vie, ou de Liqueurs fortes, qu'il avoit pris en passant à toutes les heures du jour. Je ne doute pas que mes Lecteurs ne se rappellent ici bon nombre de jeunes Gens de leur connoissance, qui sont aussi vains à cet égard que le peut être mon Ami L'ENTONNOIR, & qui peuvent se vanter d'aussi glorieux Exploits.

Nos Philosophes modernes observent, qu'il y a un Défaut général d'Humidité dans le Globle terrestre, & ils l'attribuent sur-tout à la production des Vegetaux, qui tournent en leur propre substance quantité de Corps fluides qui ne reviennent plus dans leur premier état. Mais, avec la permission de ces vénérables Docteurs, ils devroient mettre en ligne de compte ce nombre infini d'Etres raisonnables, qui tirent leur principale nourriture des Liqueurs, & qui, comparez avec les autres Créatures de ce Monde, boivent beaucoup au de-là de leur juste portion.

Cependant, quelque haute idée que ces Beuveurs aient d'eux-mêmes, un Homme yvre est un Monstre plus af-

freux qu'aucun autre de tout l'Univers; & il n'y a point de Caractère plus digne de mépris, ni plus difforme, aux yeux de toutes les Personnes raisonnables, que celui d'un Yvrogne. Environ l'an 280. de N. S. * BONOSE, Capitaine originaire d'*Espagne*, se fit proclamer Empereur dans les *Gaules*; mais, il y fut batu à plate couture, & pendu ensuite par ordre de PROBUS. Il étoit d'ailleurs si adonné à l'Yvrognerie, qu'un de ses ennemis, qui le vit au Gibet, l'apella *Bouteille pendue.*

On peut dire que ce Vice est d'une influence maligne sur l'Esprit, sur le Corps, & sur la Fortune ou les Biens de celui qui en est entaché.

A l'égard de l'Esprit, il découvre jusques au moindre Défaut qu'il y a. Un Homme sobre & vertueux peut tenir en bride & surmonter tous les Vices & les Desordres auxquels il a le plus de penchant; mais, le Vin fait éclore & germer toute Semence qui est cachée dans le fond de l'Ame: il irrite les Passions, & donne de la force aux Objets capables de les produire. Sur ce qu'un jeune Homme se plaignoit à un vieux Philosophe, que sa Femme n'étoit pas jolie; *Mon Ami*, lui répondit le Philosophe, *mettez moins d'Eau dans votre Vin*, &

* Voïez VOPISCUS *in* PROBO & BONOSO. Il semble que mon Auteur *Anglois* s'est un peu trop fié ici à sa Mémoire, puis qu'il raporte ce Fait tout autrement.

& vous la rendrez bientôt agréable. En effet, le Vin convertit l'Indifference en Amour, l'Amour en Jalousie, & la Jalousie en Fureur. Il change souvent l'Homme d'un bon naturel en un vrai Sot, & le Colere en Assassin. Il donne de l'Amertume au Ressentiment, il rend la Vanité insupportable, & fait paroitre tous les Foibles de l'Esprit dans leur plus grande laideur.

Il ne se borne pas-là, & porte souvent un Homme à des excès, auquels il n'étoit point sujet. SENEQUE a beau nous dire, que „ l'Yvrognerie ne pro„ duit pas, mais qu'elle découvre, les „ Défauts:" il est certain, qu'il y a plus de beauté dans le tour de cette expression, que de solidité dans la pensée, & que l'Experience nous enseigne le contraire. Le Vin fait sortir, pour ainsi dire, un Homme hors de lui-même, & infuse des qualitez à son Esprit, qu'il ne connoissoit pas lors qu'il étoit sobre. Celui qui vous entretient agréablement n'est plus, après la troisième Bouteille, le même Homme qui s'étoit d'abord assis à table avec vous. C'est là-dessus qu'est fondée une des plus jolies Sentences que j'aie lû aucune part, & que l'on attribue à PUBLIUS SYRUS. * *Celui*, dit-il, *qui se moque d'un Homme soû, offense une Personne absente.*

C'est ainsi que l'Yvrognerie agit d'une ma-

* *Qui ebrium ludificat lædit absentem,*

maniere directement opposée à la Raison, qui doit travailler à bannir de l'Esprit tous les Vices qui s'en sont déja emparez, & le garantir contre les approches de tous ceux qui voudroient s'y glisser. Mais, outre ces mauvais effets, que l'Yvrognerie produit dans la Personne qui en est dominée, elle a d'ailleurs une maligne influence sur l'Esprit, lors même qu'il est sobre; en ce qu'elle affoiblit peu-à-peu l'Entendement, qu'elle ruine la Mémoire, & que, par ses excès réïterez, elle tourne tous les Défauts en Habitude.

Je devrois passer ici aux Suites funestes qu'elle a pour le Corps & la Fortune de ceux qui s'y abandonnent; mais, je les réserverai pour quelque autre de mes DISCOURS.

VII. DISCOURS.

——————Nugæque canoræ.
HOR. A. P. v. 322.

Ce sont des Bagatelles harmonieuses.

Sur les Effets de l'AMBITION, & un SIFLEUR tout extraordinaire.

IL n'y a presque pas un seul Homme vivant, qui ne soit animé par l'Ambition. Lors que ce Principe se trouve dans un Cœur honnête & doué de grandes qualitez, il est d'une infinie utilité au Monde; mais, si l'on ne pense qu'à se distinguer des autres, sans être utile au

au Public, l'Exemple devient très-pernicieux, & l'on se rend fort ridicule. Je me bornerai ici à cette petite espèce d'Ambition, qui engage quelques Hommes à exceller en certaines choses grotesques & triviales. Combien y en a-t-il, dont toute la Réputation dépend d'un jeu de mots ou d'une Pagnoterie? Vous voïez souvent, dans les Rues, un de ces habiles Maîtres s'attirer un Cercle d'Admirateurs, parce qu'il a l'Adresse de soutenir une longue Perche sur le front ou sur le menton, & de faire quelques pas, en avant ou en arrière, sans qu'elle tombe. Cette même Ambition en a instruit quelques-uns à écrire avec les doigts du pié, & d'autres, à marcher sur les mains, la tête en bas. Les uns se rendent célèbres par les diférentes contorsions de tout le corps, & les autres en sautant, cû pardessus tête, à travers plusieurs Cercles. En un mot, pour appliquer ici ce qu'HORACE dit à une autre occasion. „ Il y a tant „ d'Exemples de cette nature, que FA-„ BIUS, ce grand Parleur, pourroit „ même se lasser enfin de les rapporter „ tous: "

* *Cætera de genere hoc (adeo sunt multa) loquacem*
Delassare valent FABIUM. ———

Ce qui a produit ces Réfléxions est une

* Lib. I. Sat. I. 13.

une Avanture, que j'eus l'autre jour dans un Cabaret, où j'étois allé avec un de mes Amis. Sur-ce que l'Hôte s'empressoit à nous servir lui-même tout ce que nous demandions, nous nous engageames insensiblement à causer avec lui; & lors qu'on vint à parler d'un certain Seigneur, que je ne nommerai pas, il nous dit, qu'il avoit quelquefois l'honneur *de lui sifler un Air*; *car*, ajouta-t-il d'abord, en forme de Parenthese, *il faut que vous sachiés, Messieurs, que je suis le plus babile Sifleur qu'il y ait en Europe*. Je le priai aussi-tôt de nous regaler d'un échantillon de son Art. Là-dessus, il se fit apporter un Couteau de poche: il en appliqua le tranchant à ses lèvres; & il le convertit en un si bon Instrument de Musique, qu'il en sifla un Air *Italien* dans la dernière perfection. Il prit ensuite deux Pipes blanches, il fendit le bout de chaque tuïau, & il en sifla un Air avec des fredons si harmonieux, que son sifflement joint à ce bruit formoit un véritable Concert. En un mot, ces Pipes devenoient des Flutes entre ses mains; & il m'avoua de bonne-foi, qu'il en avoit cassé une si grande quantité, avant qu'il pût les amener à quelque dégré de perfection, qu'il s'y étoit presque ruiné lui-même. Je lui dis alors, pour encourager son Industrie, que, dans la semaine suivante, j'amenerois diner chez lui une troupe de mes Amis. Il m'en remercia de bon

cœur

cœur, & dit de plus, qu'il se muniroit d'une Poile toute neuve pour ce jour-là. Je lui repliquai bonnement, qu'il n'étoit pas nécessaire, & qu'il nous sufiroit d'avoir du bouilli & du rôti. Il sourit de ma simplicité; & ajouta, qu'il avoit dessein de nous regaler d'un Air avec cette Poile. A la vûe de ma surprise, il en fit venir une vieille: il se mit à la grater sur la Table, & à y sifler un Air d'un ton si mélodieux, que vous auriez cru entendre une Basse de Viole. Assis à table avec nous, il s'apperçut que mon Ami chantoit un Air entre les dents. Là-dessus, il lui dit que, s'il vouloit le chanter à voix haute, il l'accompagneroit avec le son d'une Pipe. Mon Ami, qui a une agréable voix de Basse, préféra de chanter au son de la Poile; & il faut avouër, qu'ils firent entre eux un Concert des plus exquis. Charmé de voir notre Hôte si habile en Musique de Cuisine, je lui demandai s'il pouvoit bien concerter avec les Pincettes & la Clé. Il me répondit, qu'il y avoit renoncé depuis quelques années, parce que cela n'étoit guère plus à la mode; mais que, si je le voulois, il me donneroit un échantillon de ce qu'il faisoit avec le Gril. Il m'aprit même, qu'il y avoit ajouté deux Branches, pour donner plus d'étendue au son qui en resulte: & il me parut aussi content de cette Invention, que SAPHO le pouvoit être pour avoit ajouté deux

Cor-

Cordes au Luth. Enfin, je trouvai que toute la Baterie de sa Cuisine servoit d'Instrumens de Musique; & je ne pûs m'empêcher de le regarder lui-même comme une espèce de Musicien burlesque.

Il se mit ensuite, sans que personne l'en priât, à imiter le chant de divers Oiseaux. Mon Ami & moi bumes à la santé de nos Maîtresses, & nous la portames au Rossignol, qu'il copioit alors; mais, il nous surprit tout d'un coup par le chant de la Grive. Il en vint après à celui de l'Alouëtte, qu'il imita dans toute la varieté de son ramage, lorsqu'elle s'éleve vers le Ciel, ou qu'elle descend par dégrez vers la Terre. D'une taille & d'une grosseur au-dessus de la commune, vous le prendriez à le voir pour un Géant; mais, à l'entendre, les yeux fermez, vous croiriés que c'est une Mézange. Il ne faut pas oublier d'avertir mes Lecteurs, qu'il avoit autre fois une Boutique de Tablettier proche de *Temple-Bar*, & que le fameux CHARLES MATHERS a été élevé sous lui. J'ai même ouï dire, que tous les malheurs, qui lui sont arrivez dans le Monde, doivent leur principale origine à la grande application qu'il a euë pour sa Musique; de sorte qu'il mérite la faveur de tous les honnêtes Gens, auxquels je le recommande, & qu'il peut divertir fort agréablement, lorsqu'ils iront boire une Bouteille de Vin

chez

chez lui: il loge aux Armes de la Reine, vers le bout du petit Portique dans le *Covent-Garden.*

VIII. DISCOURS.

Estque Dei Sedes ubi Terra, & Pontus, &
Aër,
Et Cœlum, & Virtus; Superos quid quærimus
ultra?

Lucan. Lib. IX.

Dieu habite dans la Terre, la Mer, l'Air & le Ciel; sa Puissance y éclate par-tout. Pourquoi donc chercherions-nous du Secours auprés de quelque autre?

Le Public est informé de longue main, que mon But, dans cet Ouvrage, est d'y admettre, non seulement des Pièces enjouées & divertissantes, mais aussi de petits Essais de Morale & de Théologie Chrétienne: Celui qui suit m'a été envoïé par un de mes bons Amis; & je ne doute pas, qu'il ne plaise à ceux de mes Lecteurs qui ne croient pas indigne de leur Esprit de s'entretenir quelquefois de Pensées serieuses.

Mon-

MONSIEUR,

Des Effets de la Présence de DIEU sur les bons & sur les méchans.

„ Dans votre penultième DISCOURS, „ vous avec reflechi sur l'Ubiquité de „ Dieu, & fait voir que, comme il est „ présent par-tout, il ne peut qu'être „ attentif à tout, & connoitre toutes „ les manieres & les parties de l'exis- „ tence de chaque chose: ou, pour „ me servir d'autres termes, que sa „ Toute-Science & sa Toute-Présence „ coëxistent, & penétrent tout l'Espa- „ ce infini. Cette idée pourroit nous „ fournir de puissans motifs à la Pieté „ & aux bonnes mœurs; mais, il y a „ tant d'habiles Ecrivains, qui l'ont en- „ visagée de ce coté-là, que je l'expo- „ serai ici sous un tout autre jour, dans „ lequel je ne sâche pas qu'on l'ait enco- „ re placée.

„ I. Quel malheur n'est-ce pas pour „ un Etre intelligent de se voir ainsi „ exposé aux yeux de son Créateur, „ sans en recevoir aucun Avantage ex- „ traordinaire!

„ II. L'Etat d'un Etre intelligent n'est- „ il pas bien déplorable, lorsqu'il ne „ sent d'autres Effets de la Toute-Pré- „ sence de son divin Maître, que ceux „ qui viennent de sa colere & de son in- „ dignation!

„ III. Quel bonheur n'est-ce pas „ pour un Etre intelligent, qui sent la „ Toute-Présence de son Créateur, par

„ les

„ les doux Effets qu'il reçoit de son a-
„ mour & de sa misericorde!

„ Je dis en premier lieu, que c'est un
„ malheur inconcevable pour un Etre
„ intelligent de ne recevoir aucun A-
„ vantage extraordinaire de la Toute-
„ Présence de son Créateur. Chaque
„ particule de la Matiere est mise en
„ mouvement par cet Etre tout-puis-
„ sant qui la penétre. Les Cieux & la
„ Terre, les Etoiles & les Planetes, se
„ meuvent & pesent les unes sur les
„ autres par ce grand Principe interieur
„ qui les fait agir. Les parties les plus
„ insensibles de la Nature sont animées
„ par la Présence de leur Créateur &
„ rendues capables d'exercer leurs qua-
„ litez respectives. Les différens Ins-
„ tincts de tous les Animaux operent
„ de même, & tendent, par cette di-
„ vine énergie, au but qui leur con-
„ vient. Il n'y a que l'Homme seul,
„ qui ne veuille pas agir de concert a-
„ vec cet Esprit infini, qui ne fasse au-
„ cune attention à sa Présence, & qui
„ n'en reçoive aucun de ces Avantages
„ qui servent à perfectionner sa nature,
„ & qui sont d'une absolue nécessité
„ pour le rendre heureux. La Divini-
„ té est avec lui, dans lui, & autour de
„ lui; mais, il ne lui en revient aucun
„ profit. Autant vaudroit-il pour un
„ Homme sans Religion, qu'il n'y eut
„ point de Dieu au Monde. Il est im-
„ possible, à la vérité, qu'un Etre infini

„ s'é-

„ s'éloigne d'aucune de ses Créatures; „ mais, quoi qu'il n'en puisse p.. s retirer „ son Essence, ce qui marqu..roit une „ imperfection en lui, il peut nous pri- „ ver de toute la joie & de tout le „ plaisir qui en resulte. Sa Présence „ peut être nécessaire au soutien de „ notre existence; mais, il peut aban- „ donner cette existence qu'il nous ac- „ corde à elle-même, sans aucun é- „ gard à son bonheur ou à sa mise- „ re. C'est aussi dans cette vûe qu'il „ peut nous rejetter de sa Présence, „ & retirer de nous son saint Esprit. „ Cette seule Considération devroit „ suffire, ce semble, pour nous en- „ gager à ouvrir nos cœurs à toutes „ ces effusions de joie & de bonheur „ que l'Etre suprême est toûjours „ prèt à verser à pleines mains sur „ nous.

„ Il n'y aura personne qui en doute, „ si l'on reflechit en deuxième lieu sur „ le déplorable Etat d'une Créature „ intelligente, qui ne sent d'autres Ef- „ fets de la Toute-Présence de son di- „ vin Maître, que ceux qui viennent „ de sa colere, & de son indignation. „ Nous pouvons bien compter, que le „ grand Auteur de l'Univers ne semblera „ pas toûjours indifférent à l'égard de „ quelques-unes de ses Créatures. Ceux, „ qui ne veulent pas le sentir dans son „ amour, ne manqueront pas de le sen- „ tir à la fin dans sa colere. Qui pour-

„ roit

„ roit exprimer le triste sort d'une Cré-
„ ature, qui n'est sensible à l'existence
„ de son Créateur que par ce qu'elle
„ en souffre! Il est aussi essentiellement
„ présent dans l'Enfer que dans le Ciel,
„ quoi que les Habitans de ce Lieu
„ maudit ne le voient que dans sa cole-
„ re, & qu'ils tâchent de se dérober
„ à ses yeux au milieu des flammes qui
„ les consument. L'Imagination ne sau-
„ roit concevoir les terribles Effets de la
„ Toute-Puissance irritée. Mais, pour
„ n'avoir égard qu'à la peine qu'un Etre
„ intelligent peut souffrir dès cette vie;
„ lors qu'il a encouru la disgrace de
„ celui qui est toûjours uni avec lui
„ d'une maniere inséparable, il est cer-
„ tain, que ce Monarque suprême de
„ l'Univers peut jetter le trouble & l'é-
„ pouvante dans l'Ame, & bouleverser
„ toutes ses facultez. Il peut rendre
„ insipides les plus grands plaisirs de la
„ Vie, donner de l'amertume aux moin-
„ dres inconveniens. Qui pourroit donc
„ soutenir la pensée d'être privé de sa
„ Présence, je veux dire de ses conso-
„ lations; ou de n'être sensible qu'à la
„ terreur qu'il cause? Lors que la pa-
„ tience de Job fut mise à l'épreuve,
„ & qu'il se regardoit comme plongé
„ dans ce malheureux Etat, avec quel-
„ le force ne s'en plaint-il pas à Dieu!
„ * *Pourquoi*, dit-il, *m'as-tu mis pour t'ê-*
„ *tre*

* Chap. VII. 20.

„ *tre en bute*, & dans une situation *où je suis à charge à moi-même?*

„ En troisième lieu, quel bonheur „ n'est-ce pas, pour un Etre intelli- „ gent, de sentir la Toute-Présence de „ son Créateur, par les doux Effets qu'il „ reçoit de son amour & de sa miseri- „ corde! Les Bien-heureux dans le „ Ciel le voient face à face, c'est-à- „ dire qu'ils sont aussi touchez de sa „ Présence, que nous le sommes à la vûe „ de quelque Personne qui est devant „ nos yeux. Il n'y a nul doute, que „ les Esprits n'aient une Faculté, par „ laquelle ils se conçoivent les uns les „ autres, de même que nos Sens nous „ aident à nous former une idée des Ob- „ jets materiels. On ne sauroit douter „ non plus, que nos Ames, separées du „ Corps, ou revêtues de Corps glori- „ fiez, ne jouïssent de la même Faculté, „ & qu'elles ne soient toûjours sensibles „ à la Présence divine, dans quelque „ endroit de l'Espace qu'elles resident. „ Mais, pendant que le voile de notre „ chair nous cache le Monde intellec- „ tuel, il nous doit suffire de connoitre, „ que l'Esprit de Dieu nous environne, „ par les Effets qu'il produit sur nous. „ Quoi que nos Sens exterieurs soient „ trop grossiers pour l'appercevoir, „ nous pouvons avec tout cela goûter „ & sentir, qu'il est bienfaisant & misé- „ ricordieux, par ses bénignes influen- „ ces sur nos Esprits, par les bonnes

„ pen-

„ pensées qu'il y excite, par les con-
„ solations qu'il y verse, par les trans-
„ ports de joie & d'allegresse, dont il
„ nous honnore, lorsque nous avons soin
„ de lui obéir. Il est uni avec nôtre
„ Essence même, & il devient, pour
„ ainsi dire, l'Ame de nôtre Ame, pour
„ éclairer son Entendement, rectifier sa
„ Volonté, purifier ses Passions, & ani-
„ mer toutes ses Puissances. Oh, que
„ cet Etre intelligent est donc bienheu-
„ reux, qui, par la Prière & la Médi-
„ tation, par la pratique de la Vertu &
„ des bonnes Oeuvres, établit un tel
„ commerce entre Dieu & son Ame!
„ Quand tout l'Univers le regarderoit
„ de mauvais œil, & que toute la Na-
„ ture se couvriroit de nuages autour
„ de lui, il n'en feroit pas effraié: il a,
„ dans le fond de son Ame, une Lu-
„ miére & un Appui, capables de l'é-
„ clairer, de l'égaïer, & de le soutenir
„ au milieu de toutes les horreurs qui
„ l'environnent. Il sait que son Défen-
„ seur est à sa main droite, & qu'il est
„ toûjours plus près de sa personne,
„ qu'aucune autre chose, capable de
„ lui nuire ou de l'effraïer, ne le sau-
„ roit être. Malgré la calomnie & le
„ mépris qu'il essuïe dans le Monde, il
„ a recours à un Supérieur qui le rem-
„ plit de joie, * qui est son protecteur,
„ sa gloire, & son soutien. Dans la
„ plus

* Pseau. III. 3.

„ plus profonde solitude où il se puisse „ voir, il sait qu'il est accompagné du „ plus grand de tous les Etres; & il a „ des sensations si vives de sa présence, „ qu'il les trouve plus agréables que tous „ les plaisirs qui lui peuvent revenir du „ commerce de ses Créatures. A l'heure „ même de la mort, il compte que les „ angoisses qui l'accablent ne tendent „ qu'à le faire sortir de cette maison d'ar- „ gile, qui le sépare de son Bienfaicteur, „ qui est toûjours présent à son Ame, & „ sur le point de se manifester à lui & „ de le combler de joie.

„ Si nous voulons jouïr de cet heu- „ reux état, & sentir la présence de „ nôtre Créateur, par les doux effets „ de sa misericorde & de sa bonté dans „ nos Ames, il faut que nous réglions si „ bien toutes nos pensées, que son ame, „ pour me servir des termes de l'Ecri- „ ture, puisse prendre plaisir en nous. „ Nous devons mettre tout en œuvre „ pour ne pas contrister son saint Es- „ prit, & faire en sorte que les médita- „ tions de nos cœurs lui soient agréa- „ bles, afin qu'il y habite à jamais. Se- „ neque, conduit par les seules lu- „ miéres de la Nature, a entrevû cette „ Vérité, lors qu'il a dit, dans la XLI. „ de ses Epitres, *Sacer intra nos Spiritus* „ *sedet, malorum bonorumque Observator &* „ *Custos; hic prout à nobis tractatus est, ità* „ *nos ipse tractat*: c'est-à-dire, „ Il y a „ un Esprit saint qui réside en nous, qui „ est

„ est le Gardien & l'Observateur des „ bons & des méchans, & qui en use „ envers nous de la même maniére que „ nous en usons envers lui. " Mais, je „ finirai ce Discours par ces paro- „ les plus emphatiques de nôtre Sau- „ veur: * *Si quelqu'un m'aime*, dit-il, *il ob-* „ *servera ma doctrine, & mon Pere l'aime-* „ *ra; nous viendrons auprès de lui, & nous* „ *ferons nôtre demeure chez lui.*

IX. DISCOURS.

——————— Quod Medicorum est
Promittunt Medici: ——— ——— ——— ———
Hor. L. II. Epist. I. 115.

Les Médecins ne se mêlent que de la Médecine.

Les Feuilles volantes, que je donne au Public, me causent d'autant plus de satisfaction, qu'elles m'ont procuré d'habiles Correspondans, Gens d'esprit & de savoir. Je reçus hier de l'un d'eux ce nouvel Essai contre les Charlatans, dont je vais règaler ici mes Lecteurs, après avoir demandé pardon, à celui qui l'a écrit, pour les petites Additions que j'y ai faites, & le peu que j'en ai retranché.

„ Le désir de la vie est une passion si „ naturelle & si forte, que je ne m'é- „ tonne plus, depuis long-tems, de voir „ que

Sur les Charlatans, qui pré-

* S. Jean, XIV, 23.

tedent avoir de Remedes infaillibles.

„ que la Pratique de la Médecine est si „ encouragée chez nous. Tous les Gou- „ vernemens bien policez ont toûjours „ rendu la Profession d'un Médecin hon- „ norable & avantageuse Le MACHAON „ d'HOMERE, & le JAPIS de VIRGI- „ LE, étoient des Hommes d'une grande „ reputation, des Heros dans la Guer- „ re, & qui faisoient pour le moins au- „ tant de ravage parmi leurs Ennemis „ qu'entre leurs Amis. Ceux, qui n'ont „ que peu ou point de foi dans l'habi- „ leté d'un Charlatan s'adressent à lui, „ malgré tout cela, soit parce qu'il est „ disposé à vendre la Santé à un prix „ raisonnable, ou parce que sembla- „ bles à un Homme qui se noie, ils s'ac- „ crochent à la moindre petite branche, „ & qu'ils espérent de recevoir quelque „ secours des plus ignorans, lors que „ les plus habiles ne leur en donnent „ aucun. Quoi que l'Impudence & le „ Babil soient aussi nécessaires à ces GA- „ LIENS ambulans, qu'un Habit de dif- „ férentes couleurs à un Boufon de „ Théatre, il ne leur en reviendroit que „ très-peu d'avantage, s'il n'y avoit pas „ quelque disposition intérieure dans le „ Malade qui favorisât les prétentions du „ Charlatan. L'amour de la Vie dans „ l'un, & celui de l'Argent dans l'au- „ tre, forment une bonne correspondan- „ ce entre eux.

„ Il n'y a presque pas une Ville dans „ la *Grande-Bretagne*, où l'on ne trouve

„ un

„ un de ces Hipocrates, qui la
„ met sous sa protection, y harangue
„ la Populace tous les jours de Mar-
„ ché, lui débite des Aphorismes, & lui
„ fournit des Recettes. Vous pouvez
„ compter sûrement, qu'il n'y est point
„ allé pour son propre intérêt; mais,
„ qu'animé d'une véritable tendresse
„ pour elle, il l'a choisie plûtôt qu'au-
„ cune autre. Je me souviens d'avoir
„ vû à * *Hammersmith* un de ces Zéla-
„ teurs du Bien public, qui dit un jour
„ à son Auditoire, qu'il devoit sa nais-
„ sance & son éducation à ce Lieu-là,
„ pour lequel il avoit de si tendres é-
„ gards, qu'il vouloit faire présent d'un
„ Ecu à tous ceux qui le voudroient
„ accepter. Lorsque chacun s'attendoit,
„ la gueule béante, à recevoir une Pié-
„ ce de cinq Shelins, M. le Docteur
„ mit la main dans un long Sac, d'où
„ il tira une poignée de petits Paquets,
„ & informa toute l'Assemblée, qu'il les
„ vendoit d'ordinaire 5 Shelins 6 Sous
„ piéce, mais, qu'en faveur des Habi-
„ tans du Lieu, il en rabattroit les 5 She-
„ lins. Toute la venérable Troupe ac-
„ cepta d'abord cette offre généreuse,
„ & lui enleva tous ses Remédes, après
„ qu'il les eut engagez à répondre, les
„ uns pour les autres, qu'il n'y avoit
„ point d'Etrangers parmi eux, & qu'ils
„ étoient tous natifs ou habitans d'*Ham-*
„ *mersmith*. „ Il

* Village sur la *Tamise*, à 3 ou 4 Milles de *Londres*.

„ Il y a une autre Classe de Prétendans à cet Art, qui, sans monter à Cheval, ou sur un Théatre, accompagnez d'un Boufon, se tiennent cachez dans un Galetas, d'où ils annoncent au Public leur grande Capacité par des Avertissemens imprimez. Ceux-ci semblent avoir tiré cet usage de certains *Orientaux*, dont Herodote nous parle, chez lesquels il y avoit une Loi, qui ordonnoit, que, toutes les fois qu'on y gueriroit quelqu'un, on afficheroit, dans une Place publique, une Description de sa Maladie, & de la Méthode qu'on avoit observée pour la traiter. Mais, comme tout degénere dans ce Monde, nos Opérateurs modernes se munissent de Témoins pour certifier l'effet de leurs Remédes, avant que de les avoir éprouvez. J'ai entendu parler d'un Crocheteur, qui sert de Témoin à l'un de ces nouveaux Esculapes, & qui, sans avoir jamais eu la moindre indisposition, a été guéri de toutes les Maladies qui se trouvent décrites dans la Pharmacopée. Du reste, ces fameux Chimistes, Médecins, & Apoticaires, ont inventé toutes sortes d'Elixirs, de Pilules, & de Lozanges; & ils prennent pour un affront, si vous avez recours à eux, avant que tous les autres vous aient abandonné. Leurs Remédes *sont infaillibles, & ne manquent jamais de réüssir*,

„ *sir*, c'est-à-dire, d'enrichir le Docteur, „ & de mettre en effet le Patient en „ repos.

„ J'allai tomber en dernier lieu dans „ un Caffé de *Westminster*, où toutes „ les murailles de la Chambre étoient „ garnies de pareils Avertissemens. Il „ y en avoit pour des Elixirs, des „ Teintures, des Fomentations anodi„ nes, des Pilules d'*Angleterre*, des E„ lectuaires: en un mot, on y lisoit plus „ de Remédes, qu'il n'y a, je croi, de „ Maladies. A la vûe de tant d'Inven„ tions, je ne pûs m'empêcher de me „ regarder comme au milieu d'un Ar„ cenal ou d'un Magasin rempli de tou„ te sorte d'Armes bonnes à repousser „ toutes les insultes du dedans & du de„ hors. L'Ennemi feroit-il venu vous „ attaquer en flanc; vous y trouviez „ une Armure infaillible contre la Pleu„ resie. En voudroit-il à vôtre tête; „ vous pouviez la munir d'un Casque „ impénétrable, ou, pour me servir „ des termes de l'Opérateur, d'une „ Teinture céphalique. Si vôtre Corps „ de bataille venoit à être attaqué; „ vous y aviez une infinité d'Armes pro„ pres à soutenir tous les assauts. Je fé„ licitai même nôtre Siécle du bonheur „ qu'on pourroit espérer dans cette Vie, „ puisque la Mort étoit en quelque ma„ niére vaincue par toutes ces Drogues, „ & que la Douleur feroit d'une si cour„ te durée, qu'elle ne serviroit qu'à

„ relever le goût du Plaisir. Occupé
„ de ces agréables idées, je me rap-
„ pellai malheureusement l'Avanture
„ d'un Gentilhomme fort spirituel du
„ dernier siécle; à qui, un jour qu'il
„ avoit un cruel accès de Goute, son
„ Valet vint dire, qu'il y avoit un Hom-
„ me en bas, qui venoit lui offrir ses
„ services, & qui prétendoit avoir un
„ Reméde infaillible pour sa guérison.
„ Là-dessus, le Maître lui demanda, s'il
„ étoit venu à pié, ou en carrosse: &,
„ sur ce qu'il apprit qu'il étoit à pié,
„ *Va dire à ce Fripon*, repliqua-t-il à son
„ Valet, *qu'il s'aille promener; puisque,*
„ *s'il avoit un Reméde aussi infaillible qu'il*
„ *le débite, il y a long-tems qu'il auroit*
„ *un Carrosse à six Chevaux.* Je conclus
„ de même, que, si tous ces Avertis-
„ seurs étoient parvenus à ce haut dé-
„ gré d'habileté qu'ils s'attribuent, ils
„ n'auroient pas eu besoin, durant une si
„ longue suite d'années, de publier l'en-
„ droit où ils demeurent, ni les vertus
„ de leurs Remédes. Il est vrai, qu'un
„ de ces illustres Chimistes prétend avoir
„ un Spécifique merveilleux contre la
„ Maigreur. Je ne sai quel effet il a eu
„ sur ceux qui l'ont éprouvé; mais, je
„ suis informé de bonne part, qu'il a eu
„ si grand débit, qu'il a guéri effective-
„ ment le Docteur lui-même de ce dé-
„ faut. S'ils pouvoient tous produire
„ un si bon Exemple du Succès de leurs
„ Remédes, ils persuaderoient bien-
„ tôt

„ tôt les, incrédules, de leur grande ca-
„ pacité.

„ Je remarque enfin, que la plûpart
„ de leurs Avertissemens conviennent
„ dans cette Expression, je veux dire,
„ qu'*avec la bénédiction de Dieu*, ils gué-
„ rissent tels & tels Maux. L'Expression
„ est sans doute propre & emphatique,
„ puis qu'ils ne peuvent compter sur au-
„ cune autre chose. En effet, s'ils trai-
„ tent jamais un Malade, ils ne sauroient
„ avoir plus de part à sa Guérison, que
„ le * JAPIS de VIRGILE en eut à celle
„ d'ENÉE: il étoit assidu à penser la
„ plaie, il mit en œuvre tout ce qu'il
„ savoit; & ce furent, à la verité, les
„ seuls moïens visibles qui rétablirent le
„ Heros: mais, le Poëte nous assûre,
„ que le secours tout particulier d'une
„ Divinité en fut l'unique Cause.

* Æneid XII. 391, &c.



X. DISCOURS.

——— Castigata remordent.
Juv. Sat. II. 35.

Plus elles souffrent de leur mauvaise Conduite, plus elles y retombent.

LA Lettre, que j'ai publiée sur la Coterie des Veuves, m'en a attiré plusieurs autres, & une en particulier de Madame la Présidente, dont je vais régaler ici mes Lecteurs.

„ Monsieur *le Satirique*,

Apologie d'une VEUVE qui avoit eu six Maris

„ Vous vous êtes bien épanoui la rate, à ce que vous croïez, à nous draper nous autres Veuves, sur ce que nous pensons à nous consoler si vite après la mort de nos chers Epoux, & que nous en voulons même tâter de plusieurs; mais, vous ne faites aucune attention aux foibles des Maris que nous avons enterrez, ni au peu de chagrin que leur perte devoit naturellement nous causer. Pour moi, qu'il vous plait d'appeller Madame la Présidente, un de mes Oncles, qui étoit mon Tuteur, me donna, à l'âge de quatorze ans, ou plûtôt me vendit, comme je le découvris dans la suite, à un Homme qui m'accepta avec le tiers de ma Dot. Cet Estafier me traita d'abord en petite Enfant

„ fant, & s'imagina qu'il pouvoit m'é-
„ lever à sa manière. S'il baisoit ma
„ Femme de Chambre en ma présen-
„ ce, il me croïoit assez ignorante,
„ pour n'y trouver pas le moindre mal.
„ Lors qu'il revenoit au Logis à cinq
„ heures du matin, soû comme une Gri-
„ ve, je ne devois rien dire: c'étoit
„ l'usage de tous les Hommes qui ai-
„ ment la Société. L'argent m'étoit in-
„ connu; & qu'est-ce que j'en aurois
„ fait moi pauvre Innocente? je ne sa-
„ vois pas le dispenser. D'ailleurs, il
„ prit dans la Maison une de ses Cousi-
„ nes, qui étoit fort jolie, sous prétex-
„ te qu'elle auroit soin du Ménage &
„ de gouverner mes Domestiques, dont
„ j'étois moi-même incapable: &, pen-
„ dant qu'elle avoit à sa discrétion tout
„ l'argent qu'elle vouloit, ce qui étoit
„ bien juste, eu égard à la peine qu'el-
„ le se donnoit pour me rendre servi-
„ ce, je ne devois pas être assez médi-
„ sante pour blamer la familiarité qu'il
„ y avoit entre deux personnes si pro-
„ ches. J'avois trop peu de courage
„ pour disputer; mais, je n'étois pas si
„ novice, pour m'en laisser imposer de
„ la sorte. Je fus sensible à son mépris
„ de la manière que je le devois, &
„ autant que la plûpart des pauvres
„ Femmes obéissantes & aveuglées le
„ sont en tel cas; jusqu'à ce qu'il plut
„ au Ciel de me délivrer de mon Ty-
„ ran, qui me laissa maîtresse absolue

 „ de

„ de mon Bien & d'un gros Douaire.
„ Jeune & riche, je ne pouvois manquer de Soupirans. Il y en eût même plusieurs, qui tachérent de s'insinuer dans mes bonnnes graces pendant la derniére maladie de mon Epoux. Mr. CONSTANTIN, averti par une de ses Cousines, mon Amie intime, qui savoit jusques à un sou tout le Bien que je possédois, fut un des prémiers qui m'en conta. C'est un Homme fort agréable, & que tout le monde estimeroit, si l'on ne s'appercevoit qu'il est impossible de le surpasser à cet égard, & qu'il est uniquement occupé de sa chére personne. Il ne doutoit pas, qu'il ne vint à bout de m'épouser dans cinq ou six mois; & il m'attaqua d'abord d'un air si dégagé, que mon orgueil en souffrit de ne pas le renvoïer sur le champ: mais, par un principe de malice, j'écoutai sa prémiére Déclaration avec tant de simplicité & de surprise; j'en rougis si joliment, qu'il en eut le cœur penétré, & qu'il me regarda comme la plus innoncete Créature qu'il y eut au Monde. Lors qu'un Homme se fait cette idée d'une Femme, il a plus d'Amitié pour elle qu'il ne s'imagine.
„ Charmée de me vanger de lui, sur ce qu'il n'en vouloit qu'à mon Bien, & persuadée qu'il étoit en mon pouvoir de lui causer de l'inquiétude, je résolus d'achever ma conquête, &
„ j'en-

„ j'entretins divers autres Soupirans.
„ Mon air simple & naïf avoit fait une
„ si grande impression sur son cerveau,
„ qu'il attribuoit les poursuites de mes
„ Amans à la force inévitable de mes
„ charmes; & qu'à la vûe du rouge
„ qui me montoit quelquefois au visa-
„ ge, ou de certains petits coups d'œil
„ que je lui donnois, il se croïoit le
„ seul Favori. Lors-même que je le
„ traitois comme un Chien, pour me di-
„ vertir, il s'imaginoit que la crainte &
„ la prudence y avoient plus de part
„ que toute autre chose.

„ Ce n'est pas tout, lors que j'épou-
„ sai le Chevalier d'Amuson, âgé de
„ soixante ans, il eut pitié de la vio-
„ lence que je me faisois pour complai-
„ re à mes proches. Vous savez, Mon-
„ sieur, le Cas de Madame Neflier,
„ & vous ne voudriez pas sans doute
„ que je me fusse désespérée pour la
„ mort d'un tel Epoux. Je versai assez
„ de larmes de me voir Veuve une se-
„ maine après mon Mariage. Aussi, dès
„ que le Chevalier fut mis dans son
„ tombeau, je crus pouvoir compter
„ qu'il étoit mort depuis deux années,
„ & je me mariai, au bout de trois se-
„ maines, avec son Héritier Mr. de
„ Robutsel. J'avois eu à la vérité
„ quelque pensée d'admettre Mr. Cons-
„ tantin; mais, sur ce que je vis
„ qu'il pouvoit attendre, & qu'il croïoit
„ même indécent de me demander a-

 „ vant

„ vant que l'année de mon veuvage fût
„ expirée, je le réservai *in petto* pour
„ mon quatriéme, & je me fixai à mon
„ Campagnard. Le croiriez-vous, Mon-
„ sieur? Quoi que ce jeune Ecuïer n'eût
„ alors que vingt-cinq ans, qu'il eût en-
„ viron six piez de taille, & qu'il fût
„ le plus vigoureux Chasseur au Renard
„ de tout le Païs, j'ai souhaité plus de
„ mille fois d'avoir encore mon vieux
„ Chevalier d'Amuson. Ce jeune
„ Homme suivoit ses Chiens toute la
„ journée; & le soir de retour au Lo-
„ gis, il les avoit toute la nuit à sa table:
„ cependant, je leur ai l'obligation de
„ l'avoir conduit à une Chasse, où il se
„ cassa le cou.

„ Mr. Constantin ne manqua
„ pas de renouveller au plûtôt ses visi-
„ tes, & je croi de bonne-foi que je
„ l'aurois épousé alors, si je n'avois ti-
„ ré quelque vanité, sans qu'il me fût
„ possible de m'en défendre, de me voir
„ recherchée par un jeune Officier aux
„ Gardes, qui avoit débauché deux ou
„ trois de mes Amies. Mr. Constan-
„ tin, averti de cette Intrigue, me fit
„ une si rude leçon sur la conduite des
„ Femmes, que, dès ce jour-là même,
„ dans la seule vûe de lui faire dépit,
„ j'épousai mon jeune Etourdi. Une
„ demie-heure après cette Démarche,
„ je reçus une Lettre fort soumise de
„ Mr. Constantin, qui me de-
„ mandoit pardon de m'avoir choquée,

„ &

„ & qui attribuoit sa Mercuriale à la vio-
„ lence de son Amour. Je triomphai à
„ la lecture de tous ses regrets; &, plei-
„ ne de vanité, je ne pûs m'empêcher
„ de les faire voir à mon nouvel Epoux,
„ avec qui je m'en divertis de bon cœur.
„ Mais, helas! ma joie ne fut pas de
„ longue durée: mon jeune Mari, quoi
„ qu'endetté jusqu'aux oreilles, s'avisa
„ d'abord de prendre un beau Carros-
„ se doré, attellé de six Chevaux super-
„ bement enharnachez. Je m'étois ma-
„ riée si vite, que je n'avois pas eu la
„ prudence de me réserver la possession
„ de mon Bien: tout mon Argent mon-
„ noïé fut perdu dans deux soirées chez
„ le prémier Portier de la Cour, où
„ l'on tient Berlan; & je rencontrai dans
„ la Rue Jeannetton Finemouche,
„ ornée de mon Carcan de Diamants,
„ qui m'avoit été volé je ne sai de quel-
„ le maniére. Toute ma Vaisselle d'Ar-
„ gent disparoissoit pièce après pièce;
„ & j'aurois été bientôt réduite à me
„ servir de celle d'Etain, si mon jeune
„ Evaporé ne se fût battu en Duël avec
„ un Jouëur, qui lui avoit filouté cinq
„ cens Livres Sterlin, & qui lui donna
„ satisfaction, de même qu'à moi, en
„ le perçant d'un coup d'épée à travers
„ le corps.

„ „ Mr. Constantin, toujours a-
„ moureux de moi, revint à la charge:
„ &, afin que je ne craignisse pas qu'il
„ en usât mal à mon égard, il me pria

„ de

„ de me réserver l'entiére possession de
„ tout mon Bien. Mes Parens me féli-
„ citoient déjà de sa fidélité à toute é-
„ preuve, lors que, malgré la diminu-
„ tion de mes charmes, je ne pûs résis-
„ ter au plaisir de montrer à toutes les
„ jeunes Coquétes de la Ville, qu'il
„ étoit en mon pouvoir de donner de
„ l'inquiétude à un Homme de bon sens.
„ Cela, joint à quelque espérance secre-
„ te, dont je me flattois, que mon A-
„ mant se pendroit, à la gloire qui en
„ rejailliroit sur moi, & à l'envie que
„ j'exciterois par là, fit que je me dé-
„ terminai à devenir la troisième Fem-
„ me de Mylord RATLEY. Elevée à
„ ce nouveau degré d'honneur, & à une
„ plus haute fortune, je crus vivre dans
„ tous les plaisirs du grand & du beau
„ monde; mais, que je me trouvai loin
„ de mon compte! Mylord n'étoit, ni
„ prodigue, ni de méchante humeur,
„ ni débauché: cependant, je souffris
„ plus avec lui, que je n'avois souffert
„ avec aucun de mes autres Epoux. Il
„ étoit rateleux, & il falloit que je l'en-
„ tendisse se plaindre les jours entiers de
„ ses maux imaginaires. Il n'y avoit pas
„ moïen de rencontrer son goût: ce
„ qu'il aimoit, lors qu'il faisoit beau
„ tems, le rendoit malade s'il venoit à
„ pleuvoir. Il n'avoit proprement au-
„ cune indisposition; mais, il les crai-
„ gnoit toutes, & il vivoit dans des al-
„ larmes continuelles à cet égard. En-
„ fin,

„ fin, mon bon Génie me dicta de lui
„ faire connoitre le Docteur Gruau:
„ &, depuis ce moment, il fut assez tran-
„ quile, parce que le bon Docteur lui
„ fournit des noms, des raisons, & des
„ remédes pour toutes ses fantaisies
„ musquées. Durant les grandes cha-
„ leurs, il vivoit de Juleps, & il se
„ faisoit tirer du sang pour se garantir
„ de la Fièvre. Lors que le Ciel se cou-
„ vroit de nuages, il craignoit d'ordi-
„ naire de tomber en Consomption.
„ En un mot, pour abreger le recit de
„ mon triste sort, pendant cet interval-
„ le, il ruina une santé vigoureuse à
„ force de la vouloir rétablir & il prit
„ quantité de Remédes, jusqu'à ce
„ qu'il en vint à l'Emétique, ce grand
„ & merveilleux Reméde, qui nous
„ guérit l'un & l'autre de toutes nos
„ Inquiétudes.

„ Après sa mort, je ne m'attendois
„ plus à revoir Mr. Constantin.
„ Je savois, qu'il m'avoit entiérement
„ abandonnée, qu'il l'avoit déclaré à
„ tous ses Amis, & qu'il s'étoit même
„ diverti à me turlupiner sur mon der-
„ nier choix, dont il affectoit de parler
„ avec beaucoup d'indifférence. Je ne
„ pensai donc plus à lui, sachant d'ail-
„ leurs, qu'il venoit de s'engager avec
„ une jolie Demoiselle fort riche. J'en
„ eus quelque dépit, mais non pas assez
„ pour me faire négliger l'Avis de ma
„ Cousine Bonsouhait, qui vint

„ me

„ me voir le même jour qu'on trans-
„ porta Mylord en grande Céremonie à
„ la Campagne. Elle me dit, en Fem-
„ me expérimentée, qu'il n'y avoit rien
„ qui bannît plûtôt de l'esprit un A-
„ mant infidéle, ou un bon Mari, que
„ le choix d'un autre ; &, là-dessus elle
„ me proposa un de ses Parens. *Le*
„ *Monde* ajouta-t-elle, *vous est assez con-*
„ *nu, pour savoir, que l'Argent est le Motif*
„ *le plus solide qui porte à se marier: le*
„ *Gentilhomme, que je vous offre, est fort ri-*
„ *che; & il a une cruelle Toux, qui vous en*
„ *délivrera bientôt.* J'appris dans la suite,
„ qu'elle avoit donné la même idée de
„ moi à ce Monsieur; mais, elle me ga-
„ gna si bien, que je hâtai le Mariage,
„ de peur qu'il ne mourût avant la
„ conclusion: il le pressa de son côté,
„ prévenu de la même crainte à mon
„ égard; de sorte que je l'épousai au
„ bout de quinze jours, résolue de te-
„ nir l'Affaire secrette deux ou trois se-
„ maines de plus.

„ Ce fut alors, que Mr. CONSTANTIN
„ me rendit visite: il m'assûra, qu'il
„ n'auroit pas manqué de s'acquiter plu-
„ tôt de ce devoir, s'il n'avoit craint de
„ m'embarrasser dans les prémiers jours
„ de mon affliction; qu'à l'ouïe de ma
„ derniére perte, qui me laissoit en
„ pleine liberté de choisir un nouvel
„ Epoux, il avoit rompu un Mariage
„ très-avantageux pour lui, quoi que
„ sur le point de se conclurre ; & qu'il
„ étoit

„ étoit cent fois plus amoureux de moi,
„ qu'il ne l'avoit jamais été. Je sentis à
„ cette occasion un Plaisir inexprimable;
„ &, après m'être un peu composée,
„ je lui dis, d'un air fort grave,
„ que son engagement m'avoit causé un
„ tel dépit, que je m'étois mariée avec
„ un Homme, auquel je n'aurois pensé
„ de ma vie, si je n'avois perdu toute
„ espérance de l'obtenir lui-même. A
„ l'ouïe de cette Nouvelle, le bon Mr.
„ CONSTANTIN faillit à tomber de
„ son haut: &, lors qu'il se retira, je
„ vis bien à son air, qu'il s'en attribuoit
„ toute la faute, & qu'il maudissoit ses
„ Amis de l'avoir engagé dans une si
„ funeste Démarche. Il me parut du-
„ moins, qu'il étoit aussi touché de mon
„ Infortune, que de la sienne; & qu'il
„ ne doutoit pas que je ne fusse passionnément
„ amoureuse de lui. A dire le
„ vrai, mon nouvel Epoux me donnoit
„ sujet de me repentir de ne l'avoir
„ pas attendu: il m'avoit prise pour
„ mon argent; & je découvris bientôt,
„ qu'il l'aimoit à la folie. Il n'y avoit
„ rien qu'il ne mît en œuvre, pour en
„ acquèrir, & rien qu'il ne souffrît pour
„ le conserver: la moindre dépense le
„ tenoit éveillé des nuits entiéres, &
„ il ne païoit jamais un Compte qu'avec
„ de grands soupirs & qu'après des
„ longueurs infinies; vous auriés dit
„ qu'on lui arrachoit le Cœur. Je n'entendois
„ que reproches continuels sur
„ mes

„ mes excessives Dépenses, quelque
„ médiocres qu'elles fussent. Je m'ap-
„ perçus aisément, qu'il m'auroit prés-
„ que réduite à mourir de faim, s'il
„ n'avoit craint la perte de mes Douai-
„ res; & qu'il souffroit de mortelles an-
„ goisses, entre le chagrin qu'il avoit de
„ me voir manger de si bon appétit, &
„ la crainte où il étoit de ruiner ma
„ santé s'il m'épargnoit trop les vivres.
„ Je ne doutois plus, qu'il ne me causât
„ la mort, si je ne contribuois à la sien-
„ ne; ce qui m'étoit permis par la Loi
„ qui veut qu'on défende sa propre vie,
„ & dont il m'étoit facile de venir à
„ bout. Je n'eus qu'à porter ma Dépen-
„ se aussi loin qu'il me fut possible; &,
„ avant qu'il prévit le coup, je parus
„ devant lui avec un Colier de Dia-
„ mans qui valoit deux mille Piéces.
„ Il ne dit mot à cette vûe; mais, il se
„ retira dans sa chambre, où il prit, à
„ ce que l'on croit, une si bonne dose
„ d'Opium, qu'il se tranquilisa pour
„ toûjours. Je me conduisis si bien
„ dans cette occasion, que j'ai cru, jus-
„ qu'à présent, qu'il étoit mort d'Apo-
„ pléxie.
„ Mr. CONSTANTIN, résolu cette
„ fois de n'arriver pas trop tard, me
„ rendit visite au bout de deux jours.
„ A l'heure que je vous écris, le terme
„ de mon Deuil est presque passé; &,
„ avec tout cela, je suis incertaine si je
„ l'épouserai ou non. Si j'en viens à un
„ sep-

„ feptième, ce ne fera pas pour l'impertinente Raifon que vous alléguez, mais plutôt par un Principe d'Equité naturelle, qui femble exiger, qu'on ait égard à une fi longue perfévérance; quoi que je n'en ferai peut-être rien au bout du compte. Je ne croi pas, que toute l'injufte Malice du Genre Humain puiffe jamais foutenir, que j'aurois dû conferver plus longtems la mémoire de mes Epoux défunts, ou témoigner plus de regret, pour la perte d'un infolent, d'un Homme inutile, d'un négligent, d'un débauché, d'un rateleux, & d'un avare. Le prémier m'infultoit, le fecond ne me fervoit de rien, le troifième me dégoûtoit, le quatrième alloit à me ruiner, le cinquième me tourmentoit, & le fixième me faifoit prefque mourir de faim. Si les autres Dames, dont vous parlez donnoient ainfi en détail le Portrait de leurs Epoux, vous verriez, qu'elles ont eu auffi peu fujet que moi de perdre leur tems à pleurer & à gémir."



XI. DIS-

XI. DISCOURS.

Non possidentem multa vocaveris
Rectè beatum: rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duràmque callet pauperiem pati,
Pejùsque letho flagitium timet.
Hor. Lib. IV. Ode IX. 45.

Les grands Biens ne rendent pas l'Homme beûreux. Ce beau Nom n'est du qu'à celui qui fait usage de sa Sagesse, pour prendre en bonne Part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui sait souffrir patiemment les Incommoditez de la Pauvreté, & qui redoute le Crime plus que la Mort.

Sur le grand Oeuvre, ou le Contentement de l'Esprit.

JE liai un jour conversation avec un Frére de la *Rose-Croix*, qui m'entretint du *grand Oeuvre*. Comme ces sortes de Gens, ceux du moins qui ne sont pas de véritables Fripons, ne respirent que l'Enthousiasme & la Philosophie, je pris beaucoup de plaisir à entendre raisonner ce pieux Adepte sur les Merveilles de son prétendu Secret. Il me parla d'un Esprit renfermé dans une Emeraude, qui élevoit tout ce qui en approchoit au plus haut dégré de perfection où il pût atteindre. *Il donne*, dit-il, *de l'éclat au Soleil, & du brillant*

lant au Diamant. Il communique ses raïons à tous les Métaux, & il enrichit le Plomb de toutes les qualitez de l'Or. Il change la Fumée en Flamme, la Flamme en Lumiére, & la Lumiére en Gloire. Un seul de ses raïons, ajouta-t-il, *dissipe les inquiétudes, les chagrins, & la mélancholie de toute Personne sur laquelle il tombe. En un mot, sa présence fait de tous les Lieux une espéce de Paradis* Après qu'il m'eut étourdi quelque tems de son Jargon inintelligible, je m'apperçus qu'il mêloit ensemble les idées de la Physique & de la Morale, & que son grand Oeuvre n'étoit autre chose que le Contentement de l'Esprit.

Il faut avouër, que cette heureuse Disposition produit, à quelques égards, tous les effets que les Chimistes attribuent à leur Pierre Philosophale; & que, si elle n'amene pas les Richesses, elle en bannit le désir: ce qui revient à la même chose. Si elle ne peut éloigner toutes les inquiétudes qui naissent du mauvais état de nôtre fortune, ou de nôtre corps, elle fait du moins qu'on les supporte avec un grand calme. Elle a une douce influence sur l'Ame, à l'égard de tous les Etres avec lesquels on a quelque rélation. Elle exclut toute sorte de murmure & d'ingratitude envers le souverain Monarque de l'Univers, qui nous a mis chacun dans le Poste que nous devons remplir. Elle détruit tous les desseins ambitieux & criminels, & tout penchant à nous laisser

ser corrompre au préjudice de la Société où il nous a placés. Elle rend la Conversation douce & agréable, & donne une entiére serénité à l'Esprit.

Entre les différens moïens, qu'on peut mettre en usage, pour acquérir cette Habitude, je n'en rapporterai que deux. L'un est de considérer ce que nous avons au de là de ce qu'il nous faudroit pour subvenir à nos besoins réels: & l'autre, de penser que nous pourrions être beaucoup plus malheureux que nous ne sommes.

I. Le prémier de ces Articles me rappelle la Réponse d'ARISTIPPE à un de ses Amis, qui le plaignoit d'avoir perdu une Maison de Campagne. *Vous avez tort*, lui-dit-il, *de vous affliger pour moi, & je devrois plûtôt vous plaindre vous-même, puis qu'il me reste encore trois Maisons de Campagne, & que vous n'en avez qu'une.* Tout au contraire, la plûpart des Hommes font plus d'attention à ce qu'ils ont perdu, qu'à ce qu'ils possédent, & ils fixent plûtôt la vûe sur ceux qui sont plus riches que sur ceux qui se trouvent dans un plus triste état qu'eux-mémes. Tous les solides plaisirs, & toutes les commoditez de la vie, se renferment dans des bornes assez étroites; mais c'est le foible de tous les Hommes de chercher toujours à les étendre plus loin, & à s'élever au plus haut dégré d'honneur & de richesses auquel ils puissent atteindre. De-là vient que, com-

comme on ne peut appeller proprement riches, que ceux qui ont au-delà de ce qu'il leur faut, il n'y en a guères de tels, dans les Nations les plus polies, qu'entre les Personnes d'un rang médiocre, qui bornent leurs désirs à leur fortune, & qui ont plus de bien, qu'ils ne sauroient en dépenser. Ceux d'un rang plus distingué vivent dans une brillante misère, & sont toujours dans le besoin; parce qu'au lieu de se fixer aux plaisirs réels de la vie, ils tâchent de se surpasser les uns les autres en plaisirs chimériques & apparens. De tout tems, les Hommes les plus sages se sont divertis à voir jouër cette Comédie, pendant qu'ils resserrent eux-mêmes leurs désirs, & qu'ils jouïssent de toute la satisfaction intérieure après laquelle les autres courent, sans pouvoir jamais la trouver. Il est certain, qu'on ne sauroit trop se moquer du ridicule qu'il y a dans la poursuite des plaisirs imaginaires, puis qu'elle est la source de tous les maux qui causent la ruine d'un Peuple. Qu'un Homme ait d'aussi grands Biens qu'il vous plaira, il est pauvre, s'il dépense au-delà de son revenu; & il se met, pour ainsi dire, en vente, prêt à se livrer à tout autre, qui le voudra païer sa juste ou sa prétendue valeur. Lors que le Roi de *Lydie* offrit à Pittacus une grosse Somme d'Argent, celui-ci, qui avoit hérité d'un beau Domaine par la mort de son Frére, le remercia de son

offre, & lui dit qu'il avoit déja la moitié plus de bien qu'il ne lui en falloit. En un mot, le Contentement tient lieu de Richesse, & le Luxe conduit à la Pauvreté; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, je dirai, avec Socrate, que *le Contentement est une Richesse naturelle*: & j'ajouterai moi-même, que *le Luxe est une Pauvreté artificielle*. Que ceux-là donc, qui aspirent toûjours à de nouveaux plaisirs, & qui ne veulent pas se borner à cet égard, se souviennent de cet excellent Mot du Philosophe Bion, *Qu'il n'y a point d'Homme qui s'expose à tant de chagrin, que celui qui donne le plus d'Etendue à son Bonheur.*

II. Le second Article, que j'ai résolu de toucher, regarde ceux qui se trouvent dans quelque état d'affliction ou de misére. Ceux-ci peuvent bien se consoler, s'ils pensent qu'il y en a d'autres beaucoup plus malheureux, & qu'ils auroient pû tomber eux-mêmes dans un plus grand malheur. J'admire le Sentiment de ce bon Matelot *Hollandois*, qui, après s'être laissé tomber du haut du grand Mât d'un Vaisseau, & s'être cassé une jambe, dit à ses Camarades qui le relevérent, qu'il étoit fort heureux de ne s'être pas cassé le cou. Ceci me rappelle une autre Avanture, moins tragique d'un ancien Philosophe. Il donnoit un jour à diner à quelques-uns de ses Amis, lors que sa Femme vint en furie dans la Chambre où ils mangeoient,

le

le gronda en leur présence, & renversa la Table avec tout ce qu'il y avoit dessus. Maître de ses Passions, le Philosophe dit, sans s'émouvoir, *Chacun a son écharde dans ce Monde, & celui-là est heureux, qui n'en a pas une plus rude.* La Vie du Docteur HAMMOND, écrite par l'Evêque FELL, nous fournit un bel Exemple de sa Patience Chrétienne: Cet illustre Théologien, sujet à une complication de maux, lors qu'il avoit la Goute, remercioit Dieu de ce que ce n'étoit pas la Gravelle; & lors qu'il avoit une attaque de celle-ci, il lui rendoit graces de ce qu'il ne les avoit pas toutes deux à la fois.

Je ne saurois finir ce Discours sans observer, qu'il n'y a jamais eu aucun Système de Philosophie, qui fût aussi capable de produire le Contentement de l'Esprit, que le Christianisme. Pour nous rendre satisfaits de nôtre Etat présent, plusieurs des anciens Philosophes nous disent, que le chagrin ne sert qu'à nous tourmenter nous-mêmes sans remédier à nos maux. D'autres soutiennent, que, quelque malheur qui nous arrive, nous y étions prédestinez par une fatale nécessité, à laquelle les Dieux eux-mêmes sont assujettis: pendant que d'autres avancent d'un air fort grave, que, si quelcun est malheureux, il le doit être nécessairement, pour entretenir l'harmonie de l'Univers; & que, si cela n'étoit pas, le Plan de la Providence se-

roit interrompu & bouleversé. Toutes ces Raisons, & autres pareilles, peuvent bien réduire un Homme au silence; mais, elles ne le satisferont jamais. Elles peuvent le convaincre, que ses plaintes sont inutiles & mal-fondées; mais, elles ne sauroient le soulager dans ses maux. Elles servent plûtôt à le mettre au désespoir, qu'à le consoler. En un mot, il pourroit repliquer à ces Philosophes ce qu'AUGUSTE dit à un de ses Amis, qui l'exhortoit à ne pas s'affliger de la mort d'une Personne qu'il chérissoit, puis que sa douleur ne la feroit pas revivre: *C'est pour cela même, que je m'afflige.*

Tout au contraire, la Religion Chrétienne a des Egards plus tendres pour la foiblesse de la Nature Humaine. Elle prescrit les moïens à tout Homme malheureux de rendre son Etat plus supportable, & lui fait voir, que, s'il reçoit ses Afflictions avec toute la Patience requise, il en sera tôt ou tard délivré. Elle ne peut que le tranquiliser ici bas, puis qu'elle lui promet un Bonheur éternel dans le Siècle à venir.

Enfin, le Contentement de l'Esprit est la plus grande Bénédiction, dont un Homme puisse jouïr dans ce Monde: & si son Bonheur ici-bas vient des bornes qu'il prescrit à ses désirs, on peut dire qu'il consistera dans le Ciel à les satisfaire dans toute leur étendue.

XII. DISCOURS.

—— Nec morti esse locum: ——————.
VIRG. Georg. IV. 226.

Il n'y a rien de tout ce qui éxiste qui retombe dans le néant.

UN jeune Débauché, à la vûe d'un vieux Hermite, qui alloit nuds-piéds, lui dit, *Mon Père, vous êtes dans un Etat bien triste & bien malheureux, s'il n'y a pas une autre Vie après celle ci. Cela est vrai, mon Fils,* lui repliqua l'Hermite; *mais, quel est vôtre Etat, s'il y en a une?* L'Homme est une Créature déstinée à deux différentes maniéres d'exister, ou plûtôt à deux Vies différentes. L'une est courte & passagére: l'autre est permanente, & d'une éternelle durée. La Question est de savoir, Dans laquelle de ces deux Vies nous devons penser à nous rendre heureux? Ou pour me servir d'autres termes, Si nous devons tâcher de nous assûrer les plaisirs d'une Vie incertaine, & d'une très-courte durée dans sa plus grande étendue, ou ceux d'une Vie durable & qui ne finira jamais? A l'ouïe de cette Question, il n'y a personne qui ne sente d'abord de quel côté il doit se déterminer. Mais, quelque juste que soit nôtre Théorie à cet égard, il est certain, que, dans la Pratique, nous

Contradictions, où les Hommes tombent à l'égard de la Vie présente & de celle qui est à venir.

 em-

embrassons le mauvais Parti. Nous travaillons pour cette Vie, comme si elle ne devoit jamais finir; &, pour l'autre, comme si elle ne devoit jamais commencer.

Supposé qu'un Esprit d'un Ordre supérieur, qui n'auroit pas la moindre connoissance de la Nature Humaine, vint par accident sur cette Terre, & qu'il en voulût examiner les Habitans, quelle idée se feroit-il de nous? Ne croiroit-il pas, que nous sommes une espéce d'Etres destinez à une tout autre fin qu'à la véritable? Ne s'imagineroit-il pas, que nous avons été mis dans ce Monde, pour y accumuler des Richesses & des Honneurs, & que nôtre Devoir nous engage à ce pénible travail? Que dis-je? Ne se persuaderoit-il pas, que la Pauvreté nous est défendue, avec menaces d'être punis éternellement, si nous y tombions; & que la recherche de tous les Plaisirs de la Vie nous est ordonnée, sous peine de la Damnation éternelle. Il jugeroit à coup sûr, que nous sommes gouvernez par des Maximes tout-à-fait opposées à celles qui nous sont prescrites. Il seroit même fondé à conclurre de-là, que nous sommes les Créatures les plus obéïssantes qu'il y ait au Monde; que nous sommes inséparablement attachés à nôtre Devoir; & que nous avons toûjours en vûe le but pour lequel Dieu nous a créez.

Mais, dans quelle surprise ne tomberoit-

roit-il pas, lorsqu'il sauroit, que nous ne devons rester ici-bas qu'environ soixante-dix ans, & que la plûpart même de ceux de nôtre Espéce n'arrivent pas à cet âge? De quel étonnement & de quelle horreur ne seroit-il pas saisi, lorsqu'il apprendroit, que ces Hommes, qui emploïent tous leurs efforts pour l'entretien d'une Vie, qui mérite à peine ce nom, doivent jouïr de l'Eternité dans un autre Monde, pour lequel ils ne font aucun préparatif? Il n'y a rien de plus honteux à la Raison Humaine, que de voir des Etres, qui croïent cette double Existence, s'occuper sans relâche aux besoins d'une Vie de soixante-dix ans, & négliger tout ce qui en regarde une autre, qui, après des milions & des milions d'années se renouvellera toûjours: si l'on considére sur-tout, que nos efforts pour obtenir des Biens, des Honneurs, ou tout autre chose en quoi nous plaçons nôtre Félicité, peuvent être inutiles & manquer de succès; au lieu que, si nous travaillons avec ardeur & de bonne-foi à nous rendre heureux dans une autre Vie, nous pouvons compter sûrement d'en venir à bout, & que nôtre espérance ne sera pas trompée.

Un des Scholastiques fait la Question suivante. „ Supposé, *dit-il*, que tout le „ corps de la Terre fût un vaste Globe „ du plus menu sable, & qu'un seul de „ ses grains s'anéantît de mille en mille „ ans,

„ ans. Supposé d'ailleurs, qu'il fut à vô-
„ tre choix d'être heureux pendant tout
„ le tems que ce prodigieux amas de sa-
„ ble se consumeroit ainsi d'une manié-
„ re imperceptible jusqu'à ce qu'il n'y
„ en restât plus un grain, à condition
„ que vous seriez malheureux ensuite
„ pour toute l'éternité: Ou, supposé
„ que vous puissiés être heureux pour
„ toûjours, à condition que vous seriez
„ malhereux jusqu'à ce que cette Masse
„ de sable fut entiérement anéantie sur
„ le pié d'un grain au bout de mille an-
„ nées: lequel des deux Partis choisi-
„ riés-vous?

Il faut avouër, que, dans ce Cas, tant de milliers d'annés paroissent à l'Imagination comme une espèce d'Eternité, quoi qu'au pié de la lettre ils ne soient pas plus proportionnez à la durée qui doit les suivre, que l'Unité l'est au plus grand Nombre de Chifres que vous puissiez mettre ensemble, ou qu'un seul de ces grains de sable l'est au monceau supposé. De sorte que la Raison nous dicte, sans balancer le moins du monde, lequel des deux elle devroit choisir. Mais, il pourroit bien arriver, que la Raison, entrainée par l'Imagintion, succomberoit, lorsqu'elle viendroit à réfléchir sur la prémiére partie de cette longue durée, & sur l'éloignement de la seconde qui la doit suivre. L'Esprit, dis-je, peut se laisser gagner au Bonheur présent, à cause de cela même

qu'il est si proche, & d'une si longue durée. Mais, lorsque le choix que nous avons à faire roule actuellement sur ceci, savoir, S'il vaut mieux être heureux l'espace de soixante-dix ans, que dis-je? d'un jour, ou d'une heure, & malheureux ensuite pour toute l'Eternité: Ou s'il vaut mieux être misérable durant le cours de quelques années, & jouïr à la fin d'un Bonheur éternel? Quels termes y a-t-il, qui puissent exprimer la folie & l'égarement de ceux qui font un mauvais choix en pareil cas?

J'ai mis les choses au pis, lorsque j'ai supposé, que la Pratique de la Vertu rend les Hommes malheureux dans ce Monde, ce qui arrive fort rarement. Mais, si nous supposons, ce qui est assez ordinaire, que la Vertu contribüe plus à nôtre Bonheur dès cette Vie, que l'abandon au Vice, qui ne s'étonneroît de voir la Stupidité de ceux qui sont capables de faire un choix si absurde?

Ainsi, tout Homme sage ne peut qu'emploïer cette Vie à obtenir le Bonheur de celle qui est à venir, & sacrifier gaïement tous les Plaisirs de quelques Années à ceux de l'Eternité.



XIII. DISCOURS.

Nitor in adverſum; nec me, qui cætera, vincit
Impetus; & rapido contrarius evehor Orbi.
Ovid. Metam. Lib. II. 72.

Je fais mes efforts contre le torrent, & ce qui entraine les autres ne m'ébranle pas: je prens une route opposée à celle de tout le Genre Humain.

Il y a une Singularité qui eſt vicieuſe, & une autre qui eſt louable.

JE me ſouviens d'un Jeune Homme plein d'eſprit & d'une converſation fort enjouée, qui n'avoit que le ſeul défaut de vouloir paroitre à la Mode. Animé de ce déſir, il tomba dans pluſieurs Intrigues amoureuſes, & il fut par conſéquent expoſé à bien des Maladies. Il ne ſe retiroit jamais qu'à deux heures après minuit, pour ne pas vivre en Miſantrope; & de tems en tems, pour ſignaler ſa bravoure, il en venoit aux priſes avec le Commiſſaire du Quartier, ou les Soldats du Guet, qui lui donnoient quelques bons coups de baton. Il étoit Membre d'une demi douzaine de Coteries avant qu'il eût atteint l'âge de vingt & un an, & ſon humeur enjouée y fit de ſi beaux progrès, qu'au ſortir de-là vous pouviez le ſuivre à la trace, juſques à ſon Apartement, ſur les débris des Vitres caſſées, ou de telles au-

autres marques d'Esprit & de Galanterie. En un mot, après avoir établi sa réputation d'être un agréable Débauché, il mourut de vieillesse à l'âge de vingt-cinq ans.

Il faut avouër, qu'il n'y a rien qui entraîne les Hommes dans de si pénibles embarras, & de si funestes désordres, que l'envie de n'être pas singuliers. C'est pour cela même, qu'il est très-nécessaire de nous former une juste idée de la Singularité, afin que nous puissions distinguer celle qui est louable, de celle qui est vicieuse. En prémier lieu, tout Homme de Bon-Sens tombera d'accord avec moi, que la Singularité est digne de nos Eloges, lorsque, malgré la Multitude qui s'y oppose, elle suit les Mouvemens de la Conscience, les Maximes de la Morale & de l'Honneur. Dans tous ces Cas, il faut se souvenir, que ce n'est pas la Coûtume, mais le Devoir, qui est la Règle de nos Actions; & que nous ne devons aimer la Société, qu'autant qu'elle s'ajuste avec la Raison. Ce qui est vrai ne l'est pas moins, quoi que l'on n'y prenne pas garde; & ce qui doit régler nôtre conduite n'est pas le nombre des Acteurs, mais la nature même des choses. La Singularité doit être alors envisagée comme un Héroïsme, qui éleve un Homme au dessus de tous les autres de son Espéce. Quel plus grand Exemple peut-on donner d'un Esprit foible & pusillanime, que celui d'un

me, qui vit dans une oppoſition continuelle à ſes propres ſentimens, & qui n'oſe paroitre ce qu'il eſt, ou ce qu'il doit être?

La Singularité n'eſt donc vicieuſe, que lorſqu'elle fait agir les Hommes contre les lumiéres de la Raiſon, ou qu'elle les porte à ſe diſtinguer par quelques Niaiſeries. Je ne doute pas que tout le monde ne condamne les prémiers, qui ſe ſingulariſent par les mauvaiſes mœurs, le déſordre, & l'impiété. Ainſi, je ne m'arrêterai qu'à ceux qui ſe rendent remarquables par la bizarrerie de leurs Habits, de leurs Maniéres, de leurs Diſcours, ou de telles autres choſes de peu d'importance dans la conduite de la Vie civile. Il eſt certain, qu'à tous ces égards, on doit donner quelque-choſe à la Coûtume; &, quoi que l'on puiſſe avoir quelque ombre de raiſon pour ne ſuivre pas la foule, on doit ſacrifier ſon Humeur particuliére, & ſes Opinions, aux Uſages reçus du Public. Il faut avouër, que le Bon Sens rend quelquefois un Homme bizarre; ce qui l'empêche d'être utile au Monde, & le fait même paſſer pour ridicule dans l'eſprit de ceux qui lui ſont de beaucoup inférieurs.

J'ai entendu parler d'un Gentilhomme habitué au Nord de l'*Angleterre*, qui étoit un Exemple bien remarquable de cette Singularité. Il s'étoit fait une Maxime conſtante d'agir, dans les choſes

ses les plus indifférentes de la Vie, suivant les idées les plus abstraites de la Raison, & de n'avoir aucun égard, ni à la coûtume, ni à l'usage des autres. Il se distingua d'abord par plusieurs petites bizarreries. Il n'avoit jamais une heure fixe pour diner, souper, ou dormir; parce, disoit-il, que nous devons être attentifs à la voix de la Nature, & qu'il ne faut point régler nôtre appétit sur nos repas, mais prendre nos repas sélon nôtre appétit. Dans sa Conversation avec les Gentilshommes de la Campagne, il n'auroit pas voulu emploïer une Phrase, à moins qu'elle ne fût exactement vraie. C'est pour cela même, qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux qu'il étoit son très-humble Serviteur; & qu'il se bornoit à leur souhaiter toute sorte de bien. Il aimoit aussi mieux passer pour mécontent, ou mal-intentionné, que de boire à la santé du Roi, s'il n'avoit pas soif. Tous les matins, à son lever, il mettoit la tête à la fenêtre; &, apres y avoir humé l'air une demi-heure, il récitoit, le plus haut qu'il lui étoit possible, une cinquantaine de Vers, pour l'exercice de ses Poûmons. Il les prenoit le plus souvent d'HOMÈRE, parce que le *Grec*, sur-tout dans cet Auteur, est plus sonore, plus ronflant, & plus propre à faciliter l'expectoration, que toute autre Langue. Il avoit plusieurs autres marotes, pour lesquelles il donnoit de bonnes raisons

physiques. Cette Humeur se fortifia chez lui au point qu'il en vint jusqu'à mettre un Turban au lieu d'une Perruque, parce que cela est plus sain & plus net qu'une Calote, qui devient crasseuse par la transpiration continuelle de la tête. Ce n'est pas tout: il observa fort judicieusement, qu'il y a trop de ligatures dans la maniére dont on s'habille aujourd'hui, & qu'elles ne peuvent qu'empêcher la circulation du sang; de sorte qu'il fit faire son Pourpoint ou sa Veste, & ses Culotes, tout d'une pièce, à la maniére des *Hussars*. En un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la Raison, il s'éloigna tellement des Usages reçus de ses Compatriotes, ou même de tout le Monde, que ses Proches l'auroient fait condamner aux Petites-Maisons, & se seroient emparez de son Bien, si le Juge, averti qu'il ne faisoit aucun mal, ne se fût borné à le déclarer Lunatique, & à nommer des Curateurs pour avoir la Régle de ses Affaires.

Le sort de ce Philosophe me rapelle dans l'esprit un endroit des *Nouveaux Dialogues des Morts*, où Mr. DE FONTENELLE fait parler G. DE CABESTAN en ces termes. *Les Frénétiques*, dit-il, *sont seulement des Fous d'un autre genre. Les Folies de tous les Hommes étant de même Nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts Liens de la Société Humaine; témoin ce Désir d'im-*

d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes sur quoi roule tout ce qui se fait dans le Monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous, qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la Folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le Commerce ordinaire de la Vie.

XIV. DISCOURS.

——————— Odora Canum Vis.
VIRG. Æneid. IV. 132.

L'Odorat exquis des Chiens.

SOUS le Regne de CHARLES I, les Imprimeurs ou Correcteurs, emploïez par une Compagnie de Libraires, qui avoit obtenu une Patente, pour faire imprimer la *Bible*, laissérent une lourde faute dans une de leurs Editions; puis qu'au lieu de ces mots, *Tu ne commettras point Adultére*, il y eut quelques milliers d'Exemplaires tirez, où on lisoit, *Tu commettras Adultére.* L'Archevêque LAUD, pour les punir de cette Négligence, les fit condamner à une grosse Amende dans la *Chambre étoilée.*

La CHASTETE', & l'IMPURETE', discernées par une certaine Race de Chiens.

Si l'on en jugeoit par la dépravation qui regne aujourd'hui, on seroit tenté de croire qu'il y a quantité de nôtre Jeunesse débauchée, de l'un & de l'autre

tre Sexe, qui lit cette Edition corrompue de la *Bible*, & qui observe ce Commandement au pié de la lettre, tel qu'il y est mal-exprimé par l'omission de la particule négative.

Dans les prémiers Siécles de l'Eglise, les Adultéres y étoient excommuniés à perpétuité, & rendus incapables de se trouver jamais dans les Assemblées religieuses des Chrétiens, quoi qu'ils le demandassent avec larmes, & que leur répentance parût même la plus sincére du monde.

Je pourrois alléguer ici quelques anciennes Loix, reçues par des Nations Païennes, qui punissoient l'Adultére du dernier Supplice; & y en ajouter d'autres de la même sorte, qui subsistent encore aujourd'hui en divers Etats qui ont embrassé la Réformation. Mais, comme un Sujet de la nature de celui-ci est un peu trop sérieux pour le gros de mes Lecteurs, qui sont prêts à jetter mes DISCOURS à quartier, d'abord qu'ils ne les trouvent pas animez par quelque-chose de divertissant ou d'extraordinaire; je vais publier un petit Manuscrit, qui m'est tombé en dernier lieu entre les mains, & qui, s'il faut l'en croire, est d'une grande Antiquité, quoi qu'eu égard à certaines Phrases de nouvelle date, & à d'autres particularitez, qu'on y peut observer, je croirois plûtôt que c'est l'Ouvrage de quelque Sophiste moderne.

Tous les Litérateurs savent, qu'il y avoit autrefois, sur le Mont *Etna*, un Temple dédié à Vulcain, qui étoit gardé par des Chiens d'un Odorat si exquis, à ce que les Historiens affirment, qu'ils pouvoient discerner si les Personnes qui s'y rendoient étoient chastes ou non. Ils alloient au devant des prémiéres, les flattoient & les caressoient comme des Amis de leur Maître Vulcain; mais, ils se jettoient sur les autres, & ne cessoient d'aboïer contre elles, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait sortir du Temple.

En un mot, voici la Rélation que le Manuscrit donne de ces Chiens, & qui semble destinée à servir de Commentaire au Fait que je viens de rapporter.

„ Diane, la Déesse de la Chasse &
„ de la Chasteté, n'eut pas plûtôt ob-
„ servé cet Instinct naturel dans quel-
„ ques-uns de ses Chiens, qu'elle en fit
„ présent à son Frère Vulcain. On
„ crut même, qu'elle vouloit chagriner
„ par-là sa Belle-Sœur Venus qui ne
„ retournoit jamais auprès de son E-
„ poux, qu'elle ne le trouvât de bon-
„ ne ou de mauvaise humeur, suivant
„ qu'elle avoit été bien ou mal reçue de
„ ces Chiens. Ils vêcurent plusieurs
„ années dans le Temple, quoi qu'ils
„ fussent si hargneux, qu'ils en chassérent
„ la plûpart de ceux qui alloient y a-
„ dorer. Des *Siciliennes*, informées de
„ cela, envoïérent une Députation so-
„ lem-

„ lemnelle aux Prêtres, pour les avertir, qu'elles n'y apporteroient pas leurs Offrandes, s'ils n'enmuseloient leurs Mâtins: de sorte qu'il fut convenu, qu'une troupe de jeunes Filles, qui n'auroient pas plus de sept ans chacune, s'acquiteroit de ce Devoir à leur place. Tout le monde fut surpris, ajoute mon Auteur, de la bonne Reception que ces jeunes Demoiselles trouvérent auprès de ces mêmes Chiens, qui avoient si maltraité leurs Méres. On dit qu'un Prince de *Syracuse*, d'un Naturel jaloux, qui avoit épousé une jeune Femme, eut le bonheur d'obtenir, de ces Prêtres, un Petit de cette fameuse Race de Chiens. La belle Princesse en fut d'abord si tourmentée qu'elle sollicita son Mari à le renvoïer; mais il lui allégua le vieux Proverbe *Sicilien*, conçu en ces mots: *qui m'aime, aime mon Chien*. Depuis ce tems-là, elle vécut de fort bonne intelligence avec l'un & l'autre. Il n'en fut pas de même à l'égard des autres Dames de *Syracuse*. Elles étoient si harassées, qu'il y en eut plusieurs de très-bonne réputation, qui ne vouloient pas aller à la Cour, si le petit Chien n'en étoit banni. Quelques-unes, à la vérité, défioient son Odorat; mais on observoit, qu'à leur approche, quoiqu'il ne les mordit pas, il grondoit toûjours d'une terrible maniére. Pour revenir

„ aux

„ aux Chiens du Temple: après y avoir
„ passé un longue suite d'années en gran-
„ de réputation, il arriva qu'un soir,
„ lorsqu'un des Prêtres, qui avoit été
„ rendre une visite charitable à une
„ Veuve qui demeuroit sur le Promon-
„ toire de *Lilybée*, se retiroit fort tard,
„ ils se jettérent sur lui avec tant de
„ furie, qu'ils l'auroient mis en pièces,
„ si ses Confréres n'étoient venus à
„ son secours. Là-dessus, à ce que dit
„ mon Auteur, les pauvres Chiens fu-
„ rent tous pendus, sous prétexte qu'ils
„ avoient perdu leur Instinct naturel".

Il seroit à souhaiter, que nous eussions, dans la *Grande-Bretagne*, quelques Chiens de cette Race, qui ne manqueroient pas de rendre justice aux Dames de cette Ile, ou plûtôt de les honnorer, & de faire voir au monde la différence qu'il y a entre des Païennes & des Chrétiennes imbues de meilleurs Principes de Vertu & de Religion.



XV. DIS-

XV. DISCOURS.

——— Si verbis audacia detur,
Haud timeam magni dixisse palatia Cœli.
OVID. Metam. Lib. I. 157.

S'il est permis de s'élever si haut, je ne craindrai point de parler de la Magnificence du Ciel, & de celui qui y habite.

„ MONSIEUR,

Sur la Gloire, où DIEU habite dans le Ciel.

„ DANS les deux derniéres Lettres, „ que je me suis donné l'honneur „ de vous écrire, j'ai réfléchi sur cet „ Attribut si respectable de la Divinité, „ je veux dire sa Toute-Présence. J'ai „ fait voir, que cet Etre souverain est „ également présent en tous Lieux à „ travers la vaste étendue de l'Espace „ infini. Cette Idée s'accorde si bien „ avec les Lumiéres de la Raison, qu'on „ la trouve dans les Ecrits des Philo- „ sophes Païens, comme il me seroit „ aisé de le démontrer par divers Ex- „ emples, si d'autres ne s'en étoient ac- „ quités avant moi. Mais, quoi que la „ Divinité soit ainsi présente dans tout „ l'Univers, il y a un Endroit particu- „ lier où elle se découvre d'une manié- „ re infiniment glorieuse & visible. „ C'est le même Endroit, que la Sainte „ Ecriture désigne sous les noms de *Pa-*

„ *radis*, de *troisiéme Ciel*, de *Trône* de
„ *Dieu* & d'*Habitation de sa Gloire*. C'est-
„ là où réside le Corps glorifié de nô-
„ tre Sauveur, où toutes les Hiérar-
„ chies céleftes, & les Armées innom-
„ brables des Anges, chantent des Hym-
„ nes & des *Alleluiahs* éternels à l'hon-
„ neur de l'Etre suprême, qu'elles en-
„ vironnent. C'est cette Présence de
„ Dieu, que des Théologiens appellent
„ glorieuse, & d'autres majestueuse.
„ Il est certain, qu'il est aussi essentiel-
„ lement présent en tout autre Endroit
„ qu'il l'est dans celui-ci; mais c'est-là
„ où il habite dans une Magnificence
„ sensible, & au milieu de tout cet
„ Eclat, qui peut frapper l'Imagination
„ des Etres créez.

„ C'est une chose digne de Remarque,
„ que cette Opinion de la Présence de
„ Dieu dans le Ciel, soit qu'elle vienne
„ des Lumières naturelles de la Raison,
„ ou d'une Tradition universelle depuis
„ ADAM jusqu'à nous, est reçue parmi
„ tous les Peuples du Monde, quelques
„ différentes idées qu'ils aient d'ailleurs
„ de la Divinité. Si vous lisez HOME-
„ RE, le plus ancien des Auteurs *Grecs*,
„ vous y voïez JUPITER assis dans le
„ Ciel, & environné de Divinitez sub-
„ alternes, entre lesquelles paroissent
„ les Muses occupées à chanter sans
„ cesse autour de son Thrône. Qui ne
„ découvre pas ici les vestiges, & même
„ les principaux traits, de la Vérité dont
„ il

„ il s'agit? On l'apperçoit dans plu-
„ sieurs autres Auteurs Païens, quoi-
„ qu'elle y soit obscurcie & altérée par
„ un mélange de Fables & d'Inventions
„ humaines. Mais, sans nous prévaloir
„ des Idées reçues parmi les *Grecs* & les
„ *Romains*, qui étoient les Nations les
„ plus éclairées de tout le Paganisme,
„ à peine y en a-t-il une seule dans tout
„ le nouveau Monde, qui ne regarde
„ le Ciel comme le Trône & le Sejour
„ de la Divinité, qu'elle adore.

„ Si, dans le Temple de SALOMON,
„ il y avoit le *Saint des Saints*, où il pa-
„ roissoit une Gloire visible entre les
„ Figures des Chérubins, & où il n'é-
„ toit permis qu'au Souverain Sacrifi-
„ cateur d'entrer une fois tous les ans,
„ après avoir expié les pechés du Peu-
„ ple: de même, on peut dire, que cet
„ Univers est un vaste Temple, & que
„ le Ciel, dont nous parlons en est le
„ Saint des Saints, où le Souverain
„ Pontife de nôtre Salut est entré, pour
„ s'y placer entre les Anges & les Ar-
„ changes; aprés avoir expié les pe-
„ chés de tout le Genre Humain.

„ Avec quel Art & quelle Habileté
„ le Thrône de Dieu ne doit-il pas ê-
„ tre construit? De quels nobles Des-
„ seins ne doit pas être ornée cette glo-
„ rieuse Habitation, qui a pour son
„ Architecte le même Dieu, * qui rem-
„ plit

* 1 Rois. VII. 14.

„ plit HIRAM de Sagesse & d'Industrie? „ Quel Eclat majestueux ne doit pas en„ vironner ce Palais, où Dieu a, pour „ ainsi dire, mis en œuvre tout son „ Art, & qu'il a choisi pour y paroitre „ dans toute sa Magnificence? De quelle „ Beauté ne doit pas être l'Architecture „ qui vient d'un Pouvoir infini soutenu „ d'une Sagesse infinie? Un Esprit ne „ sauroit qu'avoir des transports ineffa„ bles à la vûe de ces Objets, que Dieu, „ qui connoit les ressorts les plus inti„ mes de ses facultez naturelles, des„ tinez à le toucher & à le ravir en ex„ tase. C'est à cette Présence majes„ tueuse, qu'on peut appliquer une belle „ expression, qui se trouve dans le Li„ vre de JOB, où il est dit: † *La Lune* „ *même ne brille point, & les Etoiles ne sont* „ *pas pures, devant ses yeux.* L'Eclat du „ Soleil, & toute la Gloire des Corps „ lumineux, qui roulent sur nos têtes, ne „ sont que de foibles raïons, ou plûtôt „ que ténèbres, à les comparer avec „ cette Splendeur, qui environne le „ Thrône de Dieu.

„ Si la Gloire de ce bienheureux Sé„ jour surpasse l'Imagination, il y a „ grande apparence que son étendue „ n'est pas moins inconcevable. La lu„ miére y suit la lumiére, & la gloire „ y est enclavée dans la gloire. Il nous „ est impossible de concevoir jusqu'où „ peut

† Chap. XXV. 5.

„ peut aller cet espace, où la Majesté
„ de Dieu se produit dans tout son
„ Eclat. Quoi qu'il ne soit pas infini,
„ il peut être indéfini; & quoi qu'il ne
„ soit pas immense en lui-même, il le
„ peut être à l'égard des yeux ou de
„ l'imagination de toutes les Créatures.
„ Si Dieu a fait ce Monde sublunaire
„ & matériel d'une si vaste étendue &
„ avec tant de Magnificence, pour y
„ loger des Etres mortels & périssa-
„ bles; de quelle Grandeur ne devons-
„ nous pas supposer les Cours de son
„ Palais, où il réside d'une façon plus
„ particulière, & où il se montre dans
„ toute la Plénitude de sa Majesté glo-
„ rieuse, au milieu d'un nombre infini
„ d'Anges & des Esprits des Saints glo-
„ rifiés?

„ Il est certain, que nôtre Imagina-
„ tion ne sauroit jamais s'élever trop
„ haut, lors qu'elle réfléchit sur un En-
„ droit, où la Toute-Puissance & la
„ Toute-Science sont, pour ainsi di-
„ re, signalées; parce qu'elles peuvent
„ produire une Scène infiniment plus
„ ravissante & plus glorieuse que tout
„ ce que nous pouvons concevoir. Il
„ n'est pas impossible, qu'à la consom-
„ mation de toutes choses, ces Aparte-
„ mens extérieurs de l'Univers, qui
„ sont aujourd'hui proportionnez aux
„ Etres qui les habitent, ne deviennent
„ une Annexe de ce glorieux Séjour,
„ & ne soient par-là rendus propres à

„ re-

„ recevoir des Etres douëz de l'Im-
„ mortalité ; & dépouillez de toutes
„ leurs imperfections. C'est du moins
„ ce que l'Ecriture semble insinuër,
„ lorsqu'elle nous parle de nouveaux
„ Cieux, & d'une nouvelle Terre, où la
„ Justice habite.

„ Je n'ai réflèchi sur ce Divin Palais,
„ qu'en ce quil peut affecter la Vûe &
„ l'Imagination; mais, il est plus que
„ probable, que nos autres Sens y se-
„ ront satisfaits au suprême dégré. Il
„ n'y a rien, qui transporte & qui ravis-
„ se plus l'Esprit, que l'Harmonie; &
„ nous avons grand sujet de compter,
„ par ce que la Sainte Ecriture nous en
„ dit, que ce sera un des plaisirs de ce
„ magnifique Séjour. Si les tons mélo-
„ dieux de la Musique humaine sont ca-
„ pables d'émouvoir une Ame jusqu'à
„ la charmer, quelle joie, quels trans-
„ ports, quels ravissemens, l'Harmo-
„ nie céleste n'y excitera-t elle pas ?
„ Les Sens sont des Facultez de l'Ame,
„ quoique, pendant qu'elle est unie
„ avec le Corps, elle ait besoin, pour
„ les emploïer, d'Organes matériels.
„ Pourquoi donc ces Facultez, que
„ l'Expérience fait voir être la source
„ d'une infinité de plaisirs, auroient-
„ elles aucune part à ce qui doit faire
„ notre Bonheur dans le Ciel ? Pour-
„ quoi supposerions-nous, que l'Ouïe &
„ la Vûe n'y auront pas des Objets
„ beaucoup plus agréables que tout ce

„ qui se trouve dans ce Monde des Objets
„ * *que l'œil n'a point vûs, que l'oreille*
„ *n'a point ouïs, & qui ne sont jamais ve-*
„ *nus dans l'esprit de l'Homme?* † *Je con-*
„ *nois*, dit S. PAUL, en parlant de lui-
„ même, *je connois un Homme en Christ,*
„ *qui fut ravi, il y a plus de quatorze ans,*
„ *jusqu'au troisiéme Ciel; je ne sai si ce fut*
„ *en corps, ou hors du corps, je n'en*
„ *sai rien; Dieu le sait. Je sai que cet Homme*
„ *(si ce fut en corps, ou hors du corps, je n'en*
„ *sai rien, Dieu le sait,) fut ravi dans*
„ *le Paradis, & y ouït des choses qu'on ne*
„ *sauroit exprimer, & qu'il n'est pas permis*
„ *à un Homme de dire.* L'Apôtre veut
„ insinuër par-là, que ce qu'il avoit ouï
„ étoit si différent de tout ce qu'il avoit
„ jamais ouï dans ce Monde, qu'il lui
„ étoit impossible de l'exprimer en des
„ termes propres à en donner quelque
„ Idée à ses Auditeurs.

„ Il est naturel de prendre plaisir à
„ nous informer d'un Païs étranger, où
„ nous avons dessein de fixer notre de-
„ meure: &, puis que nous esperons
„ tous d'être admis dans ce glorieux
„ Séjour, c'est une Curiosité louable &
„ utile de rechercher ce qui s'y passe,
„ autant que la Révélation peut nous
„ servir de Guide. Lorsque ces Portes
„ éternelles nous seront ouvertes, nous
„ pouvons bien compter, que les plai-
„ sirs & les beautez de ce Lieu surpas-
„ se-

* 1 Corinth. II. 9. † 2 Corinth. XII. 2—4.

„ seront infiniment toutes nos espèran-
„ ces, & que le Thrône de la Majesté
„ Divine brillera d'un éclat infiniment
„ au-dessus de tout ce que nous en pou-
„ vons concevoir. Il y auroit ici de-
„ quoi multiplier nos Recherches sur ce
„ qui nous en est insinué en divers en-
„ droits de la Sainte Ecriture; par ex-
„ emple, s'il n'y a pas différentes ha-
„ bitations, & différens dégrez de gloi-
„ re, suivant la diversité des Etres? Si
„ ceux, qui ont des qualitez plus excel-
„ lentes que les autres, ne seront pas
„ admis plus près du Thrône de Dieu,
„ & ne jouïront pas d'une plus grande
„ manifestation de sa présence? S'il n'y
„ aura pas des occasions solemnelles,
„ où toutes les Armées des Anges &
„ des Esprits bienheureux célébreront
„ la présence de leur Créateur, par des
„ Actes extraordinaires d'Adoration &
„ des Hymnes sacrez; de même qu'A-
„ DAM, quoi qu'il eût continué dans
„ l'état d'innocence, auroit observé le
„ Jour du Sabbat, à ce que croïent nos
„ Théologiens, d'une façon plus parti-
„ culière que les autres Jours de la Se-
„ maine? On peut s'entretenir fort in-
„ nocemment de toutes les Spécula-
„ tions de cet Ordre, pourvû qu'elles
„ servent à nous inspirer le dèsir d'être
„ les Habitans de cet agréable & ma-
„ gnifique Séjour.

„ Dans cette Lettre & dans les deux
„ précédentes, j'ai traité le sujet le plus

„ grave qui puisse occuper l'Esprit Hu-
„ main, & sur lequel nous devrions
„ souvent méditer. Nous avons consi-
„ dèré l'Etre suprême, entant qu'il ha-
„ bite dans tous ses Ouvrages, qu'il est
„ présent à nos Esprits, & qu'il se ma-
„ nifeste d'une façon plus glorieuse dans
„ le Séjour des Bien-heureux. Cette
„ Idée devroit nous animer sans cesse,
„ & nous remplir de crainte & de res-
„ pect. Elle devroit se mêler avec tou-
„ tes nos pensées, & nous devenir aussi
„ naturelle que le sentiment de notre
„ propre existence. Il ne faut pas ré-
„ fléchir là-dessus avec le calme d'un
„ Philosophe: mais, ravis en admiration
„ à la vûe de tous les Attributs de la
„ Divinité, nous devons nous humilier
„ profondément en sa présence, & ado-
„ rer, de toutes les puissances de nos
„ Ames, cet Etre qui est si grand, si
„ admirable, & si saint.



XVI. DISCOURS.

——————— Tenet insanabile multos
Scribendi cacoëthes, & ægro in corde senescit.
Juv. Sat. VII. 51.

La Démangeaison d'écrire, qui travaille tant de Monde, est une Maladie incurable, & qui ne finit qu'avec la Vie.

IL y a une certaine Maladie, dont GALIEN & HIPPOCRATE n'ont fait aucune mention, & qu'on ne trouve pas dans la *Pharmacopée de Londres.* JUVENAL, dans la Sentence que je viens de mettre à la tête de ce DISCOURS, l'appelle *Cacoëthes*, d'un nom Grec, qui n'est guères entendu que des Savans, & qui ne signifie autre chose en bon François, que *la Démangeaison d'écrire.* C'est un Mal presque aussi universel que la petite Vérole, puis qu'il y a très peu d'Hommes, qui n'en soient attaqués, tôt ou tard, une fois en leur Vie. On y voit pourtant cette différence, que le dernier passe au bout de quelques jours, ou de quelques semaines, & qu'il ne revient plus: au lieu que l'autre ne se guérit presque jamais, d'abord qu'il a saisi la tête. La Nation *Britannique* est fort exposée à celui-ci: &, quoi qu'on ait emploïé une infinité de Remèdes à l'égard de ceux qui en sont

Sur la Démangeaison d'écrire.

ſont travaillez, il y en a peu qui aient réüſſi. Quelques-uns de ces Malades ont éprouvé le fer & le feu des Satires & des Libelles, ſans que ces Cauſtiques aient opèré leur guériſon : d'autres ont eu la tête paſſée dans un trou, formé par deux planches, une heure de ſuite, qui eſt le Remède ordinaire pour cette Maladie, lors qu'elle eſt venue à ſon plus haut point. Il y a d'ailleurs une eſpèce de ce Mal, qu'on a guéri quelquefois, de même que la morſure d'une Tarantule, par le ſon d'un Inſtrument de Muſique, qu'on appelle communément des Etrivières. Mais, ſi vous avez à traiter un Malade de cet Ordre, ſachez que le plus ſûr Moïen de le rétablir eſt de lui défendre tout Uſage d'Encre, de Papier, & de Plume.

Pour revenir de cette Allégorie & ne la pouſſer pas trop loin, il n'y a pas des Barbouilleurs plus fatiguans, ni plus difficiles à guérir, que ces Ecrivains périodiques, dont les Ouvrages paroiſſent à certains Jours & à certaines Saiſons de l'Année. Nous n'avons pas, dans la Lecture de leurs Ecrits, la conſolation qui ſe trouve à celle de tous les autres; je veux dire, d'en voir la fin, avec un peu de patience. Je ne me ſouviens jamais d'un Mot de DIOGENE, qu'il ne me faſſe beaucoup de plaiſir. Occupé à lire un Auteur inſipide, en préſence de quelques-uns de ſes Amis, lors qu'il les vit tous ennuïés de cette Lecture,

ture, & qu'il approchoit de la fin, il s'écria: *Courage, mes Enfans, je vois Terre.* Il n'en est pas ainsi des Ecrivains dont je parle: on n'en vient jamais à bout. Un jour leur fournit de la tablature pour un autre jour, & l'on ne sait pas quand ils voudront nous donner quelque relâche.

Il est triste de voir, que l'Art de l'Imprimerie, qui pourroit être un des plus grands avantages qui soit jamais arrivé au Genre Humain, tourne au contraire à son préjudice, & qu'il serve à répandre l'Erreur & l'Ignorance dans une Nation, au lieu d'aider à la faire devenir habile & vertueuse.

Il n'y a pas long-tems, que j'ai lû un Livre fort grotesque, intitulé *Défense de l'Astrologie, par* Guillaume Ramsey. Entre plusieurs endroits mystiques de ce profond Auteur, en voici un, où il s'exprime en ces termes:
„ L'absence du Soleil n'est pas la Cause
„ de la Nuit; puisque sa Lumière est si
„ grande, qu'elle peut éclairer toute la
„ Terre à la fois comme en plein jour:
„ mais, il y a des Etoiles sombres & té-
„ nébreuses, dont l'Influence cause la
„ Nuit, & qui dardent les Ténébres &
„ l'Obscurité sur le Terre, de même que
„ le Soleil l'illumine par ses Raïons.

Je regarde les Ecrivains dans le même point de vûe que notre savant Astrologue envisage les Corps célestes. Ils sont tous des Etoiles; mais, quel-

ques-uns répandent la Lumiére, & d'autres produisent les Ténébres. J'en pourrois nommer divers, qui sont des Etoiles ténébreuses de la premiére grandeur, ou en indiquer un Amas d'autres, qu'on peut traiter de Constellations ténébreuses. La Nation est obscurcie depuis long-tems par ces Anti-Luminaires, s'il m'est permis d'emploïer ce Terme. Je l'ai souffert le plus qu'il m'a été possible: mais, enfin, j'ai résolu de m'élever contre eux; & je me flatte de les chasser bientôt de tout notre Hémisphere.

XVII. DISCOURS.

Ipse thymum pinòsque ferens de montibus altis,
Tecta ferat latè circum, cui talia curæ:
Ipse labore manum duro terat, ipse feraces
Figat humo plantas, & amicos irriget imbres.
VIRG. Georg. IV. 112.

Que celui, qui s'adonne à cette Culture, transporte, du Sommet des Montagnes, le Thym & les Rejettons du Pin, & qu'il les plante, au long & au large, autour de ses Ruches: qu'il s'endurcisse les Mains à ce pénible Travail, qu'il mette par-tout des Plantes fertiles, & qu'il ait Soin de les arroser.

Les Gentils-hommes de la

CHAQUE Etat de la Vie a ses Devoirs particuliers. Ceux, que leur choix détermine à un certain genre d'Af-

d'Affaires, ont en cela plus de bonheur, que ceux qui s'y voient réduits par la néceſſité; mais, les uns & les autres ſont également obligez de ſe fixer à des Emplois, qui leur puiſſent être utiles à eux-mêmes, ou avantageux au Public. Il n'y a pas un ſeul des Enfans d'ADAM, qui ſe doive croire diſpenſé de ce travail, auquel notre prémier Pere fut condamné, avec toute ſa Poſtérité après lui. Ceux, que la Naiſſance, ou le Bien, ſemble avoir délivrez de ce joug, doivent ſe faire quelque occupation, pour n'être pas à charge à la Société, & les ſeules Créatures oiſives qu'il y ait au Monde.

Campagne devroient s'appliquer à la Culture des Plantes.

Pluſieurs de nos Gentilshommes de la Campagne emploient tout leur Tems à la Chaſſe, ou à d'autres Plaiſirs de cette nature. C'eſt ce qui a donné occaſion à un de nos plus célèbres Ecrivains *Anglois* de les repréſenter comme ſoumis à une eſpèce de Malédiction, & de leur appliquer, dans une autre ſens, ce que GOLIATH diſoit à DAVID: * *Je te donnerai aux Oiſeaux du Ciel, & aux Bêtes des Champs.*

Quoi que de tels Exercices, pris avec modération, puiſſent être avantageux à l'Ame & au Corps, la Campagne fournit quantité d'autres Amuſemens plus nobles, & plus dignes de l'Homme.

En-

* I Sam. XVII, 44.

Entre ceux-ci, je n'en connois point de plus agréable, ni de plus utile au Public, que la Culture des Plantes. Je pourrois nommer un Seigneur, qui a du Bien en divers Endroits de l'*Angleterre*, & qui a toûjours laissé après lui ces marques visibles du séjour qu'il y a fait. Il n'a jamais loué une Maison de Campagne en sa vie, sans y semer l'abondance de tous côtez, & y léguer de bons Revenus à la postérité du Propriétaire. Si tous nos Gentilshommes avoient eu le même soin de leurs Domaines, toute notre Isle ne formeroit aujourd'hui qu'un vaste Jardin. Au reste, on ne doit pas regarder cet Emploi, comme trop .écanique pour les Personnes du Rang le plus distingué. Il y a eu des Héros dans cet Art, aussi bien que dans les autres. Le grand CYRUS, à ce que l'Histoire nous dit, couvrit d'Arbres toute l'*Asie mineure*. Il faut avouër, qu'il y a quelque-chose de somptueux dans cette espèce d'Amusement. Il donne un Air plus noble à diverses parties de la Nature, il remplit la Terre d'une grande variété de Scènes magnifiques, & il approche en quelque maniére de la Création. De-là vient, que le plaisir d'un Homme qui plante ressemble un peu à celui d'un Poëte, qui, suivant la Remarque d'ARISTOTE, est plus satisfait de ses Productions, qu'aucun autre Ecrivain ou Artiste qu'il y ait.

La Culture des Plantes a un Avantage, qui

qui ne se trouve pas dans la plûpart des autres Exercices, en ce qu'elle donne un Plaisir de plus longue durée, & qui croît tous les jours à la vûe de l'Ouvrier. Lorsque vous avez achevé un Bâtiment, ou tout autre Ouvrage de cette nature, il n'est pas plutôt sorti de vos mains, qu'il commence à déchèoir: vous le voïez amener à son plus haut point de perfection, & tomber presque d'abord en décadence, & courir à sa ruïne. Tout au-contraire, lorsque vous avez achevé de planter vos Arbres, ils croissent & se perfectionnent tout le-tems de votre vie; & chaque Année les fait paroitre plus beaux, qu'ils n'étoient l'Année précédente.

D'ailleurs, je ne recommande pas cet Exercice aux Personnes riches, par cela seul que c'est un Amusement agréable, mais aussi parce que c'est un Emploi digne d'un Homme qui a de la Vertu, & qu'on peut inculquer par des Principes tirez de la Morale; par exemple, sur l'Amour de la Patrie, & sur les Egards que nous devons avoir pour notre Postérité. Tout le monde sait, que nos Arbres de haute futaie ne croissent pas à proportion du dégat qui s'en fait tous les jours; & que, si l'on n'y remédie, nous pouvons manquer à la fin de bois de charpente, pour l'Usage de nos Flottes. Il est vrai, que parler de ce qui est dû à la Postérité dans un cas de cette nature, c'est vouloir passer pour ridicule dans

l'Esprit de certaines Personnes rusées, qui n'ont autre chose en vûe que leur Intérêt. La plûpart des Gens sont de l'Humeur d'un certain vieux Membre d'un Collège, qui, sollicité par ses Confréres d'en venir à une Résolution qui pût être avantageuse à leurs Successeurs, se dépita, & leur dit tout en colére : *Nous faisons toûjours quelque-chose pour la Postérité. Je voudrois bien voir que la Postérité fît aussi quelque chose pour nous.*

Mais, je croi qu'on est inexcusable de manquer à un Devoir de la nature de celui-ci, & dont il est si facile de s'acquiter. Lors qu'un Homme pense, que le Soin de ficher quelques Rejettons en terre peut servir à l'Avantage d'un autre, qui ne paroitra dans le Monde qu'au bout d'une cinquantaine d'Années, ou qu'il travaille peut-être à rendre un de ses Descendans aisé ou même riche, à si peu de Fraix : s'il trouve quelque Répugnance à se donner cette peine, il doit conclurre de-là, qu'il n'a nul Principe d'Amour ni de Générosité pour le Genre Humain.

Il y a une chose, qui peut donner beaucoup de poids à ce que je viens de dire. On voit quantité d'honnêtes Gens, qui sont disposez à faire du Bien au Monde, mais qui se plaignent de ce qu'ils n'ont pas les Talens nécessaires pour en venir à bout. C'est donc leur rendre un bon Service, que de leur en fournir un Moïen, qui est à la portée des

plus

plus petits Génies, & qu'une infinité de Particuliers peuvent suivre, quoi qu'ils n'aïent pas des Vertus éclatantes pour s'attirer l'Estime de leur Patrie, ni d'autre Voie pour mériter les Eloges de la Postérité. Lors qu'un de nos Amis parle de la Mort de quelcun de ses Voisins à la Campagne, qui étoit industrieux & d'une humeur bienfaisante, il dit d'ordinaire, qu'*on peut le suivre à la trace*. Il me semble que ces quatre mots valent une bonne Oraison funèbre, & qu'on ne sauroit mieux exprimer la Diligence d'un honnête Homme, qui a cultivé ses Terres, & qui a laissé, dans l'Endroit où il a vécu, des Marques de son Industrie.

Appuïé sur toutes ces Réfléxions, je suis presque tenté de nommer cet Exercice une espèce de Vertu morale, dont la Pratique est d'ailleurs accompagnée de quelque Plaisir, comme je l'ai déjà dit. Il faut avouër, que ce n'est pas un de ces Plaisirs turbulens, que la Jeunesse recherche dans sa prémiére fougue; mais, s'il n'est pas si vif, il est plus durable. Il n'y a rien qui puisse nous donner une satisfaction plus douce, que la vûe des Paysages que nous avons élevez nous-mêmes, ou qu'une Promenade à l'ombre de ces Arbres que nous avons plantez. De pareils Amusemens rendent l'Esprit serein, & calment toutes ces Passions violentes, qui agitent les Hommes: outre qu'ils nous inspirent

de bonnes Penſées, & qu'ils nous mettent en état de nous occuper à d'heureuſes Méditations. Pluſieurs des anciens Philoſophes paſſoient toute leur Vie dans leurs Jardins. EPICURE lui-même ne croïoit pas qu'on pût goûter en autre Lieu de vrai Plaiſir. Tous ceux, qui ont lû HOMERE, VIRGILE, & HORACE, les plus grands Génies de l'Antiquité, ſavent très bien avec quels Transports ils ont parlé de la Vie champêtre; & que VIRGILE a écrit un Livre entier ſur l'Art de planter les Arbres.

Il ſemble, au reſte, que cet Art convenoit mieux à l'Homme dans ſon prémier Etat, lors qu'il vivoit aſſez longtems pour voir fleurir ſes Plantations dans toute leur Beauté, & déchèoir inſenſiblement avec lui. Un de ces Hommes, qui vivoient avant le Déluge, auroit pû voir croître du ſimple Gland une Forêt des plus hauts Chênes. Mais, cette Remarque n'eſt placée ici, que pour ſervir d'Introduction à la Piéce ſuivante; c'eſt-à-dire, à un Conte, qui ſe trouve dans les Hiſtoriens de la *Chine*; & qu'on peut regarder comme un Roman fait avant le Déluge.

XVIII. DIS-

IX. DISCOURS.

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori;
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.
Virg. Ecl. X. 42.

C'est ici, ma chere Lycoris, *où l'on voit des Fontaines d'Eau vive, d'agréables Prairies, & des Bois charmans: en un mot, c'est-ici, où je passerois de bon cœur toute ma Vie avec vous.*

Conte Chinois, fait avant le Déluge.

Hilpa étoit une des 150. Filles de Zilpah, de la Race de Cohu, que certains Savans prennent pour Caïn. Elle étoit d'une si grande beauté, que, dès sa plus tendre jeunesse, lorsqu'elle n'avoit encore que soixante-dix ans, il y eut quantité de Prétendans qui lui firent la Cour. Entre ceux-ci, il se trouva deux Freres, Harpath & Shalum, dont le prémier, qui étoit l'ainé, possédoit ce beau Païs fertile, qui est au pié du Mont *Tirzah*, dans les Parties Méridionales de la *Chine*. Shalum (qui en Langage *Chinois* signifie le *Planteur*) avoit pour son Domaine toutes les Collines du voisinage, & cette longue suite de Montagnes qui porte le nom de *Tirzah*. D'ailleurs, Harpath étoit d'un Esprit fier & hautain; au lieu que Shalum étoit d'une Humeur douce & sociable, chéri de Dieu & des Hommes.

Les

Les Historiens ajoutent, qu'entre les Femmes qui vivoient avant le Déluge, il n'y en avoit point qui aimassent autant les Richesses, que les Filles de Cohu; & que ce fut à cause de cela même, que la belle Hilpa préféra Harpath à Shalum; parce que les nombreux Troupeaux de l'aîné couvroient toute la Campagne qui est arrosée par les Fontaines qui coulent en abondance du Mont *Tirzah*.

Harpath eut un si promt & si heureux succès dans ses Amours, qu'il épousa Hilpa, lorsqu'elle n'étoit parvenue qu'à sa centième année; mais son Humeur insolente fit qu'il se moqua cruellement de son Frere, pour avoir prétendu à cette Beauté, quoi qu'il n'eût en partage qu'une longue chaîne de Montagnes. Shalum fut si outré de ses piquantes Railleries, qu'il le maudit dans l'amertume de son cœur, & qu'il souhaita qu'une de ses Montagnes lui tombât sur la tête, s'il venoit jamais à passer à la portée de son ombre.

Depuis ce tems-là, Harpath n'osoit plus sortir de ses Vallées; mais, cela n'empécha pas qu'il n'eût une fin prématurée; puis qu'âgé de 250 ans, & voulant traverser une Riviére à la nage, il s'y noïa. Cette Riviére s'appelle même de son nom jusques à ce jour; &, qui plus est, elle sort d'une de ces Montagnes, que Shalum avoit sou-

souhaité pouvoir se détacher pour accabler son Frère.

HILPA étoit dans la 160. année de son âge, & n'avoit eu que 50. Enfans, lorsqu'elle perdit son Mari. Plusieurs jeunes Cavaliers entreprirent ensuite de lui en conter: mais, celui de tous, qui paroissoit le plus en état d'obtenir ses bonnes graces, étoit son prémier Amant SHALUM, qui se mit de nouveau à lui faire sa Cour, environ dix années après la mort D'HARPATH; car, en ce tems-là, on ne croïoit point qu'il fût de la bienséance pour une Veuve de recevoir aucun Homme qu'au bout de ce terme.

SHALUM, plongé dans une profonde mélancolie, à l'occasion du mauvais succès qu'il avoit eu dans ses Amours, résolut de lever ce qu'on disoit y avoir fait obstacle: &, aussi-tôt après le mariage de son Frere avec HILPA, il se mit à planter des Arbres sur toutes les Collines qui lui étoient échues en partage. Il connoissoit la nature de chaque terroir, & à quoi il étoit propre. On croit même, qu'il hérita, par une tradition venue du prèmier Homme, de plusieurs Secrets qui regardent cet Art. Son industrie tourna enfin à son avantage, aussi bien qu'à son divertissement. Ses Montagnes furent, en peu d'années, couvertes de jeunes Arbres, qui devinrent à la longue des Forêts & des Bois, entremélez de Plaines, d'Allées, & de Jardins; en sorte que tout

le

le Païs, qui n'étoit d'abord qu'un Désert aride, ressembloit à un nouveau Paradis terrestre. L'Agrément du Lieu, joint au bon naturel de Shalum, qui passoit pour un des Hommes les plus doux & les plus sages qu'il y eut alors, y attirérent quantité d'habitans, qui s'occupoient sans relâche à creuser des Puits, des Fossez, & des Troncs d'Arbres, pour servir à conduire les eaux dans tous les endroits de cette vaste Plantation.

Le Séjour de Shalum paroissoit toutes les années plus agréable aux yeux d'Hilpa, qui, au bout de soixante-dix ans, fut charmée de voir l'effet que produisoient de loin ces Montagnes, couvertes alors d'une infinité d'Arbres & de sombres Bocages, qui relevoient la Magnificence du Lieu, & qui en formoient un des plus beaux Païsages que l'on puisse jamais contempler.

Les Historiens *Chinois* raportent une Lettre que Shalum écrivit à Hilpa, lorsqu'elle étoit dans l'onzième année de son Veuvage, & dont je donnerai ici la Traduction, avec toute la noble Simplicité, soit à l'égard des sentimens, ou des maniéres, qui paroit dans l'Original.

Shalum, *Maître du Mont* Tirzah, *à* Hilpa, *Maîtresse des Vallées.*

Dans

Dans la 788. Année de la Création.

„ QUE n'ai-je pas souffert, ô char-
„ mante Fille de ZILPAH, depuis que
„ tu voulus bien te donner en mariage à
„ mon Rival? Je m'ennuiai de voir la
„ lumière du Soleil; &, depuis ce tems-
„ là j'ai travaillé à me couvrir à l'om-
„ bre des Bois & des Forêts. Il y a
„ soixante-dix ans, que je pleure ta per-
„ te sur le Mont *Tirzah*, & que je cher-
„ che à dissiper ma tristesse au milieu
„ d'une infinité de Bocages, que j'ai
„ plantez moi-même. Mon Habitation
„ est à présent comme le Jardin de Dieu:
„ tout y est rempli d'Arbres fruitiers,
„ de Fleurs, & de Fontaines. Mes Col-
„ lines sont parfumées d'un bout à l'au-
„ tre pour te recevoir. Montes-y, ma
„ bien-aimée, & viens peupler avec
„ moi ce Quartier du nouveau Monde
„ d'une belle Race de Mortels. Croissons
„ & multiplions au milieu de ces agréa-
„ bles Bocages, & remplissons la Ter-
„ re de Fils & de Filles. Souvien-toi,
„ Fille de ZILPAH, que la Vie de
„ l'Homme n'est que de mille ans, &
„ que la Beauté ne dure que peu de
„ siecles. Elle fleurit comme un Chê-
„ ne, ou comme un Cédre, du Mont
„ *Tirzah*, qui ne subsistera plus au bout
„ de trois ou quatre cens ans, & dont
„ la Postérité n'aura aucune Idée, à
„ moins qu'il ne pousse quelque rejeton

„ de

„ de sa Racine. Penses-y sérieusement, „ & n'oublie pas ton Voisin, qui habite „ sur les Collines."

La Suite de ce Conte *Chinois*, & la Réponse à cette Lettre, le seul Billet doux qui nous reste, à ce que je crois, de ceux qui furent écrits avant le Déluge, serviront de Matiére au Discours suivant.

XIX. DISCOURS.

Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes: ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta: ——————

Virg. Ecl. V. 62.

Les Montagnes incultes même y font éclater leur Joie par les Cris qu'elles poussent vers le Ciel: les Rochers & les Arbrisseaux y repétent déjà les Chansons que les Bergers y entonnent.

Suite du même Conte *Chinois*.

La Lettre, que je viens de rapporter fit tant d'impression sur Hilpa, qu'elle y répondit, en moins d'une Année, de la maniére suivante.

Hilpa, *Maîtresse des Vallées*, à Shalum, *Maître du Mont* Tirzah.

Dans la 789. Année de la Création.

„ Qu'est-ce que j'ai á démêler „ avec toi, ô, Shalum? Tu loues la „ beau-

„ Beauté de HILPA; mais; n'ès-tu pas „ amoureux en secret de la verdure „ de ses Prairies? N'ès-tu pas plus tou„ ché de la perspective de ses riantes „ Vallées, que tu ne le serois de la „ vûe de sa personne? Le mugissement „ de mes Taureaux, & le bêlement de „ mes Brebis, forment un agréable „ Echo dans tes Montagnes, & produi„ sent un doux son à tes oreilles. Quoi „ que je me plaise à voir tes Forêts „ lorsque le Zéphirs en agitent les Ar„ bres, & à sentir l'air parfumé qui „ vient du Mont *Tirzah*, qu'y a t-il en „ tout ceci, qui approche de la fertilité „ de mes Vallées?

„ Je te connois, ô SHALUM: tu és „ le plus sage & le plus heureux de „ tous les Fils des Hommes. Ton Ha„ bitation est au milieu des Cédres: tu „ connois la diversité des Terroirs, „ aussi bien que les influences des As„ tres, & tu observes le changement des „ Saisons. Une Femme peut-elle pa„ roitre aimable aux yeux d'un tel „ Homme? Ne viens pas troubler mon „ repos, ô SHALUM: laisse-moi jouïr „ en paix de ces beaux Domaines, qui „ me sont échûs en partage, & ne me „ sollicite point par tes discours flat„ teurs. Que tes Arbres s'augmentent „ & se multiplient à l'infini! Puisses-tu „ joindre tous les jours de nouvelles „ Forêts à celles que tu possedes, & „ étendre leur ombre au long & au lar-

„ ge!

„ ge! Mais, ne tente pas HILPA à te „ faire sortir de ta Retraite, & à peu-„ pler ta Solitude."

Les *Chinois* ajoutent, que, peu de tems après, elle se rendit à un Festin, auquel SHALUM l'invita sur une des Montagnes voisines; que ce Festin dura deux années; qu'on y consuma cinq cens Gazelles, deux mille Autruches, avec mille Tonneaux de Lait, & que ce qui en releva sur-tout la Magnificence fut la grande variété de Fruits délicieux, & d'excellentes Herbes potagères, en quoi il n'y avoit personne alors qui pût égaler SHALUM.

Il la traita sous un Berceau, qu'il avoit planté au milieu du Bocage nommé des Rossignols. Ce Bois étoit rempli de tous les Arbres fruitiers & de toutes les Plantes qui sont les plus agréables aux différentes espèces des Oiseaux de chant; de sorte qu'il y attiroit tout ce qui s'en trouvoit dans ce Païs-là, & que, d'un bout de l'Année à l'autre, on y entendoit la plus douce Harmonie de chaque Saison.

Il lui faisoit voir tous les jours quelque belle & surprenante Scène dans ces vastes Forêts: & comme il avoit par-là toutes les occasions qu'il pouvoit souhaiter de lui ouvrir son cœur, il réüssit si bien, qu'à son départ elle lui promit en quelque maniére & lui donna sa parole, qu'en moins de cinquante ans elle lui rendroit une Réponse positive.

A peine fut-elle de retour dans ses Vallées, qu'elle reçut de nouvelles Propositions, & en même tems une Visite des plus superbes de Mishpach, qui étoit un Homme très-puissant, & qui avoit bâti une grande Ville, à laquelle il donna son Nom. Les Edifices en étoient si solides, qu'ils pouvoient au moins durer mille ans: il y avoit même quelques Maisons, qui étoient louées pour trois Vies; de sorte qu'on auroit de la peine à concevoir aujourd'hui la quantité de pierres & de bois de charpente qui fut emploiée à leur structure. Quoi qu'il en soit, Mishpach régala Hilpa du son harmonieux de quelques Instrumens de Musique qui venoient d'être inventez, & il dansa, qui plus est, en sa présence, au son du Tambourin. D'ailleurs, il lui fit présent de divers Ustenciles de fer & de cuivre, qui étoient de nouvelle Invention, & qui servoient aux Commoditez de la Vie. D'un autre côté, Shalum devint fort inquiet, & si chagrin, de ce qu'Hilpa avoit reçu Mishpach, qu'il ne lui écrivit plus, & ne parla plus d'elle durant une revolution entiere de Saturne: mais, lors qu'il s'aperçut que cette Entrevûe n'aboutissoit qu'à une simple Visite, il renouvella ses Instances auprès de la Belle, qui, à ce qu'on dit, tournoit souvent les yeux avec quelque plaisir vers le Mont *Tirzah*, pendant que Shalum gardoit un profond Silence.

Son

Son esprit balança une vingtaine d'années entre l'Inclination qu'elle avoit pour SHALUM, & son intérêt qui plaidoit puissamment en faveur de MISHPACH. Mais, il arriva un accident, qui la détermina. Lorsqu'elle étoit ainsi agitée des deux côtez, un Eclair mit le feu à une haute Tour de bois qu'il y avoit à *Misbpacb*, d'où il gagna si bien les Maisons, qu'en peu de jours toute la Ville fut réduite en cendres. MISHPACH, résolu de la rebâtir à tout prix sur ce qu'il avoit épuisé tout le bois de charpente qui se trouvoit dans son voisinage, se vit obligé d'avoir recours à SHALUM, dont les Forêts avoient alors deux cens années. Il les acquit pour autant de Troupeaux de gros & de menu Bêtail, & une si vaste étendue de Champs & de Prairies, que SHALUM fut beaucoup plus riche que MISHPACH, & qu'il devint par-là si agrèable aux yeux de la fille de ZILPAH, qu'elle ne le refusa plus en mariage. Le jour qu'il la conduisit à ses Montagnes, il éleva un si prodigieux Bucher de Cédre, & de toute sorte de bois odoriférant, qu'il avoit plus de 300. coudées de hauteur. Il y jetta quantité de Myrrhe, de Spica nard, de Buissons, & de Gommes aromatiques, qui venoient de ses Plantations. Ce fut l'Holocauste que SHALUM offrit le jour de ses Epousailles. La fumée en monta jusques au Ciel, & remplit tout le Païs de sa bonne Odeur.

XX. DIS-

XX. DISCOURS.

Quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident, quæque agunt vigilantes, agitantque, ea cuique in somno accidunt.

Cic. de Divin. Lib.

Ce que les Hommes pratiquent d'ordinaire, ce qui les occupe, qui les exerce, & qui les agite, durant la Veille, c'est ce qui leur revient pendant le Sommeil.

PAR la derniére de nos Postes j'ai reçu la Lettre suivante, qui roule sur une Pensée toute neuve & très-bien poussée. C'est à cause de cela même que je la donne ici au Public, sans y faire aucun changement, ni la moindre addition.

„ Monsieur,

„ Pythagore donnoit un fort bon „ Avis à ses Disciples, lorsqu'il leur „ conseilloit d'examiner, avant que de „ s'endormir, ce qu'ils avoient fait du- „ rant le jour, afin de se mettre en „ état de poursuivre le lendemain tout „ ce qui seroit vertueux, & de préve- „ nir les mauvaises Habitudes, qui se „ contractent facilement. Pour moi, „ s'il m'est permis d'ajouter quelque- „ chose à l'Avis de ce Philosophe, je „ vou-

Lettre sur le bon Usage, qu'on peut faire des Reves.

„ voudrois que mon Disciple considérât le matin, avant que de se lever, „ tout ce qui lui est venu dans l'Esprit „ durant le sommeil, & qu'il s'en aquitât „ avec le même soin que s'il le croïoit „ très réel. Cet examen du Jeu de son „ Imagination ne pourroit que lui être „ fort utile : parce que les circonstan- „ ces, où l'on se trouve pendant le „ sommeil, favorisent d'ordinaire nos „ inclinations, bonnes ou mauvaises, & „ nous donnent occasion de les pousser „ en idée jusques au bout ; en sorte „ qu'on découvre alors à plein son tem- „ pérament, & qu'on voit de quel cô- „ té il se tourne, à l'abri de la gêne où „ les accidens de la vie le mettent. Il „ n'y a nul doute, que nos Rêves ne „ soient fondez sur les pensées que nous „ avons eu durant la veille ; & que les „ craintes & les espérances, qui nous „ agitent le jour, ne causent la nuit à „ notre Imagination cette vive douleur „ & ce plaisir délicat, que nous res- „ sentons quelquefois au milieu du som- „ meil. Celui, qui tue son Ennemi, „ ou qui abandonne son Ami, dans un „ Rêve, doit s'armer contre la Ven- „ geance & l'Ingratitude ; & prendre „ garde, qu'il ne soit tenté de faire une „ mauvaise action par un principe de „ faux Honneur, ou par le mépris du véri- „ table. Pour moi, je ne reçois pres- „ que jamais un Bienfait, qu'une ou „ deux Nuits après je ne rende la pareil-

le

„ le avec beaucoup de générosité: & „ quoi que mon Bienfaicteur n'en soit „ pas mieux, je me plais à penser, que „ c'est par un principe de gratitude, que „ mon Ame a été capable d'un si géné„ reux transport, lors que je croïois té„ moigner ma reconnoissance à mon „ Ami. D'ailleurs, j'ai été souvent prêt „ à demander pardon, au lieu de rendre „ une injure, après avoir considéré, que „ j'avois porté mon ressentiment trop „ loin, lors que l'Agresseur étoit en „ mon pouvoir.

„ Il me semble, que vous avez obser„ vé dans plusieurs de vos Discours, „ que le Bonheur ou le Malheur des „ Hommes dépend beaucoup de l'Ima„ gination. Ce qui se passe dans nos „ Rêves en est une bonne preuve; de „ sorte qu'on doit être encouragé à „ suivre mon Avis, non seulement par„ ce qu'il peut servir à nous connoitre „ nous-mêmes, mais aussi à nous déli„ vrer de toute inquiétude, & à nous „ calmer l'Esprit. A l'égard de ceux „ qui voudront l'embrasser, je les met„ trai en chemin de le pratiquer avec „ plaisir, pourvû qu'ils observent cette „ Maxime; je veux dire, *De se coucher* „ *avec l'Esprit libre de toute Passion, &* „ *le Corps exemt de toute Intempérance.*

„ Ceux, qui s'abandonnent au som„ meil, avec des pensées moins calmes „ ou innocentes qu'elles ne devroient „ l'être, ne font que s'embarrasser dans

„ des Scènes remplies de crimes & de
„ misére. A l'égard de ceux, qui, pour
„ le plaisir de se gorger de viandes,
„ ou de se remplir de vin, dans un
„ grand repas, s'exposent à mille in-
„ quiétudes nocturnes, je n'ai rien à
„ leur dire ; & je ne saurois les inviter
„ à faire des Réfléxions pleines de hon-
„ te & d'horreur. Mais, pour ceux, qui
„ observeront ma Règle, je leur pro-
„ mets, qu'à leur reveil, ils seront gais
„ & dispos, aussi bien qu'en état de se
„ rappeller avec joie tous ces glorieux
„ écarts, & ces nobles embarras de pen-
„ sées, où leur Imagination les a con-
„ duits. Supposé que l'abstinence d'un
„ Homme, qui se couche sans avoir sou-
„ pé, aidât à l'introduire à la Table de
„ quelque grand Prince, où il seroit re-
„ çu avec toutes les marques d'honneur
„ possibles, & régalé des mêts les plus
„ exquis ; qu'ensuite il expédiât quan-
„ tité d'affaires, & qu'il se levât avec
„ autant d'appétit que s'il avoit jeûné
„ toute la nuit : Ou supposé que ses
„ plus chers Amis lui parussent, d'un
„ bout de la nuit à l'autre, dans de
„ cruelles angoisses, dont il auroit pû
„ les garantir, s'il se fût allé coucher
„ sans demander une autre Bouteille :
„ Lequel de ces deux Etats préféreriez
„ vous? Croïez-moi, ces effets de l'I-
„ magination ne doivent pas être mé-
„ prisez, & sont une conséquence iné-
„ vitable du soin que l'on a de gouver-

„ ner

„ ner ses Cupidités, ou de la négligen-
„ ce qu'on y aporte.

„ Je n'insisterai pas sur divers autres
„ Motifs, capables de recommander l'A-
„ vis que je donne ici, jusqu'à ce que
„ je sâche si vous l'approuvez vous-
„ même, & de quelle maniére vos
„ Lecteurs le recevront. S'il y en a
„ quelques-uns entre eux, qui le croient
„ inutile à leur égard, parce qu'ils ne
„ rêvent jamais, il y en peut avoir
„ d'autres, qui ne font presque autre
„ chose que rêver tout le long du jour.
„ Si tout le monde sentoit aussi bien
„ que moi, ce qui leur arrive dans le
„ Sommeil, on ne disputeroit plus, si
„ nous passons une si grande partie de
„ notre tems comme des Troncs & des
„ Pierres, ou si l'Ame est toûjours oc-
„ cupée à s'entretenir de ce qu'elle
„ pense. Quoi qu'il en soit, je ne cher-
„ che qu'à exciter mes Compatriotes à
„ tirer quelque fruit de tant d'heures
„ perdues ; & vous ne pouvez qu'en-
„ courager un si honnête dessein.

„ Pour conclusion, je vous donnerai
„ deux ou trois Exemples de la maniére
„ dont j'y procède moi-même.

„ Lors que j'ai quelque Affaire de
„ conséquence pour le lendemain, je
„ ne suis pas plutôt endormi la nuit,
„ que je m'y trouve engagé de tous cô-
„ téz ; &, lors que je m'éveille, j'exa-
„ mine toutes les procédures que j'y ai
„ observées, & que j'accompagne des

„ Réfléxions que le nouveau Jour me
„ fournit, avant même que le Soleil l'ait
„ éclairé.

„ A peine y a-t-il un sèul Poste con-
„ sidérable, que je n'aie rempli une fois
„ en ma vie; mais, je suis si sàtisfait de
„ ma Conduite lors que j'étois Principal
„ d'un Collége, que, si une Place de
„ cette nature vient à vaquer, je travail-
„ lerai d'abord à l'obtenir.

„ J'ai fait bien des choses qui ne se-
„ roient pas à l'épreuve d'un rigoureux
„ examen, lors que j'ai trouvé le sécret
„ de voltiger, ou de me rendre invisi-
„ ble: c'est pour cela même, que je suis
„ fort aise de n'être pas revêtu de ces
„ qualitez extraordinaires.

„ Enfin, Mr. le SPECTATEUR, j'ai
„ été un de vos plus fidéles Correspon-
„ dans, & j'ai lû, parmi vos DISCOURS,
„ quantité de mes Lettres que je ne
„ vous. ai jamais écrites. Si vous avez
„ envie d'en recevoir effectivement,
„ j'ai quelques Visions & autres Oeuvres
„ mélées dans mon *Noctuaire*, que je
„ vous envoïerai pour enrichir les vô-
„ tres: il ne tiendra qu'à vous d'en faire
„ usage. Je suis *&c.*

„ A *Oxford*, le $\frac{20}{3}$. *Août* 1714.

„ JEAN OMBRE.

XXI. DIS-

XXI. DISCOURS.

—— —— —— intus & in cute novi.
Pers Sat. III. 30.

Je le connois à fond.

QUOI que l'Auteur de la Vision suivante me soit inconnu, j'ai quelque soupçon que c'est le même, qui m'a écrit la Lettre qu'on vient de lire, & qui m'a promis quelques Extraits de son *Noctuaire.*

„ Monsieur,

Vision allégorique sur le Germe du Péché, qui se trouve plus ou moins dans tous les Cœurs.

„ Occupé l'autre jour à lire la Vie
„ de Mahomet, j'y trouvai, entre
„ plusieurs autres Extravagances, qu'à
„ l'âge de quatre ans, cet Imposteur
„ fut enlevé, pendant qu'il badinoit
„ avec ses Camarades, par l'Ange Ga-
„ briel, qui le transporta dans quel-
„ que endroit à l'écart, lui ouvrit la
„ poitrine, en tira son Cœur, qu'il
„ tordit pour en exprimer cette goute
„ de Sang noir, où réside, suivant les
„ Théologiens *Turcs*, ce qu'on apelle
„ *Fomes Peccati*, ou *le Germe du Péché*;
„ en sorte que Mahomet en fut déli-
„ vré le reste de ses jours. Je me dis
„ aussitôt à moi-même: Quoi que ce
„ ne soit-là qu'un Conte, on pourroit en

„ tirer une fort bonne Morale, si chacun vouloit s'en faire l'Application, & „ tâcher d'exprimer hors de son Cœur „ tous les Vices & les Défauts qu'il y „ trouve

„ Pendant que mon Esprit étoit bandé à poursuivre cette Spéculation, „ un sommeil agréable & léger s'empara de mes yeux, & je vis alors „ entrer deux Crocheteurs, qui s'entraidoient à porter une grande Caisse. Après l'avoir posée au milieu de „ ma Chambre, ils se retirérent. Je „ voulois d'abord examiner ce qu'elle „ contenoit; mais, une Figure, semblable à celle que nos Peintres donnent aux Anges, m'apparut tout d'un „ coup, & me défendit de l'ouvrir. „ Cette Caisse, ajoûta le nouveau venu, renferme les Cœurs de plusieurs „ de vos Amis & de vos Connoissances; mais, avant que vous soïés en „ état de voir & de critiquer les Défauts des autres, vous devez être purifié vous-même. Là-dessus, il tira „ son Scapel, m'ouvrit la Poitrine, en „ tira mon Cœur, & se mit à le presser. „ Je fus couvert de honte, à la vûe de „ tout ce qui en sortoit, & que j'avois „ toûjours regardé comme des Vertus. „ En un mot, lorsque mon Cœur eut „ été bien pressé, on l'auroit pris pour „ une Vessie vuide; mais, l'Ange y souffla une particule d'Esprit divin, le „ remit dans sa Niche naturelle, re-

„ cou-

„ cousut ma plaie, & nous commençames à examiner la Caisse.

„ Tous les Cœurs y étoient renfermez dans des Bouteilles transparentes, où il y avoit une Liqueur, qui ressembloit à de l'Esprit de Vin. Le premier sur lequel je tournai les yeux y montoit & descendoit avec une vitesse incroïable, & souvent même il donnoit contre les parois intérieures de la Bouteille avec tant de violence, que je craignis plusieurs fois qu'il ne la cassât. Le germe, ou la tâche, qu'il y avoit au milieu, n'étoit pas grande; mais, elle étoit de couleur de feu, & sembloit être la cause de toutes ses violentes agitations. Ce Cœur, me dit alors mon Guide, est celui de CHATEAUFORT, qui s'est bien acquité de son devoir dans les derniéres Guerres; mais qui, depuis une dizaine d'années, cherche inutilement à s'élever à quelque Poste honnorable. Il vient de se retirer à la Campagne, où, suffoqué par la Bile & les maux de Rate, il turlupine ceux qui valent mieux que lui, & où il sera inquiet toute sa vie, parce qu'il ne croit pas qu'on puisse jamais le récompenser autant qu'il le mérite. Le deuxieme Cœur, que j'examinai, étoit remarquable par sa petitesse: il se tenoit en repos au fond de la Bouteille, & à peine pûs-je appercevoir qu'il battît. Le ger-

„ me en étoit tout-à-fait noir & s'é-
„ toit presque répandu dans toute la
„ masse. Ce Cœur, me dit mon In-
„ terpréte, est celui de SOMBRIEU, qui
„ n'a jamais soupiré qu'après l'Argent.
„ Malgré tous ses efforts, il est toûjours
„ pauvre. C'est ce qui l'a jetté dans
„ une affreuse Mélancolie. L'Envie
„ & l'Oisiveté le dévorent: il est En
„ nemi de tout le Monde; mais, il les
„ venge bien, en ce qu'il est plus in-
„ commode à soi-même, qu'il ne l'est
„ aux autres.
„ La Phiole, que je regardai ensuite,
„ renfermoit un grand & beau Cœur,
„ dont les Batemens étoient fort sensi-
„ bles. Le germe ou la tâche, qu'il y
„ avoit, étoit d'une petitesse extraordi-
„ naire; mais, je ne pûs m'empécher
„ d'observer, que, de quelque côté que
„ je tournasse la Phiole, il venoit tou-
„ jours au-dessus, & paroissoit avec
„ plus d'éclat que tout le reste. Le
„ Cœur, que vous examinez, me dit a-
„ lors mon Oracle, est celui de VAN-
„ TADOUR. Il a l'Ame grande & no-
„ ble, & il posséde mille bonnes quali-
„ tez; mais, la tâche, que vous y voïez,
„ est l'Orgueil qui le domine.
„ Voici, ajouta-t-il, en tirant une
„ autre Phiole de la Caisse, voici le
„ Cœur de LE FRANC, votre bon Ami.
„ Il y a, lui répondis-je, une grande
„ Inimitié entre LE FRANC & moi; &
„ je ne me soucie pas de regarder le
„ Cœur

„ Cœur d'un Homme, qui me paroît
„ plein d'Animosité. Là-dessus, l'Ange
„ m'ordonna de l'examiner avec at-
„ tention. Je lui obéïs, & je fus bien
„ étonné de voir qu'une petite tâche
„ enflée, que j'avois d'abord prise pour
„ une marque de sa Haine envers moi,
„ n'étoit qu'un peu de Passion, & qu'el-
„ le disparut tout-à-fait à mesure que
„ je l'envisageai de plus près. Mon
„ Docteur me dit ensuite, que LE FRANC
„ étoit un des meilleurs Naturels qu'il
„ y eut au monde.

„ Cet autre, continua-t-il, est le
„ Cœur d'une Femme de votre con-
„ noissance. Je trouvai que son germe
„ étoit un des plus gros, & de cent cou-
„ leurs différentes, qui varioient à tout
„ moment. Je voulus savoir à qui il
„ appartenoit; & il me déclara, que
„ c'étoit le Cœur de COQUETILLE.

„ Je le remis dans la Caisse, & j'en
„ tirai un autre, dont le germe me pa-
„ rut fort petit; mais, je fus bien sur-
„ pris de voir, qu'il grossissoit à vûe
„ d'œil. C'étoit le Cœur de MELISSE,
„ Prude célébre, dont la Maison est
„ jointe à la mienne.

„ Je vous montre celui-ci, reprit le
„ Phantôme, parce que c'est une Ra-
„ reté, & que vous connoissez la Per-
„ sonne qui le posséde. Alors, il me
„ remit entre les mains une grande
„ Bouteille de Crystal, qui renfermoit
„ un Cœur, où il me fut impossible

 „ d'ap-

„ d'appercevoir aucun défaut, avec
„ quelque attention que je l'examinasse.
„ Je ne balançai point à conjecturer,
„ que ce devoit être celui de Seradhine;
„ & j'eus bientôt le plaisir
„ d'entendre, quoique sans aucune surprise,
„ que j'avois bien deviné. Il
„ faut avouër, continua mon Guide,
„ qu'elle est l'Ornement de son Sexe,
„ aussi bien que l'Objet de son Envie.
„ A ces mots, il m'indiqua du Doigt
„ les Cœurs de différentes Dames de
„ sa connoissance, où il y avoit de
„ grandes tâches d'un bleu chargé.
„ Vous ne devez pas vous étonner, ajouta-t-il,
„ de ne voir aucune tâche dans
„ un Cœur, dont l'Innocence a été à
„ l'épreuve de toutes les tentations
„ d'un Siécle corrompu. S'il a quelque
„ foible, il est si petit, que les
„ yeux des Humains ne sauroient l'appercevoir.

„ Je pris ensuite les Cœurs de quelques
„ autres Dames, dont les germes
„ s'étendoient en plusieurs veines entrelacées
„ les unes dans les autres, &
„ qui formoient un tissu des plus embrouillés.
„ J'en demandai la signification,
„ & il me fut répondu, que c'étoit
„ la marque de la Ruse & de la
„ Tromperie.

„ J'aurois bien voulu examiner les
„ Cœurs des autres Personnes de ma
„ connoissance, que je savois être adonnées
„ au Jeu, à la Boisson, aux In-
„ tri-

„ trigues, &c.; mais, mon Interprete „ me dit, qu'il falloit les garder pour „ une autre fois: &, là-dessus, il ferma „ la Caisse avec tant de violence, que „ je m'éveillai en sursaut, & que tout „ disparut.„

XXII. DISCOURS.

Dicitis, Omnis in Imbecillitate est & Gratia & Caritas.

Cic. de Nat. Deor. L. I. c. ult.

Il faut de la Foiblesse, dites vous, pour être capable d'aimer les autres, & de leur faire du Bien.

L'Amour-propre, & la Bienveillance, font les deux Principes qui font agir les Hommes.

ON peut envisager l'Homme sous deux différentes idées, ou en qualité de Créature raisonnable, ou d'un Etre propre à la Socièté, qui peut se rendre heureux ou malheureux lui-même, & contribuer au bonheur ou à la misére de ceux qui lui ressemblent. En conséquence de cette double capacité, le Créateur de l'Univers l'a sagement revétu de deux Principes d'Action, c'est-à-dire, de l'Amour-propre & de la Bienveillance, dont l'un est destiné à le rendre attentif à son Intérêt particulier, & l'autre le dispose à secourir de toutes ses forces ceux qui tendent au même but. Cette idée est si conforme aux lumiéres de la Raison, elle fait tant

 d'hon-

d'honneur à celui qui nous a créez, & donne un si beau relief à notre Espèce, qu'on a de la peine à concevoir qu'il y ait eu des Hommes capables de nous représenter la Nature Humaine sous de tout autres couleurs, & à nous la dépeindre comme uniquement attachée à un vil & sordide Intérêt. Qu'est-ce qui peut les avoir engagés à nous en donner un Portrait si désavantageux, & quel plaisir y ont-ils pû trouver? Croient-ils, qu'il les représente eux-mêmes aussi bien que les autres, & que la Source n'est pas moins corrompue que les ruisseaux qui en découlent? Quoi qu'il en soit, EPICURE a été un des prémiers qui a parlé si indignement de l'Homme. S'il en faut croire ses Sectateurs, la Bienveillance ne vient que d'une pure Foiblesse; & tous les bons Offices, que les Hommes se rendent les uns aux autres, ne partent que de l'Amour-propre. Il faut avouër, que cela s'accorde le mieux du Monde avec le reste de cette belle Philosophie, qui, après avoir formé l'Homme des quatre Elémens, attribue son Existence au Hasard, & fait dépendre toutes ses actions de la rencontre fortuïte & de la pente inintelligible des Atomes. A la vue de ces glorieuses Découvertes, le Poëte * donne des Eloges excessifs à son Héros, comme si celui-ci devoit être

* Sans doute LUCRECE.

être un Génie plus qu'humain, pour avoir tâché de faire voir que l'Homme n'est en rien au-dessus de la Bête..

C'est dans cette Ecole, que HOBBES avoit appris à parler de la même maniére, si cette connoissance ne lui étoit venue plûtôt de ce qu'il avoit observé dans son propre Naturel. Il lui est du moins échappé quelque part de poser comme une Régle infaillible: „ Que
„ tout Homme, qui s'examine lui mê-
„ me, & qui considére ce qu'il fait, &
„ sur quels fondemens il agit, lors qu'il
„ pense, qu'il espère, qu'il craint, &c.
„ verra par-là quelles sont les pensées
„ & les passions de tout autre Homme
„ qui sera dans le même cas „ Je ne disputerai pas à HOBBES, qu'il ne connût mieux que personne quel étoit son penchant; mais, de bonne-foi, je me voudrois beaucoup de mal, & j'aurois aussi peu d'amitié pour moi-même que pour tout le reste du Monde, si j'étois si ennemi des autres qu'il le suppose. J'ai toujours cru jusques-ici, que la Bienveillance étoit naturelle au Cœur de l'Homme; & que, malgré toutes les passions qui la croisent ou qui l'offusquent, elle a encore quelque pouvoir sur les plus mauvais Naturels, & une grande influence sur les bons. Il me semble d'ailleurs, que ce qui peut en fournir une assez bonne preuve, est que le meilleur de tous les Etres est celui qui posséde toute sorte de perfections

au

au suprême dégré, qui a donné l'Existence à l'Univers, & qui ne sauroit manquer lui même de ce qu'il a communiqué à ses Créatures, sans rien perdre de son pouvoir & de son bonheur.

Il est vrai que les Philosophes, dont nous venons de parler, ont fait tout ce qu'ils ont pû, pour invalider cet Argument: & qu'après avoir placé les Dieux dans l'Etat le plus heureux que l'on puisse imaginer, ils nous les dépeignent comme aussi attachés à leur propre Intérêt, que nous autres misérables Mortels; & qu'ils leur ôtent la Conduite du Genre Humain, sous prétexte qu'ils n'ont pas besoin de nous. Mais, si celui qui habite dans le Ciel n'a pas besoin de nous, il n'y a pas un seul moment auquel nous n'aïons besoin de lui; & si la contemplation des trésors immenses de son Esprit fait ses plus chéres délices, le plus grand plaisir qu'il ait ensuite vient de ce qu'il regarde d'un œil favorable ce nombre infini de Créatures qu'il a tirées du sein du Néant, & qui se rejouïssent dans les différens dégrés d'existence & de bonheur dont il les a revétues. C'est en cela, que consiste le véritable & glorieux Caractère de la Divinité, qui ne peut ainsi avoir créé un Etre doué de Raison, & formé à son Image, sans lui avoir imprimé quelque trait d'un si aimable Attribut. En effet, quel plaisir un

un Esprit, dont l'Amour, qu'il a pour ses Créatures, est aussi étendu que sa Connoissance, pourroit-il goûter dans la vûe d'un Ouvrage qui lui ressembleroit si peu; d'une Créature capable de s'entretenir avec une infinité d'Objets, & n'en aimeroit aucun autre qu'elle seule? Quel rapport y auroit-il entre l'Esprit & le Cœur de cette Créature, entre ses affections & son entendement? Est-ce qu'une Société de pareilles Créatures, qui n'auroient d'autre Principe pour leur Commerce mutuel que l'Amour-propre, pourroit jamais fleurir? Il est certain, que la Raison obligeroit chaque Homme en particulier à rechercher le bonheur du Public, comme un moïen d'obtenir & de fixer le sien: mais si, outre ce motif, il n'y avoit pas un Instinct naturel, qui nous portât à souhaiter les avantages & la satisfaction des autres, l'Amour-propre, malgré toutes les raisons du monde, ne tarderoit pas à bouleverser tout, & à nous jetter dans un état de guerre & de confusion. Quelque intérêt que l'Ame prenne à la santé du Corps, notre sage Créateur a trouvé, qu'il étoit à propos de la faire souvenir du soin qu'elle en doit prendre, par le retour périodique de la Faim & de la Soif; sachant bien que, si nous ne mangions & ne beuvions qu'autant & toutes les fois que de simples idées abstraites l'exige-

geroient, à force de raisonner, nous nous priverions bientôt de la vie.

En effet on peut remarquer aisément, que nous ne poursuivons rien avec ardeur, à moins que nous n'y soïons engagez par une espèce de penchant, qui prévient notre Raison, & qui, comme un poids, y entraîne l'Esprit avec quelque violence. De sorte que, pour établir, entre les Hommes un Commerce perpétuel de bons Offices, leur Créateur ne pouvoit que leur donner cette généreuse Inclination à la Bienveillance, si la chose étoit possible. Mais, d'où viendroit l'impossibilité? Est-ce que cette Inclination croise l'Amour-propre? Leurs mouvemens sont-ils contraires? Ils ne le sont non plus que le mouvement diurne de la Terre est opposé à son mouvement annuel; ou que son mouvement autour de son Centre, qu'on peut comparer, si l'on veut, à l'Amour-propre, l'est à celui qui l'emporte autour du Centre commun du Monde, qui répond à la Bienveillance universelle. Est-ce que cette Bienveillance diminue la force de l'Amour-propre, ou qu'elle porte quelque préjudice à ses intérêts? Elle en est si éloignée, quoi qu'un Principe distinct, qu'elle est très-utile à l'Amour-propre, & cela d'autant plus qu'elle y pense le moins.

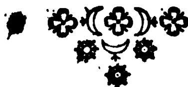
Mais, pour venir à ce qui se voit tous

tous les jours, la Pitié qu'on ressent à la vûe des personnes qui souffrent ou qui sont dans la misère, & le plaisir qu'on goûte de les avoir délivrées de ce malheureux état, sont une Preuve convaincante, qui en vaut mille autres, qu'il y a une Bienveillance dèsintéressée. Si la Pitié devoit son origine à la Réfléxion qu'on fait, que nous sommes tous sujets aux mêmes accidens, elle ne serviroit de rien à notre but; mais, c'est en alléguer une cause indirecte, qu'on ne sauroit admettre, parce que c'est une Passion naturelle, que les Enfans, & que les Personnes les moins capables de réfléchir sur leur état, ou sur l'avenir, sentent avec le plus de force. A l'égard de la satisfaction qu'on reçoit aussitôt qu'on a rendu service à quelcun, ou qu'on l'a soulagè de ses peines, & qui est au pié de la lettre inexprimable, lors que le service est important & qu'il embrasse plusieurs objets, à quoi est-ce qu'on peut l'attribuer, qu'au sentiment intérieur que l'on a d'avoir fait une action digne de louange & qui marque une grandeur d'ame? Au-contraire, si l'on n'agit en tout ceci que par un principe de vanité & d'Amour-propre, comme il n'y auroit rien de noble ni de généreux dans les Actions qui paroissent avec le plus d'éclat, aussi la Nature ne les auroit pas récompensées de ce plaisir divin: les éloges même, qu'on reçoit pour des services rendus

dus dans des vûës d'intérêt, ne satisferoient pas davantage, que si l'on étoit applaudi pour ce que l'on fait sans aucun dessein; parce que l'Amour-propre trouve également son compte dans l'un & l'autre de ces deux cas. La satisfaction intérieure, qu'on ressent d'être un des Bienfaicteurs du Genre-Humain, est sans doute la plus noble récompense que l'on en puisse attendre; & les plus intéressez ne sauroient se proposer rien qui tourne tant à leur avantage, quoi que, malgré tout cela, l'Inclination soit en elle même désintéressée. Le plaisir, qu'on goûte à satisfaire la Faim & la Soif, n'est pas la cause de ces Appetits; l'un & l'autre le précédent. Il en est de même du penchant que nous avons à nous rendre utiles aux autres; avec cette différence, que celui ci réside dans la partie intellectuelle, & qu'il peut être amélioré & gouverné par la Raison, quoi qu'il la précéde, ou plutôt qu'il n'est une Vertu qu'autant que la Raison le guide.

C'est ainsi que j'ai soutenu la Dignité de la Nature dont j'ai l'honneur de participer; & après toutes les preuves que j'en ai fournies, je crois être en droit de conclure, malgré le Mot de Ciceron, qui est à la tête de ce Discours, qu'il y a dans le Monde ce qu'on appelle Générosité. Mais, si par malheur je me trompois là-dessus, je dirois volontiers, de même que cet Ora-

Orateur le dit à légard de l'Immortalité de l'Ame, que mon Erreur me fait plaisir, & qu'il seroit à souhaiter, pour l'intérêt du Genre-Humain, qu'il fût dans la même Illusion. Du moins, l'idée contraire tend naturellement à décourager l'Esprit, & à le plonger dans une bassesse fatale au noble désir qu'on a de faire du bien. D'un autre côté, elle autorise les Ingrats, puis qu'elle sert à leur persuader, que leurs Bienfaicteurs ont plutôt en vûe leur Amour-propre, que l'avantage de ceux qu'ils prétendent servir. D'ailleurs, celui qui bannit la Reconnoissance du Monde, bouche, autant qu'en lui est, la source de toute Générosité. Car, quoi qu'un Homme véritablement généreux n'attende aucun retour pour ses bienfaits, avec tout cela il a égard aux qualitez de la Personne qu'il oblige: & comme il n'y a rien qui rende celle-ci plus indigne d'en recevoir que son insensibilité, il ne s'empressera pas beaucoup à lui rendre de nouveaux services.



XXIII. DISCOURS.

Profequitur fcelus ille fuum: labefactaque tandem
Ictibus innumeris, adductaque funibus, Arbor
Corruit. ———————————

Ovid. Metam. L. VIII. 775.

Il pourfuit fon Entreprife criminelle: de forte qu'après avoir ébranlé cet Arbre par une infinité de Coups de Hache, il l'attache avec des Cordes, & le renverfe par Terre.

„ Monsieur,

De la Beauté des Arbres, & du Soin qu'on en doit avoir.

„ La vûe des Arbres me fait tant „ de plaifir, que j'ai bâti une petite „ Maifon de Campagne fur un terrain, „ qui eft prefqu'au milieu d'une gran- „ de Forêt. Je fus obligé, en quelque „ forte malgré moi, d'abbattre quantité „ d'Arbres, pour avoir des Allées dans „ mes Jardins; mais, j'eus la précaution „ de laiffer tous les efpaces qu'il y a- „ voit entre-deux auffi couverts d'Ar- „ bres qu'ils l'étoient d'abord. C'eft- „ à-dire, que vous ne fauriés tourner „ tant foit peu à droite ou à gauche, „ que vous ne foïés dans un Bois, où „ la Nature vous offre une Scène plus „ charmante que tout ce que l'Art y „ auroit pû élever.

„ Au

„ Au lieu de Tulipes ou d'Oeuillets, „ je puis vous faire voir dans mes Jardins des Chênes qui ont plus de quatre cens ans, & un Groupe d'Ormes, „ qui pourroient mettre à couvert de „ la pluie cinquante Cavaliers

„ Ce n'est qu'avec une extrême Indignation, que je vois, dans mon voisinage, plusieurs jeunes Héritiers „ prodigues, qui abbattent les plus glorieux monumens de l'Industrie de „ leurs Ancêtres, & qui ruinent, dans „ un jour, ce que des siècles entiers „ ont produit.

„ J'ai été si charmé de votre Discours sur les Plantations, que j'ai „ examiné mes Recueils, pour vous rendre quelque compte de la Vénération „ que les Anciens avoient pour les Arbres. Il y a une ancienne Tradition, „ qui dit qu'Abraham planta un Cyprès, un Pin, & un Cèdre; & que ces „ trois Arbres furent incorporez en un „ seul, qui fut coupé pour servir à la „ Structure du Temple de Salomon.

„ Isidore, qui vivoit sous le Regne „ de Constance, nous assûre, qu'il avoit vû lui-même dans les Plaines de „ *Mamré*, ce fameux Chêne, sous lequel on disoit qu'Abraham avoit mis „ ses Tentes. Il ajoute, que le Peuple „ le regardoit avec une grande Vénération, & qu'il le respectoit comme „ un Arbre sacré.

„ Les Païens alloient encore plus „ loin,

„ loin, & ils regardoient comme un
„ facrilége des plus atroces l'injure fai-
„ te à certains Arbres qu'ils croïoient
„ sous la protection immédiate de quel-
„ que Divinté. L'Histoire d'ERESIC-
„ THON, le Bois sacré de *Dodone*, &
„ celui de *Delphes*, en fournissent de bon-
„ nes preuves.

„ Si nous envisageons de ce côté-là,
„ & dans cette vûe, la Machine que
„ VIRGILE emploie, & que plusieurs
„ Critiques ont tant blâmée, à peine
„ la trouverons-nous amenée avec trop
„ de violence.

„ Lors qu'ENÉE voulut bâtir des
„ Vaisseaux pour se rendre en *Italie*, il
„ se vit obligé d'abattre le Bois qu'il y
„ avoit sur le Mont *Ida*; mais, ce ne fut
„ qu'après en avoir obtenu la Permis-
„ sion de CYBELE, à laquelle ce Bois
„ étoit consacré. La Déesse, qui ne
„ pouvoit que se croire engagée à pro-
„ téger, d'une façon toute particulié-
„ re, les Vaisseaux construits d'un tel
„ Bois, pria JUPITER, qu'ils ne fus-
„ sent points Sujets à la Puissance des
„ Vents & des Flots de la Mer. JUPI-
„ TER ne voulut pas lui accorder sa
„ Demande: mais, il lui promit, que
„ tous ceux, qui arriveroient heureuse-
„ ment en *Italie*, seroient transformez
„ en Nymphes Marines; ce qui fut éxé-
„ cuté au pié de la Lettre, à ce que le
„ Poëte nous dit.

„ L'opinion commune touchant les
„ Nym-

„ Nymphes; que les Anciens appel-
„ loient *Hamadryades*, fait plus d'Hon-
„ neur aux Arbres, que tout ce que
„ nous avons rapporté jusques-ici. On
„ croïoit, que le Sort de ces Nymphes
„ avoit une si étroite liaison avec cer-
„ tains Arbres, sur-tout les Chênes,
„ qu'elles vivoient & mouroient avec
„ eux. C'est pour cela même, qu'elles
„ témoignoient une reconnoissance ex-
„ traordinaire à toutes les Personnes,
„ qui conservoient ces Arbres, de la
„ subsistance desquels leur vie dépen-
„ doit. Apollonius nous rapporte,
„ à cette occasion, un Fait remarqua-
„ ble, qui servira de clôture à ma Let-
„ tre.

„ Un certain Homme, appellé Rhoe-
„ cus, touché d'une espèce de Com-
„ passion à la vûe d'un vieux Chêne
„ prêt à tomber, donna ordre à ses
„ Valets de mettre à ses racines un
„ peu de Terre fraiche, & de le re-
„ dresser. L'*Hamadryade* ou la Nym-
„ phe, qui devoit périr sans ressource
„ avec cet Arbre, lui apparut le len-
„ demain; &, après l'avoir remercié
„ de tous ses bons Offices, elle ajouta,
„ qu'elle étoit disposée à lui accorder
„ tout ce qu'il lui demanderoit. Rhoe-
„ cus, frappé de sa Beauté divine, la
„ supplia, qu'il lui fût permis de l'entre-
„ tenir sur le pié de son Amant. La
„ Nymphe, qui ne parut pas trop cho-
„ quée de sa Requête, lui promit de lui

„ donner un Rendez-vous, pourvû qu'il
„ s'abstînt, durant quelques jours, des
„ embrassemens de toute autre Fem-
„ me; & qu'elle auroit soin de lui en-
„ voïer une Abeille, pour l'avertir du
„ moment auquel il devoit jouïr de ce
„ Bonheur. Mais, à ce qu'il semble,
„ RHOECUS étoit fort adonné au Jeu, &
„ il se rencontra qu'il jouoit d'un grand
„ malheur, lorsque l'officieuse Abeille
„ vint bourdonner autour de lui; de
„ sorte qu'au lieu de répondre à son
„ obligeante Invitation, peu s'en fallut
„ qu'il ne la tuât pour ses peines. L'*Ha-
„ madryade* fut si outrée de ce Mépris,
„ & du mauvais traitement fait à sa
„ Messagére, qu'elle priva RHOECUS,
„ de l'usage de tous ses membres. Ce
„ n'est pas, à ce que dit l'Historien,
„ qu'il ne lui restât assez de force pour
„ abattre le Chêne, & donner ainsi le
„ Coup de Mort à sa belle Maîtresse.



XXIV. DIS-

XXIV. * DISCOURS.

Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen, neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest: sed ut unda impellitur unda,
Urgeturque eadem veniens, urgetque priorem;
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur;
Et nova sunt semper. Nam quod fuit ante, relictum est;
Fitque quod haud fuerat: momentaque cuncta novantur.

Ovid. Metam. L. XV. 179.

Le Tems s'écoule sans cesse par un Mouvement continuel, ainsi que l'Eau d'une Rivière, & l'on ne peut les arrêter. De même qu'une Vague en pousse une autre, & qu'elles se suivent toûjours, ainsi le Tems s'envole avec rapidité: ce qui en est passé n'est plus, il devient ce qu'il n'étoit pas, & il se renouvelle à tous momens.

NOUS envisageons l'Espace infini comme une Etendue sans circon- Sur l'Eternité à l'égard du Tems passé.

* Ce Discours est de la même main que les précédens sur l'Infini.

férence; & l'Eternité, ou la Durée infinie, comme une Ligne, qui n'a ni commencement ni fin. Dans nos Spéculations sur l'Espace infini, nous regardons le Lieu où nous existons comme un Centre à l'égard de toute l'Etendue qui nous environne. Dans nos Spéculations sur l'Eternité, nous regardons le Tems qui nous est présent comme le Milieu qui divise toute la Ligne en deux parties égales. De-là vient, que divers Auteurs spirituels comparent le Tems présent à un Isthme, qui s'éleve au milieu d'un vaste Océan, qui n'a point de bornes, & qui l'envéloppe des deux côtez.

La Philosophie, ou plutôt le Sens-commun, partage l'Eternité en deux, celle qui est passée, & celle qui est à venir, qu'on nomme, en Termes de l'Ecole, *Æternitas à parte ante* & *Æternitas à parte post*. Mais, ces Termes scientifiques n'en donnent pas une autre Idée que celle que je viens d'exprimer en François. Chacune de ces Eternités est bornée à un Bout, c'est-à dire, pour me servir d'autres mots, que la prémiére a une Fin, & que l'autre a un Commencement.

Nous examinerons ici celle qui est passée, & nous réservons pour une autre fois celle qui est à venir. La nature de cette prémiére Eternité est inconcevable à l'Esprit Humain. La Raison nous démontre, qu'elle a été; mais

mais, elle ne sauroit s'en former aucune Idée, qui ne soit remplie d'Absurditez & de Contradictions. Il nous est impossible d'avoir aucune autre Notion d'une Dûrée qui a passé, si ce n'est qu'elle a été toute présente une fois: mais tout ce qui a été une fois présent est à une certaine distance de nous; & tout ce qui est à une certaine distance de nous, quelque éloigné qu'il soit, ne peut jamais être l'Eternité. La Notion même d'une Durée qui a passé emporte, qu'elle a été présente une fois; puis que l'idée de celle-ci renferme actuellement l'idée de l'autre. C'est donc-là une Profondeur impénétrable à l'Esprit Humain. Nous sommes assurez, qu'il y a une Eternité; mais, nous nous contredisons nous-mêmes, d'abord que nous voulons nous en former quelque Idée.

Si nous creusons bien cette matiére, nous verrons, que toutes nos Difficultez là-dessus ne viennent que de cette seule raison: c'est que nous ne saurions avoir d'autre idée d'aucune sorte de Durée, que celle par laquelle nous existons nous-mêmes, avec tous les autres Etres créez: je veux dire une Durée successive, formée du passé, du présent, & de l'avenir. Il n'y a rien qui existe de cette maniére, dont toutes les parties de leur existence n'aient été une fois actuellement présentes, & qui par conséquent ne puisse être mesuré par un

certain nombre d'années. Nous pouvons monter aussi haut qu'il nous plait, & nous former une idée de cette Eternité qui est à venir, ajoutant des millions d'années à d'autres millions, sans que nous puissions jamais arriver à une Source de la Durée, ou à quelque Commencement de l'Eternité. Mais, nous sommes assûrez d'ailleurs que tout ce qui a été une fois présent est à la portée des Nombres, quoi qu'il n'y ait peut-être pas moïen d'en joindre assez les uns avec les autres, pour venir à bout de ce calcul. On pourroit aussi bien dire, qu'une chose peut être actuellement présente dans quelque endroit de l'Espace infini, sans être à une certaine distance de nous; qu'avancer, qu'une portion de la Durée infinie a été une fois actuellement présente, & qu'elle n'est pas non plus à une distance déterminée de nous. La distance dans les deux cas peut être indéfinie & incapable de toute mesure à l'egard de nos Facultez; mais notre Raison nous dit, qu'elle ne sauroit l'être en elle-même. C'est donc ici la Difficulté que l'Entendement Humain n'a pas la force de vaincre. Nous sommes persuadez, qu'il y doit avoir quelque-chose, qui existe de toute Eternité; & cependant, il nous est impossible de concevoir, suivant l'idée que nous avons de l'Existence, qu'aucune chose qui existe puisse être de toute Eternité.

Il

Il sera difficile, à ceux de mes Lecteurs, qui ne sont pas accoûtumez à réfléchir sur cette Idée, de me suivre dans une Spéculation si abstraite; mais, je m'y suis d'autant plus étendu, qu'elle me paroit une Preuve démonstrative de l'Existence & de l'Eternité d'un Dieu. Quoi qu'il y ait plusieurs autres Preuves de cette grande Vérité, je ne crois pas que nous en devions négliger aucune de celles que la Lumière de la Raison nous découvre; sur-tout lors qu'il s'en trouve qelcune, que des Auteurs célèbres par leur Pénétration & par la force du Raisonnement ont fait valoir, & qui paroit convaincante à ceux qui se donnent la peine de l'examiner.

Après avoir considéré l'Eternité passée, suivant la meilleure idée que nous puissions nous en former, je produirai ici les divers Articles, que la Raison nous dicte là-dessus, & qu'on peut regarder comme le Symbole d'un Philosophe sur ce grand Point.

I. Il est certain, qu'aucun Etre n'a pû se faire lui-même: puis qu'il faudroit alors, qu'il eût agi avant qu'il existât; ce qui implique contradiction.

II. Il s'ensuit de-là, qu'il doit y avoir eu quelque Etre de toute Eternité.

III. Tout ce qui existe à la maniére des Etres créez, ou suivant les Notions que nous avons de l'Existence, ne sauroit avoir été de toute Eternité.

IV. Il faut donc que cet Etre éternel soit le grand Auteur de la Nature, l'*Ancien des Jours*, qui, se trouvant à une distance infinie de tous les Etres créez à l'égard de ses Perfections, existe d'une toute autre Maniére qu'eux, & dont ils ne sauroient avoir aucune idée.

Je sai que plusieurs Scholastiques, qui voudroient paroitre ne rien ignorer, prétendent expliquer la Maniére dont Dieu existe, lors qu'ils nous disent, qu'il renferme une Durée infinie à chaque moment; que l'Eternité est en lui un Point fixe, *Punctum stans*; ou, ce qui est aussi raisonnable, un *Instant infini*; qu'à l'égard de son Existence, il n'y a rien qui soit passé ou à venir. C'est à quoi l'ingénieux Mr. COWLEY, fait allusion dans sa Description du Ciel, lors qu'il y dit.

Il ne se trouve-là, ni Passé, ni Avenir:
Le présent y exerce un éternel Empire.

Pour moi, je regarde ces Propositions, comme ces mots auxquels on n'attache aucune idée: & il me semble, qu'il vaudroit mieux avouër son Ignorance, que d'inventer des Dogmes qui ne signifient rien, ou plutôt qui se contredisent. Nous ne saurions avoir trop de retenue dans ces Recherches, lors que nous méditons sur celui qui est environné de tant de gloire & de perfection,

tion, qui est la source & l'origine de tous les Etres. Reconnoissons donc avec la plus profonde humilité, que, comme il faut néceſſairement qu'il y ait eu quelque Etre de toute Eternité, il faut auſſi que cet Etre existe d'une Maniére qui nous est incompréhensible, puis qu'aucun Etre ne sauroit avoir existé de toute Eternité, suivant l'idée que nous avons de l'Existence. La Révélation confirme ce que la Raison nous dicte là-deſſus, lors qu'elle témoigne, que *Dieu est le même* qu'il étoit *hier*, qu'il est *aujourd'hui*, & qu'il sera *éternellement*; qu'il est l'*Alpha* & l'*Omega*, le *commencement* & la *fin*; que *mille ans sont devant lui comme un jour, & un jour comme mille ans.* Toutes ces expreſſions, & autres semblables, nous enseignent, que son Existence, à l'égard du Tems ou de la Durée, est très différente de celle de ses Créatures; &, par conséquent qu'il est impoſſible de nous en former aucune Idée qui aproche de ce qu'il est.

Dans la prémiére Révélation qu'il fit de son Etre, il se nomma lui-même, *Je suis celui qui suis*: &, lors que Moïse voulut savoir le Nom qu'il lui donneroit dans son Meſſage auprès de Pharaon, il lui ordonna de dire, que *Je suis* l'avoit envoïé. De sorte que le Créateur de l'Univers semble exclure par-là toute autre chose d'une Existence réelle, & qu'il se distingue de ses Créatures, comme le seul Etre qui existe

iste réellement & de fait. L'ancienne idée des *Platoniciens*, qui la tiroient de leurs Spéculations sur l'Eternité, s'accorde très-bien avec cette Révélation divine. Il n'y a rien, disoient-ils, dont l'Existence est formée du passé, du présent, & de l'avenir, qui existe réellement. Une pareille Existence successive, & qui s'évanouit, est plutôt une Ombre d'Existence, ou quelque chose qui en approche, que l'Existence elle-même. Celui-là seul existe proprement, dont l'Existence est toûjours présente; c'est-à-dire, en d'autres termes, qui existe de la maniére la plus parfaite, & de laquelle nous n'avons aucune idée.

Je finirai ce DISCOURS par une Réfléxion très-utile. Pouvons-nous jamais nous humilier assez profondément devant notre Créateur, dont la Bonté & la Sagesse inéffables ont trouvé le moïen de donner l'Existence à des Natures bornées, & à des Etres, en qui l'Existence n'est pas nécessaire? Pouvons-nous jamais lui en témoigner assez de Gratitude, sur-tout lors que nous considérons, qu'il jouïssoit lui-même d'un Bonheur parfait de toute Eternité? Où est l'Homme, qui puisse réfléchir sur ce qu'il est sorti du Néant, qu'il a été fait une Créature raisonnable & heureuse, en un mot, sur ce qu'il a été rendu participant de l'Existence & d'une espèce d'Eternité, sans être accablé sous le

poids

poids de l'admiration, & se répandre en louanges & en actions de graces? Il faut avouër, que c'est une pensée trop vaste pour l'Esprit Humain, & qu'elle est plus propre à nous entretenir dans le secret de la Dévotion, ou le silence de l'Ame, qu'à être exprimée par nos paroles. Le souverain Monarque de l'Univers ne nous a pas donné des Facultez capables de louër & de magnifier une Bonté si transcendante.

Avec tout cela, nous avons quelque sujet de nous consoler; puis que, dans toute l'Eternité, nous serons occupez à un Ouvrage, que nous ne saurions jamais finir.

XXV. DISCOURS.

——— Studium sine divite Venâ.
Hor. A. P. vs. 419.

L'Etude sans le Genie.

JE regarde le Théatre comme un Monde en lui même. On a fait paroitre, en dernier lieu, dans sa moïenne Région, un nouveau Peloton de Meteores, pour donner du relief à plusieurs Tragédies modernes. Je fus, l'Hiver passé, à la prémière repetition du nouveau Tonnere, qui est beaucoup plus bruïant & plus sonore, qu'aucun qu'on ait emploïé jusques-ici. On a

Du Theatre *Anglois*, & de ceux qu'on appelle des Critiques en fait de Poësie.

un SALMONÉE *, derriére la Tapisserie, qui le fait jouër avec un succès merveilleux. Les Eclairs y brillent avec plus de vivacité qu'autrefois: les Nuages y ont aussi plus de volume, & sont mieux godronnez; pour ne rien dire d'un violent Orage, enfermé dans une grande Caisse, qui est destiné pour *la Tempête* †. On y est aussi pourvu de plus d'une douzaine de Bourasques de Neige, formées, à ce que l'on m'a dit, des Comédies de plusieurs de nos malheureux Poëtes, qui ont été adroitement dépécées en flocons. L'EDGAR de Mr. RIMER doit tomber en neige, la prémiére fois qu'on jouera le Roi LEAR, pour relever, ou plutôt pour alléger, le déplorable état de cet infortuné Prince; & pour servir en guise de Décoration, à une Pièce critique, que ce grand Auteur en a publiée.

Je ne m'étonne pas, à la vérité, que les Acteurs soient Ennemis déclarez de ceux que nous appellons communément des Critiques, puis que la Règle constante de ces Messieurs, est d'attaquer une Piéce, non pas à cause qu'elle est mal écrite, mais parce qu'elle a la

* C'est le nom de ce fameux Roi d'*Elide*, qui, voulant passer pour un Dieu, fit construire un Pont d'Airain, sur lequel il se faisoit trainer en Chariot, pour imiter le Bruit du Tonnere.

† C'est le Titre d'une Comédie, ainsi nommée, ou l'*Isle enchantée*, écrite d'abord par SHAKESPEAR, & mise ensuite sous une nouvelle Forme par le Chevalier DAVENANT & DRYDEN.

la vogue. Plusieurs d'entr'eux ont pour Maxime, que toute Piéce de Théatre, qui est longtems couruë, ne doit rien valoir, comme si le But principal de la Poësie n'étoit pas de plaire. Je laisse à d'autres plus experts que moi à décider si cette Règle est bien ou mal-fondée. Mais, si elle est juste, j'ose dire, qu'elle sert beaucoup à relever l'Honneur de ceux qui l'ont établie; puis qu'il n'y a guères de leurs Piéces qui aient été disgraciées jusques au point d'essuïer trois différentes Représentations, & qu'il y en a plusieurs de si bien écrites, que la Ville n'a jamais voulu les entendre qu'une seule fois:

J'ai une véritable Estime pour les bons Critiques, tels qu'ARISTOTE & LONGIN entre les *Grecs*, HORACE & QUINTILIEN entre les *Romains*, BOILEAU & DACIER entre les *François*. Mais, par malheur, quelques-uns de ceux qui s'érigent en Critiques de Profession parmi nous sont si stupides, qu'ils ne savent pas mettre dix mots ensemble avec élegance, ni s'énoncer en termes propres: &, avec tout cela, si ignorans, qu'il n'ont aucune teinture des Langues savantes; c'est-à-dire, que leur Critique des anciens Auteurs n'est que de la seconde main. Ils en jugent par ce que d'autres en ont écrit, & non par aucune idée qu'ils aient prise des Auteurs mêmes. Les mots, Unité, Ac-

tion, Sentiment, & Diction, emploïez avec un air d'Autorité, leur donnent du relief parmi les Ignorans, qui les croient fort habiles, parce qu'ils sont inintelligibles. Les anciens Critiques des Auteurs les plus célébres de leur Tems s'épuisent à faire leur Eloge; & ils trouvent souvent des raisons pour excuser les petites bévues & les inadvertences, qui paroissent dans leurs Ecrits. Il n'en est pas de-même des prétendus Critiques de nos Jours: la plûpart ne cherchent qu'à ravaler toutes les Productions qui sont applaudies, à y remarquer des fautes imaginaires, & à soûtenir, par des raisons tirées de loin, que les plus grandes beautez qu'on y observe sont au pié de la lettre de véritables taches. En un mot, les Remarques de ces Critiques, comparées à celles des Anciens, sont comme les Ouvrages des Sophistes comparez à ceux des anciens Philosophes.

L'Envie & la Chicane sont les Fruits naturels de la Paresse & de l'Ignorance. De-là vient peut-être aussi, que la Mythologie Païenne nous aprend, que Momus étoit le Fils de la Nuit & du Sommeil. Les Paresseux, qui n'ont pas travaillé à se perfectionner, ou à se distinguer par quelque bon endroit, sont très-disposez à médire des autres; de-même que les Ignorans sont fort sujets à décrier les beautez d'un Ouvrage applaudi, qu'ils ne sauroient découvrir

vrir eux-mêmes. Plusieurs de nos Enfans de Momus, qui s'honnorent du nom de Critiques; descendent en droite ligne de ces deux vénérables Ancêtres. Ils tombent dans cette foule d'Absurditez, dont ils instruisent tous les jours le Peuple, parce qu'ils ne considérent pas: 1. Qu'il y a quelquefois plus de Jugement à s'éloigner des Règles de l'Art, qu'à les suivre; & 2. Qu'il y a plus de beauté dans les Ouvrages d'un grand Génie qui ne sait aucune de ces Règles, que dans ceux d'un petit Génie, qui les posséde à-fond, & qui les observe scrupuleusement.

I. En effet, nous voïons souvent des Auteurs, qui n'ignorent aucune des Régles de l'Eloquence, & qui avec tout cela aiment mieux les négliger en certaines Occasions extraordinaires. Je pourrois en alléguer pour Exemples tous les Ecrivains tragiques de l'Antiquité, qui ont donné des preuves de leur habileté à cet égard, & qui ont négligé à-dessein une Régle établie du Théatre, lors que cette négligence leur a fourni le moïen d'insérer dans leurs Piéces une plus grande beauté, que ne l'auroit pû jamais être l'observation de la Règle. Ceux, qui ont examiné les plus admirables Piéces d'Architecture & de Sculpture, anciennes & modernes, savent très-bien, que les plus habiles Maîtres s'y éloignent souvent des Régles de l'Art; & que cela mé-

même produit un plus bel Effet, qu'une Méthode plus exacte & plus réguliére. C'est ce que les *Italiens* appellent *Gusto grande* dans ces Arts, & que nous appellons le Sublime dans l'Art Oratoire.

II. Nos Critiques ne paroissent pas sentir, qu'il y a plus de Beauté dans les Ouvrages d'un grand Génie, qui ignore les Règles de l'Art, que dans ceux d'un petit Génie, qui les fait & qui les observe à toute rigueur. C'est de ces beaux Génies de son Tems, & de ces petits Chicaneurs artificiels, dont TERENCE parle dans le Prologue de son *Andriene*, où il dit, „ qu'il aime beau-„ coup mieux imiter l'heureuse Négli-„ gence des uns, que l'Exactitude obs-„ cure & embarrassée des autres:

Quorum æmulari exoptat Negligentiam,
Potiùs quàm istorum obscuram Diligentiam. vs. 20.

Un de nos Critiques peut se consoler du mauvais succès de sa Piéce, de la même maniére qu'un Médecin se console, à ce que le Dr. SOUTH nous dit, de la Mort d'un de ses Patiens; c'est qu'il l'avoit traité suivant toutes les Régles de l'Art. Notre inimitable SHAKESPEAR est un Ecueuil pour toute l'Engeance de ces Critiques sévéres. Qui n'aimeroit mieux lire une de ses Piéces, où il viole toutes les Régles du Théatre, qu'aucune des Produc-

ductions d'un de nos Critiques modernes, où il n'y a pas une seule de ces Règles qui ne soit observée? Il faut avouër, que Shakespear étoit né avec toutes les Semences de la Poësie, & qu'on peut le comparer à la Pierre enchassée dans l'Anneau de Pyrrhus, qui, à ce que nous dit Pline, représentoit la Figure d'Apollon, avec les neuf Muses, dans ses veines, que la Nature y avoit tracées d'elle-même, sans aucun secours de l'Art.

XXVI. DISCOURS.

Quale per incertam Lunam sub Luce malignâ
Est Iter in Sylvis: —— —— ——
Virg. Æneid. VI. 270.

C'est comme si l'on marchoit dans les Bois, au foible Clair de la Lune couverte de Nuages.

Du Fruit qu'on peut recueillir des Songes.

Mon Correspondant Réveur, Mr. d'Ombre, m'a écrit une seconde Lettre, où il y a plusieurs Observations curieuses sur les Rêves en général, avec une Méthode pour rendre le Sommeil utile à l'Esprit. Je m'imagine, qu'un Extrait de sa Lettre ne déplaira pas à mes Lecteurs.

„ Puisque nous avons si peu de
„ Tems à perdre, il me semble qu'il
„ faut le mettre tout à profit: & je ne
„ vois

„ vois pas pour quelle raison nous né-
„ gligerions d'examiner les Scenes ima-
„ ginaires, qui nous occupent durant
„ le Sommeil, par cela seul qu'elles
„ ont moins de réalité que nos Médita-
„ tions pendant la veille. Un Voïageur,
„ qui ne voudroit pas consulter sa Car-
„ te, parce que les grands Chemins
„ n'y sont pas en effet, ou qu'un point
„ y est mis au lieu d'un Bourg, ou un
„ chifre au lieu d'une Ville, & qu'il
„ lui faut une longue journée pour en
„ parcourir deux ou trois pouces, ris-
„ queroit de passer pour un Homme
„ qui manque de Bon-Sens. L'Imagina-
„ tion dans les Rêves nous donne à
„ peu-près le même Plan de la Vie, que
„ celle-là nous donne des Païs: &,
„ quoique ses Représentations soient
„ confondues & brouillées d'une étran-
„ ge maniére, on peut souvent y re-
„ marquer les traces de certaines pen-
„ sées nobles, qui, suivies avec soin,
„ nous peuvent conduire au véritable
„ Sentier de la Vertu où de la Pruden-
„ ce. Il y a quelque-chose de si doux
„ & de si ravissant dans notre Bonheur
„ chimérique, & quelque-chose de si
„ triste & de si affreux dans notre Mal-
„ heur imaginaire, que, quoi-que l'*In-*
„ *activité* du Corps ait donné lieu à ap-
„ peller le Sommeil l'Image de la Mort,
„ la Vivacité de l'Imagination nous insi-
„ nue fortement, qu'il y a quelque Princi-
„ pe en nous, qui ne peut jamais mourir.
„ Je

„ Je me suis étonné plus d'une fois de
„ ce qu'Alexandre *le Grand*, qui
„ vint au Monde après bien des Rêves
„ de ses Parens à l'égard de sa Naissan-
„ ce, & qui avoit lui-même une assez
„ bonne Disposition à la Réverie, avoit
„ accoûtumé de dire, que *le Sommeil lui*
„ *faisoit connoitre qu'il étoit mortel.* Pour
„ moi, qui n'ai pas, durant la veille,
„ de si vastes projets à remplir, qui
„ puissent détourner mon attention de
„ cette matiére, je m'apperçois claire-
„ ment, que, dans les Opérations de
„ l'Esprit qui se font pendant que le
„ Corps se repose, il y a une Concep-
„ tion d'une vaste Etendue, propor-
„ tionnée à la Capacité de l'Ame, &
„ qui démontre la force de cette divi-
„ ne partie de nous-mêmes qui durera
„ toûjours. Je ne doute pas même, que,
„ si nous avions un compte exact des
„ Prouësses, que le Héros, dont je
„ viens de parler, faisoit dans son
„ Sommeil, sa Conquête de ce petit
„ Globe terrestre ne mériteroit pres-
„ que pas d'être nommée. Qui plus
„ est, j'ose dire, sans vanité, que,
„ lors que je compare plusieurs de ses
„ Actions, qui se trouvent dans Quin-
„ te-Curce, avec quelques-unes
„ des miennes couchées dans mon *Noc-*
„ *tuaire*, je parois le plus grand Héros
„ des deux. „

Pour ajouter quelque-chose à ces Ré-
fléxions, j'observerai, que, pendant la
veil-

veille, nous pouvons fixer nos pensées sur ce qu'il nous plait, au lieu que, dans le Sommeil, nous n'avons pas le même pouvoir. Les idées, qui frappent l'Imagination, s'y élevent sans notre choix, soit qu'elles viennent de ce qui s'est passé durant le jour, ou de l'état où l'on se trouve lors qu'on se met au lit, ou par l'influence de quelque Etre supérieur.

Il est certain, que l'Imagination peut être si diversement affectée dans le Sommeil, que nos actions du jour peuvent être récompensées ou punies par un petit Siècle de Bonheur ou de Misére. S. AUGUSTIN croïoit que, s'il y avoit dans le Paradis la même vicissitude pour le dormir & la veille, qu'il y a dans ce Monde; les Rêves de ses Habitans seroient fort heureux.

D'ailleurs, nos Rêves dépendent si bien de nous à quelques égards, qu'ils sont d'ordinaire conformes aux idées que nous avons eu durant la veille; en sorte qu'il n'est pas impossible de nous transporter à un Concert de Musique, à un Entretien avec des Amis éloignés de nous, ou à tout autre Exercice qui a déjà servi d'occupation à l'Esprit.

Ceux, qui voudront faire usage de ces ouvertures, trouveront qu'il est d'une absolue nécessité d'emploïer bien la Journée, s'ils, veulent du moins passer une bonne Nuit.

Mr. d'OMBRE m'avertit dans une Apostille, qu'il n'a aucun droit à la Vision

sion qui est à la suite de sa prémiére Lettre; mais, il ajoute, que l'Auteur, qui l'a écrite, rêve de si bon-sens, qu'il sera bien aise de le rencontrer, l'une ou l'autre Nuit, sous le grand Orme, auprès duquel Virgile nous a donné une si belle Image métaphorique du Sommeil, pour en lire quelques Feuillets ensemble, & rendre compte au Public des Rêves qui s'y trouvent.

XXVII. DISCOURS.

—— —— Absentem qui rodit Amicum;
Qui non defendit alio culpante; solutos
Qui captat Risus Hominum, Famamque Dicacis;
Fingere qui non visa potest; commissa tacere
Qui nequit: hic niger est, hunc tu, Romane, cavete.

Hor. Lib. I. Sat. IV. 81.

Tout Homme, qui déchire ses Amis en leur Absence; qui ne prend pas leur Parti quand on attaque leur Réputation; qui cherche à faire rire à leurs Dépens, pour se mettre sur le piè d'un Diseur de Bons-Mots, qui débite de pure Imagination mille Faussetez, comme s'il les avoit vuës; enfin, qui ne sauroit garder un Secret qu'on lui a confié: cet Homme-là est marqué au mauvais Coin, Romains; c'est lui que vous devez fuir.

Sur la Medisance.

SI l'on mettoit ensemble tous les chagrins de la vie, on trouveroit que la

& les Moïens de s'en corriger.

la plûpart viennent de ces Calomnies & de ces faux Raports, que nous semons les uns contre les autres.

A peine y a-t-il un seul Homme, qui ne soit coupable, à quelque égard, de ce Vice; quoi qu'il faille avouër en même tems, que, de quelque maniére que nous en usions les uns envers les autres, nous nous accordons tous à blâmer les Médisans & les Calomniateurs de Profession. On peut dire en général, que ce Défaut naît d'une espéce de Haine qu'on porte au Genre-Humain, de l'envie qu'on a de s'acquérir de l'estime, de passer pour spirituels, de paroitre savoir tous les secrets des autres, ou de complaire à ceux qui ont ce malheureux penchant, & avec lesquels on est en société.

Celui, qui publie des choses scandaleuses, est plus ou moins odieux au Monde, & criminel en lui-même, à proportion qu'il y a quelqu'un ou plusieurs de ces motifs qui l'animent. Mais, quelque Occasion qu'il ait à répandre ces faux bruits, il doit considérer, qu'ils sont également préjudiciables & pernicieux à celui sur lequel ils tombent. L'Injure est toûjours la même, quoi que le Principe d'où elle vient puisse être différent.

Comme chacun n'est que trop porté à l'indulgence, lors qu'il juge de ses pensées ou de ses actions, & comme il y en a très-peu qui voulussent paroître

cou-

coupables de ce défaut, que tout le monde condamne, & qui malgré cela est si fort en vogue, je vai poser ici trois Régles, par lesquelles je souhaite que chacun examine & sonde son cœur, avant qu'il vienne à décider qu'il en est exemt.

I. Qu'il considére bien s'il ne prend aucun Plaisir à entendre parler des Fautes de son Prochain.

II. S'il n'est pas trop disposé à croire tous les Bruits qui font Tort à la Réputation des autres; & s'il n'a pas plus de penchant vers le côté malin, que vers le côté charitable.

III. S'il n'est pas lui-même trop promt à répandre de tels Bruits, & à leur donner Cours dans le Monde.

Ce sont-là les différens dégrés par lesquels ce Vice monte & s'éleve jusqu'à la Calomnie & à l'Imposture.

En prémier lieu, celui, qui prend Plaisir à entendre dire du mal des autres, fait voir par-là, qu'il a le véritable goût de ce qui est scandaleux, & par conséquent qu'il a en lui-même les semences du Vice dont il s'agit. S'il est charmé à l'ouïe du mal qu'on dit des autres, il trouvera le même Plaisir à le débiter; & il sera d'autant plus disposé à faire cette démarche, qu'il s'imaginera naturellement que tous ceux avec lesquels il converse goûtent la même satisfaction que lui. Il faudroit donc, que chacun travaillât à bannir de

son

son Esprit cette criminelle Curiosité, qui s'entretient & s'enflamme toûjours à l'ouïe des Secrets qui tendent à flétrir la réputation des autres.

En deuxiéme lieu, chacun devroit examiner son Cœur, pour voir s'il n'est pas trop crédule à l'égard de ces Rapports, & s'il ne panche pas plutôt vers le côté malin, que vers le côté charitable.

Une pareille Crédulité est fort vicieuse, & vient d'ordinaire du sentiment que l'on a de sa propre corruption. C'est un Bon-Mot de THALÉS, qui disoit que *le Mensonge est aussi éloigné de la Vérité, que les Oreilles le sont des Yeux.* Il vouloit insinuer par-là, qu'on ne doit pas facilement ajouter foi à ce qui se rapporte des choses que l'on n'a pas vûes. Il y a deux ou trois Régles assez remarquables, que les Membres de la fameuse Abbaïe de *la Trape* observent, & que je vais insérer ici comme elles se trouvent dans un petit Livre publié en François.

On y ordonne à ces Revèrends Pères de ne prêter jamais l'Oreille aux Rapports qu'on leur fera de quelque Action indigne ou criminelle; de tourner d'un autre côté, s'il est possible, tous les Discours de cette nature; & de supposer enfin, que le Crime peut venir d'une bonne intention dans celui auquel on l'attribue, si tant est qu'il soit certifié d'une maniére à ne pouvoir le révo-

quer

quer en doute. C'eſt peut-être pouſſer la Charité juſques à l'Extravagance ; mais pareil excès eſt beaucoup plus loüäble, que de ſoutenir avec les malins Eſprits du ſiècle, que des Actions indifférentes, ou même bonnes, viennent d'un mauvais Principe, ou d'une Intention criminelle.

En troiſième lieu, chacun devroit examiner, s'il n'a pas ùn ſecret panchant à divulguer ces bruits qui tendent à faire tort à la réputation des autres.

Lors que cette Maladie de l'Eſprit, ou du Cœur, dont je parle, eſt arrivée à ce point de malignité, c'eſt le pire de tous les ſymptomes ; & il eſt à craindre, qu'elle ne ſoit devenuë incurable. Il ſeroit donc inutile de faire voir ici en détail, que ce panchant eſt criminel, puis qu'il n'y a perſonne qui ne le condamne, à moins qu'on n'ait renoncé à tout principe d'Humanité & à la Diſcrétion la plus commune. J'ajouterai ſeulement, que, quelque plaiſir qu'un Homme puiſſe trouver à répandre de tels bruits ſourds, il en goûtera beaucoup plus à vaincre la tentation qui l'y engage, & à laiſſer mourir dans ſon ſein tous ces prétendus Secrets de la Chronique ſcandaleuſe.

XXVIII. DISCOURS.

Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
HOR. A. P. vs. 12.

Mais cette Liberté ne doit point aller jusqu'à faire un Composé monstrueux, en unissant ensemble des Animaux domestiques & des Animaux sauvages, des Oiseaux & des Serpens, des Tigres & des Agneaux.

Sur le Mèlange des MÉTAPHORES qui ne quadrent pas ensemble.

SI les Auteurs ordinaires vouloient avoir la bonté d'écrire comme ils pensent, ils auroient du moins la réputation d'être intelligibles. Mais, au pié de la lettre, ils se donnent de la peine pour se rendre ridicules; & par les ornemens affectez du Stile, ils obscurcissent tout-à-fait le peu de sens qui leur reste. Il y a un Grief de cette espèce dans la République des Lettres, auquel j'ai resolu depuis quelque tems de remédier, & j'y ai même destiné ce DISCOURS. Le Défaut, dont je veux parler, est le Mêlange de Métaphores incompatibles les unes avec les autres, qui ne paroit que trop souvent dans quelques-uns de nos Auteurs habiles, & qui ne manque jamais de se trouver dans tous nos Ignorans, sans en excepter aucun.

Pour mettre cette Matiére dans tout son

son jour, j'obſerverai d'abord, que la Métaphore eſt une Similitude, qui ſert à exciter les Penſées de l'Eſprit ſous des Images qui affectent les Sens. Il n'y a rien au monde, qui enviſagé ſous différentes vûes, ne puiſſe être comparé à pluſieurs choſes; ou, pour le dire en d'autres termes, la même choſe peut être exprimée par diverſes Métaphores. Mais, le malheur eſt, qu'un Ignorant joindra pluſieurs de ces Métaphores enſemble, d'une maniére ſi abſurde, qu'il n'y aura, ni Similitude, ni Peinture agréable, ni Reſſemblance naturelle; & qu'il n'y reſtera plus, que confuſion, qu'obſcurité, & que vain bruit. C'eſt ainſi que j'ai entendu comparer un Héros à la Foudre, à un Lion, & à la Mer; toutes Métaphores bien propres à marquer l'impétuoſité, le courage, ou la force. Mais, par l'Inadvertance de l'Orateur, il arriva que la Foudre inondoit tous ſes Bords, que le Lion étoit lancé au travers des Nuages, & que les Flots rouloient du Sable aride & brûlant des Déſerts de la *Libye*.

Quoi que l'Abſurdité dans cet Exemple ſaute aux yeux, on peut dire avec tout cela, que, toutes les fois qu'on joint enſemble des Métaphores diſcordantes, on tombe plus ou moins dans le même Défaut. Nous avons déjà dit, que les Métaphores ſont des Images des Choſes, qui frappent les Sens. De ſorte qu'une Image priſe de ce qui affecte la

Vûe ne sauroit, sans violence, être appliquée à l'Ouïe, & ainsi du reste. Il n'y a pas moins d'impropriété à supposer, qu'un Etre, soit de la Nature ou de l'Art, fait certaines choses dans son état métaphorique, qu'il ne sauroit faire dans son état original. J'en pourrois fournir divers Exemples tirez de nos Controversistes. *Les pesans coups de fouët*, dit un Auteur célebre, *qui sont tombez de votre plume*, &c. Il avoit sans doute entendu parler du *fiel qui tombe d'une plume*, & de *donner le fouët dans une Satire*; de sorte que, résolu à tout prix de joindre ces deux traits ensemble, il en fit ce beau Galimathias. On sentira mieux l'Absurdité de ces Unions monstrueuses, si l'on suppose, que ces Métaphores ou ces Images sont peintes actuellement. Représentez-vous donc une main, qui tient une plume, avec plusieurs coups de fouët qui en partent; & vous aurez alors une description naïve de cette sorte d'Eloquence. Je crois que, par cette seule Règle, on pourra juger de l'Union de toutes les Métaphores, & déterminer quelles sont les *homogénes*, & quelles sont les *hetérogénes*; ou, pour me servir de termes plus familiers, quelles sont les compatibles, & quelles sont les incompatibles.

Il y a encore un autre Défaut, que je dois relever, & qui consiste à pousser les Métaphores si loin, qu'elles deviennent des Allégories ennuïeuses. Quoi qu'il

qu'il soit plus supportable que le précédent, il ne cause pas moins d'embarras & de confusion. Mais, on ne peut le souffrir, lors qu'une expression brillante détourne l'Ecrivain de son but, & le fait égarer une ou deux pages de suite. Je me souviens d'un jeune Homme de ce tour d'Esprit, qui, après avoir dit par hasard, que sa Maîtresse étoit la Créature la plus charmante du Monde, prit de-là occasion de lui attribuer la Zone froide & la Zone torride, & la poursuivit ainsi la plume dans les reins depuis un Pole jusques à l'autre.

J'ajouterai ici, pour conclusion, une Lettre de l'Auteur, dont j'ai parlé ci-dessus, & qui fut d'abord reçuë avec de grands applaudissemens; mais, après ce que j'en ai dit, j'ai de la peine à croire que personne ôse la louër.

MONSIEUR,

„ Après tous les pesans coups de fouët,
„ qui sont tombez de votre plume, vous
„ avez sujet d'attendre, en échange,
„ tout le poids que mon Encre pourra
„ charger sur vos épaules. Vous avez
„ décoché sur moi toutes les Injures qui
„ se peuvent ramasser dans l'Atmosphè-
„ re de *Billingsgate* †, sans savoir qui je
„ suis,

† C'est l'endroit où se tient le Marché au Poisson dans la Ville de *Londres*, & où il se dit bien des Injures. De-là vient l'Expression commune de *Billingsgate-Language*, pour dire ce qu'on appelle en *France* le *Langage des Harangères*.

„ fuis, ni fi je mérite d'être ventoufé, fcarifié de cette maniére. Je vous le dis une bonne fois pour toutes: tournez vos yeux du côté qu'il vous plaira, votre odorat ne me découvrira jamais. Croïez-vous, que les terreurs paniques, que vous femez dans la Paroiffe, foient capables d'élever quelque jour un Monument à votre Gloire? Non, Monfieur, vous pouvez livrer ces Combats auffi long-tems que vous voudrez; mais, lors que vous viendrez à balancer le Compte, vous trouverez que vous avez péché en Eau trouble, qu'un Feu folet vous a fait égarer, que vous avez bâti fur un fondement ruineux, & qu'en un mot vous avez trouvé la Pie au nid. Je fuis, &c.

XXIX. DISCOURS.

Molle meum levibus Cor eft violabile Telis,
OVID. Ep. Sapph. vf. 79.

Mon Cœur eft fi tendre, qu'il eft fenfible à tous les Traits de l'Amour.

LE Cas de celui, qui m'a écrit la Lettre fuivante, a quelque-chofe de fi particulier & de fi bizarre, que je me fais un vrai plaifir de la communiquer au Public.

MON-

MONSIEUR,

„ Je suis très-convaincu, qu'il n'y a point d'Homme sur la Terre plus impertinent, ni plus incommode, que nous autres Amoureux de profession. Nous nous plaignons de la cruauté de notre sort à des gens qui n'y prennent pas le moindre intérêt; & nous cherchons sans cesse à fortifier une Passion, qui ne sert qu'à nous tourmenter. Malgré cet aveu, je ne saurois m'empêcher de vous faire part de mon Etat. Vous saurez donc, Monsieur, que, de puis mon Enfance, l'inclination, qui m'a toûjours le plus dominé, a été le dèsir de me rendre agréable au beau Sexe. Je suis dans ma vingt & uniéme année; & il y a long-tems que j'aurois pris une fidèle Compagne, s'il n'avoit pas plu à mon Pere, qui a gagné un Bien assez considérable; & qui s'est acquis la réputation d'un Homme prudent; de tenir pour Maxime, qu'il n'y a rien de plus opposé à la Fortune d'un jeune Homme, que de se marier trop tôt; & qu'aucun Homme ne doit penser à ces nœuds sacrez, à moins qu'il ne soit parvenu à l'âge de vingt-six ans. Instruit de ses idées là-dessus, je crus qu'il étoit inutile de m'adresser à de riches Demoiselles, qui attendent un Douaire proportionné à leur Bien: de sorte que toutes mes

LETTRE d'un jeune Homme d'une Complexion fort amoureuse.

„ Amours jusques-ici n'ont eu en vûe „ que de pauvres Filles sans Dot. Mais, „ pour vous donner une juste idée de „ ma Conduite, je ne sache pas qu'il y „ ait de meilleur Expédient, que celui „ de vous faire, en peu de mots, le Dé- „ tail de ma Vie.

„ Je n'ai pas oublié, que, chez mes „ Maîtresses d'Ecole, toutes les fois que „ les Vacances venoient, je voulois „ être toujours avec la petite Démoi- „ selle qui étoit en Couches; & que „ j'étois constamment un des prémiers „ à jouër un Rôle dans la Comédie du „ *Mari & de la Femme*. Cette passion „ d'être bien auprès du beau Sexe aug- „ mentoit de plus en plus à mesure que „ j'avançois en âge. A l'Ecole de Dan- „ se, je m'attirois tant de disputes avec „ les autres Ecoliers, pour avoir la jeune „ Demoiselle qui me plaisoit le mieux, „ qu'une nuit de Bal, j'avois d'ordinaire „ tout le Nez en sang, avant que nos Me- „ res s'y rendissent. Mon Pere, en Hom- „ me sage & prudent, me fit abandonner „ cette agréable Scene, pour m'envoïer „ à une Ecôle mieux disciplinée, où „ j'appris le *Latin* & le *Grec*. J'essuïai „ bien de rudes fatigues dans cet En- „ droit, jusqu'à ce qu'on trouva bon „ de m'envoïer à l'Université; quoi qu'à „ dire le vrai, je ne serois pas allé si- „ tôt à ce noble séjour des Muses, si „ l'on n'avoit découvert une Intrigue „ entre moi & la Gouvernante de mon

Mai-

,, Maître. Je l'avois si bien gagnée par ,, mon éloquence, que, malgré son âge ,, avancé, peu s'en falloit que je ne l'eusse ,, se amenée à vouloir m'épouser. A ,, mon arrivée à *Oxford*, je trouvai la ,, Logique une Etude si séche, qu'au ,, lieu de m'entretenir avec les Morts, ,, je m'adressai bientôt aux Personnes ,, vivantes. Ma prémiére Maîtresse fut ,, une jolie Fille, que je nommerai ,, PARTHENOPE, & dont la Mere ,, vendoit de la Bière douce faite sans ,, Houblon, tout auprès des murailles de ,, la Ville. Sur ce que l'Inspecteur du ,, Collége m'y avoit souvent attrapé, ,, je me vis enfin réduit, pour mettre ,, à couvert la réputation de ma Belle, ,, à lui déclarer, que mes desseins étoient ,, bons & honnêtes. Là-dessus, je fus ,, renvoïé incessamment à la Maison pa- ,, ternelle: mais, bientôt après, PAR- ,, THENOPE fut mariée à un Cordon- ,, nier; de sorte qu'on me permit de ,, retourner à *Oxford*. J'y eus pour se- ,, conde Maîtresse la Fille de mon Tail- ,, leur, qui m'abandonna pour l'amour ,, d'un jeune Barbier. Je me plaignis ,, de cette infortune à un de mes in- ,, times Amis, qui, au lieu de me ,, consoler, eut la cruauté de me de- ,, mander avec un souris malin, *Si l'E-* ,, *guille pouvoit tourner d'un autre coté que* ,, *vers le Pole* * ? Je devins ensuite éper- ,, dûment

* Le mot Anglois, *Pole*, signifie, non seulement les Po-

„ dûment amoureux d'une jeune Mer„ ciére, & enfin de la vieille Servante „ qui faisoit mon Lit. La-dessus, je fus „ banni de l'Université pour toujours, „ comme un Rustique, indigne de vi„ vre parmi les Gens de Lettres.

„ De retour à la Maison, je m'appli„ quai si bien à l'Etude, & je contractai „ une humeur si réservée, faute de voir „ la Compagnie qui m'étoit la plus agréa„ ble, que mon Pere crut pouvoir me „ hasarder au *Temple*, pour y étudier en „ Droit.

„ Huit jours après qu'il m'y eut en„ voïé, je commençai de nouveau à „ briller, & je devins amoureux d'une „ très-jolie Demoiselle, qui avoit tou„ tes sortes de bonnes qualitez, aux ri„ chesses près. Avec les fréquentes oc„ casions que j'avois de l'entretenir, & „ de lui dire toutes les douceurs qu'un „ Cœur tendre & sensible pouvoit m'ins„ pirer, nous en vinmes bientôt à par„ ler de notre Mariage; mais, pour no„ tre malheur commun, lorsqu'elle n'é„ toit pas au Logis, je tenois à peu-près „ les mêmes discours à sa Sœur aînée, „ qui est aussi bien jolie. Cependant, je „ puis vous assûrer, M. le Specta„ teur, que je n'avois pour elle au„ cune tendresse particuliére: mais,

„ tout

Poles du Monde, mais aussi une longue Perche de diverses couleurs, qui sert d'Enseigne aux Barbiers. C'est une Equivoque, ou un jeu de mots, qu'on ne sauroit exprimer en François.

„ tout-à-fait novice dans la conversation
„ des Hommes, & entraîné invinciblè-
„ ment à m'associer avec les Femmes,
„ je n'entendois aucun autre Langage,
„ que celui de l'Amour. Je vous serois
„ d'ailleurs très-obligé, si vous pouviez
„ me tirer de l'embarras où je me trou-
„ ve à présent. J'ai écrit à mon bon
„ Homme de Pere à la Campagne,
„ pour lui demander la permission d'é-
„ pouser la plus jeune des deux Sœurs:
„ & leur Pere, qui ne savoit pas mieux,
„ lui a écrit par la même Poste, que
„ je recherchois depuis quelque tems sa
„ Fille aînée. Là-dessus, mon vieux
„ Têtu me répond, qu'il est si ennuïé
„ d'entendre toutes mes frédaines, qu'il
„ à résolu de m'embarquer auplutôt
„ pour la Mer du Sud. J'ai eu tant de
„ fois occasion de parler de la Mort,
„ dans mes Entretiens amoureux, qu'il
„ n'y a pas grand mal, ce me semble,
„ à s'y exposer: de sorte que, si mon
„ vieux Campagnard persiste dans son
„ dessein, je l'avertis ici, que j'ai déjà
„ tous les Instrumens nécessaires pour
„ la délivrance des Amans dèsespérez.
„ Qu'il y prenne donc bien garde, &
„ qu'il se souvienne, que, par son opi-
„ niâtreté mal-entendue, il peut se pri-
„ ver lui-même d'un Fils qui feroit les
„ délices de ses vieux jours, ravir au
„ Monde un jeune Avocat qui promet
„ beaucoup, à ma Maîtresse un Amant
„ passionné, & à vous, Mr. le SPECTA-

„ TEUR, un de vos plus fidèles Admira-
„ teurs.

JEREMIE LAMOUREUX.

XXX. DISCOURS.

——— ——— Mens fine Pondere ludit.
PETR. Sat. c. 104.

L'Esprit, dégagé en quelque manière du Poids du Corps, a plus d'Activité.

Extrait de divers SONGES, & fur les CRIEURS publics.

DEPUIS que j'ai reçu la Lettre de mon Ami DOMBRE, plufieurs de mes Correspondans fe font avifez de m'envoïer un Détail de leurs Songes, & de toutes les furprenantes Avantures qu'ils ont eues à la faveur de ce clair de Lune qui illuminoit leur Cerveau. Je donnerai ici un Abrégé de quelques-unes de leurs Extravagances, dans l'efpérance qu'ils s'accoûtumeront avec le tems à rêver un peu plus à propos.

L'un d'eux, nommé POIGNAR, fe plaint amérement de ce que fa Belle l'accufe d'infidélité, & qu'elle ne le traite pas avec la moitié de la bienveillance que fa Paffion demanderoit: puis furtout que, par fa valeur & fes ftratagêmes, il a mis à mort un nombre infini de Tyrans, d'Enchanteurs, de Monftres, de Chevaliers, *&c*; & qu'il s'eft ex-

exposé lui-même à toute sorte de dangers, pour l'amour d'elle, & pour lui sauver la vie. Il ajoute dans une Apostille, qu'il voudroit bien savoir si, après l'heureux succès qu'il a eu dans toutes ces fâcheuses rencontres, il ne peut pas se flatter d'obtenir à la fin l'estime de sa Belle?

Un autre, qui est fort prolixe dans sa Narration, m'écrit, qu'aïant hasardé quelque chose sur un Vaisseau à la grosse Avanture, il avoit songé une nuit, qu'il s'y étoit embarqué lui-même, & qu'il étoit devenu tout-d'un-coup l'Homme le plus riche qu'il y eût dans toutes les *Indes*. Ensuite, il s'imagina, qu'après y avoir demeuré un ou deux ans, un Tourbillon, qui fit ouvrir sa Fenêtre, le soufla de nouveau dans sa Patrie; où, parce qu'il n'étoit que six heures du matin, & que le changement d'air ne l'accommodoit pas, il se tourna sur le côté gauche, résolu de tenter un sécond Vaisseau, il eut le malheur d'être arrêté, pour avoir volé un Cheval, d'être jugé & condamné à la Mort, qu'il n'auroit pas manqué de subir, si quelcun presque hors d'haleine ne fût venu dans sa chambre, & n'y eût apporté un Ordre de surseoir l'exécution. Ce Songeur auroit aussi besoin de l'Avis de M. DOMBRE, qui lui conseilleroit sans doute de se lever après son prémier sommeil, & d'être content de ce qui satisfait la Nature.

Le troisième est un Homme zélé pour le Bien public, qui m'annonce, que, la nuit du 2. au 3. de ce Mois de Septembre, toute la Ville étoit en feu, & que, selon toutes les apparences, elle seroit déjà réduite en cendres, si, le dos chargé de la *nouvelle Rivière*, il n'eût volé par-dessus, & n'eût heureusement éteint les flammes avant qu'elles eussent gagné trop loin. Il voudroit savoir, à cette occasion, s'il n'est pas fondé en Droit à demander une Récompense au Lord Maire & aux Echevins de la Ville?

Une Lettre, datée du 9. de ce Mois, m'avertit, que l'Ecrivain, résolu de tenter fortune, avoit jeûné tout ce jour-là; & que, pour être en état de rêver la nuit sur quelque chose, il s'étoit muni d'une bonne pièce d'un excellent Gateau, qu'il avoit placée très-commodément sous son oreiller. Mais, il arriva le matin, qu'il ne pût se rappeller autre chose de tout ce qui lui étoit venu dans l'esprit, si ce n'est qu'il avoit mangé son Gateau; ce qui lui parut une imagination fort singuliére, quoi qu'il le trouvât réduit à quelques miettes. Là-dessus, il a résolu de se mieux souvenir une autre fois de ses Rêves, dans la pensée qu'ils pourroient bien renfermer quelque Vérité.

J'ai reçu des Plaintes sans nombre d'une infinité de Rêveurs oisifs & délicats, qui me prient de chercher quel-

ques moïens d'imposer silence à ces Ames vénales, qui s'occupent tous les jours de grand matin à faire leurs Rondes autour de cette Ville, où ils causent beaucoup de trouble, & où ils mettent en désordre les Affaires des Habitans. Plusieurs Monarques m'ont fait l'honneur de m'écrire, qu'ils ont été souvent renversez de leurs Trônes par le bruit d'un Carrosse, ou par celui d'une Brouëtte. Je trouve aussi, que divers Gentilshommes ont été dépouillés de vastes Domaines, par la voix enrouée de certains Misérables, qui n'ont pas cinq sous de revenu. Une belle Dame étoit sur le point de se marier à un jeune Seigneur, bien fait, riche, & spirituel, lors qu'un impertinent Chaudronnier, qui passoit dans la Rue, s'est opposé à la publication des Annonces: & un jeune Homme de grande espérance, qui venoit d'être élevé à un Emploi très-honnorable, a été réduit par un Savetier du voisinage à tout abandonner pour une vieille Chanson. L'on m'a représenté, que cette indigne Racaille ne fait que courir çà & là, pour dissoudre des Mariages, renverser de grandes Fortunes, appauvrir quantité de Gens riches, interrompre enfin des Beautez & des Généraux au milieu de leurs Conquêtes & de leurs Victoires. A peine un de ces Péripatéticiens braillards traverse-t-il une Rue, qu'il n'éveille une demi-douzaine de Rois & de

Prin-

Princes, pour leur faire ouvrir leurs Boutiques, ou décroter des Souliers; & qu'il ne métamorphose les Sceptres en Hoïaux, & les Edits en Billets ou en Comptes. Un jeune Politique m'a écrit une Lettre, qui marque, qu'au bout de cinq ou six heures il devint Empereur de toute l'*Europe*, qu'il fit ensuite la Guerre au Grand-Turc, qu'il tailla son Armée en piéces, & qu'il fut couronné à *Constantinople* Monarque universel. Mais, après tous ces beaux Exploits, il arriva que le 12. de ce Moïs, vers les sept heures du matin, Sa Majesté Impériale fut déposée par un chetif Ramonneur.

D'un autre côté, plusieurs Malheureux m'ont envoïé de longues Epîtres, où ils témoignent une grande Reconnoissance pour ces Crieurs publics, qui les ont souvent délivrez de leurs Infortunes. Un Crieur de petit Charbon de bois éveilla si à propos un de ces pauvres Gentilshommes, qu'il le garantit d'une Prison de dix années. Un honnête Homme du Guet souhaita le bon jour à un autre d'un ton si haut, qu'il le délivra de ses puissans Ennemis, & qu'il ruina tous leurs pernicieux desseins. Un Valétudinaire avoue, qu'il a été souvent guéri d'une Inflammation du Gosier par la voix rauque d'un Chartier, & soulagé dans un accès de Goute par un Crieur de vieux Souliers. Un Causeur impitoïable, qui tourmentoit

toit un galant Homme toute la nuit par son impertinent Babil, fut réduit au silence par un seul mot d'une de ces Femmes du Commun qui ramassent du fraisi.

Au lieu donc de supprimer cet Ordre de Gens, je voudrois proposer à mes Lecteurs de faire le meilleur Usage qui se peut des Salutations dont ils nous écorchent les oreilles de grand matin. Un fameux Prince de *Macédoine*, de peur qu'il ne s'oubliât lui-même au milieu de sa bonne fortune, avoit un jeune Garçon, qui venoit lui dire tous les matins, de se souvenir qu'il étoit Homme. Un Citoïen, qui est éveillé par un de ces Crieurs, peut le regarder comme une espèce d'Avertisseur, qui vient lui annoncer, qu'il est tems de reprendre les fonctions qu'il a négligées durant toute la nuit, de ne plus s'imaginer être ce qu'il n'est pas, & d'agir d'une manière conforme au véritable état où Dieu l'a mis.

On peut rêver aussi long-tems que l'on voudra; mais, je n'ai pas dessein de publier aucune de ces Avantures chimériques, qui n'arrivent qu'après que le Soleil a quitté notre Horizon, C'est pour cela, que je n'omettrai pas le Rêve que FRETILLE eut Dimanche dernier à l'Eglise, où, pendant que le reste de l'Auditoire jouïssoit du plaisir d'entendre un excellent Sermon, elle perdoit son argent & ses pierreries au

Jeu avec un Gentilhomme, jusqu'à ce qu'après une longue séance d'un malheur opiniâtre, elle se vit réduite, pour son dernier coup, à engager trois aimables petits Enfans qu'elle avoit. Ils ne furent pas plutôt perdus, que le Jouëur se retira, & qu'il découvrit ce qu'il étoit, par ses marques ordinaires, qui sont un pié fourchu, & une odeur excessive de souphre †; mais, il se trouva, que ce dernier n'étoit autre chose qu'une bouteille d'esprits, qu'une bonne vieille Dame lui avoit appliquée au nés, pour la mettre en état d'écouter la troisiéme Partie du Sermon, qui regardoit la rapidité avec laquelle le Tems s'envole, & l'usage qu'on en doit faire.

Si quelqu'un n'a pas envie de passer brusquement de son état imaginaire à celui qui est réel, il peut emploïer quelque tems à cette nouvelle espèce d'Observations, que mon Ami, le Critique des Songes, lui a insinuées. La poursuite de l'Imagination à travers toutes ses Extravagances, soit qu'on dorme ou qu'on veille, ne seroit pas un mauvais Moïen pour la rectifier & l'amener à n'agir que dépendamment de la Raison; en sorte qu'elle ne se plût à s'entretenir que d'Objets agréables & utiles, quelque calme & posée qu'elle fût.

† C'est par ces Traits, que les *Anglois* désignent le Démon.

XXXI. DIS-

XXXI. DISCOURS.

Jàm-ne igitur laudas, quod de Sapientibus alter
Ridebat, quoties à Limine moverat unum,
Protuleratque Pedem, flebat contrarius alter?
Juv. Sat. X: 28.

Hé bien, n'estimez-vous pas à présent Démocrite & Héraclite, *qui n'avoient pas plutôt mis le Pié hors du Logis, qu'ils se moquoïent, chacun à sa manière, des Souhaits de la plûpart des Hommes?*

ON peut divifer les Hommes en deux Bandes, celle des Gais, & celle des Sérieux; qui font les uns & les autres une affez bonne Figure dans leur Efpèce; pourvû que leurs Humeurs refpectives n'aillent pas trop loin, & qu'elles ne dégénérent pas, l'une en Mélancolie bourrue, & l'autre en Légéreté capricieufe.

Les Hommes diftinguez en deux Bandes, l'une des Enjouez, l'autre des Sérieux.

Les Efprits gais, & de bonne Humeur, font fort agréables dans la Converfation, lors qu'ils y répandent la joie à propos; mais, ils deviennent le fleau de la Société, lors qu'ils mêlent par-tout une joie infipide, & qu'ils tournent en ridicule des fujets qui n'en font pas fufceptibles. En effet, fi le Ris eft le propre des Créatures douées de Raifon, l'excès à tou-

toujours été regardé comme une marque de folie.

D'un autre côté, le Sérieux a ses agrémens, lors qu'il est accompagné de douceur & de bienveillance ; & il ne vient pas mal-à-propos, pour modérer la joie de ceux avec qui nous conversons.

Ces deux sortes d'Hommes, quoique chacune brille dans son Caractère particulier, ont naturellement quelque antipathie les uns pour les autres.

Y a-t-il rien de plus ordinaire, que d'entendre des Gens d'une Humeur sérieuse, & d'une Morale rigide, déclamer contre les Vanitez & les Folies de la Jeunesse, qui ne respire que la Joie ; & de les voir regarder avec une espèce d'Horreur, des Divertissemens qui ne sont point criminels en eux-mêmes, & qui ne le deviennent que lors que le Cœur s'y attache trop ?

Je n'ai pû m'empêcher de sourire, en lisant un endroit de la Vie de BAXTER, écrite par lui-même, où il se félicite, comme d'un grand bonheur, de ce que, dans sa jeunesse, peu s'en fallut qu'il n'obtint un Emploi à la Cour, & de ce qu'il le manqua.

Il faut avouër, qu'une Humeur badine & lègére porte un Homme à n'être pas sur ses gardes ; & l'expose à succomber sous toutes les tentations qui l'attaquent. Elle favorise toutes les approches du Vice, & affoiblit tous les efforts de la Vertu. De-là vient, qu'un célébre Ministre

niſtre d'Etat, ſous la Reine ELIZABETH, après avoir quitté la Cour, & renoncé à toutes les Affaires publiques, pour s'attacher aux devoirs de la Religion, lors que quelqu'un de ſes anciens Amis lui alloit rendre viſite, avoit toûjours ce mot d'Avis à la bouche, *Soïez ſérieux.*

Un fameux Auteur *Italien*, de la même trempe, éxalte beaucoup les avantages de l'Humeur ſérieuſe; & nous dit fort gravement, qu'il ſouhaiteroit, pour le Bonheur du Genre Humain, avoir en ſa garde la Caverne de TROPHONIUS, qui contribueroit plus, ajoute-t-il, à corriger les Hommes de leurs vices, que toutes les Maïſons de Diſcipline qu'il y a en *Europe.*

On trouve une Deſcription fort exacte de cette Caverne dans PAUSANIAS, qui nous dit, qu'elle reſſembloit à un grand Four, & qu'il y avoit quantité de vapeurs, qui rendoient les Gens plus ſérieux & penſifs qu'à l'ordinaire; en ſorte que tout Homme, qui y étoit entré une fois, ne rioit plus de ſa vie. Auſſi avoit-on accoûtumé de dire, en ce tems-là, de ceux qui avoient l'Air ſombre & mélancolique, qu'ils reſſembloient à un Homme qui venoit de la Caverne de TROPHONIUS.

Pour les Ecrivains d'une Humeur enjouée, ils n'ont pas été moins ſévéres contre ceux du Parti oppoſé; & ils ont eu même cet Avantage, de les avoir attaqués avec plus de Tours d'Eſprit & de Vivacité.

Après

qu'un Sénateur. Alors, un Citoyen me pria d'en accorder l'entrée & la sortie libre à sa Femme, qui avoit la tête garnie de Rubans des couleurs les plus vives. Elle y entra d'un air fort dégagé, après avoir fait l'exercice de son Eventail; mais, elle en sortit aussi morne qu'une Vestale, prête à se dépouiller de tous ses ornemens, & résolue, à ce qu'elle me dit avec un soupir, à se mettre en deuil le reste de ses jours. Il y eut plusieurs Coquètes, que les Peres & les Meres, les Epoux ou les Galans, m'avoient recommandées. Je les introduisis toutes à la fois, & les priai de se divertir ensemble le mieux qu'elles pourroient. Lors qu'elles revirent la lumiére du jour, vous auriés pris ma Caverne pour un véritable Cloître, & cru voir une Procession solemnelle de Religieuses, qui marchoient l'une à la queuë de l'autre, dans le silence le plus profond, & avec la modestie la plus exemplaire. Je me rejouïssois beaucoup d'une vûe si édifiante, lors que j'entendis venir de loin une grosse troupe d'Hommes & de Femmes, qui rioient, chantoient, & dansoient, de toutes leurs forces. A leur approche, je demandai à celui qui menoit la bande, qui ils étoient, & d'où ils venoient? La-dessus, ils me répondirent tous à la fois, qu'ils étoient des Protestans *François*, arrivez depuis peu dans la *Grande-Brétagne*; & que, sur ce

que leur humeur paroissoit trop gaie pour le Païs, ils s'adressoient à moi, afin que je les misse en état de pouvoir s'entretenir avec mes Compatriotes. Je m'engageai de bonne amitié à leur rendre ce petit service, & à rabattre bientôt de leur joie. J'en admis donc une batelée, qui, après avoir parcouru ma Caverne, en sortirent avec l'Air tout-à-fait *Anglois*. Il y eut ensuite un *Hollandois*, qui avoit grande envie de voir mon *Kelder* *, comme il l'appelloit ; mais, je ne m'apperçus pas, que cette vûe eût produit le moindre changement en lui.

Un Comédien, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation par des Rôles comiques & enjouëz, me dit qu'il souhaitoit avec ardeur de représenter Alexandre *le Grand*; & qu'il espéroit d'y bien réüssir, s'il pouvoit effacer de son visage un ou deux traits qui lui donnoient un air moqueur. Il en fit l'expérience, & il contracta un air si rébarbaratif, qu'il est fort à craindre qu'il ne soit jamais en état de jouër aucun autre Rôle, que celui de Timon d'*Athènes*, ou d'un Muët dans les *Funerailles*.

Après ce bel Acteur, j'y enfournai un Citoyen bizarre & petit Génie, pour le disposer à devenir Echevin. Il y fut suivi par un jeune Débauché, qui étudioit au *Temple du milieu*, & que sa Grand'-

* Ce Mot Hollandois signifie une *Cave*.

Grand'-Mere m'avoit amené; mais, elle eut la surprise & la mortification de l'en voir sortir un véritable *Quakre*. Environné d'une troupe de prétendus Esprits forts, qui se moquoient de la Religion, & qui se divertissoient à la vûe de l'air sérieux & pensif de ceux qui avoient été dans ma Caverne: je les y jettai tous, l'un après l'autre; & je leur fermai la porte sur le nés. Lors que je l'ouvris, ils me parurent saisis d'une terrible fraïeur, prêts à s'évanouïr, & ils marchérent à la hâte vers un Bois qui étoit dans le voisinage, chacun sa corde à la main. Je trouvai d'abord, qu'ils ne pouvoient soutenir leurs prémiéres idées sérieuses; mais, persuadé que celles-ci leur donneroient bientôt une nouvelle trempe, je les remis en garde à leurs proches parens, jusqu'à ce que leur Conversion fut devenue entière.

Le dernier sujet, qu'on me présenta, étoit une jeune Femme, qui n'eut pas plutôt vû mon Visage court, qu'elle se mit à éclater de rire, & qu'elle fut obligée de se tenir les côtez pendant tout le tems que sa Mere parloit avec moi. Là-dessus, j'interrompis la bonne Dame, & prenant sa Fille par la main, je lui dis: Mademoiselle, aïez la bonté de vous retirer dans mon Cabinet, jusqu'à ce que Madame votre Mere ait achevé de m'instruire de votre état. Alors, je la fis descendre dans ma Caverne,

verne: & la Mere, après m'avoir fait bien des excuses sur l'incivilité de sa Fille, ajouta, qu'elle en avoit souvent usé de-même à l'égard de son Pere & des plus graves de ses proches; qu'assise avec ses Camarades à la représentation d'une Tragédie, elle ricanoit depuis le commencement jusques à la fin; qu'il lui arrivoit même quelquefois d'éclater de rire au milieu d'un Sermon, & de s'attirer les regards de toute l'Assemblée. La Mere continuoit sur ce ton, lorsque la jeune Dame sortit de la Cave, & nous honnora d'une profonde reverence, avec un air très composé. Elle avoit été d'une humeur si enjouée, que sa visite à TROPHONIUS ne servit qu'à la ramener aux bienséances un peu plus qu'ordinaires, & qu'à la rendre une jolie Prude.

Après avoir fait une infinité de Cures, je regardai autour de moi avec beaucoup de satisfaction, & je vis tous mes Patiens se promener, chacun à part, d'un air si pensif & si rêveur, qu'on les auroit tous pris pour des Philosophes. Je me résolus enfin à descendre moi-même dans cette Caverne, pour y examiner ce qui avoit produit de si merveilleux effets sur tant de personnes; mais, comme la porte étoit un peu basse, & qu'il me fallut courber à l'entrée, ma tête en essuïa une si rude secousse, que je m'éveillai en sursaut. Revenu bientôt de ma prémiére fraïeur,

je me félicitai du petit accident qui venoit de m'arriver, incertain si un plus long séjour au milieu de ces ténèbres n'auroit pas gâté mes SPECULATIONS.

XXXIII. DISCOURS.

—— Solemque suum, sua Sidera nôrunt.
VIRG. Æneid. VI. 641.

Les Habitans de ces Lieux-là ont leur Soleil & leurs Astres.

JE me suis toûjours fait un vrai plaisir d'examiner les Sentimens que les Hommes de différentes Religions, de divers Tems, & de divers Païs, ont eu sur l'Immortalité de l'Ame, & le Bonheur qu'ils espérent obtenir dans une autre Vie Nous voïons du moins, à quelques préjugez & à quelques erreurs que la Nature Humaine soit exposée, que tous les Peuples, conduits par la Raison, ou une Tradition venue de nos prémiers Peres, ont eu de ces deux grands Articles quelque idée qui approche de la Vérité, & de ce que la Révélation Divine nous en a découvert. Je m'entretenois en dernier lieu sur ce chapitre avec un Savant de mes Amis, qui a fait un long séjour dans les Quartiers les plus Occidentaux de l'*Afrique*. Il me dit, qu'il avoit raisonné avec plusieurs des Habitans du Païs, & que

que l'idée qu'ils ont du Ciel, ou d'un Bonheur à venir, est celle-ci: que tout ce que nous y souhaiterons se présentera d'abord à nous. Nous trouvons, disent-ils, que nos Ames sont d'une telle nature, qu'elles se plaisent à la diversité, & qu'elles ne sauroient contempler toûjours les mêmes Objets. De-là vient, ajoutent-ils, que l'Etre suprême, qui leur a donné ce goût ou ce penchant, satisfera tous leurs désirs. Si nous avons envie de nous promener dans des Bocages, ou sous des Berceaux, au milieu des Fontaines & des Cascades, cette Scène paroîtra d'abord à nos yeux. Si nous voulons entendre les sons mélodieux de la Musique, aussitôt il y aura un Concert autour de nous; & tout le voisinage retentira d'une douce Harmonie. En un mot, chacun de nos désirs sera immédiatement suivi de la jouïssance. D'ailleurs, il n'importe pas beaucoup de savoir si Dieu créera de nouveau tout ce que nous pouvons souhaiter, ou s'il produira cet effet sur notre Imagination. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, notre Bonheur sera toûjours le même, soit qu'il vienne des Objets extérieurs, ou des impressions de la Divinité sur notre Cerveau. C'est-là ce que j'ai ouï dire à mon illustre Ami.

Quoi que cette créance soit en général chimérique, il y a quelque-chose de sublime dans cette maniére de con-

sidérer l'influence du souverain Maître de l'Univers sur nos Ames. Elle est aussi fondée sur la Vérité, de même que la plûpart des autres Opinions du Paganisme sur ces Points importans, en ce qu'elle suppose que les Ames des Gens de bien jouïront après cette vie d'un Bonheur parfait; & qu'il n'y aura, dans ce nouvel état, ni espérances vaines, ni désirs inutiles. Mais, ce qui me plait davantage de tout le Systême, & qui vient d'une juste Réfléxion sur la Nature Humaine, est cette variété de plaisirs, qu'il attribue aux Ames des Personnes vertueuses dans un autre Monde. C'est ce que je trouve fort probable, soit qu'on ait égard aux Lumiéres de la Raison, ou à celles de la Révélation. L'Ame est douée de plusieurs facultez, comme de l'Entendement & de la Volonté, aussi bien que de tous les Sens, externes & internes; ou, pour s'exprimer d'une maniére plus philosophique, l'Ame peut se répandre en différentes sortes d'actions. Elle peut entendre, vouloir, imaginer, voir, ouïr, aimer, discourir, & s'appliquer à quantité d'autres exercices de différente nature: mais, ce qui mérite le plus notre attention, c'est que l'Ame est capable de recevoir le plaisir le plus vif de l'exercice de ses facultez, lors qu'elles jouïssent des Objets qui leur sont propres; elle peut être fort heureuse par la satisfaction de la Mémoi

moire, de la Vûe, de l'Ouïe, & de tout autre Perception. Chaque Faculté est comme un Goût distinct dans l'Esprit, qui a ses Objets particuliers. Le Docteur Tillotson dit quelque part, qu'il n'oseroit déterminer en quoi consiste la Félicité des Bienheureux dans le Ciel; parce que Dieu peut rendre l'Ame heureuse en mille & mille manières différentes. Outre toutes les sources de plaisir dont l'Ame jouït dans cette Vie, il n'est pas impossible, suivant l'opinion de plusieurs célèbres Théologiens, qu'il n'y ait de nouvelles Facultez dans les Ames des Gens de bien rendues parfaites, de-même que de nouveaux Sens dans leurs Corps glorifiés. Nous sommes sûrs du moins, qu'il s'offrira des nouveaux Objets à toutes les Facultez qui nous sont essentielles.

Nous devons remarquer aussi, que chaque Faculté particulière peut être emploïée sur une grande variété d'Objets. L'Entendement, par exemple, peut devenir heureux dans la contemplation des Véritez morales, physiques, mathématiques, ou de toute autre espèce. La Mémoire peut se tourner aussi à une infinité d'Objets, sur-tout lors qu'elle aura passé à travers une durée de plusieurs milliers de siècles, & refléchira avec plaisir sur l'Eternité. Toute autre Faculté peut être envisagée comme susceptible de la même étendue.

On ne sauroit douter, que le Bonheur d'une Ame ne soit proportionné à sa nature, & que toutes ses Facultez ne soient emploïées & mises en œuvre. Le Bonheur regarde l'Homme tout entier ; & il nous est aisé de concevoir celui de l'Ame, lors que chacune de ses Facultez jouïra de son souverain Bien. Plus la Faculté est exquise, plus son Bonheur sera grand ; mais comme toute l'Ame agit dans l'exercice de chacune de ses Facultez particuliéres, aussi toute l'Ame est heureuse dans le plaisir qui naît de quelcun de ses actes en particulier. En effet, quoi que nous divisions l'Ame en plusieurs Facultez, ainsi que je l'ai déjà insinué & qu'un des plus grands Philosophes modernes l'a remarqué, il n'y a pas une telle division dans l'Ame, puis que c'est l'Ame toute entiére qui se ressouvient, qui entend, qui veut, ou qui imagine. Notre maniére de concevoir la Mémoire, l'Entendement, la Volonté, l'Imagination, & les autres Facultez de l'Ame, n'est que pour être en état de nous mieux exprimer sur des Sujets si abstraits, & non pas pour insinuer qu'il y ait une pareille division dans l'Ame même.

Puis donc que l'Ame est douée de plusieurs Facultez, ou, en d'autres termes, qu'elle a différentes maniéres d'agir ; qu'elle peut être souverainement heureuse, ou goûter un plaisir

extrême par l'usage de ces Facultez, qu'elle en peut avoir plusieurs autres cachées, qu'elle n'est pas en état de produire dans ce Monde; que nous ne la saurions croire douée de quelque Faculté qui lui soit inutile; que lors que quelcune de ces Facultez jouït d'un plaisir transcendant, l'Ame est dans un état heureux; enfin, puis que le Bonheur d'une autre Vie doit être le Bonheur de l'homme tout entier; qui peut douter, qu'il n'y ait une infinie variété dans les plaisirs dont nous parlons, & que cette plénitude de joie ne consiste dans tous ces plaisirs que la nature de l'Ame est capable de recevoir?

Nous admettrons plutôt cette Doctrine, si nous prenons garde à la variété que l'Esprit Humain recherche. Il ne sauroit s'occuper toûjours du même Objet. Ses Facultez se relevent tour à tour les unes les autres, & reçoivent un surcroit de plaisirs par la nouveauté des Objets qui leur sont propres.

La Révélation sert bien aussi à confirmer cette idée, par les différentes vûes qu'elle nous donne de notre Bonheur à venir. Dans la Description du Thrône de Dieu, elle nous représente tous ces Objets qui peuvent satisfaire les Sens & l'Imagination. Elle nous insinue en divers endroits tout le bonheur que l'Entendement peut recevoir dans cet état, où toutes choses nous seront révelées, & où nous connoitrons, de même

me que nous sommes connus: elle nous parle des transports de la Dévotion & de l'Amour divin, du plaisir qu'il y aura de converser avec notre bienheureux Sauveur, avec une Armée innombrable d'Anges, & avec les Esprits des Justes rendus parfaits. Elle nous entretient aussi de ces Hiérarchies, ou Gouvernemens, où les Bienheureux seront placés les uns au dessus des autres, & en quoi nous pouvons être assûrez qu'une grande partie de notre Bonheur consistera; puis qu'il n'en sera pas-là comme dans ce Monde, où chacun tend au pouvoir & à la supériorité; au lieu que, dans le Ciel, chacun satisfait de son Poste croira, selon toutes les apparences, qu'il ne seroit pas si heureux dans toute autre situation. Tous ces avantages & plusieurs autres de la même nature, que la Révélation Divine fait entrer dans notre Bonheur céleste, emportent cette grande varié-té de joie & de plaisirs, cette satisfaction universelle de l'Ame dans toutes ses facultez, dont j'ai discouru jusques-ici.

Quelques Rabins nous disent, que les Chérubins sont un Ordre d'Anges, qui savent le plus, & les Séraphins un de ceux qui aiment le plus. Je n'examinerai pas si cette distinction est bien ou mal fondée; mais, il est très-probable, qu'entre les Esprits des Justes glorifiés, il y en aura quelques-uns, qui se plairont davantage dans l'exercice d'u-

ne

de certaine Faculté, que dans celui d'une autre: & cela peut-être suivant les innocentes Habitudes ou les Inclinations vertueuses qu'ils ont contractées dans ce Monde.

Je pourrois appliquer cette idée aux Esprits des Méchans, à l'égard des peines qu'ils endureront dans chacune de leurs Facultez, & des différentes tortures que chacune d'elles souffrira en particulier. Mais, j'en laisse le soin à mes Lecteurs; & je me borne à observer, pour conclusion, que nous devons de très-humbles actions de graces à notre divin Maître, de ce qu'il nous a donné l'existence, & rendu nos Ames capables d'une si grande variété de plaisirs. Nous voïons par combien d'avenues différentes la joie & les plaisirs peuvent entrer dans l'Esprit de l'Homme, & qu'il est formé d'une manière si merveilleuse, qu'il peut obtenir sa propre satisfaction, & goûter jusqu'où va la bonté de son Créateur. Nous avons donc sujet de nous regarder avec étonnement & admiration, sans pouvoir jamais bien exprimer notre gratitude envers celui qui nous a comblé de tant de bénédictions, & qui nous a ouvert tant de voies différentes pour en jouïr.

Il n'y a pas de plus forte Preuve, que Dieu nous a destinez pour un heureux état à venir, & pour cette Gloire céleste qu'il nous a révélée, que celle qui se

se tire des qualitez dont il a orné l'Ame, & qui la rendent capable de recevoir tant de bonheur. Il ne sauroit jamais avoir fait de telles Facultez en vain, non plus que nous en avoir enrichis, si elles ne pouvoïent s'exercer sur les Objets qui leur conviennent. Il est très clair, par la formation intérieure de nos Esprits, qu'il les a disposez à goûter une infinie variété de plaisirs, qui ne se trouvent pas dans cette Vie. De sorte que nous devons toûjours prendre garde à ne pas frustrer ses gracieux desseins envers nous, & à ne pas emploïer ces Facultez, qu'il nous a données pour notre Bonheur & notre Récompense; à devenir les instrumens de notre Misére & de notre Punition.

XXXIV. DISCOURS.

Ὁ Ἄνθρωπος εὐεργετικὸς πεφυκώς.
M. ANTON. Lib. IX. ad fin.

L'Homme est né pour faire du Bien.

L'HUMEUR BIENFAISANTE, quoique naturelle aux Hommes,

QUOI que l'Humeur intéressée & peu communicative soit fort en vogue dans le Monde, il n'en faut pas conclurre, que c'est le tempérament de tous les Hommes en général, puis qu'il y en a qui se plaisent à fai-

faire du bien, & dont le bonheur, pour ainsi dire, est plutôt reflechi que direct & immédiat. D'ailleurs, quoi que ces Ames nobles & généreuses soient en petit nombre, & si élevées au dessus de la Multitude, qu'on les croiroit d'une autre espèce; avec tout cela, leur nature est la même, conduite par les mêmes ressorts, & douée des mêmes qualitez essentielles, mais cultivées & rafinées par l'Education. L'Eau est le même corps fluide en Hiver & en Eté; lors qu'elle est tournée en glace par la rigueur du froid, ou qu'elle arrose & réjouït les Campagnes au long & au large. Le propre du cœur de l'Homme est d'aimer à se répandre: il souhaite du bien à toute la vaste étendue de la Création; & s'il y en a quelques-uns, comme on n'en voit que trop, qui, renfermez en eux-mêmes, ne chérissent que leur Individu, sans paroitre s'intéresser à ceux de leur Espèce, il faut croire, que leur bon-naturel est glacé, & qu'il est arrêté dans ses opérations par la force prédominante de quelque qualité contraire. Je tâcherai donc de marquer ici quelques-uns des principaux obstacles qui s'opposent à ce généreux panchant de nos Ames, pour voir s'il y a moïen d'y remédier, & de le rétablir dans l'exercice libre de ses fonctions naturelles.

est exposée à bien des Obstacles, qu'il faut tâcher de vaincre.

La prémiére & la principale Cause est le malheureux tempérament du

Corps. Les Païens, qui ne connoissoient pas la véritable source du Mal moral, l'attribuoient sur-tout à l'imperfection de la Matiére, laquelle étant supposée éternelle, & indépendante, aucune de ses propriétez ne pouvoit être changée, non pas même par la Toute-puissance de Dieu, qui, lors qu'il vint à en former le Monde, fut obligé de la prendre telle qu'il la trouva. Cette idée, aussi bien que la plûpart de celles qu'ils ont, est un mélange de Vérité & d'Erreur. Avancer, que la Matiére est éternelle; que, depuis sa prémiére union avec une Ame, elle a perverti ses inclinations; & que la maligne influence qu'elle a sur l'Esprit ne sauroit être corrigée par Dieu lui-même; ce sont-là de grandes Erreurs, ausquelles une Vérité, qui n'est pas moins évidente, peut avoir donné lieu: je veux dire, que les facultez & les dispositions de l'Ame dépendent, en grande partie du tempérament du Corps. Ainsi qu'il y a des Fous naturels, de même il y a des Fripons qui sont tels par le seul effet de la machine; & l'on peut dire en particulier de plusieurs, qu'ils sont nez avec un tour d'Esprit qui les porte à l'Avarice; que la matiére, qui les compose, est aussi tenace que de la Glu; & qu'une espèce de Crampe leur serre les mains & le cœur, en sorte qu'ils ne veulent jamais les ouvrir, à moins que ce ne soit pour at-

attraper plus qu'ils ne donnent, ou qu'ils ne possèdent. Il faut avouër, que c'est une malheureuse constitution; mais, elle est accompagnée d'un avantage sur ceux qui n'auroient pas moins de peine à s'abstenir de rendre de bons offices, que les autres en ont à s'acquiter de ce devoir: je veux dire, qu'au-lieu que les Personnes d'un naturel généreux prennent souvent l'Instinct pour la Vertu, à cause de la difficulté qu'il y a de distinguer lors que c'est l'un ou l'autre de ces Principes qui les gouverne; celles d'un Caractère opposé peuvent être plus certaines du Motif qui les anime dans chaque action. Si les derniers ne sauroient accorder un Bienfait avec cet air libre & cette franchise qui font nécessaires pour y donner quelque grace aux yeux du Public; en échange, le mérite réel de l'action est relévé par la difficulté qu'ils ont à vaincre leur panchant. La force de leur Vertu paroit en ce qu'elle surmonte le poids de la Nature; & toutes les fois qu'ils prennent la résolution de s'acquiter de leur devoir, ils sacrifient leur Inclination à la Conscience, qui est toûjours prête à dédommager ceux qui la suivent. Peut-être que l'entiére guérison de cette mauvaise qualité n'est pas moins impossible, que celle de quelques Maladies héréditaires. Cependant, s'il y a moïen d'y réüssir, il me semble qu'une suite continuée & opiniâtre d'Ac-

d'Actes de Générosité en pourroit venir à bout, & qu'on se formeroit par-là une Habitude morale, qui serviroit de contrepoids à la force du Méchanisme. Mais, on ne doit perdre aucune occasion, sous quelque prétexte que ce soit, de faire du bien, puis que la moindre interruption peut donner lieu à la Nature, qui est sans cesse aux aguets, de reprendre son ancien pli, & de recouvrer en peu de jours tout le terrain qu'elle avoit perdu en plusieurs années. Il y a du moins cette différence entre les Habitudes de l'Esprit & celles du Corps, que les dernières n'ont besoin, pour se fortifier, que de n'être pas opposées, au lieu que les autres doivent être rafraîchies & renouvellées à toute heure: autrement, elles s'affoiblissent, & s'éteignent à la fin. Cela même nous insinue la raison pourquoi il faut plus de tems en général aux bonnes Habitudes pour s'enraciner qu'aux mauvaises, & qu'il leur en faut moins pour s'anéantir; c'est que les vicieuses (l'Yvrognerie par exemple) laissent de profondes traces dans le Corps: ce qui n'arrive pas à l'égard des autres, qui doivent ainsi être maintenues par la même voie qu'elles sont acquises; je veux dire, à force d'industrie, de résolution, & de vigilance.

Un autre obstacle, qui empêche les effets de la Générosité, est l'Amour du monde, qui vient d'une fausse idée que l'on

l'on a, que, pour se rendre la vie heureuse, on doit accumuler quantité de biens temporels. Ceux-ci sont d'une telle nature, que le partage en cause la diminution; & que, plus il y a de possesseurs, moins il en revient à chacun en particulier. Il s'ensuit de-là, qu'ils se regardent les uns les autres de mauvais œil: & que, tous embarquez dans le même dessein, ils s'imaginent que l'un ne sauroit l'obtenir, que ce ne soit au préjudice de l'autre. De-là viennent ces Concurrences outrées pour les Biens & les Honneurs: de-là vient, que le succès de l'un fait la misère de l'autre; & que, tout semblables à des Rivaux qui en veulent à la même Maîtresse, à peine ont-ils entre eux la Charité la plus commune. Ce n'est pas qu'ils soient disposez naturellement à s'injurier ou à se vouloir du mal; mais, il est naturel à chaque Homme de se préférer à tous les autres, & d'avoir soin en prémier lieu de son propre intérêt. Si ce en quoi les Hommes font consister leur Bonheur étoit, comme la Lumiére, un Bien universel & suffisant pour tous, soit qu'il y en eut dix mille qui en jouïssent, ou un seul, nous verrions que leur Bienveillance & leur Générosité seroient aussi universelles.

„ Celui, *dit* Ennius, qui a l'honnêteté
„ de montrer le chemin à un Homme
„ qui s'est égaré, ne fait, pour ainsi di-
„ re, que lui communiquer la lumiére
„ de

„ de sa Lampe, qui ne sert pas moins
„ ensuite à l'éclairer lui-même:

Homo qui erranti comiter monstrat viam,
Quasi lumen de suo lumine accendat facit,
Nihilominus ipsi luceat, cum illi accenderit. *

Mais, par malheur, les Hommes s'accordent à choisir des Objets, qui les engagent inévitablement dans des Disputes continuelles. Apprenez donc, en Hommes sages, à estimer les choses ce qu'elles valent. Ne souhaitez pas des biens de ce Monde plus qu'il ne vous en faut pour passer la vie avec quelque douceur: regardez tout ce qui est au-de-là, non seulement comme inutile, mais comme un véritable fardeau. Ne placez pas votre Bonheur dans les choses que vous ne sauriés obtenir sans en priver les autres, & les rendre ainsi vos Ennemis; & qui une fois obtenues vous donneront plus d'embarras pour les garder, que de plaisir par leur jouïssance. La Vertu est un Bien d'une nature plus noble: il s'accroit par la communication, & il ressemble si peu aux Richesses mondaines, que plus il se trouve répandu en différentes mains, plus le Fonds de chacun augmente. C'est une Lumiére, qui sert à éclairer les Hommes; & plus il y en a qui en jouïssent, plus elle brille avec éclat, non

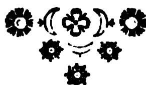
* *Apud* CICER: *Lib. I. Offic.*

non seulement dans le général, mais aussi dans chaque Particulier. Enfin, souvenez-vous que, si les Richesses sont un moïen de se procurer des plaisirs, le plus grand qu'elles puissent donner est celui de faire du bien. D'ailleurs, l'activité des organes de nos Sens est très-bornée, & nos Appétits sont bientôt satisfaits. Quel sera donc l'Homme le plus heureux? Ou celui, qui n'a égard qu'à la satisfaction de ses Appétits, & qui ne peut ainsi goûter que des plaisirs fort courts? Ou celui, qui compte avoir part à la satisfaction des autres, sur-tout à celle qu'il leur procure lui-même, & qui par ce moïen donne de l'étendue à la sphére de son Bonheur?

Le dernier obstacle, dont je parlerai, & qui s'oppose à l'Humeur bienfaisante, est l'Inquiétude en général, d'où qu'elle vienne. Un Esprit agité par le crime, ou mécontent; un Esprit troublé par la mauvaise fortune, déconcerté par ses passions, aigri par la négligence, ou dépité par quelque revers; n'a pas le loisir d'examiner la justice & le besoin d'un service qu'on lui demande, ni du goût pour ces plaisirs qui accompagnent la Générosité, & qui ne touchent qu'un Esprit calme adonné à la Vertu. Le plus misérable de tous les Etres est celui qui a le plus d'envie, & celui qui jouït du plus grand bonheur est le plus communicatif. Si vous cherchez le siége de l'Amour par-

fait,

fait, vous ne le trouverez que dans le séjour des Bienheureux, où la Félicité, semblable à un Ruisseau rafraichissant, passe d'un Cœur à l'autre dans une circulation perpétuelle, & ne conserve sa douceur & sa pureté que par ce mouvement. C'est un Avis fort ancien, que celui, qui veut demander quelque grace à un autre, doit prendre son tems, lorsqu'il le voit de bonne humeur, & prêt à ne rien refuser. Ceux, qui sont convaincus de leur intégrité, satisfaits d'eux-mêmes & de leur état, pleins de confiance en l'Etre suprême, & de l'espérance d'une Immortalité glorieuse, envisagent tout ce qui les environne d'un œil rempli de Bienveillance. Comme des Arbres plantés dans un terroir fertile, ils sont chargés de fruit, sous le poids duquel leurs branches plient, & l'offrent à tous ceux qui en veulent cueillir. En un mot, si l'Esprit n'a pas cette tranquilité, c'est une marque infaillible, qu'il n'est pas dans son état naturel. Vous n'avez qu'à l'y remettre, & vous le verrez d'abord suivre sa pente, qui l'oblige à être bienfaisant.



XXXV. DIS

XXXV. DISCOURS.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi,
Finem Dî dederint, *Leuconoë*; nec Babylonios
Tentâris Numeros. —— —— ——
Hor. Lib. I. Ode XI. 1.

Leuconoé, *nos Jours sont comptez; nul Mortel n'en peut savoir le Nombre: cessez de vouloir pénétrer ce Mystère, & d'avoir Recours aux Supputations des Astrologues.*

La Curiosite' des Hommes à l'égard de l'Avenir, & Reve de l'Auteur à cette Occasion.

L'ENVIE de connoitre l'Avenir est une des plus fortes Passions de l'Esprit Humain. Il est vrai que, dans le langage ordinaire des Hommes, on appelle Sagacité, & Prudence, le bonheur de prévoir des accidens qui peuvent arriver; mais, comme si les lumiéres de la Raison ne leur suffisoient pas, ils tâchent de pénétrer dans l'Avenir par une voie plus courte. La Magie, les Oracles, les Présages, les Jours heureux, & tous les autres Artifices de la Superstition, doivent leur Origine à cette puissante Cause. Animés par ce Principe, qui est fondé sur l'Amour propre, chacun s'intéresse à sa propre fortune, à la conduite de sa vie, au tems & à la nature de sa mort.

Si l'on se rappelle, que nous sommes des

des Agens libres, on trouvera que de pareilles Recherches sont absurdes. Une Action, que nous aurions pû faire ou négliger, est la cause d'une autre qui lui succède; & ainsi tout le train de la vie est enchainé ensemble. La Douleur, la Pauvreté, ou l'Infamie, sont une suite naturelle du Vice & de l'Imprudence; mais, les Bénédictions opposées accompagnent d'ordinaire la Vertu: & il y auroit de l'impiété à prétendre, que notre sort est déterminé. Ce qui augmente beaucoup le plaisir vient de ce qu'il arrive lors qu'on ne s'y attendoit pas; & ce qui redouble la peine vient de ce qu'elle a été prévûë. C'est pour toutes ces Raisons & plusieurs autres, que nous devons être satisfaits de la portion qui nous est accordée, & benir Dieu de ce qu'il a si bien proportionné toutes choses à notre état; en sorte qu'il n'a pas moins déploïé sa bonté infinie dans ce qu'il nous a permis de connoitre, que dans ce qu'il a voulu nous cacher.

Il n'est pas indigne de nous d'observer, que les Recherches superstitieuses dans l'avenir prévalent plus ou moins dans les différentes Parties du Monde, selon que les Arts libéraux & les Sciences y ont fait plus ou moins de Progrès. De-là vient qu'en *Laponie* les Enchantemens magiques subsistent toûjours; que, dans les Endroits les plus reculez de l'*Ecosse*, quelques-uns jouïssent

sent de ce qu'ils appellent la seconde Vûe, & que plusieurs de mes Compatriotes voient quantité de Fées. Cette crédulité est presque générale en *Asie*, & la Science la plus rafinée s'y borne à connoitre les Amuletes, les Talismans, les Nombres occultes, & autres Secrets de cette nature.

Lors que j'étois au *grand Caire*, je fis connoissance avec un bon *Musulman*, qui me promit monts & merveilles, lors qu'il seroit devenu prémier Ministre d'Etat, ce qu'un Docteur très-habile dans les Sciences occultes lui faisoit espérer. Il m'engagea même, à force de sollicitations, d'aller apprendre ma destinée de ce fameux Devin. Il ne m'en coûta qu'une petit somme pour obtenir sa Réponse; mais, il me fit attendre dans un Appartement obscur qu'il eut achevé toutes les Cérémonies qui en devoient être un prélude. J'avois une si grande pente à la Rêverie, même alors, que je m'endormis sur le Sopha, où je m'étois placé, & que j'y eus la Vision suivante, dont il y a peu de jours que j'ai trouvé le détail entre mes Papiers.

Il me sembla d'abord, que j'étois dans une vaste Plaine sans bornes, où toutes les Nations du Monde, distinguées par leurs Habits & leur Langage, étoient assemblées en Corps. La Multitude alloit d'un bon pas, & je me sentis porté à la joindre. Je découvris bientôt quel-

quelques Personnages, qui faisoient la plus belle figure. Plusieurs, qui se distinguoient par la richesse de leur Caftans ou par l'éclat de leur Turbans, coudoïoient tous les autres, & fouloient aux piez ceux qu'ils renversoient en chemin; mais, je fus bien surpris de voir que leur empressement ne servoit qu'à les amener plutôt à un Echafaut, ou qu'à terminer leurs jours avec un Cordon de Soie. Quantité de belles Demoiselles s'avançoient d'un autre côté remplies d'allegrésse; les unes dansoient jusqu'à ne pouvoir plus se tenir debout & être obligées de se coucher par terre; les autres se peignoient le Visage avec des drogues si venimeuses, qu'elles en perdoient le nés. J'entendis à cette occasion une troupe de Gens qui éclattoient de rire à la vûe d'un si triste spectacle. Je voulus tourner la tête pour voir qui c'étoit, & je les vis occupez à se remplir les poches d'Or & de Pierreries; mais, dès qu'ils ne sûrent plus où les mettre, ces misérables, saisis de crainte & d'horreur, desséchérent peu à peu, & moururent de faim en ma présence.

La vûe de toutes ces calamitez me rendit muët pendant quelques Milles. Ce fut alors, que, pour me décharger le cœur, je pris du papier, de l'encre, & une plume, & je couchai par écrit tout ce qui s'est passé depuis dans mon Office de Spectateur. Occupé de

de cette manière à servir le Public, j'eus le chagrin de voir que mes semblables ne me payoient que d'ingratitude. Jamais pauvre Auteur n'a été si exposé aux Attaques des Ecrivains de Brochures, qui marchoient quelquefois tête levée contre moi, mais qui le plus souvent tiroient sur moi à l'abri de quelque Boulevard, ou qui sortoient tout d'un coup de quelque Embuscade. Il y en avoit de toute sorte de Caractères & de Talens; les uns distinguez par des Titres honorables, & les autres en Habits de Livrée: mais, ce qui m'étonna le plus, ce fut d'en voir deux ou trois, entre mes Ennemis, vêtus de Robes noires. Ce n'étoit pas un petit chagrin pour moi de voir quelquefois un Homme m'aborder avec une mine refrognée, & me reprocher que je l'avois satirisé, quoi que je ne l'eusse vû de ma vie, ni même entendu parler de lui. Il en étoit autrement à l'égard des Dames. Plusieurs devenoient mes Ennemies, parce que je ne les avois pas désignées en particulier; & d'autres, sur ce qu'elles s'imaginoient, que mes Traits satiriques, ou plutôt mes Censures, les regardoient. Toute ma Consolation fut de m'entretenir avec une demi-douzaine d'Amis, qui, à ce que j'ai trouvé depuis, ont formé la Cotterie, dont j'ai si souvent parlé dans mes Discours. Je m'étois moqué bien des fois du Chevalier de Coverley au

milieu de mon Rêve: & je me divertis d'autant plus des Galanteries de Mr. HONEYCOMB, lors que nous vinmes ensuite à nous connoitre, que j'avois prévu son Mariage avec la Fille d'un Fermier. Le regret que j'eus de la mort de mes illustres Camarades, mes soucis pour les intérêts du Public, & toutes les calamitez qui s'offroient sans cesse à mes yeux, me faisoient repentir de ma Curiosité, lors que le Magicien entra dans la Chambre, & m'éveilla pour me dire, qu'il alloit commencer ses opérations.

N. B. Tout ce que je viens de rapporter, & qui me fut prédit, ne regarde que le tems passé de ma vie; mais, il ne seroit pas à propos de divulguer ce qui est encore à venir, à moins qu'il ne s'en présente une Occasion plus favorable.



XXXVI. DISCOURS.

Exuerint sylvestrem Animum : Cultuque frequenti,
In quascumque voces Artes, haud tarda sequentur.

VIRG. Georg. L. II. 51.

Si vous les cultivez avec beaucoup de Soin, ils se dépouilleront de leur Naturel sauvage, & ils prendront toutes les Figures que vous voudrez leur donner.

APRÈS avoir lû la Lettre suivante, & vû qu'elle rouloit sur le chapitre de l'Amour, je la donnai à l'habile Casuïste, que j'ai retenu à mon Service, pour travailler à des Spéculations de cette nature. Il me la renvoïa le lendemain, avec ses Remarques, dont j'entretiendrai aujourd'hui le Public.

MR. LE SPECTATEUR,

Lettre de Mlle. DE S. LEGER sur le Caractère de ses deux Amans, avec les Réfléxions d'un Casuïste d'Amour.

„ Sur ce que j'ai appris, que vous avez à votre Service une Personne très-utile, & qui se qualifie de *Casuïste d'Amour*, je m'addresse à vous, dans le cruel embarras où je me trouve, & qui m'alambique la cervelle depuis quelques Mois. J'ai deux Amans, qui sont mes très-humbles Serviteurs, dont l'un m'est assez indifférent, quoi

 „ que

„ que je n'aie aucune aversion pour lui, „ & dont l'autre me tient fort au cœur. „ Le prémier passe pour être un Hom„ me de bon-sens, & du nombre de „ ceux à qui votre Sexe accorde son „ estime. L'autre, qui a le bonheur de „ me plaire, est traité de Fat par les „ Hommes; mais, il est le Favori des „ Dames. Si j'épouse l'Homme de mé„ rite, ainsi qu'on l'appelle, j'obligerai „ mes Parens, & je m'en trouverai „ mieux à l'égard de la Fortune; mais, „ avec mon cher Galant, je me flatte „ de me rendre heureuse, quoi que sans „ aucun Douaire. Je voudrois donc „ vous demander là-dessus, si je dois „ consentir à passer ma vie avec un „ Homme auquel je ne puis rien ob„ jecter, ou avec celui contre qui tou„ tes les objections me paroissent fri„ voles. Je suis déterminée à suivre „ l'Avis de votre Casuïste; & j'ose es„ pérer, que, dans une Affaire aussi sé„ rieuse que celle du Mariage, il ne „ voudroit pas m'y engager contre „ mon Inclination. Je suis, &c.

Fanchon de S. Leger.

P. S. „ Au reste, j'oubliois de vous „ dire, que mon beau Monsieur est le „ plus complaisant de tous les Hom„ mes, & qu'il est toûjours de mon A„ vis; au lieu que l'autre s'imagine a„ voir autant d'esprit que moi; qu'il ne „ caresse jamais mon petit Chien de

„ Bou-

„ Boulogne, & qu'il a même l'insolence
„ de me contredire lors qu'il croit que
„ j'ai tort. Il y a environ une demiheu-
„ re, qu'il a soutenu en ma présence,
„ qu'une Mouche sur le Visage est une
„ Marque infaillible d'un Bouton.

Persuadé, qu'il est de mon Devoir de me ranger plutôt à l'Avis des Parens qu'à celui de la Fille, je vais présenter ici à ma belle Correspondante quelques Réfléxions, qui peuvent la disposer à suivre la volonté de ceux à qui elle doit obéïr; & la convaincre en même tems, qu'il n'est pas impossible qu'elle n'ait un jour de l'amitié pour celui qu'elle a regardé jusques-ici avec indifférence: Ou, pour me servir d'un ancienne Maxime reçue dans les Familles, que, *si elle se marie prémiérement, l'Amitié viendra dans la suite.*

La seule objection, qu'elle paroit insinuer contre l'honnête Gentil-homme qu'on lui propose, est son manque de complaisance, quoi que, s'il lui en témoignoit un peu, il me semble qu'elle voudroit bien le païer de retour. Je conclus de-là, malgré tout ce qu'ils en peuvent dire l'un & l'autre, qu'ils sont meilleurs Amis dans le fond, qu'ils ne s'imaginent. On ne sauroit presque déterminer si l'Amour se plait davantage à causer de la joie, que du chagrin. Que Mlle. DE St. LEGER rentre en elle-même, pour voir si elle ne se fait pas une secrete vanité d'exposer ces

Homme de Bon-Sens à paroitre ridicule. A-t-elle jamais eu plus de satisfaction, que lors qu'elle s'est conduite d'une maniére à le mettre au désespoir, & à l'obliger de se pendre? Ou, sa joie est-elle jamais si vive, que lorsqu'elle croit l'avoir amené sur le bord d'un Précipice ou de quelque Ruisseau? Qu'elle pense d'ailleurs, que son Amant pourroit bien avoir remarqué ses petits tours, & qu'il ne cherche qu'à lui rendre la pareille. Je me souviens d'une jolie Demoiselle, pleine de feu & de vivacité, qui traita un Etudiant de ma connoissance, tout nouvellement revenu d'*Oxford*, & qui promettoit beaucoup, ni plus ni moins que s'il avoit été un *Barbare*. La semaine après qu'elle l'eut enlacé, elle prit une pincée de Tabac en poudre dans la Boëte de son Rival, & lui toucha peut-être le petit doigt. Elle devint ennemie jurée des Arts & des Sciences, & à-peine écrivit-elle jamais une Lettre, sans qu'elle affectât de mal-orthographier son Nom. Pour être à deux de jeu avec elle, le jeune Etudiant, qui ne manquoit pas de génie, se mit à railler les Coquettes, & à tourner en ridicule ces Hommes spirituels de la Ville, qui rafinent sur les plaisirs, dont elle faisoit tant de cas. Après s'être ainsi piquotez l'un l'autre l'espace de cinq Mois, elle lui donna un Rendez-vous à quatre-vingt Milles de *Londres*. Mais, accoûtumé

tumé qu'il étoit à ses Fredaines, il prit une Route opposée. Cependant, ils se rencontrérent, ils se querellérent, & au bout de quelques jours ils se mariérent ensemble. Leurs hostilitez passées ne servent aujourd'hui qu'à leur divertissement: & ils n'ont retenu de l'Amour, que ce qu'il y a de plus raisonnable.

Les Femmes, qui ont été quelque tems mariées, & qui ne se piquent pas de voir à leur suite une foule d'Admirateurs, trouvent leur satisfaction à posséder le cœur d'un seul Homme. Je sai bien, que les jeunes Filles ont d'autres idées, & qu'elles ne se bornent pas-là. Mais, lorsque l'âge les a guéries de leur vanité naturelle, & les a rendues discretes, leur Amitié se fixe à son propre objet. De-là vient sans doute, qu'on voit plus de Maris avoir de la tendresse pour leurs Femmes qui ont passé la fleur de leur beauté, qu'il ne s'en trouve de ceux qui les aiment dans le tems qu'elles jouïssent de tout son éclat. Mes Lecteurs peuvent appliquer, s'ils veulent, cette observation à l'autre Sexe.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir la nécessité qu'il y a que le Mari & la Femme aïent un seul & même intérêt en vûe, & qu'ils travaillent de concert à l'Education de leurs Enfans; mais, j'observerai en passant, que les Personnes mariées ont plus d'ardeur dans leur

Amitié & dans leur Haine, que celles qui ne le font pas. Les faveurs & les obligations mutuelles, qu'on doit supposer être plus grandes dans cet état que dans tout autre, ne peuvent que remplir d'une forte reconnoissance les Ames nobles & généreuses. Leur ressentiment ne peut être aussi que plus vif, lorsqu'elles se croient méprisées ou mal-traitées de la part d'une Personne, de qui elles avoient mérité beaucoup.

D'ailleurs, Mlle. DE St. LEGER doit prendre garde, que, s'il y a plusieurs défauts cachez avant le Mariage, il y a de même plusieurs bonnes qualitez qui ne se découvrent qu'ensuite.

On peut ajouter à ceci l'effet ordinaire de la coûtume & d'une longue habitude à se voir, qui produit l'amitié & la bienveillance entre deux Personnes. Je me souviens d'une Remarque fort délicate d'un de mes Amis, qui croit qu'on peut être sur, qu'une Femme aime son Mari, lorsqu'elle emploie ses expressions, qu'elle répete ses contes, & qu'elle imite ses maniéres d'agir. Cette Imitation donne un secret plaisir à tous ceux qu'elle regarde, parce qu'elle cache une flaterie sans art, & qu'elle favorise beaucoup le Principe dominant de l'Amour-propre. Il est certain, que les Personnes mariées, qui ont entre elles une Estime réciproque, ne contractent pas seulement l'air & la

ma-

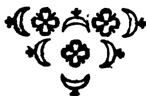
maniére de parler l'une de l'autre, mais aussi le même tour d'Esprit & les mêmes idées. Quelques-uns vont même si loin, qu'ils prétendent, que les traits du visage du Mari & de la Femme viennent à se ressembler avec le tems. Que ma belle Correspondante se figure donc, qu'au bout de deux ou trois années, l'honnête Gentil-homme, qu'on lui propose, aura plusieurs de ses traits; ce qu'elle ne doit pas attendre de son beau Monsieur, qui est trop plein de sa chère Personne, pour en vouloir imiter une autre. J'en appelle même à son jugement, afin qu'elle décide si la Personne qui lui ressemblera le mieux, ne sera pas la plus belle.

Nous avons un Exemple, digne de Remarque, & qui ne convient pas mal à nôtre Sujet, dans l'Histoire du Roi EDGAR, que je m'en vais rapporter ici, & dont ma belle Correspondante aura la bonté de se faire l'Application.

* Ce grand Monarque, qui est si fameux dans notre Histoire, fit un Voïage à travers son Royaume, & devint amoureux de la Fille d'un certain Duc, qui passoit pour la plus grande Beauté du Siècle, & qui demeuroit près de *Winchester*. Sa passion & ses importunitez auprès de la Duchesse furent si vives, qu'elle lui promit de lui amener

* Voyez ce que Mr. DE RAPIN en dit dans son *Hist. d'Angleterre*, Tome I. pag. 362.

ner sa Fille, d'abord qu'il feroit couché, quoi qu'elle détestât dans le fond de son ame une action si criminelle. Dès que la nuit fut venue, elle prit une de ses Démoiselles, & la fit glisser dans la chambre du Roi. Cette jeune Fille n'étoit pas dèsagréable, & ne manquoit pas d'adresse pour se prévaloir de cette occasion, & s'en servir à l'établissement de sa Fortune. En effet, elle plut tant au Roi, que, lorsqu'elle témoigna quelque envie de se retirer avant le jour, il ne voulut jamais le permettre. De sorte que, réduite à la néceffité de se découvrir, elle s'y prit d'une manière si jolie, que le Roi en fut charmé, qu'il l'amena avec lui, qu'il la combla de biens, qu'il en fit son prémier Ministre d'Etat, & qu'il lui fut toûjours fidèle, sans avoir aucune autre Maîtresse, jusqu'à ce qu'il épousa la belle Elfride.



XXXVII. DIS-

XXXVII. DISCOURS.

Interea longum Cantu solata Laborem
Arguto Conjux percurrit Pectine Telas.
Virg. Georg. L. I. 293.

Pendant que sa Femme s'occupe à faire des Toiles sur le Métier, & qu'elle adoucit par ses Chansons la Longueur de son Travail.

Mr. le Spectateur,

„ J'AI deux Niéces sous ma direction, „ qui courent si souvent par la Vil- „ le, d'un côté & d'autre, que je ne „ sai où les prendre, lorsque j'en aurois „ besoin. Elles emploient tout leur „ tems à s'habiller, à boire leur Thé, „ à rendre ou à recevoir des Visites; „ & vont se coucher aussi fatiguées „ pour n'avoir rien fait, que je le suis „ moi-même après avoir piqué un Ju- „ pon tout entier. Le seul tems, au- „ quel on peut dire qu'elles ne sont „ point oisives, est celui qu'elles met- „ tent à lire vos Discours: &, puis „ que vous les destinez au Service de „ la Vertu, je vous prie d'y vouloir „ recommander l'Art de maniér l'Ai- „ guille, qui est negligé depuis bien „ des années. Les heures, qu'on perd „ aujourd'hui à s'ajuster, à la Comé- „ die, en Visites, & autres Occupations

Lettre sur ce que les Ouvrages à l'Aiguille sont fort negligés par les Dames *Angloises*; avec les Réflé-xions de l'Auteur pour en rétablir la Mode.

„ de cette nature, s'emploïoient, du
„ tems de ma jeunesse, à écrire des
„ Recettes, ou à faire des Lits, des
„ Chaises, & des Tentures de Tapisse-
„ rie, pour l'Usage de la Maison. Pour
„ moi, il y a cinquante ans, que je m'ex-
„ erce aux Ouvrages de l'Aiguille; &
„ je ne la quitte jamais qu'à regret. Le
„ cœur me saigne de voir deux gran-
„ des Fainéantes, bouffies d'Orgueil,
„ passer une après-dinée entière à hu-
„ mer du Thé, dans une Chambre
„ tendue par l'Industrie de leur Bis-
„ aïeule. Je vous conjure, Monsieur,
„ de vouloir prendre sous votre Pro-
„ tection le mystérieux & louable Mé-
„ tier de la Broderie: &, puisque vous
„ avez beaucoup de cette noble Vertu
„ qui regnoit dans le dernier Siécle,
„ je vous prie de redoubler vos Soins
„ pour la Réforme de celui-ci. Je
„ suis, &c.

Pour obéir aux Ordres de ma vénérable Correspondante, j'ai bien pesé le grand Sujet dont elle vient de m'entretenir, & je me flatte que toutes les Dames *Angloises*, convaincues par mes Raisons, ne paroitront plus, aussi tôt que leur Deuil sera passé, qu'ornées des Ouvrages de leurs propres Mains.

Quelle agréable Occupation ne doit-ce pas être pour le beau Sexe, que leur Modestie naturelle, & la Tendresse des Hommes à leur égard, exemtent du soin des Affaires publiques, d'imiter les

les Fruits & les Fleurs, de transplanter, pour ainsi dire, toutes les beautez de la Nature dans leurs Ajustemens, & de créer un nouveau Monde dans leurs Chambres & leurs Cabinets! Quel plaisir ne doit-ce pas être pour elles de se promener à l'ombre des Bocages qu'elles ont planté elles-mêmes, & de contempler ces Héros, qu'elles ont tué avec la pointe de leurs Aiguilles; ou ces petits CUPIDONS, qu'elles ont mis au monde sans aucune douleur!

C'est le plus beau champ, si je ne me trompe, où une Dame puisse exercer son génie; & il seroit à souhaiter, que plusieurs d'entre elles, qui ont écrit, se fussent plutôt amusées aux Ouvrages de Tapisserie, qu'à faire des Vers. Celles, qui aiment les Pastorales, peuvent donner carrière à leur Imagination dans les Païsages, & placer des Bergers reduits au déséspoir sous des Saules tissus de soie, ou les noïer dans un Ruisseau de Moire. Celles, qui écrivent des Poëmes Héroïques, peuvent tracer des Batailles sur le Canevas avec le même succès, & les enflammer avec de la soie cramoisi. Celles-là même, dont la Veine se borne à une Chanson ou à une Epigramme, peuvent placer bien des traits vifs & piquans dans les points d'une Bourse, & réünir mille graces dans une paire de Jarretiéres.

Supposé même, qu'il y eût quelque jeune Démoiselle, qui manquât de génie

pour s'acquiter de ce travail, & s'en tirer avec honneur; malgré tout cela, je lui conseille de s'y appliquer, quand ce ne seroit que pour se mettre à l'abri du péril où l'Oisiveté l'engageroit.

Un autre Motif, qui doit porter les Dames à s'occuper à des Ouvrages de cette nature, est que, par ce moïen, elles évitent la Médisance, qui regne d'ordinaire autour des Tables à Thé ou à Caffé, & dans toutes les autres scènes d'une Vie oisive. Pendant qu'elles travaillent à former des Oiseaux & des Bêtes à quatre piés, il sera permis à leurs Voisins d'être les Peres de leurs propres Enfans. Les *Whigs*, & les *Torys*, ne feront presque jamais le sujet de leurs Conversations, lorsqu'il ne s'agira que de savoir, si le bleu ou le rouge quadreroit mieux dans un certain endroit de leur Canevas. SOPHRONIE n'auroit-elle pas fait plus d'honneur à notre Général, si, au lieu de s'emporter avec tant de violence contre ceux qui ont le cœur *François*, elle eût tracé sur une Tapisserie la fameuse Bataille de *Blenheim*?

La troisieme Raison que j'alléguerai, pour soutenir ma Thèse, est fondée sur le Profit qui revient aux Familles, où ce petit Exercice est encouragé. En effet, les Dames évitent, non seulement par-là bien des dépenses inutiles, mais elles font un gain réel & solide. Quel

éloge

éloge ne seroit-ce pas pour une vénérable Matrone, si l'on grayoit sur son tombeau, „ qu'elle a représenté sur de „ belles Tapisseries de haute lisse toutes „ les Histoires de la Bible; &, qu'a„ près en avoir fait trois cens Verges, „ pour couvrir les murailles de sa Mai„ son, elle est morte dans un âge fort „ avancé? „

En conséquence de tout ce qui est marqué ci-dessus, je soumets très humblement, à toutes les Meres qu'il y a dans la *Grande-Bretagne*, les Propositions suivantes:

I. Qu'aucune jeune Demoiselle ne puisse recevoir les Visites de son prémier Amant, si elle n'est parée d'un Habit en broderie de sa façon.

II. Qu'à l'entrée de chaque nouveau Domestique dans la Maison, elle soit obligée de paroître du moins avec un devant de Corps tout neuf.

III. Qu'aucune ne soit actuellement mariée, jusqu'à ce qu'elle ait cousu son Trousseau avec toutes ses dépendances, sans en excepter le petit Manteau destiné à l'usage d'un Garçon.

Ces Loix, éxècutées à la rigueur, rétabliroient bientôt, si je ne me trompe, l'Art presque annéanti des Ouvrages à l'Aiguille, & rendroient nos jeunes Demoiselles fort habiles de leurs doigts.

Il y avoit autrefois une Coûtume en *Grece*, dont HOMERE nous parle, & dont

dont je me flatte, que mes belles Compatriotes voudront bien profiter. Une Veuve ne pouvoit pas admettre, sans indécence, un second Mari, jusqu'à ce qu'elle eut tissu de ses mains un Drap mortuaire pour son défunt Seigneur, ou son plus proche Parent. Fondée sur cet Usage, la chaste PENELOPE ne crut pas plutôt qu'ULYSSE avoit péri en Mer, qu'elle se mit à filer une Toile pour servir à LAERTE, le Pere de son Epoux. Quoique cet Ouvrage soit très fameux, dans la crainte que plusieurs de nos Dames n'en ignorent les circonstances, je vais les rapporter ici telles qu'HOMERE nous les donne par la bouche d'un des Amans de PENELOPE.

* „ Elle nous amuse tous, *dit-il*, de „ belles espérances: elle promet à chacun de nous, en envoyant messages „ sur messages; & elle pense tout le „ contraire de ce qu'elle promet. Voici „ le dernier tour dont elle s'est avisée. „ Elle s'est mise à travailler dans son „ Appartement à une Toile très fine & „ d'une immense grandeur, & nous a „ dit à tous: *Jeunes Princes, qui me pour-* „ *suivez en Mariage, puisque le divin* U- „ lysse *n'est plus, attendez, je vous prie,* „ *& permettez que Je ne pense à mes Nôces,* „ *qu'après que j'aurai achévé cette Toile, que* „ *j'ai*

* Voïez l'*Odyssée* Liv. II. pag. 70. de la Trad. de Mad. DACIER. impr. à *Amsterdam* en 1717.

„ *j'ai commencée: il ne faut pas que tout*
„ *mon Ouvrage soit perdu. Je la prépare*
„ *pour les funerailles de* Laërte, *quand la*
„ *Parque cruelle l'aura livré à la Mort, afin*
„ *qu'aucune Femme des Grecs ne vienne me*
„ *faire des Reproches, si j'avois laissé sans*
„ *Drap mortuaire, fait de ma main, un*
„ *Homme si cher, & qui possédoit tant de*
„ *biens.* C'est ainsi qu'elle parla, &
„ nous nous laissâmes amuser par ses pa-
„ roles. Le jour, elle travailloit avec
„ beaucoup d'assiduité, mais la nuit,
„ dès que les torches étoient allumées,
„ elle défaisoit ce qu'elle avoit fait le
„ jour. Cette Ruse nous a été cachée
„ trois ans entiers; mais, enfin, la qua-
„ trième année étant venuë & presque
„ finie, une de ses Femmes, qui étoit
„ de la confidence, nous à avertis de
„ ce Complot: nous-mêmes nous l'avons
„ surprise, comme elle défaisoit cet Ou-
„ vrage admirable; & nous l'avons for-
„ cée, malgré elle, de l'achever. „



XXXVIII. DIS-

XXXVIII. DISCOURS.

Dicite Iö Pæan, & Iö bis dicite Pæan:
Decidit in Casses Præda petita meos.
Ovid. Art. Amat. L. II. 1.

Courage, mes Amis; rejouïssez-vous avec moi: la Proie, que j'avois si long tems poursuivie, est enfin tombée dans mes Filets.

Mr. le Spectateur,

Lettre sur les Qualitez nécessaires, pour rendre un Mariage heureux.

„ PUISQUE vous avez publié en „ dernier lieu mon Rapport sur „ Mlle. Fanchon de S. Leger, où „ j'ai observé, que l'Amour vient après „ le Mariage; je me flatte, que vos Lec„ teurs seront convaincus de cette Vé„ rité, que, si l'Amour produit d'ordi„ naire le Mariage, il arrive souvent, „ que le Mariage produit l'Amour.

„ Peut-être faut-il plus de Vertus, „ pour faire un bon Mari ou une bon„ ne Femme, que n'en demande le Ca„ ractére le plus distingué, & le plus „ brillant, qu'il y ait au Monde.

„ Il semble que la Prudence est „ d'une absolue Nécessité. Aussi voit-on, „ que les meilleurs Maris ont toûjours „ été les plus renommez pour cette „ Vertu. Homere, qui nous trace, „ en la Personne d'Ulysse, le par„ fait Modéle d'un Homme prudent, „ afin

„ afin qu'il n'y manquât rien, le loue
„ de sa constante Fidélité à l'égard de
„ sa chère PENÉLOPE. Ce Héros la
„ poussa même si loin, qu'il rejetta les
„ Embrassemens d'une Déesse; & que,
„ pour me servir de l'expression du meil-
„ leur de tous les Auteurs Païens, *il pré-*
„ *féra sa Vieille à l'Immortalité* *.

„ La Vertu est un autre ingrédient né-
„ cessaire, pour rendre le Mariage heu-
„ reux, en ce qu'elle produit naturelle-
„ ment la constance & l'estime entre les
„ deux Personnes intéressées. C'est ainsi
„ que BRUTUS & PORCIA se distinguè-
„ rent de tous ceux qui vivoient de leur
„ tems, par leur Vertu & leur Affection
„ mutuelle.

„ Le bon Naturel n'est pas moins re-
„ quis dans l'Etat du Mariage; puisque
„ sans cela il y a mille & mille occa-
„ sions, qui peuvent le rendre amer.
„ Lorsque la grandeur d'Ame est join-
„ te à cette aimable qualité, elle attire
„ l'admiration & l'estime de tout le
„ mon-

* *Vetulam suam prætulit Immortalitati.* Je ne sai d'où l'Auteur *Anglois* a tiré ces mots, ni qui est ce fameux Païen, auquel il donne un si grand éloge. Mais, s'il veut indiquer par-là *Ciceron*, comme il me le semble, il pourroit bien avoir fait une petite équivoque, & avoir mis *Vetulam*, au lieu d'*Ithacam*. Voici du moins de quelle maniere CICERON s'exprime *Lib. II. de Legib.* c. 1. à la fin: *Siquidem etiam ille sapientissimus Vir*, Ithacam *ut videret, Immortalitatem scribitur repudiasse.* L'Orateur fait sans doute allusion à ce qu'HOMERE en dit dans le 1. Liv. de l'*Odyssée*: & c'est à quoi l'Auteur *Anglois* auroit pû s'en tenir.

„ monde. C'est ainsi que CESAR, qui
„ n'étoit pas moins remarquable par sa
„ haute fortune & sa valeur, que par son
„ humanité, gagna les cœurs du Peuple
„ *Romain*, lorsque, malgré la coûtume
„ opposée, il prononça l'Oraison funebre
„ de sa prémiére & plus chére Femme.

„ Le bon Naturel ne suffiroit pas,
„ s'il n'étoit constant & uniforme, sou-
„ tenu d'une Humeur toûjours égale,
„ qui ne doit jamais se perdre dans
„ une Amitié contractée pour toute la
„ Vie. Il faut qu'un Homme soit en
„ paix avec lui-même, avant qu'il le
„ puisse être avec sa chére Moitié. SO-
„ CRATE, & MARC AURELE, qui, par
„ la force de la Philosophie, avoient
„ domté leurs passions & calmé leurs Es-
„ prits, sont renommez pour avoir été
„ de bons Maris, quoique le prémier fût
„ uni avec XANTIPPE, & l'autre avec
„ FAUSTINE. Si l'Epoux & l'Epouse
„ vouloient s'accoûtumer la prémiére
„ année de leur Mariage à supporter
„ leurs défauts mutuels, ils seroient pres-
„ que arrivez au but, & ils pourroient vi-
„ vre heureux le reste de leurs jours.
„ Cette douceur, cette complaisance
„ reciproque, étoit finement insinuée
„ dans les Cérémonies que les Païens ob-
„ servoient à leurs Nôces, & dans les
„ Sacrifices qu'ils offroient alors à JU-
„ NON, en ce qu'ils arrachoient le Fiel
„ des Victimes, & qu'ils le jettoient der-
„ riére l'Autel.

„ Pour

„ Pour conclusion, je vais citer un „ passage de l'*Histoire naturelle du Comté* „ *de Stafford*, que le Dr. PLOTT à pu- „ bliée. Outre qu'il ne quadre pas mal „ au sujet, il servira, non seulement à „ remplir votre Feuille volante, mais „ peut-être même qu'il me donnera „ occasion, si le cœur m'en dit, de „ vous en fournir une autre; puisque „ j'ai par devers moi un ancien Regître „ du Lieu marqué ci-dessous „

Le Chevalier PHILIPPE DE SOMERVILE tenoit en Fief, des Comtes de *Lancastre*, les Seigneuries de *Whichenovre*, de *Scirescot*, de *Ridware*, de *Neberton*, & de *Cowlée*, toutes dans le Comté de *Stafford*, sous une redévance mémorable, & qui est exprimée en ces termes: Ledit Chevalier PHILIPPE aura, tiendra, & conservera, une Flêche de Lard, penduë dans la grande Salle de *Whichenovre*, prête & en bon état dans toutes les saisons de l'Année, excepté en Carême, pour être donnée à tout Homme ou à toute Femme mariez, au bout d'un An & un Jour après leur Mariage, de la maniére suivante.

Toutes les fois qu'un tel Homme viendra en personne demander le Lard, il s'adressera au Receveur ou au Concierge de la Seigneurie de *Whichenovre*, & lui parlera en ces termes.

Receveur, ou Concierge, je vous signifie, que je suis venu pour moi-même demander une Flèche de Lard, pendue dans

dans la Salle du Seigneur de *Whichenovre*, suivant la forme requise.

Ce Rapport ouï, le Receveur ou le Concierge lui assignera un Jour, auquel il promettra sur sa foi de revenir & d'amener avec lui deux de ses Voisins. Cependant, ledit Receveur prendra avec lui deux de ceux qui ont des francs Fiefs dans la Seigneurie de *Whichenovre*, & ils iront tous trois à la Seigneurie de *Rudlow*, qui appartient à ROBERT KNIGHTLEYE, & y sommeront ledit *Knightleye*, ou son Receveur, de se rendre à *Whichenovre* au Jour assigné, dès la pointe du jour, avec sa Voiture, c'est-à-dire un Cheval & une Selle, un Sac & une Pique, pour transporter, à ses fraix & dèpens, ladite Flêche de Lard, avec le Blé qu'on y doit joindre, hors du Comté de *Stafford*. Ensuite, ledit Receveur & les deux possesseurs de francs Fiefs sommeront tous les Fermiers de ladite Seigneurie de se trouver au jour marqué à *Whichenovre*, pour s'y acquiter du service qu'ils doivent à la Flêche de Lard. Ce jour venu, tous les intéressez se rendront au Portail de la Seigneurie de *Whichenovre*, où, depuis le lever du Soleil jusques à Midi, ils attendront celui qui doit avoir le Lard. Après son arrivée, on distribuera des Guirlandes à tous ceux qui doivent être de la Cérémonie, & on le conduira, au son des Trompétes, des Tambourins, & au-

autres Instrumens, jusques à la porte de la Salle, où il trouvera le Seigneur de *Whichenovre*, ou son Maître d'Hôtel, prêt à délivrer la Flèche de Lard en la manière qui suit.

Il s'informera de celui qui la demande, s'il a amené avec lui deux de ses Voisins; à quoi le Demandeur répondra, *Les voici tout prêts.* Là-dessus, le Maître d'Hôtel fera prêter serment à ces deux Hommes, qu'ils diront la vérité sur ces trois points, savoir: Si le Demandeur est marié, ou s'il l'a été; si, depuis son Mariage, il s'est écoulé une Année & un Jour, enfin, s'il est de condition libre ou servile? S'ils jurent pour l'affirmative, alors on dépendra la Flèche de Lard, qui sera mise, à la porte de la Salle, sur un Demi-Setier de Froment, & autant de Seigle. Ensuite, le demandeur se mettra à genoux, avec sa main droite sur un Livre posé sur le Lard & le Grain, & jurera en ces termes:

„ Sachez, Mr. le Chevalier PHILIPPE DE SOMERVILLE, Seigneur de „ *Whichenovre*, qui êtes le Donateur „ de ce Lard, que moi *A.* depuis que „ j'ai épousé *B.* pour ma Femme, que „ je l'ai euë en ma garde & à ma vo„ lonté, pendant une Année & un Jour „ après notre Mariage, je n'aurois pas „ voulu la troquer pour une autre plus „ jolie ni plus laide, plus riche ni plus „ pauvre, non pas même pour une

„ de

„ de plus haute naiſſance, ſoit endor-
„ mie ou éveillée, ni en aucun tems,
„ & que, ſi ladite *B.* & moi étions ſeuls
„ au Monde, je la prendrois pour ma
„ Femme préférablement à toutes les
„ autres, de quelque condition qu'elles
„ fuſſent, bonnes ou mauvaiſes. Ainſi
„ Dieu m'aide & tous les Saints, cet-
„ te Flêche de Lard & toutes les au-
„ tres „

Ses deux Voiſins jureront auſſi, qu'ils croient de bonne-foi, qu'il a dit la vérité. D'ailleurs, ſi par leur témoignage il ſe trouve que l'Homme ci-deſſus nommé eſt de condition libre, on lui donnera un Demi-Setier de Froment avec un Fromage; mais, s'il eſt de condition ſervile, il n'aura qu'un Demi-Sétier de Seigle ſans Fromage. Alors, KNIGHTLEYE, Seigneur de *Rudlow*, ſera appellé pour tranſporter toutes les choſes ſuſdites: ledit Grain ſera mis ſur un Cheval, & ledit Lard au-deſſus; celui, à qui le Lard appartient, montera ſur ſon Cheval, s'il en a un, & prendra le Fromage devant lui; mais, s'il n'en a point, le Seigneur de *Whichenovre*, lui en fournira un avec une Selle, juſqu'à ce qu'il ſoit hors de ſa Terre. C'eſt ainſi qu'ils partiront de *Whichenovre*, avec le Grain & le Lard, qui paſſeront devant celui qui les a gagnez, au Son des Trompettes, des Tambourins, & autres Inſtrumens de Muſique. Tous les Fermiers de *Whichenovre*, l'ac-

com-

compagneront jusqu'à ce qu'il soit hors des limites de ladite Seigneurie, & ils reviendront ensuite, à la réserve de celui qui doit faire le transport & le voïage hors du Comté de *Stafford*, aux dépens de son Seigneur de *Whichenovre*.

XXXIX. DISCOURS.

——— Perjuria ridet Amantum.
Ovid. Art. Amat. L. I. 635.

Il se moque des Parjures des Amans.

Mr. le Spectateur,

„ Suivant ma Promesse, quoiqu'elle ne fut que conditionelle, je vous envoie une Liste de plusieurs Personnes, qui de tems en tems ont demandé la Flêche de Lard du Chevalier Philippe de Somervile ou de ses Hèritiers, telle qu'on la trouve dans un ancien Manuscrit intitulé, *Regître de la Salle de* Whichenovre, *& de la Flêche de Lard qu'on y tient toûjours prête.*

Extrait du Regître de la Salle de *Whichenovre.*

„ On voit à la tête de ce Regître la Loi ou l'Institution en forme, comme vous venez de la publier: Elle est suivie de deux Statuts, qui lui servent de Commentaire, & dont voici la Substance: que la Femme prêtera le Serment aussi-bien que le Mari, avec les différences requises; & que les

„ Juges examineront les Témoins, tantôt
„ l'un, tantôt l'autre ou même à part,
„ s'ils le trouvent à propos. Les Cas par-
„ ticuliers, que je vais rapporter, vien-
„ nent ensuite.

„ *Le Chevalier* AUBRY DE FALSTAFF,
„ *Fils du Chevalier* JEAN FALSTAFF,
„ *& Dame* GRIMAUDE *sa Femme, furent*
„ *les premiers qui demandérent la Flèche de*
„ *Lard, après qu'il eut corrompu deux Amis*
„ *de son Pere, qui rendirent un faux té-*
„ *moignage en sa faveur, & lui firent ainsi*
„ *gagner ledit Lard. Mais, sur ce que lui*
„ *& sa Femme vinrent aussitôt à disputer*
„ *entre eux de quelle manière ils l'appréte-*
„ *roient, il leur fut ôté par l'ordre des Ju-*
„ *ges, & pendu de nouveau dans la Salle.*

„ ALISON, *Femme d'*ETIENNE
„ ROUSSEAU, *amena sondit Mari avec*
„ *elle, & après s'être fort louée de son bon*
„ *naturel & de sa complaisance à son égard,*
„ *elle ajouta, qu'elle ne doutoit point qu'il ne*
„ *fût prêt à témoigner la même chose en sa*
„ *faveur. Là dessus ledit* ROUSSEAU
„ *secoua la tête; ce qui obligea sa Femme à*
„ *se retourner tout d'un coup vers lui, & à*
„ *lui donner un bon Souflet.*

„ PHILIPPE DE CHANCELES, *après*
„ *avoir mis la main sur le Livre, lorsqu'il*
„ *en vint à cet endroit*, Si elle & moi é-
„ tions seuls dans le Monde, *sentit un se-*
„ *cret Remors, qni l'obligea de s'esquiver*
„ *au plus vîte.*

„ *Sur ce que* RICHARD DE POINTAI-
„ ME, *qui étoit un Courtisan & un Hom-*

„ me

„ *me fort-poli, parut hésiter à ces mots,*
„ après notre Mariage, *on le pria de vou-*
„ *loir s'expliquer. Mais, au lieu de répon-*
„ *dre directement à la question, il s'étendit*
„ *sur la grande complaisance qu'il avoit euë*
„ *pour sa Femme lorsqu'il lui faisoit la*
„ *cour; & protesta, qu'il ne lui avoit jamais*
„ *donné le moindre chagrin, l'espace d'une*
„ *Année & d'un Jour* avant *leur Mariage;*
„ *ce qu'il croïoit revenir à la même chose.*
„ Rejetté.

„ *Après que* JOCELIN JOLLY, *Ecuïer,*
„ *eut démontré, par des Témoins irrépro-*
„ *chables, que lui & sa Femme avoient con-*
„ *servé une entière affection l'un pour l'autre*
„ *tout le prémier Mois de leur Mariage,*
„ *qu'on appelle communément* le Mois su-
„ cré, *on voulut bien lui accorder par gra-*
„ *ce une Tranche de Lard:*

„ Il se passa bien des années, à ce que
„ le Regître marque ici, avant qu'au-
„ cun Demandeur se présentât à la Salle
„ de *Whichenovre;* en sorte qu'on auroit
„ cru que tout le Païs à la ronde étoit
„ devenu *Juif,* tant l'envie que l'on
„ témoignoit pour la Flêche de Lard
„ étoit petite.

„ Le premier Couple, qui parut en-
„ suite, n'auroit pas manqué de l'obte-
„ nir, si l'un des Témoins n'avoit dé-
„ posé, qu'étant à diner un Dimanche
„ avec le Demandeur, sa Femme, qui
„ s'asseïoit à l'Eglise au-dessous de celle
„ de l'Ecuïer de la Paroisse, avoit lâché
„ quelques mots, pour insinuer que

„ son Mari méritoit bien le titre de
„ Chevalier, & que celui ci avoit re-
„ pliqué avec émotion, *Nargue de vous.*
„ Après que les Juges eurent examiné
„ à fond ce rapport, ils déclarérent
„ qu'une telle conduite marquoit une
„ ambition déraisonnable dans la Fem-
„ me, & une indigne colére dans le
„ Mari.

„ Le Regître nous avertit, qu'une Fem-
„ me ne se trouva pas dûement quali-
„ fiée, sur ce qu'elle dit, en parlant de
„ son Mari, *Le bon Dieu le pardonne.*

„ Il est aussi remarquable, qu'un
„ Couple fut rejetté sur la déposition
„ d'un de leurs Voisins, qui témoigna
„ que la Dame avoit dit une fois à son
„ Mari, qu'*elle reconnoissoit qu'il étoit de son*
„ *devoir d'obéir*, & qu'il avoit repliqué
„ là-dessus, *Oh! ma Chére, vous n'avez*
„ *jamais tort.*

„ La violente passion d'une Dame,
„ pour son Chien de Boulogne, le ren-
„ voi d'une vieille Servante par une au-
„ tre, le Compte d'un Cabaretier déchi-
„ ré par la Femme, & celui de l'Apo-
„ ticaire mis en piéces par le Mari, une
„ Querelle sur le biseau de Pain, des
„ Dinez gâtez pour avoir trop attendu,
„ & le retour au Logis à des heures in-
„ dues de la nuit, sont autant de sujets
„ qui ont causé la Rejection de quelques
„ vingtaines de Demandeurs, dont les
„ Noms se trouvent couchez dans le
„ Regître.

„ Sans

„ Sans spécifier tous les Cas qu'on y
„ voit, je me bornerai à observer, que
„ la Sentence rendue contre un certain
„ GERVAIS LE CHASSEUR porte,
„ qu'*il auroit pû mêler du Lard avec ses*
„ *Oeufs, s'il n'avoit pas autrefois grondé sa*
„ *Femme sur ce qu'ils étoient trop cuits.*
„ D'ailleurs, la Déposition contre DO-
„ ROTHÉE PEUFAIT est conçue en
„ ces termes: *Qu'elle avoit si bien usur-*
„ *pé le pouvoir de gouverner le Feu de Char-*
„ *bon de Pierre, quoique son Mari prétendit*
„ *au Droit de le remuër, qu'elle ne permettoit*
„ *pas volontiers que le Fourgon tombât en*
„ *d'autres mains que les siennes.*

„ Je ne trouve, dans cette prémière
„ Centurie, que deux Couples, qui
„ aïent emporté la Flêche de Lard. Le
„ prèmier étoit un Capitaine de Vais-
„ seau & sa Femme, qui ne s'étoient
„ point vûs depuis le jour de leur Ma-
„ riage jusques à celui auquel ils insinué-
„ rent leur Prétention. L'autre étoit
„ un honnête Couple du voisinage. Le
„ Mari, d'un naturel paisible, avoit
„ fort bon-sens, & la Femme étoit
„ muette.

XL. DISCOURS.

Sic cùm transierint mei
Nullò cum Strepitu Dies,
Plebeius moriar senex.
Illi Mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

SEN. in Thyeste, vs. 367.

C'est ainsi qu'après avoir passé mes Jours sans Eclat & sans Bruit, je mourrai dans un Age fort avancé, & dans l'Etat de Plebeïen. Celui, qui passe la Vie d'une manière à être connu de tout le Monde, & qui ne se connoit pas lui-même, doit s'attendre à une Mort facheuse.

Les plus grands Hommes ne sont pas toûjours les plus connus dans le Monde.

JE me suis étonné bien des fois de ce que les *Juifs* attendoient un Messie revétu d'une vaine pompe extérieure & d'une chètive Grandeur mondaine, de ce qu'ils se le représentoient comme un fameux Conquèrant, occupé à faire main basse sur toutes les autres Nations, & animé de la folle Ambition d'un ALEXANDRE ou d'un CÉSAR. N'est il pas infiniment plus illustre dans son véritable Caractére, lorsqu'on le voit devenir l'Auteur d'une Bienveillance universelle entre les Hommes, nous fournir les moïens d'épurer nos Passions &

& d'exalter notre Nature, nous donner de grandes idées de l'Immortalité, & nous encourager au mépris de cette Pompe apparente, en quoi les *Juifs* faisoient consister la gloire de leur Messie?

Il n'y a rien, dit Longin, *qui puisse être grand, lorsqu'il y a de la grandeur d'ame à le mépriser.* La possession des biens & des richesses ne sauroit rendre un Homme grand, parce qu'il y a une véritable grandeur à les négliger, & à n'en faire pas l'objet de nos désirs. C'est pour cela même, que je suis disposé à croire, qu'il y a des Hommes cachez dans la foule, qui sont plus grands que ceux que nous voïons paroître sur la Scène & qui s'attirent les yeux & l'admiration du Monde. Nous n'aurions jamais entendu parler de Virgile, si ses malheurs domestiques ne l'eussent fait sortir de son obscurité, & ne l'eussent conduit à *Rome.*

Si nous supposons qu'il y a des Esprits ou des Anges qui observent toutes nos démarches, comme la chose est très-probable par les lumiéres de la Raison & de la Révélation, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre les idées qu'ils se forment de nous, & celles que nous avons nous-mêmes les uns des autres? S'ils devoient nous donner leur Catalogue des Personnes de Mérite qui vivent de nos jours, combien ne différeroit-il pas de

la Liste qu'aucun de nous en pourroit dresser?

Nous sommes frappez par la magnificence des Titres, l'ostentation du Savoir, & le bruit des Victoires: Eux, au contraire, voient le Philosophe, dans une Cabane, posséder son Ame en patience & avec actions de grace, sous le poids de ce que les petits Esprits appellent Infortune & Pauvreté. Ils ne cherchent pas les grands Hommes à la tête des Armées, ni dans la Pompe des Cours; mais, ils les trouvent souvent à l'ombre des Bocages, au milieu des Solitudes, & dans les sentiers reculez d'une Vie privée. La promenade, qu'un Philosophe fait tout seul vers le soir, paroit plus intéressante à leurs yeux, que la Marche d'un Général à la tête de cent mille Hommes. Une heure emploïée à méditer sur les Ouvrages de Dieu, un Acte volontaire de Justice qui nous cause quelque perte, un zéle ardent pour le bonheur du Genre Humain, des larmes répandues en secret pour les calamitez des autres, un désir criminel ou un ressentiment étouffé, en un mot, un acte sincère d'Humilité, ou de toute autre Vertu, sont les Exercices ou les Talens qui leur paroissent glorieux, & les seuls qui puissent amener les Hommes à la véritable Grandeur. Ils regardent souvent, avec pitié, mépris, ou indignation, les plus fameux d'entre nous, pendant qu'ils regardent

avec

avec amitié, estime, & approbation, les plus obscurs de notre Espèce.

La Morale de cette Spéculation revient à ceci: Que nous ne devrions pas nous laisser entrainer par les Censures ou les Applaudissemens des Hommes; mais, considérer la figure que chacun de nous fera un jour, lorsque la Sagesse sera justifiée par ses Enfans, & que rien ne passera pour grand ou illustre, s'il n'aide à embellir & à perfectionner la Nature Humaine.

L'Histoire de GYGÈS, ce riche Monarque de *Lydie*, nous fournit un Exemple mémorable, qui vient ici bien à propos. Sur la Demande qu'il avoit fait à l'Oracle de lui dire, qui étoit l'Homme le plus heureux qu'il y eut au Monde, il lui fut répondu, que c'étoit AGLAUS. GYGÈS, qui espéroit de s'entendre nommer à cette occasion, fut bien surpris d'une telle Réponse, & très-curieux de savoir qui pouvoit être cet Homme-là. Après une infinité de récherches, il se trouva, que c'étoit un bon Homme de la Campagne, qui menoit une vie obscure, & qui emploïoit tout son tems à cultiver un Jardin, avec quelques arpens de terre qu'il avoit autour de sa Maison.

L'agréable Récit, que notre Poëte COWLEY en fait, servira de cloture à ce DISCOURS. Voici de quelle maniere il s'exprime:

Aglaüs, ignoré des Hommes, quoi que par-

parfaitement connu des Dieux, après avoir vécu sans nom, & dans une humble Obscurité, fut regreté de tous après sa Mort. Le Roi *Gygès*, inquiet & riche, consulta un jour *Apollon*. O! toi, dit-il, qui és l'Oeil du Monde, connois-tu aucun Mortel plus heureux que moi? Le bonheur d'*Aglaüs*; repondit *Apollon*, est plus grand que le tien. Alors *Gygès*, enflammé de dépit, demanda où pouvoit être ce Roi, dont personne ne lui avoit jamais parlé? Y auroit-il, continue-t-il, quelque Héros de ce Nom, ou quelque grand Général, fameux par ses victoires? ou bien se trouveroit-il quelqu'un sur la Terre, qui fût encore plus riche que moi? Cet *Aglaüs*, dont *Gygès* se formoit une si fausse idée, habitoit dans une sombre Vallée de l'*Arcadie*, où il fut trouvé cultivant son champ de ses propres mains.

Grand Dieu! s'il est permis de méler ton auguste Nom avec celui des faux Dieux, fais que, parvenu à un Age avancé, mes jours s'écoulent dans une paisible Obscurité; & qu'avant que d'arriver au bout de ma Carriére, j'obtienne déjà quelques avant-gouts de la Félicité que tu reserves à tes fidéles serviteurs!

XLI. DIS-

XLI. DISCOURS.

Perfide, fed duris genuit te Cautibus horrens
Caucafus, Hyrcanæque admorunt Ubera Tigres

VIRG. Æneid. L. IV. 366.

* *Non, cruel, tu n'ès point le Fils d'une Déeſſe,*
Tu ſuças en naiſſant le Lait d'une Tigreſſe;
Et le Caucaſe affreux, t'engendrant en courroux,
Te fit l'Ame & le Cœur plus durs que ſes Cailloux.

PRET à renvoïer toutes choſes, d'abord qu'il s'agit de rendre le moindre ſervice à quelque Perſonne de mérite & qui a du malheur, je vais publier ici la Lettre ſuivante, qui vient de me tomber entre les mains. Elle eſt ſi joliment tournée, que je n'ai pas voulu y changer un ſeul mot.

Mr. le Spectateur,

„ Je me flatte, que vous aurez non ſeu- „ lement compaſſion du triſte & mal- „ heureux état où je ſuis tombée, „ avec pluſieurs autres de mon Sexe, „ mais

Lettre de Lesbie ſur la Perfidie de ſon Amant.

* Traduction d'un Poëte François, dont le Nom m'eſt inconnu.

„ mais que vous tâcherez, qui plus est,
„ d'y remédier. Je compte d'ailleurs,
„ que vous n'en serez pas choqué, &
„ que vous ne croirez pas que mon but
„ est de justifier mon imprudence cri-
„ minelle, ou de vous engager vous-
„ même à me disculper. Rien n'est plus
„ éloigné de ma pensée. Je sai trop
„ bien, que, dans quelques-uns de vos
„ DISCOURS, vous avez vivement
„ censuré les Personnes coupables d'une
„ telle Démarche. J'avois à peine sei-
„ ze ans, & j'étois, s'il m'est per-
„ mis de le dire, dans la Fleur de ma
„ Beauté, quand un maudit & lâche
„ Perfide vint me faire la cour, &,
„ sous Promesse de Mariage, me ren-
„ dit la plus malheureuse de toutes les
„ Femmes. Après m'avoir séduite &
„ engagée à quiter mes Parens, qui sont
„ des Personnes d'honneur & de con-
„ sidération, en moins de trois Mois il
„ m'abandonna. Cependant, ils ne vou-
„ loient plus me voir, ni entendre par-
„ ler de moi; & je puis dire, qu'alors
„ je serois morte de faim au pié de la
„ lettre, sans le secours d'une Servan-
„ te qui avoit demeuré chez nous. Quoi
„ qu'il en soit, il plut à la Divine Pro-
„ vidence de me délivrer bientôt de
„ ce triste & misérable état. Un Gen-
„ tilhomme me vit, m'aima, & m'épou-
„ sa. Je me reconciliai d'abord avec
„ mes Parens, & je pourrois vivre
„ aussi heureuse dans ma nouvelle si-
„ tua-

„ tuation, que j'étois ci-devant infortu-
„ née, n'étoit qu'il y a certains Bru-
„ taux au Monde, qui me sont devenus
„ insupportables. Je ne doute pas mê-
„ me, que vous n'aïez assez d'honneur
„ & de compassion, pour les avertir,
„ dans quelcune de vos Feuilles volan-
„ tes, qu'ils ont grand tort d'en user si
„ mal avec moi. Il y a près de cinq
„ ans, que je suis mariée; & je ne sâ-
„ che pas être jamais sortie sans l'aveu
„ de mon Epoux. Réduite à céder aux
„ importunitez de quelques-unes de
„ mes Parentes, je vais plus souvent de-
„ hors, que je ne voudrois, & que cela ne
„ s'accorde avec mon humeur. C'est
„ alors que je souffre des Agonies mor-
„ telles. Cet Homme, ou plutôt ce
„ Monstre, fréquente tous les endroits
„ où je vais. Lâche & indigne qu'il
„ est! parce que je ne veux pas admet-
„ tre ses abominables visites & ses ren-
„ dez-vous criminels, il fait tout ce
„ qu'il peut pour me déshonorer. Il
„ me laissa destituée d'Amis & d'Ar-
„ gent, & il ne daigna jamais s'infor-
„ mer de moi, jusqu'à ce que, pour
„ mon malheur, il me vit à la Comé-
„ die, ornée de Diamants, & assise
„ dans une des Loges à côté du Théa-
„ tre. Ce fut alors, que sa Passion se
„ renouvella, & que l'Hypocrite pré-
„ tendit se repentir du mauvais Tour
„ qu'il m'avoit joué. Alors, il mit en
„ œuvre tous les artifices qui l'avoient

 „ ai-

„ aidé à me perdre. Mais, qu'il ne s'i-
„ magine pas de pouvoir me séduire
„ une seconde fois. J'abhorre & je
„ déteste son indigne Passion, &, com-
„ me il ne peut que le remarquer, il
„ n'oublie rien pour me noircir, soit
„ que le dépit l'anime, ou qu'il s'en
„ fasse un divertissement. Je ne man-
„ que jamais de le voir dans toutes les
„ Assemblées publiques, où il est fort
„ industrieux à donner l'essor à sa ma-
„ lice. En un mot, il a dit notre mal-
„ heureuse Avanture à tous ses Amis,
„ qui sont en grand nombre; & ce n'est
„ plus un secret entre eux. Il croient
„ là-dessus, qu'ils ont Droit de se fami-
„ liariser avec moi. S'ils me saluent,
„ & que par civilité je leur rende la
„ pareille, ils se donnent alors certai-
„ nes libertez, qui ne me sont pas moins
„ désagréables qu'à ma Compagnie. Si
„ je tourne les yeux d'un autre côté, ou
„ que je paroisse fachée, ils s'irritent, &
„ disent tout bas à l'oreille d'un chacun:
„ *C'est celle-là; Un tel en est le plus près;*
„ jusqu'à ce qu'enfin les yeux de toute
„ l'Assemblée se fixent sur moi. Ce
„ n'est pas tout: ils inventent mille
„ mensonges à mon préjudice, sous
„ cette fausse Idée reçue dans le Mon-
„ de, *Que celle qui a accordé les dernières*
„ *Faveurs à un Homme, les peut accorder à*
„ *cent.* Je vous supplie d'avertir ceux,
„ qui en sont coupables, qu'il n'y a rien
„ de plus indigne que leur procédé.
„ Je

„ Je ne doute, pas, que l'Auteur de mon
„ dèsastre ne sente, que c'est lui que vous
„ aurez en vûe. Peut-être même, que
„ vos Avis l'engageront à s'opposer à
„ l'Insolence des autres. Que le Sort
„ de ces malheureuses Femmes est tris-
„ te & cruel, de voir que les Hommes
„ se vantent & se glorifient de ce qui
„ fait notre honte & notre disgrace!
„ Vous avez l'Art de rendre détestables
„ des Coûtumes aussi odieuses que cel-
„ le-ci. Tâchez donc, pour l'amour
„ de moi, & de tant d'autres qui ont
„ eu la même Infortune, quoi qu'elles
„ n'osent pas l'avouër; tâchez, dis-je,
„ de faire voir, qu'il n'est pas moins in-
„ digne à un Homme de se vanter de
„ Faveurs reçues, ou de noircir la Ré-
„ putation de notre Sexe, qu'il l'est d'es-
„ suïer un Démenti ou un Souflet, sans
„ en marquer aucun Ressentiment. Du
„ nombre de celles qui lisent & qui
„ admirent vos DISCOURS, je suis
„ *&c.* LESBIE.

P. S. „ Je supporte mon Malheur a-
„ vec d'autant plus d'Impatience, que
„ Mecredi dernier je reçus un nouvel
„ Affront dans l'Abbaïe de *Westminster*. „

Je conviens absolument avec l'aimable & l'infortunée LESBIE, qu'il est aussi indigne, pour un Homme, d'insulter à une Femme dans la situation où elle se trouve, qu'il l'est de recevoir un Démenti ou un Souflet d'un air calme & tranquille. C'est une Vérité, qu'on ne peut

peut révoquer en doute, & que j'essaïerai d'illustrer, avec sa Permission, par la Remarque suivante.

C'est un Signe de Poltronnerie d'avaler un Affront sans en témoigner aucun Ressentiment, parce que celui-ci exposeroit à quelque danger: il n'y en a pas moins à insulter une Créature, qui n'a pas la force, ou qui n'est pas en état, de se défendre. Ainsi, quelque Epithéte que cet Homme indigne donne à cette pauvre Dame qu'il a déshonorée, je ne ferai pas difficulté de lui donner à lui-même le Titre de Lâche & de Poltron.

Tout Homme, qui s'oublie jusques au point de frapper une Femme, peut compter qu'il est perdu de Réputation pour toute sa vie, auprés de l'un & de l'autre Sexe, parce qu'il n'y a point d'Injure, quelque atroce qu'elle soit, qui puisse jamais autoriser le Fort à maltraiter le Foible. Dans la situation où la pauvre LESBIE se trouve, elle ne sauroit implorer le secours d'aucun Homme, pour la vanger d'une Insulte mille fois plus cruelle, que ne peut être un Souflet. Si elle osoit ouvrir la bouche, le Perfide sait bien, qu'un Epoux, un Frere, un généreux Ami, s'exposeroit volontiers à la Mort, pour lui faire rendre Justice.

Un Esprit noble & débonnaire, quelque enragé qu'il soit contre un Ennemi, ne l'a pas plutôt en son pouvoir, qu'il oublie tout son ressentiment. Un

Ami,

Ami, qui, par un principe de jalousie, ou quelque chagrin qu'il a reçu, s'est éloigné de la Personne qu'il chérissoit, ne peut la voir tomber dans quelque disgrace, sans se rappeller sa prémière tendresse, & sentir même quelque remors. Que dirons-nous donc de l'ingratitude de celui, qui, après avoir oublié les Faveurs qu'il avoit sollicitées avec tant de violence, & reçues avec de si grands transports, peut insulter aux malheurs qu'il a causez lui-même, & se divertir de la peine qui lui a donné tant de plaisir? Il n'y a qu'une seule Créature au Monde, qui s'occupe à tendre des piéges à la foiblesse des autres, & qui triomphe dans les maux que ses artifices leur attirent; & nous savons bien, que ceux qui l'imitent ne manqueront pas un jour de recevoir sa recompense.

Quoi qu'il en soit, je renvoie ma belle Correspondante à la direction de sa prudence & de sa modestie: j'abandonne son Ennemi, avec tous ses Complices, aux remors de leur propre cœur; & je vais finir par un Exemple mémorable de la Vengeance qu'une Dame *Espagnole* prit de son infidèle Amant. Il peut servir à faire voir, que la plus tendre de toutes les passions produit les effets les plus terribles, lorsqu'elle est convertie en haine; & à détourner la Jeunesse d'un Amour illicite. D'ailleurs, j'ai ouï affirmer que cette Avanture, quelque romanesque qu'elle pa-

roif-

roisse, est arrivée au pié de la lettre.

Il n'y a pas bien des années, qu'un Gentilhomme *Anglois*, qui étoit à *Madrid*, eut le malheur de se trouver de nuit dans les Rues, d'y avoir une fâcheuse rencontre, & d'y tuër un Homme. Refugié, sous le Portail d'une Eglise, qui pouvoit lui servir d'azyle, il fut bien surpris, en s'appuyant contre la porte, de remarquer qu'elle n'étoit pas fermée, & d'appercevoir une foible lumiére dans l'Eglise. Il eut le courage d'y entrer, & de s'avancer de ce côté-là; mais, il fut terriblement effraïé à la vûe d'une Femme vêtue de blanc, qui sortoit d'un Tombeau, avec un Couteau sanglant à la main. Le Phantôme s'approcha de lui, & lui demanda ce qu'il venoit faire dans ce lieu. Ne doutant pas que ce ne fût un Esprit, il ne lui déguisa rien, & lui dit la pure vérité. Là-dessus, elle lui parle en ces termes: „ Mr. l'Etranger, vous êtes „ en mon pouvoir. J'ai commis un „ Meurtre, aussi bien que vous. Sâchez „ donc, que je suis une Religieuse d'u„ne Famille noble. Un Lâche & un „ Perfide; qui m'avoit déshonnorée, „ s'en étoit vanté, je l'eus bientot ex„pédié; mais, non contente de l'a„voir immolé à ma vengeance, j'ai „ obtenu du Marguilier de cette Egli„se la Permission d'entrer dans son „ Tombeau, & je viens de lui arracher „ ce Cœur perfide, que je vais traiter „ de

„ de la maniére qu'il le mérite„. A ces mots, elle le mit en pièces, & le foula aux piez.

XLII. DISCOURS.

Murranum hic, atavos & avorum antiqua sonantem
Nomina, per Regesque actum Genus omne Latinos,
Præcipitem Scopulo atque ingentis Turbine Saxi
Excutit, effunditque Solo. —— —— ——

VIRG. Æneid. Lib. XII. 629.

*Ce fut ici qu'*Enée *renversa, d'un Coup d'une grosse Pierre,* Murranus, *qui se vantoit des grands Noms de ses Ancêtres, & qui prétendoit tirer son Orgine de tous les Rois Latins.*

C'EST une chose fort louable de respecter les Personnes qui descendent d'illustres Ancêtres, non seulement par un principe de reconnoissance envers ceux qui ont rendu de grands services au Genre Humain, mais aussi pour encourager les autres à suivre leur Exemple. Du reste, c'est un Honneur que la Postérité de ces Héros doit attendre, & non pas le mandier; puisque ceux, qui nous prônent toûjours leurs Ancêtres, nous disposent à faire des Com-

Comparaisons, qui tournent souvent à leur désavantage. Il y a quelque lieu de se vanter de son esprit, de sa beauté, de sa force, ou de ses richesses; parce que leur communication peut donner du plaisir ou du profit à d'autres: mais, il n'y a point de mérite, & aucun respect ne nous est dû, parce que nos Aïeux ont été d'habiles ou d'honnêtes gens, bongré, malgré, que nous en aïons.

La Lettre suivante tourne ce Foible en ridicule, d'une maniére toute nouvelle, & qui ne me paroit pas désagréable.

MR. LE SPECTATEUR.

LETTRE sur la Vanité de ceux qui se glorifient de la NOBLESSE de leur Extraction.

„ SI l'on avoit la Généalogie exacte de chaque Famille, il y a grande „ apparence, qu'aucun ne seroit estimé „ ni méprisé à l'occasion de sa Naissance. A peine y a-t-il un Mandiant „ dans les Rues, qui ne se trouvât descendre en droite ligne de quelque „ Homme illustre; ou un seul Noble „ élevé aux plus hautes Dignitez, qui „ ne découvrit, au nombre de ses Ancêtres, bien des Personnes obscures & „ indigentes. Il y auroit du plaisir à „ voir une Race d'Hommes paroître „ de nouveau sur la Scene, chacun „ avec le même Caractére qu'il y a „ soutenu durant sa Vie. Supposé qu'un „ Gentilhomme, plein de sa haute

„ Nais-

„ Naissance, vît passer en revûe sous
„ ses yeux toute la Suite de ses Ancê-
„ tres, à peu près de la même maniè-
„ re que VIRGILE fait contempler à
„ Enée tous ses Descendans ; de quel-
„ les différentes Passions ne seroit-il pas
„ agité, lorsqu'il verroit des Bergers
„ & des Soldats, des Ministres d'État
„ & des Artisans, des Princes & des
„ Gueux, se suivre les uns les autres
„ tour à toûr dans l'espace de cinq mil-
„ le années! De quelle tristesse, ou de
„ quelle joie, son cœur ne seroit-il pas
„ saisi, à la vûe de tous les Jeux de la
„ Fortune, dans une Décoration si bi-
„ garrée de Haillons & de Pourpre,
„ d'Outils de Méchanique & de Scep-
„ tres, de Marques d'Honneur & d'Em-
„ blêmes de Disgrace? Quel flux & re-
„ flux d'espèrance & de crainte, de trans-
„ ports de joie & de mortifications,
„ n'essuïeroit-il pas; à mesure que sa
„ Généalogie paroîtroit brillante ou té-
„ nébreuse?

„ Dans la plûpart des Arbres Généa-
„ logiques, plantez contre les murailles
„ des anciennes Maisons, vous êtes sûr
„ de trouver à la tête un grand Politi-
„ que, ou un illustre Officier Militaire.
„ L'honnête Artisan, qui lui a donné
„ la Naissance, en est retranché, avec
„ tous ses Ancêtres d'une Vie frugale:
„ & vous diriés, que le noble Fonda-
„ teur de la Famille n'a jamais eu de
„ Pere. Si nous remontions plus haut
„ vers

„ vers la Source de plusieurs Nobles si „ vantez aujourd'hui, nous les per„ drions dans une Foule d'Artisans, ou „ de Fermiers, sans espérance de les „ en voir sortir, à-peu-près comme la „ Voie *Appienne* des anciens *Romains* „ qui, après avoir couru plusieurs „ Milles, s'alloit perdre dans un Ma„ rais.

„ Je rendis Visite en dernier lieu à „ un vieux Gentilhomme de la Cam„ pagne, fort entêté de cette Manie „ Généalogique. Je le trouvai dans son „ Cabinet, occupé à lire un ancien Ré„ gître de sa Famille, qu'il avoit tout „ nouvellement déterré, & où elle for„ moit un gros Arbre, avec toutes ses „ Branches, tracé sur une grande feuille „ de Parchemin. Comme il y a un „ peu de son illustre Sang qui me fait „ l'honneur de couler dans mes veines, „ il me permit de jetter les yeux sur „ les Branches de ce vénérable Tronc; „ & il me demanda mon Avis à l'égard „ de quelques-unes, qu'il croit super„ flues, & qu'il en voudroit retran„ cher.

„ Nous passâmes légérement sur trois „ ou quatre de nos Ancêtres, qui nous „ étoient connus par tradition; mais, „ nous fumes bientôt arrêtez par un „ Alderman de *Londres*, qui fit trem„ bler mon Cousin, à ce que je m'ap„ perçus, depuis la tête jusqu'aux piez. „ Son embarras augmenta, lorsqu'il vit

„ que

,, que le Pere de cet Alderman trafi-
,, quoit en Bétail ; mais, il revint de
,, sa fraïeur, lorsqu'il lut, à la fin de
,, ses Titres, qu'il étoit *Juge de Paix*,
,, du nombre de ceux en l'absence des-
,, quels les autres ne peuvent rien déci-
,, der. Nous continuames à examiner cet
,, Arbre en gros, & tout alloit le mieux du
,, monde, lorsque, par malheur; mon
,, Cousin vit perché sur une Branche un
,, Fripier, dont le Regître disoit que l'In-
,, dustrie avoit servi à augmenter beau-
,, coup les Revenus de la Famille, mais
,, tout son Mérite ne l'auroit pas garan-
,, ti de la Serpe de mon Cousin, si ce-
,, lui-ci, prèt à l'émonder, n'eût vû le Ti-
,, tre de *Gentilhomme*, à la suite du nom
,, de son Fils, qui, suivant la Relation
,, historique, avoit engagé une des Sei-
,, gneuries que son honnête Homme de
,, Pere avoit acquises. Un Tisserand,
,, qui fut brûlé pour sa Religion, sous
,, le Regne de Marie, fut élagué sans
,, miséricorde, aussi bien qu'un riche
,, Païsan, qui mourut d'une chûte de son
,, Chariot. Mais, nous triomphames à
,, la vûe d'un autre, qui eut l'Honneur
,, d'être décapité pour Crime de Haute
,, Trahison; quoi que notre joie fût un
,, peu rabatue, à l'occasion d'un de nos
,, Ancêtres, qui fut pendu pour avoir
,, volé des Brebis. L'attente de mon
,, Cousin redoubla, par un Mariage con-
,, tracté dans la Famille d'un Chevalier;
,, mais, à notre grand regret, cette
Bran-

„ Branche parut stérile. D'un autre cô-
„ té, MARGOT la Laitiére, entrelacée
„ avec une des Branches, fleurit si bien,
„ & poussa tant de Rejettons, qu'elle
„ plioit sous le poids de son Fruit, &
„ que le bon Vieillard en fut couvert
„ de Honte. Pour me consoler, au mi-
„ lieu de cette disgrace, il choisit une
„ certaine Branche dix fois plus fertile
„ que la précedente, & qu'il me dit
„ estimer plus qu'aucune de toutes les
„ autres; &, là-dessus, il me pria d'avoir
„ bon courage. Cette énorme Bran-
„ che étoit une Greffe sortie d'une Hé-
„ ritiére du Païs de *Galles*, & environ-
„ née de tant Scions, qu'elle seule au-
„ roit pû former un petit Bocage. Du
„ Tronc de cet Arbre, composé sur-tout
„ de Laboureurs & de Bergers, sortoit
„ un gros Rejetton de Fermiers: celui-
„ ci se partageoit en plusieurs Branches
„ de bons Païsans, qui cultivoient eux-
„ mêmes leurs terres, & se terminoit à
„ un Scherif de la Province, qui reçut
„ le Titre de Chevalier, pour avoir fait
„ signer une Adresse, & rendu par-là un
„ grand Service à la Couronne. Divers
„ Noms, qui sembloient ravaller la Fa-
„ mille, traitez de lourdes Bévues, fu-
„ rent élaguez comme des Rejettons
„ secs & pourris; pendant qu'à l'égard
„ de plusieurs autres, qui n'étoient sui-
„ vis d'aucun Titre, mon Cousin, pour
„ suppléer au défaut du Manuscrit, a-
„ jouta celui d'*Ecuïer* à la fin de chacun.
„ Cet

„ Cet Arbre, ainsi taillé, rajeuni, &
„ cultivé, fut transplanté, peu de jours
„ après, sur une Feuille de Velin, & pla-
„ cé, par ordre de mon Cousin, dans sa
„ grande Salle, où, tous les Dimanches
„ au matin, il attire la vénération de ses
„ Fermiers, qui viennent l'attendre pour
„ le conduire à l'Eglise; surpris, d'ail-
„ leurs, de ce qu'un Homme, qui a eu
„ tant d'Ancêtres, n'a pas été fait jusques-
„ ici Chevalier, ou du moins un Juge de
„ Paix.

XLIII. DISCOURS.

—— —— Studiis florentem ignobilis Oti.
Virg. Georg. L. IV. 564

Je profite du Loisir que le Travail des autres me donne.

Un Homme, qui veut toûjours avoir le Dé, passe pour incivil. Pour éviter donc ce défaut, & puisque j'ai l'honneur d'entretenir le Public trois jours de la semaine, je suis bien aise de le céder de tems en tems à mes Amis. Tout le monde y peut trouver son avantage. D'un côté, les jeunes Ecrivains douëz de quelque modestie ont occasion par-là de se faire imprimer: de l'autre, la Ville jouït du plaisir de la diversité; &, à la faveur de ces petits traits, qui servent à dépeindre la vie do-

mestique, nos Descendans auront de plus justes idées de l'humeur de notre siècle. J'en retire moi-même beaucoup de profit. Par exemple, il me reste plus de loisir pour travailler à de nouvelles Spéculations. Cela me fournit des Ouvertures, que je tourne à l'avantage du Public. Je m'en sers à donner des Avis, à réformer des Abus: &, par les espaces convenables que les habiles Imprimeurs laissent toûjours entre les différentes Lettres que je publie, ma Feuille se remplit à peu de fraix, & avec grande ostentation.

Mr. le Spectateur,

Lettre à l'occasion du XL. Discours.

„ J'ai lû avec un plaisir extrême un „ de vos derniers Discours. Les „ sentimens en sont nobles, & tout y „ est énoncé d'une maniére capable de „ faire une vive impression sur vos Lec- „ teurs. Mais, permettez-moi de vous „ dire, que, pendant que vous décrivez „ en des termes si énergiques le Bonheur „ de la Vie privée & de la Retraite, „ vous fomentez la Mélancolie, & „ vous découragez les Actions les plus „ glorieuses. Les Titres & les Hon- „ neurs sont la Récompense de la Ver- „ tu. C'est pour cela même, que nous „ devons y être sensibles. Et, quoi que „ les petits Esprits s'enorgueillissent „ trop de la pompe extérieure, je ne „ vois pas qu'un Philosophe ne puisse „ ad-

„ admirer l'éclat d'un Rubis, ou le verd „ brillant d'une Eméraude, aussi-bien „ que les foibles couleurs de la Rose „ ou du Myrte. S'il y a de grands Gé- „ nies dans le Monde, qui n'y sont pas „ connus, je leur en attribuerois la fau- „ te à eux-mêmes, & je regarderois „ l'obscurité où ils vivent comme une „ tache à leur Caractère, si je ne cro- „ iois que cela vient plutôt de la bas- „ sesse de leur Fortune, que de la timi- „ dité de leur Esprit. COWLEY lui- „ même, qui nous raconte avec tant „ de plaisir l'Histoire d'AGLAÜS, n'é- „ toit pas ennemi de la Cour, ni insen- „ sible aux louanges, puis-qu'il s'écrie „ dans un endroit:

Que ferai-je pour être à jamais estimé,
Et des siécles futurs avec respect nommé?

„ C'est-là le trait d'une noble ambi- „ tion; & ce ne fut qu'après avoir es- „ suïé bien des revers, qu'il se donna „ l'épithète du *Mélancolique* COWLEY; „ il ne fit l'Eloge de la Solitude, que „ lorsqu'il désespera de briller à la „ Cour. L'Esprit de l'Homme est un „ Principe actif. Celui-là donc, qui se „ retire du Monde avant qu'il ait ache- „ vé d'y jouër son Rôle, mérite d'être si- „ flé, & ne sauroit passer pour vertueux, „ parce qu'il ne veut pas répondre à sa „ fin. J'avoue, qu'une honnête ambition „ m'enflamme, & me porte à vouloir imi-

„ ter tout ce qui me paroit illustre. Les
„ Batailles de *Blenheim* & de *Ramilies*
„ m'ont fait souhaiter plus d'une fois
„ d'être Soldat; &, lorsque j'ai vû ces
„ Actions si dignement célébrées par
„ nos Poëtes, j'ai aspiré en secret à être
„ un de cet Ordre distingué. Mais,
„ c'est en vain que je soupire, c'est en
„ vain que je languis d'entrer en action:
„ je me vois enchaîné dans l'Obscurité;
„ & le seul plaisir que je goûte est de
„ voir tant de beaux Génies, plus bril-
„ lans que le mien, réünir leurs vives lu-
„ miéres ensemble, pour augmenter l'E-
„ clat du Thrône. Adieu, donc, mon
„ cher Spectateur: & croïez, que je
„ suis, avec beaucoup d'émulation,
„ quoi que sans envie, votre Admirateur
„ déclaré,

Guill.-Sansespoir.

Monsieur,

Lettre sur l'Eloquence des Mendians.

„ Quoi que l'*Eloquence* ait servi autre-
„ fois de Sujet à un ou à plusieurs de
„ vos Discours, je ne sâche pas, que
„ vous aïez jamais réfléchi sur celle
„ que possèdent certaines Gens, qui
„ sont si éloignés de suivre à cet égard
„ les Règles de Quintilien, que
„ j'ose cautionner pour eux, qu'ils n'ont
„ pas même entendu parler d'un tel
„ Homme; & qui, avec tout cela, n'y
„ sont pas moins habiles que Ciceron
„ ou Demosthene entre les An-
„ ciens, ou le plus grand Orateur qu'il

„ vous

„ vous plaira de nommer entre les Mo-
„ dernes. Les Rhétoriciens, dont je
„ veux parler, sont nos Mendians pu-
„ blics: &, pour la confirmation de cet-
„ te vérité, j'en appelle au témoigna-
„ ge de tout Homme, qui a un peu moins
„ de dureté qu'un Caillou. Pour moi,
„ qui ne prétends pas avoir plus de
„ charité que les autres, il m'est arrivé
„ bien des fois de sortir du Logis
„ avec la poche assez bien garnie, &
„ d'y retourner sans avoir ni sou ni
„ maille, après avoir distribué tout
„ mon argent à ces sortes d'Objets,
„ qu'on croit dignes de compassion.
„ En un mot, j'ai vû plus d'Eloquence
„ dans un regard d'un de ces miséra-
„ bles, que dans un coup d'œueil de la
„ plus célébre de nos Beautez, quoi
„ qu'il n'y ait personne qui admire
„ plus que moi le beau Sexe. Tout ce
„ que j'ai à vous demander, Monsieur,
„ est de vouloir nous donner quelques
„ Avis, qui servent à nous garantir
„ des Piéges que nous tendent ces puis-
„ sans Orateurs, ou je me verrai for-
„ cé, bongré malgré que j'en aie, à
„ quiter ma Profession d'Avocat, pour
„ apprendre l'Art de mendier, qui me
„ paroît un Exercice plus lucratif. Mais,
„ dans lequel de ces deux Etats que je
„ brille, je me ferai toûjours un vrai
„ plaisir de lire vos DISCOURS, &
„ d'être, *&c.*

J. B.

MONSIEUR,

LETTRE de MONIMIE sur l'Effet qu'eut la petite Vérole à son égard, & à celui de ses Amans.

„ Occupée la semaine derniére à lire celui de vos DISCOURS, où vous avez inseré la Lettre de Mlle. de St. LEGER *, qui s'en remet à vôtre décision pour le choix d'un Amant à vie, je crus avoir le même droit de vous demander vôtre Avis sur une Affaire de la même nature, quoi que beaucoup plus difficile. Là-dessus je pris la plume, pour vous donner le Caractère de sept de mes très-humbles Serviteurs, que j'ai tous également encouragez pendant quelque tems. Mais, helas! lorsque j'étois remplie d'un si agréable Sujet, & que je méditois une Description avantageuse de celui de tous que je favorisois le plus, il m'arriva de jetter les yeux sur mon Miroir. La vûë de la petite Vérole, dont je viens de relever, me pénétra de douleur, & me fit sentir tout-à-la-fois la perte de mes Charmes, & celle de mes Captifs. Je ne saurois vous exprimer le désordre où me plongea cette malheureuse découverte, qui venoit d'ailleurs si mal-à-propos. Soïez persuadé, Monsieur, que, frappée de la situation de vôtre belle Correspondante, & qu'uniquement attentive à „ l'ex-

* C'est le XXXVI.

„ l'exécution de mon dessein, je me
„ croïois aussi sûre de mes triomphes,
„ que je l'eusse jamais été.

„ Cependant, après y avoir un peu
„ réfléchi, & vû que je ne devois plus
„ me flatter d'une si agréable idée, j'ai
„ résolu de m'adresser à vous, ou à vo-
„ tre Casuïste en fait d'Amour, pour
„ savoir quelle doit être ma conduite
„ dans la situation où je me trouve. Je
„ n'ignore pas, que la blancheur de
„ mon teint, & la régularité de mes
„ traits, que ma cruelle Maladie vient
„ d'altérer, sont perdues; mais, je me
„ flatte, qu'avec votre secours, je puis
„ remédier en quelque manière à cette
„ perte, s'il vous plait de me fournir
„ les moïens de recouvrer un seul de
„ mes Fugitifs.

„ Il y en a un en particulier, qui
„ m'est plus obligé que les autres, en
„ ce que, pour certaines raisons, je lui
„ permettois d'être mon Amant *incogni-
„ to*, & de m'écrire des Billets doux,
„ dont j'eus tant de soin au milieu de
„ mon Mal, que je mis la clé de la
„ Cassette où ils étoient enfermez sous
„ mon Oreiller; & qu'un jour, sur ce
„ que j'entendis ouvrir une serrure
„ dans ma Chambre, je sautai de mon
„ Lit, au péril de ma vie, dans la crainte
„ qu'on ne découvrît cette Intrigue
„ amoureuse.

„ Je me suis autrefois servie de tous
„ les Artifices que notre Sexe pratique

„ tous les jours à l'égard du vôtre, „ pour attirer, comme sans dessein, „ les yeux de toute une Assemblée sur „ mon Banc. J'ai mis toute ma gloire „ à voir une foule d'Admirateurs l'a- „ près-midi à mon lever ; mais, je „ suis à présent une tout autre Créatu- „ re. Si je pouvois rattraper mes an- „ ciens Charmes, & avoir une Légion „ de Soupirans, il me semble que je „ n'en voudrois jamais admettre qu'un „ seul. J'ai presque conçu de l'Antipa- „ thie pour les fades Discours des A- „ moureux transis ; quoi qu'il m'ait pa- „ ru fort étrange en dernier lieu de „ voir quelques Messieurs oublier leur „ Civilité ordinaire, disputer de Poli- „ tique en ma présence, ou me fatiguer „ par la repetition ennuieuse de leur „ Compliment à l'égard du Bonheur que „ j'avois d'être si bien revenue de ma „ funeste Maladie. Je ne suis pas insen- „ sible à ce Bonheur, & j'en benis Dieu ; „ mais, je désapprouve leur félicitation, „ parce qu'elle semble plûtôt m'insul- „ ter que me consoler, & qu'elle me „ rappelle trop mon prémier Etat : tris- „ te & fatale idée, que je ne saurois „ vaincre, si vos bons Avis ne m'aident „ à me la rendre supportable.

„ Pour vous montrer d'ailleurs l'esti- „ me que j'en fais, je déclare ici aux „ Personnes intéressées, qu'à moins que „ l'un d'eux ne revienne à son Drapeau, „ si une telle fierté m'est permise au- „ jour-

„ jourd'hui) avant que l'Hiver soit passé, je renoncerai au Monde, & je „ m'amuserai dans ma Retraite à les punir tous à la pointe de mon Aiguille. „ Je les représenterai au naturel dans „ un Ouvrage de Tapisserie, où abatus „ à mes piés, en posture de Supplians, „ ils tâcheront d'obtenir mes bonnes „ graces, & où j'aurai le plaisir de les „ renvoïer avec un air dédaigneux. Si „ vous condamnez ce Dessein, parce „ qu'il renferme un peu trop de malignité, je vous prie de m'en donner „ un autre qui soit plus de votre goût, „ & il sera fidélement executé par l'infortunée.

Monimie.



XLIV. DISCOURS.

Si mihi non Animo fixum immotúmque sederet,
Ne cui me Vinclo vellem sociare jugali,
Postquam primus Amor deceptam Morte fefellit;
Si non pertæsum Thalami Tædæque fuisset,
Huic uni forsan potui succumbere Culpæ.
VIRG. Æneid. L. VI. 15.

Si je n'avois point pris une forte Résolution de ne point convoler à de secondes Nôces, depuis la Mort de mon prémier Epoux; si je n'avois un véritable Dégoût pour le Mariage, & pour toutes les Cérémonies qui l'accompagnent; peut-être que, dans cette seule Occasion, j'aurois la Foiblesse de succomber.

LA Relation suivante m'a été communiquée par le Casuïste en fait d'Amour.

MR. LE SPECTATEUR,

LETTRE sur les différens Caractères des VEUVES.

„ Après avoir eu soin, dans quelques-„ unes de mes Lettres que vous avez „ rendues publiques, de l'Etat de la Vir-„ ginité & de celui du Mariage, dispo-„ sé à rendre service à tout le monde, „ & afin que chacun ait son tour, j'ai „ examiné aujourd'hui le Tiroir où je

„ garde

„ garde les Papiers qui concernent les „ Veuves. On m'y proposoit divers „ Cas, auxquels j'ai répondu par la Poste „ te d'une manière satisfaisante, & dont „ voici quelques-uns.

„ Si MR. LAMOUREUX est lié par „ une Promesse de Mariage faite à Mlle. „ PHILANDRE, du vivant de son E- „ poux?

„ Si SEMPRONIE, qui avoit donné „ Parole positive à deux différentes Per- „ sonnes qui la recherchoient durant la „ dernière Maladie de son Epoux, n'est „ point par-là même en pleine liberté „ de choisir celui des deux qu'elle vou- „ dra, ou de les rejetter l'un & l'au- „ tre pour l'amour d'un troisième?

„ CLEORE me demande, si elle est „ obligée de rester Veuve, suivant la „ Promesse solemnelle qu'elle en fit à „ son Mari, un jour qu'il lui donna un „ beau Collier de Diamans; parce qu'un „ jeune Gaillard, bien tourné, & qui a „ la Conscience fort délicate, l'assûre „ que de tels Vœux sont criminels en „ eux-mêmes?

„ Une autre voudroit savoir, si, en „ qualité de Veuve future, elle n'a pas „ droit de disposer de sa personne en „ faveur d'un Gentilhomme d'un grand „ mérite, qui la serre de près, puis- „ que son Mari est attaqué de la Con- „ somption, d'une manière à n'en pou- „ voir jamais revenir?

„ Il y a une Créature assez effrontée,

„ & assez déraisonnable, pour me demander, s'il est à propos qu'elle se marie avec un Homme, qui est plus jeune que son Fils ainé?

„ Une Matrone éloquente & scrupuleuse, qui m'encense à pleines mains, est seulement en doute, si elle n'est pas obligée en conscience d'enfermer ses deux Filles, qui sont d'un Age nubile, jusqu'à ce qu'elle ait disposé d'elle-même d'une maniére convenable?

„ SOPHRONIE, qui, à juger d'elle par son stile & par son orthographe, semble être une Personne de qualité, voudroit savoir, si, eu égard au grand bien qu'elle posséde, & à l'incapacité d'une Femme pour le régir, il ne seroit pas de sa prudence d'épouser CAMILLE, qui est un jeune Fainéant d'une Taille avantageuse, qui ne peut attendre aucun bien de sa Famille, & qui par conséquent n'auroit autre chose à faire qu'à gouverner le sien?

„ Pour raisonner un peu sur l'Etat des Veuves, il y a une espèce d'attrait, dont je ne saurois deviner la cause. Il est certain en général, qu'on recherche plutôt une Veuve qu'une Fille du même âge. Il est assez ordinaire, parmi les Gens du commun, de voir qu'une vieille Fille, qui veut s'établir, leve une Boutique dans un Quartier où elle est inconnue; que

„ postée

„ poſtée-là avec une groſſe Bague d'Or
„ au pouce, on ne doute point que ce
„ ne ſoit un préſent de ſon Mari dé-
„ funt; & qu'elle ne manque pas d'at-
„ tirer dans ſes filets quelque riche
„ Voiſin, qui eſt charmé de la gaillarde
„ Veuve, & qui n'auroit pas daigné
„ jetter les yeux ſur une vénérable
„ Fille.

„ A examiner de près cet Ordre de
„ Femmes, ſuivant la différence de
„ leurs Caractères, & de la ſituation où
„ elles ſe trouvent, il ſemble qu'on
„ peut les diſtinguer en deux Claſſes,
„ en celles qui peuvent donner de l'A-
„ mour, & en celles qui excitent la
„ Compaſſion.

„ Mais, pour ne pas m'écarter de
„ mon Sujet, il y a deux choſes qui ré-
„ lèvent ſur tout la Gloire d'une Veu-
„ ve; c'eſt-à-dire, le tendre ſouvenir
„ qu'elle a de ſon Epoux défunt, & le
„ ſoin qu'elle prend de l'éducation de
„ ſes Enfans: à quoi l'on en peut ajou-
„ ter une troiſième, qui nait de la pré-
„ miére, & qui paroit dans une condui-
„ te ſage & réglée, capable de faire
„ honneur à l'un & à l'autre.

„ Une Veuve, qui poſſède ces trois
„ bonnes qualitez, ne forme pas ſeule-
„ ment un Caractère vertueux, mais
„ ſublime.

„ Il y a quelque-choſe de ſi grand &
„ de ſi noble dans l'Etat de Veuvage,
„ lorſqu'il eſt accompagné de toutes ſes

„ Vertus, qu'il est devenu le sujet d'u-
„ ne de nos plus belles Tragédies mo-
„ dernes en la Personne d'Andro-
„ maque, & qu'il a été reçu avec un
„ applaudissement général, qu'il méri-
„ toit bien, lorsque Mr. Phillips l'a
„ introduit sur la Scene.

„ La Veuve la plus renommée, qu'il
„ y ait dans l'Histoire, est la Reine Ar-
„ temise, qui, non contente d'a-
„ voir élevé à l'honneur de son Epoux
„ un fameux *Mausolée*, avala ses cen-
„ dres; &, par ce moïen, les renferma
„ dans un Monument plus auguste que
„ n'étoit celui qu'elle fit bâtir à ses dé-
„ pens, quoiqu'il fût estimé avec raison
„ une des Merveilles du Monde & de
„ l'Architecture.

„ Il semble que cette Princesse avoit
„ plus de droit, qu'aucune autre dont
„ j'aie entendu parler, à un second E-
„ poux, puis qu'il ne restoit pas un seul
„ atome du prémier. Mais, nos Héroï-
„ nes modernes trouveroient sans dou-
„ te, que les cendres d'un Epoux sont
„ une Potion bien amére; & elles au-
„ roient grand sujet de se plaindre, si
„ elles ne pouvoient obtenir un autre
„ Associé, qu'après avoir perdu le sou-
„ venir du défunt par une voie si rebu-
„ tante.

„ A ces illustres Exemples, j'en ajou-
„ terai un fort remarquable, & qui fait
„ voir la Délicatesse de nos Ancêtres à
„ l'égard du Veuvage. Le voici, tel

„ qu'il

„ qu'il se trouve dans l'Interprète de no-
„ tre Historien COWELL. *Au lieu, nom-*
„ *mé* Est *&* Ouest Enborne, *dans le Comté*
„ *de* Berks, *si un Fermier, qui tient ses Terres*
„ *suivant la Coûtume du Fief, vient à mou-*
„ *rir, sa Veuve aura une Portion que la Loi*
„ *appelle* Free-Bench, *sur toutes les Terres*
„ *qu'il possédoit, en vertu d'une simple Copie*
„ *tirée des Rôles, qu'on garde dans la Cour*
„ *Seigneuriale,* dum sola & casta fuerit,
„ *c'est-à-dire,* pendant qu'elle vivra seule
„ & en chasteté; *mais si elle tombe dans l'in-*
„ *continence, elle perd son droit. Malgré*
„ *tout cela, si elle veut paroître à la Cour,*
„ *montée à reculons sur un Belier noir, avec*
„ *la queuë de cet Animal en sa main & pro-*
„ *noncer les mots suivans; le Receveur du*
„ *Fief est obligé, par la Coûtume, de la ré-*
„ *tablir dans la jouïssance de son* Free-
„ Bench.

„ *Me voici,*
„ *Monteé sur un Bélier noir,*
„ *Comme une véritable Prostituée,*
„ *Moi qui, ayant perdu*
„ *Mon.* Bincum Bancum, *pour l'amour de*
Crincum Crancum,
Subis cette honteuse Revûë.

„ *C'est pourquoi, Mr. le Receveur, je vous*
„ *prie de me rendre mes Terres.*

„ On observe la même Coûtume à
„ *Tor,* qui est une Seigneurie dans la
„ Province de *Devon,* & dans quelques
„ autres Quartiers de l'Ouest.

„ Il

„ Il n'est pas impossible que je ne vous „ envoie bien-tôt une Liste des Dames „ de *Berkshire*, & d'autres Lieux Occi- „ dentaux, qui ont paru en public à cet- „ te occasion, montées sur des Béliers; & „ je me flatte, qu'une Cavalcade si nom- „ breuse de Veuves fournira un agréa- „ ble Divertissement à la Ville. Je suis „ *&c.*

XLV. DISCOURS.

Non possidentem Multa vocaveris
Rectè Beatum: rectiùs occupat
Nomen Beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duramque callet Pauperiem pati,
Pejùsque Letho Flagitium timet:
Non ille pro caris Amicis,
Aut Patriâ, timidus perire.

HOR. Lib. IV. Ode X. 45.

Les grands Biens ne rendent pas l'Homme heureux. Ce beau Nom n'est dû qu'à celui qui fait usage de sa Sagesse, pour prendre en bonne Part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui sait souffrir patiemment toutes les Incommoditez de la Pauvreté, & qui redoute le Crime plus que la Mort. Un Homme de ce Caractère est toujours prêt à prodiguer son Sang pour ses Amis, ou pour sa Patrie.

Sur les CRAINTES malfon-

IL faut avouër, que la Crainte est une Passion trés-dangereuse, puis que le plus

plus grand effort de la Vertu consiste à la vaincre. Elle nous a été donnée pour notre conservation: ainsi, l'on ne doit pas trouver étrange, qu'elle nous suive par-tout, pendant qu'il nous reste quelque-chose que nous voudrions bien garder. La vie même & tous ses plaisirs mériteroient à peine qu'on les souhaitât, si nous appréhendions sans cesse de les perdre. Le but de la Religion & de la Philosophie est de nous délivrer de toutes ces Fraïeurs inutiles, & d'appliquer notre Crainte à son véritable Objet.

dées, & les Moïens d'y remédier.

Si l'on réfléchit sur les inquiétudes mortelles, que cause cette Passion, & sur la violence de ses effets, on verra que l'on court bien du risque à s'y abandonner pour de legers accidens. Quelques-uns en ont perdu l'esprit, & d'autres la vie. Tout le monde sait l'Avanture de cet Homme, qui, agité par la Crainte, devint grison dans l'espace d'une nuit, & que cela même a fait dire à MARTIAL*,

O Nox! quàm longa es, quæ facis una Senem!

„ O Nuit, que tu dois avoir été lon-
„ gue, puisque celui, qui s'étoit couché
„ le soir fort jeune, s'est trouvé le ma-
„ tin un Vieillard!

Ces Fraïeurs, si elles viennent du sen-

* Lib. IV. Epigr. VII.

sentiment du Crime, sont de justes remors de la Conscience, qui peuvent exciter la pitié, mais qui n'admettent point de remède. Lorsque la main du Tout-puissant est levée sur les Impies, qui peut lui résister, ou se soustraire à ses ordres? C'est ce qui nous est représenté d'une manière fort sublime dans le Livre apocryphe, intitulé, *La Sagesse de* SALOMON, ou *de* PHILON, & dont l'Auteur s'énonce en ces termes:

*„ Vos jugemens sont grands, ô „ Seigneur, & vos paroles sont ineffa„ bles. C'est pourquoi les Ames sans „ science se sont égarées. Car les mé„ chans, s'étant persuadez, qu'ils pour„ roient dominer la Nation sainte, ont „ été liez par une chaine de ténèbres & „ d'une longue nuit, & renfermez „ dans leur maison: ils ont langui dans „ cet état, malgré les efforts qu'ils „ faisoient pour se soustraire à cette „ Providence, qui ne cesse jamais d'a„ gir. Et s'imaginant, qu'ils pourroient „ demeurer cachez dans la nuit obscu„ re de leurs péchez, ils se trouvérent „ dispersez & comme mis en oubli sous „ un voile de ténébres, saisis d'un hor„ rible effroi, & frappez d'un pro„ fond étonnement. Les lieux secrets „ où ils s'étoient retirez ne les garan„ tissoient pas de la Crainte, parce qu'il „ s'é

* Chap. XVII. 1, 4. 10, 11. 19, 20.

„ s'élevoit des bruits qui les effra-
„ yoient, & qu'ils voyoient paroître
„ des Spectres affreux qui les remplis-
„ soient encore d'épouvante. —— Car
„ comme la méchanceté est timide,
„ elle se condamne par son propre té-
„ moignage; & étant épouvantée par
„ la mauvaise conscience, elle se figu-
„ re toûjours les maux plus grands
„ qu'ils ne sont. Aussi la crainte n'est
„ autre chose que le Trouble de l'Ame
„ qui se croit abandonnée de tout se-
„ cours. —— Lorsque tout le reste
„ du monde étoit éclairé d'une lumiè-
„ re très-pure & s'occupoit à son tra-
„ vail sans aucun empêchement, eux
„ seuls se trouvoient accablez d'une
„ profonde nuit, image des ténèbres
„ qui leur étoient reservées; & ils
„ étoient devenus plus insupportables
„ à eux-mêmes que leurs propres té-
„ nèbres. „

On ne sauroit offrir aucun remède pour une Crainte si bien fondée: mais, un Homme, qui n'a pas de grands reproches à se faire, qui suit le droit chemin de la Vertu, & qui, malgré tout cela, soit par foiblesse de tempérament, soit par la tyrannie des préjugés, ou le manque de bonnes réfléxions, se laisse entrainer à cette lâche & indigne Passion; cet Homme-là, dis-je, devroit considérer, qu'il ne doit craindre que le Monarque suprême de l'Univers, cet Etre bienfaisant, qui est son

son Ami, son Protecteur, & son Pere. Si cette seule pensée étoit enracinée dans l'Esprit, quel malheur, quel révers, seroit capable de nous rendre infames, lorsque nous sommes assûrez de l'Approbation de celui qui nous dédommagera de la disgrace d'un moment par une éternité de Gloire? Qu'est-ce qu'il y a d'insupportable dans les Douleurs & les Maladies, puisqu'elles ne servent qu'à nous élever plutôt à ces Joies célestes, qui ne finiront jamais? Tout Homme, qui vit d'une maniére à ne devoir pas craindre la Mort, se contredit lui-même, lorsqu'il s'épouvante à l'occasion des autres Accidens de la Vie.

La Description, qu'HORACE fait de l'Intrépidité d'un honnête Homme, est si noble & si vive, qu'on ne sauroit la répéter trop souvent. La voici en original.

** Justum & tenacem Propositi Virum,*
Non Civium Ardor Prava jubentium,
Non Vultus instantis Tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis Manus.
Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient Ruinæ.

C'est-à-dire, „ Un Homme plein de „ droi-

* *Lib.* III. *Ode* III. 1.

„ droiture & de fermeté, ne s'étonne, ni
„ des clameurs d'une populace injuste,
„ ni des menaces d'un fier Tyran. Il
„ n'est ébranlé, ni par le vent du midi,
„ quand d'un soufle impetueux il boule-
„ verse les mers soumises à son Empi-
„ re, ni par le redoutable courroux de
„ Jupiter armé du tonnerre. Le Monde
„ entier s'écrouleroit, qu'il en seroit
„ frappé, mais non pas ému.„

Pour nous délivrer d'autant plutôt des Craintes mal-fondées, il n'y a qu'à considérer en prémier lieu, que ce que nous craignons peut ne pas arriver. Quelque soin que les Hommes prennent à former leurs Projets, quelque exactitude qu'*ils* y observent, la moindre petite circonstance qui vient à manquer, ou qui peut survenir, est capable de les renverser. Celui, qui dirige le cœur de l'Homme comme il lui plait, & qui découvre nos pensées de loin, peut, par un million d'accidens, ou par une action immédiate sur nos facultez spirituelles, déconcerter les trames les plus sourdes, & les plus subtiles, & les tourner à l'avantage de ses fidèles serviteurs.

En deuxiéme lieu, quand le mal qu'on craint arriveroit, il peut être beaucoup plus supportable qu'on ne se l'imagine. S'il n'y a point de Prospérité dans la vie, qui ne soit accompagnée de quelque Revers, on peut dire, qu'il n'y a point d'Adversité, qui n'ait son bon

bon endroit. Demandez aux Grands du Monde, s'ils ne sentent pas les cruelles atteintes de l'Envie & de l'Ambition. Demandez aux Pauvres & aux Malheureux, s'ils n'ont pas goûté quelquefois la douceur du repos & du contentement. Au milieu même de la douleur, de la perfidie de nos Amis, & de la médisance la plus noire, lorsqu'on y est un peu accoutumé, on sent une secrete joie, qui suit presque toujours une humble & pieuse résignation aux ordres de la Providence. Les Maux de la vie paroissent de loin comme des Rochers & des Précipices, stériles & raboteux; mais, à mesure que nous en approchons, on y trouve de petits endroits fertiles, & des Sources d'Eau vive, qui en diminuent l'horreur naturelle.

Enfin, nous devons nous consoler dans cette pensée, que, si ce que nous craignons ne nous atteint pas; nous pouvons aussi n'y pas atteindre nous-mêmes, & mourir avant que la chose arrive. Celui, qui connoit nos foiblesses, & qui ne permet pas que nous soïons exposez à des épreuves au dessus de nos forces, trouve souvent à propos de nous en garantir par une mort précipitée; & c'est ce qu'on peut appeller une sévérité gracieuse.

Si nous lui demandons avec ardeur son divin secours, nous ne risquerons pas de tomber dans ces précipices que notre Imagination est portée à creuser

elle-

même. Nos yeux doivent être toûjours tournez vers lui, comme vers un point fixe ; & alors nous marcherons d'un pas ferme & constant: au lieu que, si nous les tournons à droite ou à gauche, soit par imprudence ou par timidité, notre chute est presque infaillible.

XLVI DISCOURS.

Qui bellus Homo est, Cotta, pusillus Homo est.

MART. Libr. I. Epigr. X.

Mon Ami Cotta, *celui, qui se pique d'être un agréable Parleur, est souvent un fort petit Génie.*

Sur la mauvaise PLAISANTERIE, & l'Affectation du Stile enjoué.

CICERON a observé, qu'une Raillerie n'est jamais prononcée de si bonne grace, que lors qu'elle est accompagnée d'un air fort serieux. Si elle paroit sur les traits du visage, avant qu'elle sorte de la bouche, les Auditeurs s'en font une si haute idée, que leur surprise en diminue beaucoup. L'Esprit & l'Enjouement ne perdent pas moins par un certain Langage affecté, qui approche de celui des Mystiques & des faux-dévots. Le Ridicule n'est jamais si vif, que lors qu'il se montre sous un air grave. La véritable Plaisanterie consiste dans la pensée, & naît de la repré-

présentation des Images dans des circonstances grotesques & des vûes tout extraordinaires. C'est alors qu'elle nous frappe par la seule force de sa beauté naturelle; mais elle perd plus qu'elle ne gagne, lors qu'elle est revêtue de ces tours affectez, qui sont si à la mode parmi les prétendus Plaisans de nos jours. On peut dire, qu'ils ressemblent à nos Bateleurs, qui croient donner de l'esprit à leur Boufon, par la bigarrure de l'Habit dont ils le couvrent.

Nos petits Auteurs burlesques, qui font les Délices des Lecteurs du commun, abondent d'ordinaire en ces sortes de Phrases, où il y a plus de vivacité apparente, que d'esprit réel.

Je vis en dernier lieu une Lettre écrite de ce stile, qui me parut si remarquable, que j'en demandai une Copie à la personne qui me la montroit. Elle venoit d'un bel Esprit de la Campagne, qui l'écrivit à l'occasion de l'Anniversaire du Couronnement du Roi. La voici mot pour mot.

MON CHER AMI,

A deux heures après-minuit, par un tems de Gelée.

„ Je viens de laisser notre vénérable
„ Maire avec ses Myrmidons autour d'u-
„ ne Jatte de Punch, qui en peut conte-
„ nir une vingtaine de Bouteilles. Tous
„ nos Magistrats étoient assez bien con-
„ diti-

„ ditionnez lors que je me suis tiré le
„ nerf. Notre Ami l'Alderman avoit
„ un pié dans la Vigne du Seigneur avant
„ que le Feu de joie fût éteint. Nous
„ avions avec nous le Procureur, &
„ deux ou trois autres bons Compagnons
„ qui ne manquent pas de brillant. Pour
„ le Ministre, il n'aime pas à se diver-
„ tir à la vûe du Public.

„ A neuf heures du soir nous mimes
„ le feu à la grande Prostituée de *Baby-*
„ *lone*. Le Diable joua son rôle dans la
„ perfection, & ce petit Coquin s'est
„ presque enrichi par-là. Aussi nous en
„ coûta-t-il une pièce de six soûs à cha-
„ cun pour le bien équipper. Le vieux
„ BROWN, cet *Anglois* de la vieille ro-
„ che, s'enivra de tout son cœur, &
„ donna des preuves de sa loïauté au
„ bruit d'une centaine de Fusées volan-
„ tes. La Populace but la santé du Roi
„ à genoux, & trouva la Biere forte
„ brassée chez la bonne DAY si déli-
„ cieuse à son goût, qu'elle en expédia
„ une demi-douzaine de Barriques. Peu
„ s'en fallut que le pauvre *Tho.* TY-
„ LER ne fût démantibulé par la ba-
„ guette d'une Fusée volante, qui lui
„ tomba sur le nés, & lui fit perdre une
„ bonne partie de la Rasade qu'il buvoit
„ à la santé du Roi. La Populace parut
„ trés-loïale jusques vers le mi-nuit;
„ mais alors elle devint un peu mutine,
„ pour avoir un nouveau renfort de
„ Boisson. Elle auroit même déconcer-

„ té l'air grave de Mr. le Juge de Paix, „ & aplati peut-être les coutures de son „ Habit, si son Clerc ne fût venu à son „ secours, & ne les eût tous marquez „ de blanc & de noir.

„ Après que les Huzzas redoublez „ m'eurent privé de tous mes sens, „ j'allai voir les Dames, qui grenouil- „ loient ensemble de fort bonne amitié. „ La Femme de Mr. le Maire commen- „ çoit à bredouiller, & à jaser comme „ une Pie borgne.

„ J'oubliois de vous dire, que tous „ les Officiers & Soldats de la Milice „ avoient une Cocarde à leurs Chape- „ aux ornée d'un Distique, & que les „ Senateurs nous en avoient envoïé une „ Batelée pour servir dans cette occa- „ sion.

„ Mr. le Chevalier *Richard* **** se mit „ en grands fraix pour montrer son zè- „ le en faveur de la Religion Protestan- „ te; il lui en coûta une Barrique go- „ dronnée & un Bal. J'épiai dans sa „ grande Salle, où il se tenoit, & j'y „ vis une assez jolie volée de jeunes „ Pucelles. Ma chére Moitié étoit de „ la partie, & je puis dire, sans la „ trop louër, qu'elle embloit une Con- „ tredanse aussi bien que la plus frétil- „ lante d'entre elles.

„ Pour conclusion je souhaite, que „ tous les fidéles Sujets de Sa Majesté „ aiment autant le Piot, que son bon „ Peuple de cet ancien Bourg le ché- „ rit. Adièu.

XLVII. DISCOURS.

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis:
Et raptum vitulo caput ablatura superbo.
Bassaris, & lyncem Mænas flexura corymbis,
Evion ingeminat; reparabilis assonat Echo.

Pers. Sat. I. 99.

* *Ils ont rempli l'airain de sons Mimalloniques;*
La fureur les émeut dans les plaines Attiques:
La Bassaride court se troublant le cerveau,
Pour arracher la tête à quelque illustre Veau;
De Vigne & de Lierre elle enchaine les Onces.
Elle apelle Evion : *& de loin les réponses,*
Que rend la Nymphe Echo, *des Rochers & des Bois,*
Viennent à son oreille en réboublant la voix.

IL y a deux extremitez dans le Stile enjoué, dont l'une consiste dans ces petits tours badins que je viens de rélever, & l'autre dans ces expressions pompeuses que fournissent les Langues sa- *Sur le Stile pédantesque.*

* Vers de l'Abbé de Maroles.

ſavantes. L'une ſent trop l'Eſprit Bourgeois de la Ville, & l'autre trop celui du Collége.

Comme il n'y a rien qui prouve mieux que les Exemples, je vais rapporter ici une Lettre en Stile pédanteſque, écrite, par un jeune Etudiant de l'Univerſité, à un de ſes Amis, ſur le même Sujet & du même Lieu que la précédente.

MON CHER CONTUBERNAL,

„ Nous ſommes à la troiſième Veille „ de la Nuit, dont j'ai paſſé la meilleu„ re partie autour d'une grande Jatte „ de Porcelaine, remplie de tout ce „ qu'il y a de plus exquis dans les „ deux *Indes*. J'étois aſſis à une Table „ quadrangulaire, diamétralement op„ poſée au vénérable Maſſier, dont le „ viſage, ſuivant la Coûtume reçue en „ pareille occaſion de joie, étoit enlu„ miné à faire plaiſir, & brilloit d'un „ nouvel éclat. Le Maire & les Alder„ mans, ces Piliers de notre Conſtitu„ tion, commençoient à chanceler; & „ ſi quelcun d'eux avoit pû aſſez bien ar„ ticuler, pour demander, d'une manié„ re intelligible, un renfort de Boiſſon, „ je ne doute pas qu'à l'heure qu'il eſt „ toute l'Aſſemblée ne fût étendue ſous „ la Table.

„ La ſolemnité de cette ſoirée fut „ ouverte par la joie bruïante de Mrs.

„ les

„ les Tambours, qui, à la faveur de
„ leurs Tonnerres de parchemin, don-
„ nérent le signal à la Populace de com-
„ paroitre sous leurs différentes Clas-
„ ses & Dénominations. Ils furent bien-
„ tôt suivis de la Bande joïeuse des
„ Bouchers, & de la sourde mélodie
„ de leurs Couperets avec des Os de
„ Bœuf, pendant que le son des Clo-
„ ches faisoit Chorus & servoit à rem-
„ plir le Concert. Une Pyramide de
„ Fagots rangez perpendiculairement
„ & en ligne circulaire rejouïssoit le
„ cœur de la Populace, & lui promet-
„ toit une flamme éclatante. Les gros
„ Canons n'eurent pas plutôt ronflé le
„ Prologue, que le Ciel parut briller
„ de nouveaux Météores artificiels &
„ d'Etoiles de notre façon, & que
„ toute la *haute Rue* fût illuminée, d'un
„ bout à l'autre, d'une Voie lactée
„ de Chandelles. Nous fimes une Col-
„ lecte en faveur de la Multitude,
„ qui ne manqua pas de l'emploïer en
„ Boisson, dont elle avala de si longs
„ traits, qu'elle en devint excessive-
„ ment *Stentorophonique*. Il y eut un
„ Souverain Pontife de Carton, avec
„ un petit Diable noir à ses trousses,
„ qui, par ses insinuations diaboliques,
„ engagea sa Sainteté à se jetter dans
„ le feu, où il l'abandonna à elle-mê-
„ me pour s'en tirer le mieux qu'elle
„ pourroit. La Multitude lança de
„ terribles Sarcasmes contre ce bon

 „ Vieil-

„ Vieillard, & porta de rudes coups
„ de gourdin à ſa triple Couronne. La
„ Phyſionomie de *Tho.* TYLER a été
„ un peu endommagée par la baguette
„ d'une Fuſée volante, qui lui a preſ-
„ que démonté le ſtyle de ſon Qua-
„ dran. La bonne humeur de la Po-
„ pulace devint ſi mutine, qu'elle don-
„ na de l'exercice à notre Ami le Ju-
„ ge de Paix, qui, avec la plume de
„ ſon Copiſte, en fit dreſſer un Procès
„ verbal, dans le deſſein de le pourſui-
„ vre aux prochaines Aſſiſes, *&c.*

XLVIII. DISCOURS.

——— Neque enim concludere Verſum
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribit, ut nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poetam.
HOR. L. I. Sat. IV. 40.

Savoir ſeulement mettre un certain Nombre de Piès bout-à bout, ou faire des Satires telles que j'en fais d'un Stile fort approchant de la Proſe, ce n'eſt point-là être Poëte.

MR. LE SPECTATEUR,

Sur l'Art d'écrire des LETTRES en Vers.

„ LES deux Lettres, que vous venez
„ de publier, écrites d'un ſtile bien
„ différent l'un de l'autre, me fourniſ-
„ ſent l'occaſion de vous offrir quelques
„ Re-

„ Remarques sur l'Art d'écrire des Let-
„ tres en Vers. C'est une sorte de Poë-
„ sie à part, & dont je ne croi pas
„ qu'aucun de tous les Arts poëtiques
„ qui me sont tombez entre les mains
„ ait jamais dit un seul mot: on peut
„ dire même, qu'il n'y a point eu de
„ Siècle ni de Nation, où elle ait été
„ aussi cultivée que les autres Genres
„ de Poësie. Un Homme qui a du
„ Génie peut, s'il lui plait, écrire des
„ Lettres en Vers sur toute sorte de
„ Sujets, capables d'embellissement, soit
„ par les traits d'Esprit ou la beauté
„ du Langage, & les rendre agréables
„ au goût de tout le monde par le nou-
„ veau tour qu'il leur donne. Mais
„ lorsque je parle ici de la Poësie Epis-
„ tolaire, je ne l'entends que de ces
„ Ecrits qui ont été en usage parmi les
„ Anciens, & que quelques Modernes
„ ont voulu imiter. On peut réduire
„ cette sorte d'Ecrits à deux Classes.
„ Je mets dans l'une les Epîtres Amou-
„ reuses, celles qui regardent l'Amitié,
„ & celles qui roulent sur des Sujets tris-
„ tes & lamentables. Je place dans
„ l'autre celles qu'on peut appeller Fa-
„ miliéres, Critiques, & Morales, aux-
„ quelles on peut joindre celles où
„ regnent l'Esprit & l'Enjouement.
„ OVIDE à l'égard des prémiéres, &
„ HORACE à l'égard des autres, sont
„ les meilleurs Originaux qui nous res-
„ tent.

„ Il faut que celui qui cherche à
„ réüssir dans la maniére d'Ovide
„ examine d'abord son cœur, pour
„ voir si les Passions qui l'animent, sur
„ tout celles qui sont de la trempe la
„ plus douce, jouent à leur aise &
„ avec quelque espèce de regularité,
„ puisque ce n'est pas son Esprit, mais
„ la tendresse & la délicatesse de ses
„ sentimens, qui doit frapper ses Lec-
„ teurs. Sa Versification doit être aussi
„ douce & naturelle, & tous ses Nom-
„ bres coulans & harmonieux.

„ Les qualitez requises pour écrire
„ des Epîtres, suivant le Modèle qu'Ho-
„ race nous en donne, sont d'une
„ toute autre nature. Celui qui vou-
„ droit exceller en ce genre doit avoir
„ un grand fond de Bon-Sens mâle &
„ vigoureux. Il doit y joindre une
„ profonde connoissance des Hommes,
„ aussi bien que des affaires de son Siè-
„ cle & des Mœurs qui y regnent. Il
„ faut qu'il ait l'Esprit muni des plus
„ beaux Préceptes de la Morale, &
„ plein de pensées sur les endroits lu-
„ mineux & obscurs de la Vie Humai-
„ ne. Il doit posseder la Raillerie la
„ plus fine, & entendre les délicates-
„ ses, aussi bien que les absurditez, de
„ la Conversation. Il doit avoir un
„ tour d'Esprit vif, avec une manière
„ aisée & concise de s'exprimer. Il
„ ne doit rien dire qui sente un Re-
„ clus; mais, il doit paroître en tout

„ un

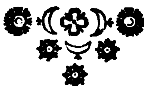
„ un Homme du Monde, qui respire
„ un air libre & ouvert. Ses Compa-
„ raisons & la plûpart de ses Images
„ doivent être prises du train ordinaire
„ de la Vie. Des traits de Satire &
„ de Critique, de même que des Elo-
„ ges, mêlez, pour ainsi dire, en pas-
„ sant, & d'une manière judicieuse,
„ animent & ornent beaucoup les Piè-
„ ces de cette nature. Mais que no-
„ tre Poëte, qui écrit des Epîtres, se
„ souvienne toûjours, quelque fami-
„ liéres qu'elles soient, qu'il écrit en
„ Vers, & que, par conséquent, il doit
„ prendre bien garde à ne tomber pas
„ dans la Prose, ni dans la Diction vul-
„ gaire, à moins que la nature du su-
„ jet ne l'exige de toute nécessité.
„ Quelques Critiques prétendent qu'Ho-
„ RACE s'est un peu relâché à cet égard,
„ & qu'il a trop négligé sa Versification;
„ ce qu'il semble avoir reconnu lui-
„ même.

„ Tout ce que j'ajouterai ici est, que
„ ces deux différentes maniéres d'écri-
„ re des Lettres, si des Personnes douées
„ des qualitez requises s'en mêlent, peu-
„ vent être aussi agréables, chacune en
„ son espèce, qu'aucune autre sorte de
„ Poësie; & que la derniére bien ména-
„ gée peut devenir fort instructive. Je
„ suis *&c.*

J'accompagnerai d'une ou deux Ob-
servations celles de mon ingénieux Cor-
respondant; & je remarquerai d'abord,

que les Sujets les plus ſublimes peuvent ſe traiter avec avantage en forme Epiſtolaire, comme dans la fameuſe Epître d'Horace à Auguste. Le Poëte nous ſurprend par ſon Stile pompeux, & il ſemble que le haſard lui a plutôt fourni ſon ſujet, qu'aucun deſſein prémedité. Il paroit, comme un Roi qui voïage *incognito*, avec un mêlange de familiarité & de grandeur. Lorſque la dignité du Sujet entraine le Poëte à faire des Deſcriptions ou à marquer des Sentimens, vous diriés que tout cela naît de ſoi même; & qu'il eſt animé d'une eſpèce d'Enthouſiaſme. Il en revient enſuite, & il retombe de bonne grace dans le ſtile naturel d'une Lettre.

Je pourrois parler ici du Poëme Epiſtolaire, que Mr. Eusden vient de publier ſur l'Avenement du Roi à la Couronne, où, entre pluſieurs beaux traits de Poëſie, on peut voir cette Régle heureuſement obſervée.



XLIX. DIS-

XLIX. DISCOURS.

—— ——— Illic poſtquam ſe Lumine vero
Implevit, Stellaſque vagas miratur, & Aſtra
Fixa Polis, vidit quantâ ſub Nocte jaceret
Noſtra Dies, riſitque ſui Ludibria Trunci.

LUCAN. Lib. IX. 11.

Après que l'Ame de ce Héros, remplie d'une Lumière céleſte, eut admiré le Cours des Etoiles & des Aſtres qui brillent à l'un & à l'autre Pole, elle s'apperçut, que nos Jours ici-bas ſont couverts de terribles Nuages, & ſentit bien le Ridicule de tous les Amuſemens qu'elle y avoit eu.

MR. LE SPECTATEUR,

Lettre ſur l'ORGUEUIL mal-entendu des Hommes.

„ LES Lieux communs, que les Orateurs mettent en uſage contre l'Orgueuil de l'Homme ſont pris de la baſſeſſe de ſon Origine, des imperfections de ſa Nature, & de la courte durée de ces Biens, dont il ſe glorifie. Quoi quil n'y ait rien en nous qui dût exciter notre Vanité, avec tout cela un ſentiment intèrieur de notre mérite peut quelquefois être louable. Le mal donc conſiſte en ce que, d'un côté, nous ſommes prêts à nous enorgueillir de niaiſeries, ou même de choſes indignes; & que, de l'autre, nous re-

„ gardons comme déshonorable ce qui
„ fait notre solide gloire.

„ De là vient, que ceux qui sont avi-
„ des de louanges prennent de fausses
„ mesures pour les obtenir. Si un
„ Orgueilleux se donnoit la peine de
„ consulter son propre cœur, il trou-
„ veroit que, si les autres étoient aussi
„ bien instruits de ses foiblesses que
„ lui-même, il n'auroit jamais l'impu-
„ dence de prétendre à l'estime du Pu-
„ blic. L'Orgueil naît donc du man-
„ que de reflexion, & du peu de con-
„ noissance qu'on a de soi-même. Plus
„ on se connoit, & plus on a d'humi-
„ lité. L'une de ces choses suit natu-
„ rellement de l'autre, & elles s'ac-
„ compagnent toujours.

„ Le plus sûr moïen pour juger de
„ nous est d'examiner de près ce que
„ nous estimons ou que nous méprisons
„ dans les autres. Un Homme, qui se
„ vante des biens de la Fortune, d'un
„ Habit magnifique, ou d'un nouveau
„ Titre d'Honneur, se rend par-là ridi-
„ cule. Ainsi nous ne devrions pas admi-
„ rer en nous-même ce qui nous enga-
„ ge à nous moquer des autres.

„ Il y a beaucoup moins de raison à
„ nous enorgueuillir de ce que nous
„ mépriserons certainement quelque
„ jour. Malgré tout cela, si nous vou-
„ lons reflêchir sur les divers change-
„ mens que nous avons essuié, & ceux
„ qui nous attendent encore, nous
„ trou-

„ trouverons, que plus notre sagesse & „ nos connoissances augmentent, plus „ elles servent à nous découvrir nos im- „ perfections.

„ A mesure que nous passons de „ l'Enfance à la Jeunesse, nous regar- „ dons avec dédain les Jouëts & les „ Amusemens qui avoient fait jusques- „ là tout notre plaisir. Lorsque nous „ approchons de l'âge viril, on nous „ estime vertueux à proportion de la „ honte & du regret que nous avons „ pour les désordres & les égaremens „ de la Jeunesse. La Vieillesse est plei- „ ne de Reflexions mortifiantes sur une „ vie mal-emploïée à se procurer des „ Biens & des Honneurs incertains. A „ suivre cette gradation de Pensées, „ on peut conjecturer avec assez de „ fondement, que, dans le Siècle à „ venir, la Sagesse, l'Expérience, & „ les Maximes de la Vieillesse, seront „ regardées par un Esprit separé de „ son Corps, à peu près du même „ œil, dont un Vieillard regarde „ aujourd'hui les Folies & les Badina- „ ges des Enfans. Les Pompes, les „ Honneurs, la Politique, & les Ruses „ des Hommes faits, paroitront alors „ aussi ridicules, que tous les Jeux & „ les Exercices qui occupent aujour- „ d'hui toute l'adresse, la force, & „ l'ambition, de Créatures raisonnables, „ depuis l'âge de quatre ans jusques à „ neuf ou dix.

„ Si l'idée d'une Elevation graduelle „ parmi les Etres, depuis le plus bas „ jusques au plus haut, n'est pas chi- „ mérique, il est assez probable, qu'un „ Ange regarde un Homme à peu-près „ de la même maniére qu'un Homme „ regarde une Créature qui approche le „ plus de celle qui est douée de Raison. „ Par la même Régle, s'il m'est per- „ mis de donner carriére à mon Ima- „ gination sur cet Article, une Bête „ d'un Ordre supérieur regarde avec „ une espèce de mépris celle qui lui „ est inférieure. Si elles étoient capa- „ bles de reflêchir, à juger des Pen- „ sées de quelques-unes par leurs ac- „ tions, nous pourrions conjecturer, „ qu'elles croient être les Souveraines „ du Monde, & que toutes choses ont „ été faites pour elles. Cette Pensée „ dans les Bêtes brutes ne seroit pas „ plus absurde, que celle de certains „ Hommes, qui s'imaginent que toutes „ les Etoiles du Firmament ont été „ créées pour plaire à leurs Yeux & „ divertir leur Esprit. Mr. Dryden, „ dans sa *Fable du Coq & du Renard*, „ fait, pour le Coq son Héros, un „ petit Discours qui ne quadre pas mal „ avec ce que je viens d'avancer:

Faisant un Caracol, il dit à sa Compagne,
Voi, ma Chére, l'Email de toute la Campagne;

La

La Nature pour nous prodigue à pleines mains
L'Herbe, le Blé, les Fruits, la Rose, & les Jasmins.
Les Oiseaux font pour nous entendre leur Ramage.
L'Homme aussi nous imite; &, pour paroitre sage,
Perché sur ses deux Piés, il trote comme nous,
Peut se tenir debout, ou se mettre à genoux.

„ Je conclus sur le tout, que nous „ ne devons nous estimer, que pour ces „ choses que des Etres supérieurs „ croient dignes d'être estimées; puis- „ que c'est le seul moïen de ne perdre „ jamais la bonne opinion que nous „ avons de nous-même. „



L. DIS-

L. DISCOURS.

Quid purè tranquillet, Honos, an dulce Lucullum,
An secretum Iter, & fallentis Semita Vitæ.
Hor. Lib. I. Epist. XVIII. 132.

Appliquez-vous à connoître si le Repos de l'Ame, qui produit une Satisfaction pure, se trouve dans les Honneurs ou dans les Richesses, ou plutôt dans une Vie obscure, qui nous dérobe à la Connoissance des Hommes.

Mr. le Spectateur,

La Vertu fait la véritable Grandeur de l'Homme.

„ VOUS avez observé dans qu'el-
„ cun de vos Discours *, que la
„ véritable Grandeur ne se trouve pas
„ au milieu de la Pompe & du Bruit
„ où la plûpart des Hommes la cher-
„ chent. Vous y ajoutez, que la Vertu
„ cachée dans l'Obscurité paroit sou-
„ vent plus illustre aux yeux des Etres
„ supérieurs, que tout ce qui passe
„ pour grand & magnifique dans l'esprit
„ du monde.

„ Lorsque nous lisons l'Histoire de
„ ceux qui ont porté les glorieux Titres
„ de Rois, de Ministres d'Etat, ou de
„ Ge-

* C'est le XL.

„ Généraux, ils nous paroissent dé-
„ pouillez de tous ces ornemens exté-
„ rieurs, qui éblouïssoient les yeux de
„ leurs Contemporains; & nous les
„ trouvons grands ou petits, dignes
„ ou indignes de notre estime, à pro-
„ portion de la Noblesse de leurs Ver-
„ tus, ou de l'Enormité de leurs Vices.
„ Les sages Maximes, les beaux Senti-
„ mens, & la Conduite dèsintéressée
„ d'un Philosophe, au milieu d'une
„ Fortune très-modique, l'élevent plus
„ haut dans notre estime, que les plus
„ grands Potentats de la Terre, lors-
„ que nous les considérons, lui & les
„ autres, à travers un éloignement de
„ plusieurs Siècles. Si les Mémoires
„ d'un Homme, qui a vécu dans l'obs-
„ curité, mais aussi d'une maniére di-
„ gne de sa Raison & conforme aux
„ Règles de la Vertu, étoient exposez
„ à nos yeux, nous ne trouverions rien
„ dans ce Caractère qui ne le pût met-
„ tre à niveau des Personnes les plus
„ élevées. L'Extrait suivant des Pa-
„ piers manuscrits d'un honnête Gen-
„ tilhomme de la Campagne donne-
„ ront un nouveau Jour à ma Thése.
„ Peut-être que vos Lecteurs se for-
„ meront une Idée plus avantageuse de
„ lui à cause de ces Actions faites en
„ secret & sans témoin, que de ceux
„ qui se sont attiré l'Admiration de la
„ Multitude.

MEMOIRE.

„ A l'Age de 22 ans, je sentis une
„ violente passion pour la Femme de
„ mon Cousin Charles; & peut-être
„ que j'aurois eu le malheur de réüssir,
„ si, à cause de cela même, je n'avois
„ entrepris d'aller voir les Païs étran-
„ gers.

„ Peu de tems après mon retour en
„ *Angleterre*, j'eus une entrevûe avec
„ mon Oncle *François* . . . . . ., qui
„ vouloit me donner tout son Bien;
„ mais, je le refusai, & j'obtins de lui
„ qu'il ne desheriteroit pas son Fils
„ *Edouard*.

„ *N. B.* Il faut se souvenir de ne di-
„ re jamais cette particularité à mon
„ Cousin *Edouard*, de peur qu'il n'eut
„ mauvaise opinion de feu son Pere
„ quoi qu'il parle toûjours mal de moi
„ à cette occasion.

„ Afin de prévenir un Procès scanda-
„ leux entre mon Néveu *Henri* *** &
„ sa Mere, j'aloüe à celle-ci, sous
„ main, & de mon propre argent, la
„ Somme annuelle, qui causoit leur
„ Dispute.

„ J'ai procuré un Bénéfice à un
„ jeune Homme, parce qu'il étoi
„ Neveu de mon honnête Précepteur,
„ qui est mort depuis une vingtaine
„ d'années.

„ Donné dix Livres Sterlin à la
„ pau-

„ pauvre Mlle. * * * *, Veuve de mon
„ Ami H.....

„ *N. B.* Il faut ſe ſouvenir de re-
„ trancher un Plat de ma Table, juſ-
„ qu'à ce que j'aie recouvré cette
„ Somme.

„ *N. B.* Je ne dois pas oublier non
„ plus de reparer ma Maiſon, & de
„ finir mes Jardins, pour emploïer les
„ pauvres Païſans à ce travail après la
„ Récolte.

„ Ordonné à *Jean* de relâcher, de
„ nuit, les Brebis du bon Homme D...,
„ qui avoient été enfermées, pour a-
„ voir été priſes en défaut, & de n'en
„ rien dire à mes autres Valets.

„ Obtenu de Mr. l'Ecuïer *M. T.*, qu'il
„ ne pourſuivra pas en Juſtice le Fils
„ du Fermier qui avoit tiré une Per-
„ drix, & qu'il lui rendra ſon Fuſil.

„ Païé l'Apoticaire, pour avoir gué-
„ rie une vieille Femme qui ſe croïoit
„ Sorciére.

„ Remis à la Diſcrétion d'un Men-
„ diant mon Chien favori, qui l'avoit
„ mordu.

„ Amené le Miniſtre de la Paroiſſe, &
„ un Juge à Paix *Whig*, à la même
„ Opinion, après les avoir engagez
„ tous deux à s'expliquer leurs idées.

„ *N. B.* Il faut chaſſer *Pierre* de ma
„ Maiſon, pour avoir tué une Daine
„ d'un coup de Piſtolet, pendant
„ qu'elle mangeoit des Glands ſur ſa
„ main

„ Lorſ-

„ Lorsque mon Voisin *Jean*, qui m'a „ fait souvent Tort, viendra demain „ pour me présenter sa Requête, je „ dois me souvenir que je lui ai par- „ donné.

„ Quitté mon Carrosse, & vendu mes „ Chevaux, pour être en état de se- „ courir les Pauvres dans une disette „ de Grain.

„ Rabatu, cette même année, à mes „ Fermiers, un cinquiéme de la Rente „ qu'ils me doivent.

„ Lorque je me promenois aujour- „ d'hui, il m'est venu une Pensée dans „ l'Esprit, qui m'a rempli le cœur de „ joie, & je me flatte qu'elle aura une „ heureuse influence sur moi le reste de „ mes jours.

„ *N. B.* Il faut ordonner à mon Fils, „ en particulier, de ne m'ériger au- „ cun Monument après ma Mort; mais, „ je n'en dois rien dire dans mon Testa- „ ment.



LI. DIS-

LI. DISCOURS.

Sed mihi vel Tellus optem prius ima dehiscat;
Vel *Pater* omnipotens adigat me Fulmine ad Umbras,
Pallentes Umbras Erebi, Noctemque profundam,
Ante, *Pudor*, quàm te violo, aut tua Jura resolvo.
Ille meos, primus qui me sibi junxit, Amores
Abstulit: ille habeat secum, servetque Sepulcro.

VIRG. Æneid. IV, 24.

O Pudeur! j'aimerois mieux que la Terre m'engloutît dans son Sein, ou que Jupiter *me frappât de sa Foudre, & qu'il me précipitât dans le triste Séjour des Ombres, plûtôt que de te blesser en quelque manière, ou de violer tes Droits.* Sichée, *à qui j'ai été unie en prémières Nôces, a enlevé toute ma Tendresse Qu'il la garde donc avec lui, & qu'elle demeure ensevelie dans son Tombeau.*

MR. LE SPECTATEUR,

Liste de plusieurs Veuves, réduites à faire la

„ IL peut vous souvenir, que je vous „ écrivis en dernier lieu * sur une an- „ cien-

* Voiez le XLIV. DISCOURS.

Cérémonie du *Belier noir.*

„ cienne Coûtume reçuë dans les Seigneuries de *Est* & *Ouest-Enborne*, „ aussi bien qu'ailleurs; & que je vous „ ai parlé d'un certain Droit, qu'on „ apelle *Free-Bench*, dont les Veuves „ des Fermiers y jouïssent

„ Je vous dirai à présent, que My- „ lord Coke observe, que ce Droit „ est fondé sur un Titre le plus liti- „ gieux, & le plus facile à perdre, qu'il „ y ait dans toute l'*Angleterre*. Ce n'est „ pas tout: suivant la Promesse, que je „ vous fis alors, j'ai examiné, avec „ des soins & des peines incroïables, „ divers Regîtres, où il est parlé de „ cette Coûtume & du *Belier noir*. En- „ fin, j'y ai trouvé les Procédures de „ la Cour fonciére, qui se tint, à cet- „ te occasion, l'espace d'un jour en- „ tier. Il y est dit, qu'un vieux Rece- „ veur, qui étoit un fin Matois, après „ une Recherche exacte & rigoureuse „ des Titres, en vertu desquels les Fer- „ miers possédoient leurs Terres, trou- „ va qu'elles étoient presque toutes „ confiscables au Seigneur, par la Fau- „ te de leurs Veuves, & qu'il vouloit „ d'abord s'en mettre en possession; „ mais, que ces bonnes Femmes de- „ mandérent là-dessus le *Bénéfice du Be-* „ *lier*. Aussi-tôt que le Receveur eut „ examiné leurs Raisons, il ajourna la „ Cour jusques à la *S. Barnabé* *, afin „ que

* Cette Fête tombe sur le 11. du Mois de *Juin*, dans la Saison où les Jours sont longs.

„ que le jour ne leur manquât pas pour
„ faire la Cérémonie.

„ La Cour s'etant donc rassemblée,
„ au milieu d'une grande foule de gens
„ qui étoient venus de tous côtez pour
„ voir la solemnité, la prémiére qui
„ entra fut la Veuve LE HADRY, qui
„ avoit comparu à la Cavalcade de
„ l'année précédente. Le Regître ob-
„ serve, que, sur ce qu'elle trouva que
„ le Bélier alloit bien l'amble, &
„ qu'elle pourroit en avoir besoin
„ dans la suite, elle l'acheta du Rece-
„ veur.

„ Mlle. SARA FRIAN, Veuve de
„ MR. JEAN FRIAN, & la plus grande
„ Prude de toute la Paroisse, vint en-
„ suite. Elle fit d'abord quelque diffi-
„ culté de prendre la Queuë du Bélier
„ en sa main: & l'on s'apperçut, qu'en
„ recitant le Formulaire de l'Aveu qui
„ leur est imposé, elle en adoucissoit
„ les deux mots les plus emphatiques;
„ & qu'au lieu de dire *Crincum Cran-*
„ *cum*, elle prononcoit *Clincum Clan-*
„ *cum*. Mais, le Receveur eut soin de
„ la faire parler bon Anglois, avant
„ que de lui rendre ses Terres.

„ La troisiéme Veuve, qui *subit cette*
„ *infame Revüë*, montée sur un Bélier
„ vicieux, eut le malheur d'être jet-
„ tée par terre, & crut aussi-tôt qu'el-
„ le seroit dispensée du reste de la Cé-
„ rémonie. Mais, le Receveur, bien
„ instruit de la Loi, observa très-sage-
„ ment

„ ment là-dessus, que, lorsque la Cor,
„ de d'un Pendu vient à se rompre
„ cela n'empêche pas l'Exécution du
„ Criminel.

„ La quatriéme Dame, spécifiée dans
„ le Regître, étoit la Veuve DE LORGNE, fameuse Coquette, qui, après
„ avoir tenu en suspens une douzaine
„ de jeunes Gaillards, l'espace de deux
„ années, & donné plus de marques
„ de sa faveur à son Chartier *Jean*, fut
„ introduite au bruit des *Huzzas* de
„ tous ceux qui l'avoient aimée autre-
„ fois, & qui l'environnoient.

„ Mlle. ZIBELIN, revêtuë de son
„ grand Deuil, qui paroissoit fort pro-
„ pre & tout neuf, de la même cou-
„ leur que celle de son bizarre Pale-
„ froi, fit une figure très-décente dans
„ la solemnité de ce jour.

„ Une autre, qui avoit éte sommée
„ de comparoitre, fut excusée par le
„ Receveur, qui n'ignoroit pas que Mr
„ l'Ecuïer, Seigneur du Fief, l'avoit
„ duement qualifiée, & mise en état de
„ se présenter à califourchon sur le Bé-
„ lier noir.

„ Mlle. SURFIN, qui ne pouvoit
„ rien objecter contre la Citation,
„ s'excusa sur sa grossesse. Mais, on se
„ rappella, qu'elle avoit allégué la mê-
„ me excuse l'année précédente. Là-des-
„ sus, le Receveur observa, qu'elle
„ pourroit toûjours ajuster ses flutes
„ d'une telle maniére, qu'elle ne seroit
„ ja-

„ jamais en état de satisfaire aux devoirs „ requis de la Seigneurie.

„ La Veuve Fretille insista, en „ présence de la Cour, sur ce qu'elle „ n'avoit rien fait depuis la mort de „ son Mari, qu'elle n'eut toûjours fait „ de son vivant; & pria d'ailleurs Mr. „ le Receveur de considérer le cas de „ sa propre Femme, s'il venoit à mourir „ avant elle.

„ Celle, qui vint ensuite, étoit d'u„ne corpulence si affreuse, qu'elle „ auroit bien voulu s'exempter de la „ Cérémonie, sous prétexte qu'il n'y „ avoit aucun Bélier qui eût la force „ de la porter. Ainsi, le Receveur com„mua la Peine, ou plutôt la Monture; „ & ordonna, qu'elle feroit son entrée „ sur un Taureau noir.

„ La Veuve Masclari, qui avoit „ toûjours eu la reputation d'une Dame „ très-vertueuse, n'eut pas plûtôt chassé, „ par une boutade, sa vieille Femme-de-„Chambre, que cette Créature vindi„cative la fit monter, neuf fois le mê„me jour, sur le Bélier noir.

„ Plusieurs Veuves du voisinage, „ qu'on avoit citées pour subir l'Exa„men, firent voir, qu'elles ne rele„voient pas de la Seigneurie: de sor„te qu'on les mit hors de Cour & de „ Procès.

„ Une jeune & belle Créature, qui „ serroit la file, entra d'un air si char-

„ mant, que le Receveur en parut tou-
„ ché, & qu'il l'épousa un mois après
„ la mort de sa Femme.

„ Mlle. DE BOISPOURRI comparut
„ suivant la Citation: mais, on ne mit
„ rien à sa charge; parce qu'elle avoit
„ toûjours vêcu d'une maniére irré-
„ prochable depuis la mort de son Ma-
„ ri, qui la laissa Veuve, lorsqu'elle
„ étoit âgée de soixante-neuf ans. Je
„ suis &c.

LII. DISCOURS.

Audire, atque Togam jubeo componere, quisquis
Ambitione malâ, aut Argenti pallet Amore;
Quisquis Luxuriâ, tristi-ve Superstitione,
Aut alio Mentis Morbo calet: huc propiùs me,
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.

HOR. L. II. Sat. III. 77.

Approchez, ambitieux, avares, debauchés, superstitieux, en un mot, vous tous qui êtes les Victimes de quelque malheureuse Passion: venez ici les uns après les autres, & m'écoutez avec Attention. Vous allez voir, qu'il n'y a pas un de vous, qui ne soit perclus du Cerveau.

Réflé-xions sur les

LE Genre Humain se peut diviser en deux Parties, celle des Occu-pez

pez, & celle des Fainéans. Les prémiers se distinguent en Vertueux & en Vicieux. Ceux-ci se subdivisent en Avares, en Ambitieux, & en Sensuels. Les Fainéans sont dans un état inférieur à chacun de ces Ordres-là. Tous les autres, engagez à la recherche du Bonheur, quoi que souvent mal-placé, semblent par-là même mieux disposez à recevoir les moïens qu'on leur offrira pour y parvenir. Le Dr. Tillotson traite les Fainéans, qui n'ont aucune Prudence, ni pour cette Vie, ni pour l'autre, de *véritables Fous*. Ils ne se proposent aucun but, & ils se laissent entrainer à tous les Vents qui souflent. Il seroit donc inutile de leur donner des Avis, que peut-être même ils ne voudroient pas lire. Ainsi, résolu de ne pas les fatiguer par un long Discours, je les renvoïerai à ce Mot de Platon, qui nous dit, que *le Travail est autant préférable à l'Oisiveté; que le Poli d'un Métail l'est à la Rouille*.

Hommes laborieux & les fainéans; sur les Avares, les Ambitieux, & les Sensuels.

Les Recherches des Hommes actifs & laborieux sont, d'un côté, dans les Sentiers de la Religion & de la Vertu; ou, de l'autre, dans le grand Chemin des Richesses, des Honneurs, ou des Plaisirs. Je comparerai donc les Poursuites de l'Avarice, de l'Ambition, & de la Sensualité, avec les Vertus qui leur sont opposées; & j'examinerai lequel de tous ces Principes engage à plus de travail, de fatigue, & d'assidui-

té. La plûpart des Hommes avouent, lorsqu'ils raisonnent de sang froid, qu'une Vie sainte & vertueuse sera couronnée à la fin d'une recompense toute extraordinaire; mais, ils prétendent, que le chemin en est fort étroit & raboteux. S'il paroit donc qu'ils s'attirent autant ou plus d'embarras pour se rendre misérables, que pour arriver au suprême Bonheur: peut-être qu'ils s'efforceront à devenir honnêtes Gens, lorsqu'ils verront qu'ils ne hasardent rien par-là.

En prémier lieu, l'Avare à plus d'industrie que le Saint; la peine d'acquérir, la crainte de perdre, & l'incapacité de jouïr de ses richesses, ont fait, de tout tems, le sujet de la plus vive Satire. Si son repentir, pour avoir négligé un marché avantageux, sa douleur d'avoir été la Dupe d'un autre, son espérance d'augmenter son Capital, & sa crainte de tomber dans la misére, se tournoient vers leurs véritables Objets, elles formeroient autant de Graces & de Vertus Chrétiennes. Il peut s'appliquer une bonne partie des Souffrances que S. Paul avoit endurées, & dire avec lui: * *J'ai été en péril sur les Fleuves, en péril des Voleurs, en péril au milieu de faux Freres. J'ai souffert des travaux & des fatigues, beaucoup de veilles, la faim, la soif, des jeunes fréquens,*

* II. Corinth. X. 26. 27.

quens, le froid, & la nudité. Avec combien moins de fraix ne pourroit-il pas † *s'ammasser des trésors au Ciel?* Ou, s'il m'est permis d'emploier ici l'expression d'un grand Philosophe, ne pourroit-il pas *acquérir des richesses, qui ne craignent, ni les Armes, ni les Hommes, ni* Jupiter *même?*

En deuxiéme lieu, si nous considérons les travaux de l'ambitieux, dans le même jour que nous avons régardé ceux de l'Avare, nous tomberons facilement d'accord, qu'il ne faut pas à beaucoup près tant d'embarras pour s'élever à une Gloire solide & durable, que pour en acquérir une fragile & passagére; ou, pour me servir d'autres termes, qu'il est plus aisé de mériter les Honneurs de ce Monde, que de les obtenir. L'Ambitieux devroit se rappeller les Regrets du Cardinal Woolsey, qui dit sur la fin de ses jours: *Si j'avois servi Dieu avec la même Ardeur qui m'animoit pour le Service de mon Roi, il ne m'auroit pas abandonné dans ma Vieillesse.* Le Cardinal adoucit les termes, & cache son Ambition sous le prétexte de *servir son Roi;* mais, à les prendre dans leur véritable sens, ils veulent dire, que si, au lieu d'être enflammé par l'Ambition, il avoit agi par un principe de Vertu, il en auroit senti les consolations à la fin de sa vie, lorsque tout le monde lui tourna le dos.

En

† *Math.* VI. 20.

En troisiéme lieu, comparons les fatigues de l'Homme sensuel avec celles du vertueux; mettons-les dans la Balance, & voïons quelles sont celles qui pesent le plus. Il peut sembler d'abord étrange, qu'on exhorte les Hommes adonnez au plaisir à changer de conduite, parce qu'ils mènent une vie pénible & laborieuse. Mais, lorsqu'au milieu des plaisirs, qu'ils recherchent avec tant d'ardeur & d'empressement, nous les voïons accablez d'inquiétudes, & servir de jouët à différentes passions, n'avons-nous pas sujet de leur demander, si les peines qu'ils endurent ne l'emportent pas sur les plaisirs qu'ils goûtent? D'un côté, les infidélitez qui se commettent entre les deux Sexes, & de l'autre, les caprices où ils tombent, l'avilissement de la Raison, les angoisses de l'attente, les dégoûts dans la jouïssance, les cruels remors, la vanité & les chagrins inséparables des plaisirs les plus rafinez qui occupent toute la vie, la rendent si triste & si amére qu'un Homme n'est jamais cru sage ni heureux, jusqu'à ce qu'il ait surmonté tous ces désordres.

Voici à quoi tout se réduit. L'Homme est une Créature agissante. Soit qu'il marche dans les Sentiers de la Vertu ou du Vice, il ne peut que rencontrer bien des difficultez qui servent à mettre sa patience à l'épreuve, & à exciter son industrie. Le même travail est re-

quis,

quis, si ce n'est pas même un plus grand, dans la poursuite du Vice & de la Folie, que dans la recherche de la Vertu & de la Sagesse. De sorte qu'il lui est facile d'en venir à un choix, & de se déterminer, si, avec les forces qui lui sont données, il veut travailler à se rendre heureux ou misérable.

LIII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Amores
De tenero meditatur Ungui.
HOR. L. III. Ode VI. 23.

Dès sa plus tendre Jeunesse, elle a l'Amour en Tête.

LE *Casuïste d'Amour* m'a envoyé la Lettre suivante, qui renferme diverses Questions, avec sa Réponse à chacune, qu'il me prie de vouloir autoriser & ratifier. J'y donne les mains de bon cœur, après avoir examiné meurement toutes choses; & j'exhorte la jeune Demoiselle, qui s'y trouve intéressée, à s'y conformer à tous égards.

„ MONSIEUR,

„ J'eus treize ans accomplis le 9. du „ mois de Novembre dernier, c'est-à- „ dire, que je dois penser à m'établir „ dans

LETTRE d'une jeune Dlle de 13 Ans,

qui se croit en état de se choisir un Epoux

„ dans le Monde. Mais, je souhaiterois „ bien que vous eussiez la bonté de me „ donner vos Avis sur ce que je dois „ faire pour MR. MIGNARD, qui m'en „ compte depuis quelque tems. C'est „ un fort joli Homme, qui à les yeux „ les plus noirs, & les dents les plus „ blanches, que j'aie vû de ma vie, „ Quoi qu'il ne soit qu'un Cadet, il „ s'ajuste en Homme de Qualité, & il „ n'y a personne, qui puisse entrer dans „ une Assemblée de meilleure grace „ que lui. Je sai qu'il a refusé de bons „ Partis: &, s'il ne peut m'obtenir en „ Mariage, il a résolu de n'en épouser „ jamais une autre. Mais, sur ce qu'il „ m'envoïa l'autre jour une Piéce en „ Vers, car c'est un des plus beaux Es- „ prits de la Ville, mon Pere lui a dé- „ fendu l'Entrée du Logis. On dit pour „ Raison, que ma Sœur ainée, qui vou- „ droit toûjours me traiter en petite „ Fille, doit passer devant moi. D'ail- „ leurs, elle a l'Effronterie d'insinuer, „ que MR. MIGNARD me jouë, & qu'il „ me fera tourner la cervelle. Quoi „ qu'il en soit, j'ai résolu de l'épou- „ ser quand ce ne seroit que pour la „ faire enrager. Mais, comme, avec „ tout cela, je n'en voudrois point ve- „ nir à une fausse démarche, je vous „ prie de me donner vos Réponses aux „ Questions suivantes, & de les insé- „ rer dans le SPECTATEUR. Je ne dou- „ te pas qu'elles ne me soient favora-

„ bles,

„ bles, & que je ne puisse m'engager
„ d'avance à les suivre au pié de la
„ Lettre.

„ Lorsque MR. MIGNARD me re-
„ garde une demi-heure de suite, &
„ qu'il m'appelle son *Ange*, n'est ce pas
„ une bonne Preuve, qu'il est amoureux
„ de moi?

RÉPONSE. *Non.*

„ Ne dois-je pas compter, qu'il sera
„ tendre & généreux envers moi, puis-
„ qu'il m'a promis de me donner la
„ Moitié de ma Dot pour mes Epin-
„ gles, & de m'entretenir un Carosse
„ à six Chevaux?

Non.

„ Si je ne suis pas mieux en état de
„ juger de son mérite, moi, qui l'ai
„ connu depuis presque une année en-
„ tiére, que mon Pere & ma Mere,
„ qui ne l'ont jamais entendu parler
„ qu'à Table?

Non.

„ Si je ne suis pas d'un Age assez
„ avancé, pour me choisir un Epoux?

Non.

„ Si je n'aurois pas commis une gran-
„ de Incivilité à son égard d'avoir refu-
„ sé une Tresse de ses Cheveux?

Non.

„ Ne serois-je pas la plus inhumaine
„ de toutes les Créatures, si je n'avois
„ Pitié d'un Homme, qui soupire sans
„ cesse pour moi?

Non.

„ Ne me conseilleriés-vous pas de
„ m'enfuir avec ce pauvre Homme?

Non.

„ Ne croïez-vous pas, que, si je l'a-
„ bandonne, le Désespoir ne le porte à
„ s'aller noïer?

Non.

„ Que lui dirai-je la prémiére fois
„ qu'il me demandera si je veux l'é-
„ pouser?

Non.

La Lettre suivante n'a besoin, ni de Préface, ni de Réponse.

Mr. le Spectateur,

Lettre d'un Homme entêté de Nouvelles.

„ Dans la Situation où se trouvent au-
„ jourd'hui les Affaires, je m'étonne
„ que vous puissiés vous amuser, à écri-
„ re autre chose que des Nouvelles. En
„ effet, y-a-t-il quelcun qui roule d'au-
„ tres pensées dans son Esprit? Le plai-
„ sir d'augmenter en connoissances, &
„ d'apprendre à tout moment quelque
„ chose de nouveau, est très-digne d'u-
„ ne Créature raisonnable. J'ai l'oreil-
„ le excellente pour recevoir un se-
„ cret, & je suis d'un naturel fort
„ communicatif: de sorte que je puis
„ vous rendre de grands services de ce
„ côté-là. Pour y réüssir, je vais de
„ bon matin à l'Antichambre, où je
„ fourre la tête au millieu des Pelotons
„ les plus épais, & où j'attrappe les

„ Nou-

„ Nouvelles à l'ouverture de la porte, „ lorsqu'elles sont encore toutes „ chaudes. Quelquefois, je me tiens „ auprès des Halebardiers, & dès que „ le murmure y arrive, j'en ai ma part. „ Tantôt j'applique l'oreille contre la „ muraille, où j'entends quantité de „ bruits sourds de conséquence qui passent „ en droite ligne d'un coin à l'autre. „ Tantôt, las de me tenir debout, „ je me rends à l'un des Caffez du „ voisinage, où je passe toute la journée, „ & où j'ai le plaisir de humer „ les Nouvelles à mesure qu'elles viennent „ toutes fraiches de la Cour. En „ un mot, je n'épargne, ni soins, ni „ peines, pour savoir l'état du Monde. „ Une Nouvelle perd beaucoup de son „ goût & de sa bonne odeur, dès „ qu'elle a été exposée une heure à „ l'air. J'aime, pour ainsi dire, à la „ cueillir toute fraiche de l'Arbre, ou „ de sa Tige, & à la présenter à mes „ Amis avant qu'elle soit fanée. Aussi „ m'en coûte t-il bien cher en louage „ de Carrosses. Vous n'en disconviendrez „ pas, Monsieur, lorsque vous „ saurez, que je vais au grand galop d'un „ Caffé à l'autre, & que je dévance, „ de deux bonnes heures, le *Postillon* „ *du Soir* *. Il y a un certain Gentilhomme, „ qui m'a damé le pion deux ou „ trois

* C'est une Gazette, qui paroit à *Londres*, sous ce Titre-là.

„ trois fois, & qui m'a prévenu au „ Caffé de CHILD. Mais, je suis en „ état de lui rendre la pareille. J'ai „ acheté les deux meilleurs Chevaux „ de Carrosse, que l'on puisse jamais „ avoir pour de l'argent; & je le défie, „ qu'il me dévance à l'avenir. Encore „ un coup, MR. LE SPECTATEUR, „ croïez-moi: débitez-nous des Nou- „ velles; mon assistance ne vous man- „ quera pas. Mais il faut que je m'ar- „ rête ici brusquement, puisque j'ai „ plus de vint Lettres à écrire. Je suis „ à la hâte, &c.

THOM. DE PONT-NEUF.

LIV. DISCOURS.

—— Dulcique Animos Novitate tenebo.
OVID. Metam. L. IV. 284.

Je captiverai les Esprits par une agréable Nouveauté.

J'AI vu un petit Ouvrage d'un Savant, formé de Spéculations, qui devoient leur naissance aux plus grandes Bagatelles de la vie. Il avoit accoûtumé d'écrire toutes les Pensées qui lui venoient dans l'Esprit, à la vûe de quelque Attitude singuliére d'un Homme, de quelque apparence de Raison dans une Bête, ou de ce qu'il trouvoit di-

digne de Remarque dans tout autre Objet. Il pouvoit moraliser sur une Tabatière, discourir avec éloquence sur un Fichu ou une paire de Manchettes, & animer à la pratique de la Vertu, à l'occasion d'une Perruque quarrée. J'ai crû devoir faire ce détail, pour servir d'excuse à mon ingénieux Correspondant, qui entame sa Lettre, s'il m'est permis de le dire, par une Image ridicule & indigne de la Noblesse du Sujet qu'il y traite. Quoi qu'il en soit, la voici, telle que je l'ai reçue.

„ Mr. le Spectateur,

„ Lorsque j'ai vû un petit Chat faire „ mille tours de souplesse & autant de „ cabrioles qui servoient à marquer, „ sa joie & à exciter la mienne, pen- „ dant qu'un vieux Rominagrobis, as- „ sis sur son derrière, avec l'air du „ monde le plus grave, paroissoit in- „ sensible à tout ce badinage, l'envie „ m'a pris de rechercher qu'elle pou- „ voit être la cause d'une humeur si „ opposée entre deux Créatures, qui ne „ sembloient différer qu'à l'égard de „ quelques années; & je n'ai pû l'at- „ tribuer qu'à *la Force de la Nouveauté*.

Lettre sur la Force de la Nouveauté, que les Hommes recherchent avec ardeur.

„ Si l'on examine toutes les Espè- „ ces de Créatures, on verra que cel- „ les, qui ont été le moins dans le Mon- „ de paroissent les plus satisfaites de „ leur état. Car, outre qu'à l'égard „ d'un nouveau-venu le Monde a une

„ Fraicheur qui le remplit de joie,
„ l'Existence elle-même, quoi que dé-
„ pourvûe d'une grande variété de
„ plaisirs, lui cause une sensation agréa-
„ ble. Mais, à mesure que l'Age avan-
„ ce, tout paroit se flétrir: les Sens se
„ dégoûtent de ce qui les charmoit au-
„ trefois; & l'Existence devient fade &
„ insipide. Nous en voïons un Exemple
„ dans le Genre-Humain. Supposé qu'un
„ petit Enfant n'ait aucun Mal qui l'in-
„ commode, & qu'il lui soit permis
„ de changer de Jouëts, il se divertit
„ de la moindre Bagatelle. Il n'y a rien
„ qui trouble sa joie, à moins qu'il ne
„ soit condamné à quelque peine, ou à
„ la solitude. La Jeunesse a besoin d'oc-
„ cuper son feu à de violens Exerci-
„ ces. L'Homme fait, devoué à la pour-
„ suite des Biens ou des Honneurs, ai-
„ me le tracas d'une vie active. Enfin,
„ le Vieillard, qui a perdu le goût de
„ toutes ces distractions, devient un
„ fardeau insupportable à lui-même.
„ On peut rendre compte, en quelque
„ maniére, de cette Différence, si on
„ l'attribue à la vigueur & au déclin des
„ Facultez: mais, je croirois aussi, qu'el-
„ le vient sur-tout de ce que plus nous
„ avons joui de l'Existence, moins
„ nous y sommes sensibles, & plus el-
„ le a besoin de nouveaux Amusemens,
„ pour nous délasser du dégoût & de
„ la fatigue qui l'accompagnent.

„ La Nouveauté est d'une influence

„ aussi

„ aussi puissante qu'étendue. Il y a „ long-tems, que les Philosophes ont „ observé, qu'elle est la source de l'Ad„ miration, qui diminue, à mesure que „ les Objets nous deviennent plus fa„ miliers ; & qui s'éteint, d'abord que „ nous en avons une parfaite connois„ sance. Mais, je ne sâche pas qu'on „ ait remarqué communément, que „ toutes les autres Passions dépendent „ en grande partie du même Attribut. „ Qu'est-ce autre chose que la Nou„ veauté, qui enflamme le Désir, qui „ augmente la Joie, qui provoque la „ Colère, qui excite l'Envie, & qui „ inspire l'Horreur? De-là vient, que „ l'Amour languit, dès qu'il possède „ son Objet ; & que l'Amitié même a „ besoin de l'Absence, pour s'entretenir. „ De-là vient, qu'on s'accoûtume à voir „ des Monstres, sans témoigner aucune „ Aversion pour eux, & à regarder la „ Beauté la plus charmante, sans éprou„ ver aucun transport. Cette agitation „ des esprits animaux, en quoi consiste „ la Passion, est l'effet ordinaire de la „ surprise ; &, pendant qu'elle dure, el„ le amplifie les qnalitez agréables ou „ désagréables de son Objet : mais, „ aussitôt que l'émotion cesse avec le „ goût de la Nouveauté, tout paroit „ sous un autre jour, & nous affecte „ moins qu'on n'auroit dû s'y attendre „ naturellement, pour nous avoir trop „ frappez d'abord.

„ Il

„ Il ne sera pas inutile de rechercher „ jusqu'où l'Amour de la Nouveauté est „ un effet inévitable de la Nature, & „ à quels égards il est proportionné à „ l'état où nous sommes ici-bas: Il „ me paroit impossible, qu'une Créature „ raisonnable se contente de ses acqui- „ sitions, quelques vastes qu'elles puis- „ sent être, sans tâcher d'aller plus „ loin: parce qu'après avoir atteint au „ plus haut dégré où elle aspiroit, son „ Esprit a l'idée d'une infinité de choses „ dignes d'elle, & dont la connoissance „ ne sauroit lui être indifférente; de „ même qu'un Homme, qui a grimpé „ sur le haut d'une Montagne élevée „ au milieu d'une vaste Plaine, peut „ beaucoup plus étendre sa vûe, & „ les bornes de ses désirs. De-là vient „ qu'on ne fait pas tort aux Esprits bien- „ heureux, si on les croit occupez sans „ cesse à fouiller dans les secrets de la „ Nature, & à pénétrer les profon- „ deurs inépuisables de la Divinité. Il „ n'y a rien dans cette idée, qui ne „ tourne à leur gloire: pourvû qu'on „ se souvienne toujours, que leur envie „ d'acquérir de nouvelles connoissances „ ne resulte d'aucun dégoût qu'ils aient „ pour ce qu'ils possédent; & que le „ plaisir qu'ils trouvent dans leur pro- „ grès n'est pas fondé sur sa Nouveau- „ té, ce qui est purement accidentel, „ mais sur sa valeur intrinséque & réel- „ le. Après avoir étudié, des milliers

„ d'an-

„ d'années, les Ouvrages de Dieu, la „ beauté & la magnificence de l'Univers les remplira de la même admira„ tion & du même respect, dont ADAM fut saisi, lorsqu'il ouvrit les „ yeux, & qu'il contempla cette glo„ rieuse Fabrique. La Variété les cap„ tive par ses propres charmes, & tout „ ce qui leur a plu une fois leur plaira „ toûjours. A tous ces égards, ils ont „ un avantage manifeste sur nous, qui „ sommes si bien gouvernez par nos „ Appétits déreglez & variables, que „ nous pouvons regarder avec la plus „ grande indifférence du monde les é„ tonnantes merveilles de la Création, „ & admirer avec transport les chétifs „ Essais de l'Esprit humain; abandon„ ner les Spéculations les plus sublimes „ & les plus importantes, pour courir „ après des idées de nulle valeur: nous, „ dis-je, qui nous lassons de jouïr de „ la Santé, parce qu'aucune Maladie „ n'en releve le goût; & qui préférons „ la Lecture d'un Livre nouveau, quoi„ que peu digne d'estime, à la secon„ de ou à la troisième d'un Auteur plus „ ancien dont le mérite est reconnu.

„ Quoi qu'il en soit, le goût que „ nous avons pour la Nouveauté sert à „ nous procureur bien des Avantages „ dans cette Vie. Il ne contribue pas „ peu à l'avancement des Sciences: du „ moins CICERON observe, que ce

„ qui

„ qui dispose les Hommes à essuïer la
„ fatigue des Recherches philosophi-
„ ques n'est pas tant la Grandeur des
„ Objets, que leur Nouveauté. Pour
„ exciter l'Ame à une méditation as-
„ sidue, & la retirer de la paresse &
„ de l'indolence où elle est plongée,
„ il ne suffit pas que la Campagne soit
„ ouverte, & qu'il y ait du Gibier pour
„ la Chasse, ni que l'Entendement ait
„ une soif insatiable pour toute sorte
„ de connoissances: il faut d'ailleurs,
„ qu'il y ait un plaisir tout extraordi-
„ naire à découvrir la Vérité. Ce plaisir
„ est exquis pendant qu'il dure; mais,
„ comme il s'éteint peu à peu, il arri-
„ ve, que l'Esprit néglige ses prémiéres
„ idées, & qu'il cherche à faire de
„ nouvelles découvertes, dans l'espé-
„ rance de le renouveller. Il en est
„ de la Connoissance comme des Ri-
„ chesses dont le plaisir consiste plu-
„ tôt à les augmenter de jour en jour,
„ qu'à revoir notre ancien Trésor. Cet-
„ te disposition est sujette à quelques
„ inconvéniens, si l'on n'a soin de les
„ prévenir, & en particulier à celui-
„ ci: je veux dire, que, par une trop
„ grande ardeur après la Nouveauté,
„ nous n'épluchons pas une Question
„ avec toute l'exactitude requise; ou,
„ ce qu'il y a de pis, nous croïons
„ l'avoir bien approfondie, lorsque
„ nous l'avons à peine éfleurée; &
„ que, pour me servir des termes de
„ MR.

„ MR. LOCKE, *nous voïons très-peu de cho-*
„ *se, nous présumons beaucoup de nous-même,*
„ *& nous passons trop vite à la Conclusion.*
„ Un autre Avantage, qui nous revient
„ de notre penchant pour la Nouveau-
„ té, est, qu'il anéantit toutes les Dis-
„ tinctions si vantées entre les Hom-
„ mes.* N'enviez pas, à ceux, qui sont
„ au-dessus de vous, les Titres pom-
„ peux, les superbes Edifices, les beaux
„ Jardins, les Carrosses dorez, & les
„ Equipages magnifiques. En effet,
„ tout cela ne sert qu'à éblouïr les yeux
„ des autres, sans que le Maître en soit
„ touchè. Celui, qui est accoûtumé à
„ posséder tous ces Objets de l'Ambi-
„ tion, n'y est presque pas sensible. Il
„ n'en reçoit pas des idées plus brillan-
„ tes, ni plus de satisfaction, que n'en
„ goûte un Homme d'une fortune mé-
„ diocre, qui n'a que tout juste ce qu'il
„ lui faut pour mener une vie douce
„ & tranquille. Il entre dans ses cham-
„ bres de parade avec la même indif-
„ férence, que vous ou moi pouvous
„ entrer sous notre petit Toit. Les
„ belles Peintures, & les riches Ameu-
„ blemens, ne lui servent de rien; il
„ ne les voit pas: & comment y pren-
„ droit-il garde, puisque la plûpart des
„ Hommes n'observent pas les éton-
„ nantes Merveilles, qui éclatent de
„ tous côtez dans la vaste Fabrique
„ de l'Univers; & que les Etoiles, ces
„ Mondes d'une grandeur prodigieuse,

„ bril-

„ brillent en vain à leurs yeux ? Gra-
„ ces à la Nature indulgente, qui a
„ mis tous ses Enfans au niveau, & qui
„ les y maintient encore, à la faveur
„ du Principe dont il s'agit, malgré
„ toutes les distinctions artificielles que
„ l'on a introduites dans la Société.

„ En un mot, pour ne rien dire de
„ plus, cette Ardeur pour la Nouveau-
„ té, qui nous dégoûte de tout ce que
„ nous avons déjà, n'est-elle pas une
„ Preuve convaincante d'une autre
„ Vie? Ou l'Homme à été fait en vain,
„ ou ce monde n'est pas le seul pour
„ lequel il étoit destiné. Car, il ne fau-
„ roit y avoir un plus grand Exemple
„ de Vanité, que celui de l'Homme
„ ici-bas, qui, depuis sa naissance jus-
„ ques à sa mort, est exposé aux illu-
„ sions & aux apparances trompeuses
„ d'un Bonheur chimérique. Ses Plai-
„ sirs, quoi que fort minces, s'éva-
„ nouissent à mesure qu'il les goûte;
„ & ils ne se renouvellent pas assez vi-
„ te, pour en pouvoir jouïr la moitié de
„ sa vie. Lorsque je vois des Person-
„ nes, qui s'ennuïent d'elles-mêmes
„ aussitôt qu'elles n'ont pas quelque
„ Objet qui les occupe, ou qui les dis-
„ trait: lorsque je les vois courir de
„ la Campagne à la Ville, & retour-
„ ner de la Ville à la Campagne; chan-
„ ger sans cesse de situation, & diversi-
„ fier les Plaisirs autant qu'il leur est
„ possible: *Certainement*, dis-je en moi-
„ mê-

„ même, *la Vie n'est que Vanité, & il*
„ *faut que l'Homme soit stupide ou prévenu*
„ *au-delà de toute Imagination, si, des Vanitez de la Vie, il ne conclut pas, qu'il est*
„ *destiné pour l'Immortalité.*

LV DISCOURS.

Tantum inter densas, umbrosa Cacumina; Fagos
Assiduè veniebat: ibi hæc incondita solus
Montibus, & Sylvis, Studio jactabat inani.
VIRG. Ecl. II. 3.

Il se promenoit souvent à l'Ombre des Hêtres épais, où il faisoit ses Plaintes améres, quoi qu'inutiles, aux Bois & aux Montagnes.

IL y a quelque tems, que j'ai reçu la Lettre suivante, qui pourra bien n'être pas désagréable à ceux de mes Lecteurs, qui ont le Cœur tendre, & qui n'ont rien à faire.

„ MR. LE SPECTATEUR,

„ La semaine derniére, un de mes
„ Amis mourut d'une Fièvre, qu'il
„ avoit attrapée à se promener un peu
„ trop tard au serein parmi ses Moisson-
„ neurs. Je dois vous avertir, qu'il ai-
„ moit beaucoup l'Agriculture & le
„ Jar-

„ Jardinage, & qu'il en faisoit ses plus
„ chéres Délices. Il avoit quelques Ma-
„ rotes, qui ne sembloient pas quadrer
„ avec le Bon-Sens qu'il avoit d'ail-
„ leurs. Quoi qu'il fût très-civil &
„ bien élevé, il ne pouvoit s'émpêcher
„ de marquer son Inquiétude dans la
„ Compagnie des Femmes; & le soin
„ qu'il prenoit d'éviter une certaine
„ Allée de son Jardin, qu'il avoit autre-
„ fois le plus fréquentée, donna lieu à
„ quantité de vaines Conjectures dans
„ le Village où il demeuroit. Lorsqu'à-
„ près sa mort nous examinames ses
„ Papiers, nous en découvrimes la Rai-
„ son, qu'il n'avoit jamais insinuée à
„ ses meilleurs Amis. Il avoit été pas-
„ sionnément amoureux dans sa jeu-
„ nesse, comme on peut le voir par
„ quantité de Lettres qu'il a laissées. Je
„ vous envoie une Copie de la derniére
„ de ce genre qu'il ait jamais écrite; &
„ vous verrez, qu'il y cache le vérita-
„ ble Nom de sa Maîtresse sous celui
„ de Zelinde.

Lettre d'un Amant passionné à sa Maitresse, qui le paia d'Ingratitude.

La longue Absence d'un Mois me seroit insupportable, si l'Affaire qui m'occupe n'étoit pour le service de ma chére Zelinde, *& d'une telle nature, qu'elle m'en rappelle à tout moment le souvenir. J'ai meublé mon Logis selon votre goût, ou, si vous voulez, selon le mien, puisque j'ai appris depuis long-tems à ne rien approuver que ce qui vous agrée. L'Apartement destiné à votre usage est une Copie si exacte de celui où vous demeurez, que*

qui je crois souvent être chez vous, lorsqu'il m'arrive d'y entrer tout d'un coup; mais, je soupire, lorsque je n'y trouve pas celle qui doit l'habiter. Par la Fénêtre de votre Cabinet vous aurez la plus agréable vûe que l'Angleterre puisse jamais fournir. J'en aurois du moins cette idée, si l'étendue & la variété du Païsage ne me rappelloient pas d'abord la distance qui est entre nous.

Les Jardins sont d'une grande beauté; toutes les Haïes sont garnies de Chevrefeuille: il y a des Treilles & des Berceaux dans tous les coins, & j'en ai fait un petit Paradis terrestre autour de moi; mais, ainsi que le premier Homme dans sa belle Solitude, je ne suis heureux qu'à demi sans Compagne avec qui je puisse partager mon Bonheur. J'ai ordonné une Allée pour deux Personnes, où je me flatte de goûter mille & mille plaisirs dans votre Conversation. Je m'y promene déjà tous les soirs, & j'ai formé un sentier tout auprès de la Haïe de cette petite Allée, dans l'agréable pensée où j'étois que vous marchiez à mon côté. Je me suis entretenu bien des fois avec vous dans cette Retraite, où las de la Promenade, nous nous sommes assis au milieu d'une Allée de Jasmins. Les transports de joie où je tombe dans ces Conversations imaginaires m'ont rendu, depuis quelque tems, le sujet du Babil de toute la Paroisse; mais, un jeune Paisan, qui en conte à la Fille de mon Fermier, m'a découvert, & il en a répandu le bruit dans tout le voisinage.

A l'égard des Arbres fruitiers, je n'ai pas oublié les Pêches que vous aimez tant. J'ai fait

fait planter une Allée d'Ormes le long de la Riviére, & j'ai ordonné qu'on y semât par-tout des Primeveres, dans l'espérance qu'elles vous feront autant de plaisir que celles qu'on voit à la Maison de Campagne de Mr. votre Pere, & dont je vous ai entendu parler quelquefois.

Oh! ZELINDE, *quel Plan d'une Vie heureuse n'ai-je pas tracé dans mon Imagination! A quels Rêves ne m'abandonné-je pas durant la veille! Quand est-ce que les six sémaines qui sont entre moi, & le bonheur dont je me flatte seront écoulées?*

Comment pûtes-vous interrompre si brusquement votre derniére Lettre, & me dire que vous deviez vous ajuster pour aller à la Comédie? Si vous aimiés autant que j'aime, vous ne trouveriés pas plus de Compagnie dans une foule, que j'en trouve dans ma Solitude. Je suis, &c.

„ Sur le dos de cette Lettre, le dé„ funt avoit écrit, de sa propre main, „ le Fait suivant:

Mem. *Après avoir attendu une Semaine entiére la Réponse à cette Lettre, je courus à la Ville, où je trouvai que ma perfide Maitresse avoit épousé mon Rival. Je supporterai cette Disgrace en Homme raisonnable, & je tâcherai de me rendre heureux dans cette Solitude, que j'avois ornée avec tant de soin pour une Perfide & une Ingrate.*

LVI. DIS-

LVI. DISCOURS.

Labitur & labetur in omne volubilis Ævum.
Hor. L. I. Epist. II. 43.

Il coule & il coulera jusqu'à la Fin du Monde.

Mr. le Spectateur,

„ Il n'y a point de vos Discours
„ qui me plaisent davantage, que ceux
„ qui roulent sur l'Infini & l'Eternité.
„ Vous avez déja considéré cette partie
„ de l'Eternité qui est passée; & je sou-
„ haiterois, que vous voulussiés nous
„ expliquer celle qui est à venir.

„ Peut-être que vos Lecteurs seront
„ plus satisfaits de cette Vûe de l'Eter-
„ nité, que de la précédente: puisque
„ nous sommes tous intéressez à celle
„ qui est à venir; au lieu qu'une Spé-
„ culation sur celle qui est passée est
„ plus curieuse qu'utile.

„ D'ailleurs, nous pouvons facilement
„ concevoir, qu'il est possible, qu'une
„ Durée successive ne finisse jamais;
„ quoi que, comme vous l'avez très-
„ bien observé, cette Eternité, qui n'a
„ jamais eu de commencement, soit tout-
„ à-fait incompréhensible: c'est à dire
„ que nous pouvons concevoir une E-

„ ternité qui *peut être*, & non pas celle
„ qui *a été*; ou, pour me servir de
„ termes philosophiques, nous pouvons
„ nous former quelque idée d'une Eter-
„ nité *potentielle*, & non pas d'une *actuelle*.
„ Cette Notion d'une Eternité à ve-
„ nir, qui est naturelle à l'Esprit Hu-
„ main, prouve d'une maniére invinci-
„ ble, qu'il est destiné à en jouïr: sur-
„ tout si l'on considére, qu'il est capable
„ de Vertu ou de Vice; qu'il a des Fa-
„ cultez, qui peuvent croître à l'infini;
„ & que, par leur bon ou leur mauvais
„ usage, il peut se rendre heureux ou
„ malheureux dans toute l'Eternité Il
„ est vrai, que cette Idée n'est, ni fixe
„ ni complette, mais qu'elle croit &
„ s'étend sans cesse vers son Objet, qui
„ est trop vaste pour notre foible Con-
„ ception. Ainsi que nous sommes à
„ cette heure au commencement de
„ l'Existence, de même nous semblera-
„ t-il toûjours que nous y allons entrer.
„ Après un ou deux milions de siècles,
„ quelques Evénemens considérables
„ pourroient bien échapper à notre Mé-
„ moire, & nous pourrions même ou-
„ blier qu'il y eut jamais eu un Soleil
„ ou des Planetes, si elle n'est fortifiée
„ d'une façon toute extraordinaire. Ce-
„ pendant, malgré la longue carriére
„ que nous aurons fourni alors, il nous
„ semblera toûjours, que nous venons
„ d'y entrer, & qu'il n'y a nulle propor-
„ tion entre l'espace que nous savons
„ avoir

„ avoir commencé, & celui que nous
„ sommes sûrs ne devoir jamais finir.

„ Du reste, je vous laisse le soin de
„ manier ce difficile Sujet, persuadé que
„ vous le mettrez dans un si beau jour,
„ que vos Lecteurs y trouveront de-
„ quoi s'instruire & s'entretenir agréa-
„ blement.

„ Je vous envoie ci-jointe la Traduc-
„ tion Latine du Discours de PLATON
„ à cette occasion. Elle m'est tombée
„ par hasard entre les mains, & l'on
„ ne sauroit trop l'admirer, soit que
„ l'on ait égard au Stile concis, à la
„ pureté, ou à l'élegance de l'expression
„ & du tour.

ACT. V. SCEN. I.

CATO *solus*, &c.

SIC, sic se habere rem necesse prorsus est,
Ratione vincis, do lubens manus, Plato.
Quid enim dedisset, quæ dedit frustra nihil,
Æternitatis insitam cupidinem
Natura? Quorsum hæc dulcis expectatio;
Vitæque non explenda melioris sitis?
Quid vult sibi aliud iste redeundi in nihil
Horror, sub imis quemque agens præcordiis?
Cur territa in se refugit anima, cur tremit
Attonita, quoties, morte ne pereat, timet?
Particula nempe est cuique nascenti indita
Divinior; quæ corpus incolens agit;
Hominique succinit: Tua est Æternitas.

 Æter-

Æternitas! O lubricum nimis aspici,
Mixtùmque dulci gaudium formidine!

Quæ demigrabitur alia hinc in corpora?
Quæ Terra mox incognita? Quis Orbis novus
Manet incolendus! Quanta erit mutatio?
Hæc intuenti spatia mihi quaquà patent
Immensa: Sed caliginosa nox premit;
Nec luce clarâ vult videri singula.
Figendus hic pes; certa sunt, hæc hactenus:
Si quod gubernet Numen Humanum genus,
(At, quod gubernet, esse clamant omnia)
Virtute non gaudere certè non potest:
Nec esse non Beati, quâ gaudet, potest.
Sed quâ beata sede? Quòve in tempore?
Hæc quanta quanta terra, tota est Cæsaris.
Quid dubius hæret animus usque adeo? Brevi
Hic nodum hic omnem expediet. Arma en induor

[Ensi manum admovens.]

In utramque partem facta, quæque vim inferant,
Et quæ propulsent! Dextera intentat necem
Vitam sinistra: Vulnus hæc dabit manus;
Altera medelam vulneris: Hic ad exitum
Deducet, ictu simplici; hac vetant mori.
Secura ridet anima murcronis minas,
Ensesque strictos, interire nescia.
Extinguet ætas sidera diuturnior:
Ætate languens ipse Sol, obscurius
Emmittet Orbi consenescenti jubar:

Natu-

Natura & ipsa sentiet quondam vices
Ætatis, annis ipsa deficiet gravis:
At tibi juventus, at tibi immortalitas,
Tibi parta Divûm est vita. Periment mutuis
Elementa sese & interibunt ictibus:
Tu permanebis sola semper integra,
Tu cuncta rerum quassa, cuncta naufraga,
Jam portu in ipso tuta contemplabere
Compage ruptâ, corruent in se invicem,
Orbesque fractis ingerentur Orbibus;
Illæsa tu sedebis extra fragmina.

C'est-à-dire, * ,, Il faut que cela soit ,, ainsi, PLATON; vous raisonnez fort ,, juste. Autrement, d'où viendroit cet- ,, te douce espérance, ce désir ambi- ,, tieux, cette attente continuelle, de ,, l'Immortalité? D'où viendroit cette ,, crainte intérieure, cette horreur se- ,, crete, que nous avons de tomber dans ,, le néant? Pourquoi est-ce que l'Ame ,, rentre, pour ainsi dire, en elle-mê- ,, me, & qu'elle frémit, quand elle ,, pense à sa Destruction? C'est la Divi- ,, nité, qui agit au-dedans de nous: c'est ,, le Ciel même, qui nous assûre par-là ,, d'une Vie à vénir, & d'une Eternité ,, qui ne finira jamais. Oh! que cette ,, Idée

* On suit ici l'Original Anglois de MR. ADDITON, & non pas la Traduction Latine, qu'on vient de lire, qui en est plutôt une Paraphrase, qu'une Version litterale. D'ailleurs, on a mieux aimé s'énoncer en Prose, que se hasarder à mal imiter la Poësie inimitable de l'Auteur.

,, Idéé est agréable, & qu'elle se fait en
,, même tems redouter!

,, A travers combien de maniéres dif-
,, férentes d'exister, de nouvelles scè-
,, nes, & de métamorphoses, ne sommes-
,, nous pas obligez de passer! Leur vaste
,, étenduë sans bornes s'offre à mon Es-
,, prit; mais, elle est couverte d'om-
,, bres, de nuages, & de ténèbres. Je
,, m'en tiens donc à ceci. S'il y a un
,, Pouvoir suprême, (& c'est ce que
,, toute la Nature nous crie à haute voix
,, dans touts ses Ouvrages,) il faut qu'il
,, se plaise à la Vertu, & que tout ce
,, qu'il aime soit heureux. Mais, quand
,, sera-ce, ou en quel endroit? Ce Mon-
,, de a été fait pour CÉSAR. Je suis
,, las de tant de Conjectures. [*Il met*
,, *ici la main sur son Epée.*] Il faut que cet
,, Instrument y mette fin.

,, C'est ainsi que je suis doublement
,, armé; la Mort & la Vie, le Poison
,, & l'Antidote, s'offrent à mon Esprit.
,, Celle-ci terminera mes jours en un
,, instant; mais, cette Ame, qui me
,, fait raisonner, m'avertit, qu'elle ne
,, mourra jamais. Sûre de son existen-
,, ce, elle se moque de mon Epée, &
,, la défie de l'atteindre. Les Etoiles
,, perdront leur éclat, le Soleil même
,, s'obscurcira avec le tems, & la Natu-
,, re croulera sous le poids des années;
,, mais, toi, mon Ame, tu fleuriras dans
,, une jeunesse immortelle, sans rece-
,, voir aucun préjudice, au milieu des

,, Ele-

„ Elemens en guerre les uns contre les „ autres, & du naufrage universel de „ toute la Matière.

LVII. DISCOURS.

—— Experiar, quid concedatur in illos.
Quorum Flaminià tegitur Cinis atque Latinâ.
Juv. Sat. I. 169,

Hé bien, s'il est si dangereux d'attaquer les Vivans, je m'en vais remuer les Cendres des Morts: nous verrons ce que l'on pourra dire d'eux.

Des Pretentions ridicules de certaines Gens qui aspirent aux Emplois.

APRES ceux qui sont réduits à solliciter quelque Emploi, il n'y a personne qui soit plus à plaindre, que ceux qu'on sollicite pour l'obtenir. S'ils répondent d'une maniére positive qu'ils ne peuvent l'accorder, on les taxe d'être boufis d'orgueuil; & s'ils s'en excusent en termes civils & honnêtes, on veut que ce soit une promesse & un engagement.

Il n'y a rien de plus ridicule, que les prétentions de ceux qui aspirent aux Emplois. Tout ce qu'un Homme à souffert, pendant que la Partie contrairé au sien avoit le dessus, ne lui est sans doute arrivé, que par la malice de ses Ennemis. Une mauvaise Cause n'auroit pas été perduë, si un tel Juge n'avoit pas été sur le Tribunal; & ce jeune Dé-

bauché n'auroit pas eu le malheur d'être déshérité, s'il ne s'étoit enivré tous les jours à boire à la ſanté des Miniſtres d'Etat dépouillez de leurs Charges. Je me ſouviens d'un *Tory*, qui, après avoir été condamné à une Amende, dans une Cour de Juſtice, pour une Fredéne qui méritoit le Pilori, prétendit, à cette occaſion, mériter une place de Juge à Paix, lorſque ſes Amis furent en crédit: & je n'oublierai jamais un *Whig*, qui, ſur ce qu'il fut pourſuivi en juſtice pour Crime de Rapt, oſa dire à ſes Amis, *Vous voïés à quoi l'on eſt exposé, pour être fidéle à ſes Principes.*

Il eſt certain, que les ſouffrances d'un Homme, qui ſe trouve dans un Parti ſont fort équivoques. Lorſqu'elles ont ſervi à l'avancement d'une bonne Cauſe, & qu'on ne les a pas méritées, il n'y a nul doute qu'on ne doive y avoir égard, & même les recompenſer au-delà de toute autre prétention. Mais, quand on ſe les attire par baſſeſſe ou par imprudence, & pour avoir pris des meſures qui ruinent plutôt qu'elles n'avancent, l'intérêt qu'on a en vûe, (ce qui eſt preſque toûjours le cas de ceux qui ſouffrent baucoup,) elles ne ſervent qu'à les recommander aux Fous & aux Violens.

J'ai entre les mains une Liaſſe de Mémoires, préſentez pas divers Cavaliers * en-

* C'eſt ainſi qu'on apelloit les Roïaliſtes du tems de CROMWELL.

ensuite du Rétablissement du Roi CHARLES II, qui peuvent fournir autant d'Exemples qui conviennent à notre Sujet.

Entre autres, il y en a un d'un Homme fort riche, qui, sur ce qu'il avoit fait rôtir un Bœuf entier & distribué une Barrique de Vin, à l'Anniversaire de la Naissance du Roi CHARLES, prioit Sa Majesté de lui vouloir donner un Emploi, tel qu'Elle jugeroit lui convenir en sa grande Sagesse.

Un autre demandoit à être nommé Gouverneur du Prince HENRI, parce qu'il avoit eu le courage de boire à sa Santé dans les tems les plus fâcheux.

Un troisième aspiroit à une Commission de Colonel, sur ce que, dans un Boulingrin public, il avoit maudit OLIVIER CROMWELL, la veille de sa Mort.

Mais, le plus grotesque de tous les Placets que j'y aïe trouvé est celui de *B. B.* Ecuïer, qui supplioit le Roi de l'honorer du titre de Chevalier, pour avoir planté des Cornes au Chevalier *T. W.* fameux entre les *Têtes-rondes* *.

Un autre, qui avoit laissé croitre sa Barbe depuis le Martyre de CHARLES I. jusqu'au Rétablissement de CHARLES II, demandoit qu'on eut égard à cette longue Pénitence, & qu'on le fit Membre du Conseil privé.

Je ne dois pas oublier le Mémoire d'un au-

* C'est l'Epithête que les Roïalistes, du tems de la Guerre civile & de CROMWELL, donnoient aux Parlementaires, Presbytériens, Puritains, &c.

autre, qui représente, qu'il avoit porté, avec une diligence extrême, une Lettre d'un certain Seigneur à un autre Seigneur, où, comme il parut dans la suite, l'on prénoit des mesures pour le Rétablissement de la Famille Roiale, sans lesquelles il croit de bonne-foi que cette heureuse Révolution n'auroit jamais eu lieu C'est pourquoi il suplie très-humblement Sa Majesté de lui accorder la Place de Maitre-Général des Postes.

Un certain Gentilhomme, qui paroit écrire avec beaucoup de feu, & qui emploie souvent, dans sa Requête, les termes de *Bravoure* & d'*Action digne d'un Gentilhomme*, demande, qu'eu égard à ses perils & ses domages, pour avoir porté, dix années de suite, son Chapeau avec le Retroussi loïal & cavalier, il soit fait Capitaine aux Gardes.

Pour finir cet Extrait, je vais donner ici une de ces Requêtes dans toute son étenduë; & je prie mes Lecteurs de la regarder comme une Pièce curieuse, qui mérite bien leur Attention.

„ E. H. *Ecuier, remontre en toute humilité,*

„ Que le Colonel *G. H.*, Oncle du „ Frere du Pere du Suppliant, perdit „ le troisième doigt de sa main gauche „ à la Bataille de *Edge-hill*

„ Que le Suppliant, malgré son peu „ de bien, en qualité de Frere Cadet, „ a toujours exercé l'Hospitalité, & que „ tous les Dimanches de l'Année il a bû

„ dix

„ dix ou douze Razades à la Confusion
„ des *Têtes-rondes*, comme plusieurs Gen-
„ tilshommes dignes de foi, dont les
„ Noms se trouvent écrits ci-dessous,
„ sont prêts à le témoigner.

„ Que vôtre dit Supliant a été cinq
„ fois emprisonné en cinq différentes
„ Comtez, pour avoir été le Chef de
„ cinq différentes Seditions, où son Zé-
„ le pour les intérêts de la Famille Roïa-
„ le l'avoit entraîné, pendant que les
„ plus riches n'avoient pas le courage
„ de faire le moindre Soulevement.

„ Que ledit *E. H.* a soutenu six Duels
„ & vingt & quâtre Défis à Coups de
„ Poing, pour la Défense du Droit de Sa
„ Majesté; & qu'à l'occasion d'un Feu
„ de Joie, qui se fit à *Stratfort* sur l'*A-*
„ *von*, il y reçut un tel coup sur la tê-
„ te, qu'il ne s'est pas trop bien porté
„ depuis ce jour-là.

„ Qu'il est si éloigné d'avoir établi sa
„ Fortune, dans ces derniers tems mau-
„ dits, qu'il ne doute pas, & qu'il a de
„ bonnes raisons pour croire, que s'il
„ avoit joui d'un Bien considérable, on
„ n'auroit pas manqué de le piller & de
„ mettre sa personne en sequestre.

„ C'est pourquoi, eu égard à ses Mé-
„ rites & à ses Souffrances, il supplie
„ très-humblement, qu'il puisse obtenir
„ une Place de Receveur des Taxes, ou
„ de la Douane, ou de Greffier d'un
„ Juge à Paix, ou de Sou-Gouver-
„ neur de quelque Province, ou tout

„ autre Emploi dont il sera jugé capable.
„ Et ledit Supliant priera toujours
„ Dieu &c.

LVIII. DISCOURS.

Simplex Munditiis. ——— — ———
Hor. L. I. Ode V. 5.

Simple dans ses Ajustemens.

La Propreté. envisagée sous trois différentes Faces.

Il y a peu de jours, qu'obligé d'aller à quelques Milles de *Londres* dans un Coche public, j'y eus pour compagnie un Petit-Maître fort sale, avec une jeune & jolie Quakre fort propre. Comme je n'étois pas alors d'humeur à causer beaucoup, je me plaçai sur le derriére, dans le dessein de les examiner tous deux, & d'en faire le Sujet d'une de mes Speculations. Leurs différentes Figures suffisoient pour me rendre attentif. Le Gentilhomme portoit un Habit, dont le fonds sembloit avoir été noir, comme je m'en apperçus à la faveur de quelques petits intervalles qui avoient échappé à la Poudre, incorporée avec tout le reste de l'Habit. Sa Perruque, qui paroissoit être d'un grand prix, flottoit sur ses épaules d'un air si négligé, qu'on auroit dit, à la voir, qu'elle n'avoit pas été peignée depuis deux ou trois ans. Tout son Linge & son Justaucorps étoient couverts de Tabac

bac de *Seville*, depuis le haut jusques au bas; & le Diamant, qu'il portoit au doigt, (qui craignoit naturellement l'eau) me fit souvenir de l'éclat qu'il avoit dans la Mine, d'où il étoit sorti. D'un autre côté, la jolie Quakre paroissoit dans tout le Lustre de la Propreté. Son visage ovale & d'un teint fort uni, environné d'une petite Coeffure à menus plis du plus beau Cambrai, tiroit un grand avantage de l'ombre qu'y causoit sa Coeffe de Taffetas noir; de même que la blancheur de ses bras étoit relevée par la couleur modeste de son Habit. La simplicité de sa Parure s'accordoit très-bien avec celle de son discours; &, quoi que tout cela mis ensemble ne me donnât pas une haute idée de ses principes en fait de Religion, il servit à me remplir d'estime pour son Innocence.

D'ailleurs, ce contraste me fournit l'occasion de réfléchir sur la *Propreté*, de l'envisager comme une de ces *Demi-Vertus*, dont ARISTOTE nous parle, & de la considérer sous ces trois différens points de vûe; en ce qu'elle est une marque de Politesse; en ce qu'elle produit l'Amour; & en ce qu'elle a quelque analogie avec la Pureté de l'Esprit.

Je dis en prémier lieu, qu'elle est une marque de Politesse. Tout le monde convient, qu'une Personne, qui n'est pas ornée de cette qualité, ne sauroit paroître en Compagnie, sans choquer tous ceux qui s'y trouvent. Plus une Personne est

riche & à son aise, plus elle est engagée à s'acquiter de ce devoir. Les différens Peuples du Monde se font autant distinguer par leur Propreté, que par les Arts & les Sciences. Plus une Nation est civilisée, & plus elle a égard à cette partie de la Politesse. On n'a qu'à comparer une Femme de *Hotentot* avec une de nos Beautez *Angloises*, pour sentir la vérité de ce que j'avance.

En deuxième lieu, on peut dire que la Propreté est la Mere nourrice de l'Amour. Il est vrai, que la Beauté produit d'ordinaire cette Passion dans le cœur; mais, la Propreté l'entretient & la conserve. Une Fille d'une Beauté fort médiocre, & qui se met toujours proprement, a enlevé bien des cœurs à une jolie Salope. La Vieillesse même a quelque chose d'aimable, lorsqu'elle est accompagnée d'un air propre & net. Semblable à une Piéce de Métal bien polie & luisante, nous la regardons avec plus de plaisir, qu'un Vaisseau tout neuf qui est mangé de la rouille.

Je pourrois ajouter encore, que, si la Propreté nous rend agréables aux autres, elle nous fait nous-mêmes bien aises; qu'elle est un excellent préservatif pour la Santé; & que plusieurs Vices, qui vont à la ruïne de l'Esprit & du Corps, ne sauroient subsister avec cette Habitude. Mais, j'abandonne ces Réfléxions au Loisir de mes Lecteurs, pour observer en troisième lieu, qu'el-

le

le a une grande analogie avec la Pureté de l'Esprit, & qu'elle excite en nous, par un effet naturel, de beaux sentimens & de nobles passions.

L'Expérience nous enseigne, que la force de la Coûtume nous familliarise avec les Crimes les plus atroces, & qu'elle en diminue l'horreur. Tout au contraire, ceux, qui ont sans cesse de bons Exemples devant leurs yeux, fuient d'abord tout ce qui les choque. Il en est de nous à cet égard à peu près comme de nos Idées. Nos Sens, qui sont les Canaux à travers lesquels toutes les Images sont portées à l'Esprit, n'y peuvent transmettre que les impressions des Objets qui nous environnent d'ordinaire. Si ceux-ci ont de la modestie & de la beauté dans leur espèce, ils nous suggérent des pensées nobles & chastes.

Parmi les Orientaux, où la Chaleur du Climat rend la Propreté plus nécessaire que dans les Païs froids, elle fait Partie de leur Religion: La Loi *Judaique*, de même que la *Mahométane* qui la suit à quelques égards, exige quantité d'Ablutions, de Purifications, & d'autres Cérémonies de cette nature. Mais, outre la Raison physique qu'on vient d'en alléguer, il n'y a nul doute que le but principal de toutes ces Ablutions ne tendit à nous signifier la Pureté intérieure du Cœur. Nous voïons, dans le *Deuteronome*, plusieurs Ordonnances, qui confirment cette Vérité; & quel-

quelques Interprètes, qui disent qu'elles ne furent instituées que pour la commodité dans le Désert, qui sans cela n'auroit pas été habitable durant tant d'années, ne paroissent pas bien fondez.

Je finirai cet Essai par un Trait historique, ou, si l'on veut, un Conte *Mahométan*, que j'ai lû dans quelque Relation de leurs Coûtumes superstitieuses.

Un bon matin, un *Dervich*, célèbre par la sainteté de sa vie, eut le malheur de laisser tomber une Tasse de Crystal, qui étoit consacrée au Prophete, & de la casser en mille morceaux. Bientôt après, son Fils entra dans sa chambre, &, lorsque le bon Homme étendoit les mains, pour lui donner sa bénédiction, suivant sa louable coûtume, ce jeune Garçon s'enfuit, broncha sur le pas de la porte, & se cassa un bras. Pendant que le Vieillard tout effraïé méditoit sur ces tristes Avantures, il vint à passer une Caravane qui revenoit de la *Mecque*. Il accourut, pour demander la bénédiction de cette heureuse troupe; mais, ambitieux de caresser un des saints Chameaux, il en reçut un terrible coup de pié, qui le froissa cruellement. Son chagrin & sa suprise redoublérent, jusqu'à ce qu'il se rappella, que, soit par inadvertence, ou précipitation, il étoit sorti du Logis sans s'être lavé les Mains.

LIX. DISCOURS.

—— Explebo Numerum, reddarque Tenebris.

VIRG. Æneid. VI. 545.

J'acheverai le Nombre projetté, & je retournerai ensuite dans les Ténèbres.

Sur la Symmetrie mal entendue dans les Ouvrages d'Esprit.

L'AMOUR de l'ordre & de la symmétrie, qui est naturel à l'Esprit de l'Homme, l'entraîne quelquefois dans des fantaisies fort grotesques. *Ce noble Principe*, dit un Auteur François, *aime à s'amuser aux plus grandes Bagatelles. Vous pouvez voir*, ajoute-t-il, *un profond Philosophe se promener une heure de suite dans sa Chambre, &, à chaque pas qu'il fait, apuier à dessein tantôt sur une planche, tantôt sur une autre.* Il n'est aucun de mes Lecteurs, qui ne puisse rappeller, sans mon secours, divers Exemples de cette nature. Il me semble que MR. GREGOIRE LETI s'étoit prescrit la Loi de publier autant de Volumes qu'il avoit d'Années, & qu'il l'observa ponctuellement jusques à l'année de sa mort. Peut-être fut-ce une pareille Vûe, qui détermina HOMERE à diviser son Poëme en autant de Livres qu'il y a de Lettres à l'Alphabet *Grec*. C'est ainsi qu'HERODOTE a reglé le Nombre de ses Livres sur celui des Muses; ce qui a fait souhaiter à bien des

des Savans, qu'il y eût eu plus de neuf de ces illustres Sœurs.

Divers Poëtes Epiques ont suivi scrupuleusement VIRGILE à l'égard du nombre de ses Livres; & l'on croit même que MILTON n'a changé le nombre de ses dix Livres en douze, que pour cette raison là. COWLY nous dit de bonne-foi que, s'il eût achevé sa *Davideïde*, il auroit imité cet exemple. Cependant, j'ose croire, que tout le monde tombera d'accord avec moi, qu'une prefection de cette nature n'est point fondée en Raison; & qu'avec le respect dû à ces grands Noms, on peut la regarder comme quelque chose de bizarre.

J'allegue tous ces grands Exemples, pour justifier mon Libraire, qui a exigé de moi ce Huitième Volume, parce qu'à son goût le Nombre de Sept est fort singulier. D'un autre côté, il y eut de puissantes raisons avancées pour soutenir l'honneur de ce dernier Nombre. Par exemple, on lui dit, que c'étoit celui des Sages de la *Grèce*, & que la plus belle des Constellations célestes est composée de sept Etoiles. Il ne les désavouoit pas; mais, il revenoit toûjours à la charge que ce Nombre lui déplaisoit. Il insinua d'ailleurs, que, s'il avoit quelques Pièces pour entamer le Volume, il trouveroit assez d'Amis prêts à le continuer. De sorte qu'après avoir obtenu sa demande, & mis, pour ainsi dire, son Vaisseau à flot, il en a donné, de tems

en

en tems, la conduite à ceux qu'il a cru capables de le bien gouverner.

Peut-être qu'à la fin de ce Volume, à laquelle on doit s'attendre au premier jour, on mettra les Noms des Auteurs de chaque Pièce*.

Il ne feroit pas difficile de continuer plus long-tems cet Ouvrage, à la faveur des grandes contributions qui viennent de différentes Mains inconnues.

Pour donner à la Ville une haute opinion de mes Correspondans, je ne sache pas qu'il y ait de meilleur moïen que celui de publier la Lettre suivante, avec la Pièce qui l'accompagne, dont le Sujet me paroit tout neuf, & l'expression fort énergique.

Mr. le Spectateur,

„ *De Dublin le 30. Novembre V. S. 1714.*

„ Il n'y a guère plus d'un Mois, que „ vous avez recommandé aux Dames „ qui lisent vos Discours, la bonne & „ ancienne Coûtume de leurs Grand-„ Meres, qui emploïoient une bonne „ partie de leur tems aux Ouvrages à „ l'Aiguille†, Je suis absolument de vo-„ tre Avis, & je crois qu'il ne leur se-„ roit pas moins avantageux, qu'à leur „ postérité & à la reputation de plu-„ sieurs de leurs honnêtes Voisins, si „ elles donnoient à cet innocent Exer-„ ci-

Lettre sur les Dames d'un Esprit poëtique, & qui devroient s'occuper à faire des Grotes.

* C'est pourtant ce que l'on n'y trouve pas.

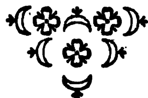
† C'est dans le XXXVII. Disc.

„ cice la plûpart de ces heures qu'elles
„ perdent autour d'une Table à Thé.
„ Avec tout cela, je souhaiterois, que
„ vous prissiés la peine de considérer
„ le Cas des Dames qui ont l'Esprit
„ tourné à la Poësie, & qui, malgré
„ leur disposition à recevoir tous vos
„ Avis, ne sauroient quitter la Plume &
„ le Papier aussi facilement que vous
„ pourriés le croire. Permettez, s'il
„ vous plait, qu'après s'être fatiguées
„ à leur Tapisserie, elles s'amusent, du
„ moins de tems en tems, à quelque au-
„ tre Exercice capable d'occuper leur
„ imagination. Il y a un Ouvrage fort
„ singulier de cette nature, auquel plu-
„ sieurs de nos Dames dans ce Roïaume
„ viennent de s'attacher avec beaucoup
„ d'ardeur, & qui semble quadrer le
„ mieux du monde au Génie Poëtique;
„ je veux parler de l'Art de faire des
„ Grotes. Je connois une Dame, qui
„ en a élevé une très-superbe, & où il
„ n'y a pas une seule petite Coquille,
„ que sa main n'y ait placée. Je vous
„ envoie une Pièce adressée à la belle
„ Architecte, mais que je ne voudrois
„ pas lui offrir, à moins que je ne sache
„ si le Spectateur *Anglois* approuvera
„ cet Amusement pour les Dames. Je
„ les soumets l'un & l'autre à votre Cen-
„ sure, & je suis *&c.*

A. B.

A Mlle. Brunette *sur la Grote de sa Façon.*

Brunette, on reconnoit votre main en cet Ouvrage. Chaque Caillou y marque vôtre Adresse. L'ordre & la proportion relevent les beautez des matèriaux. Le célèbre *Amphion*, dont la Lyre produisit des effets si surprenans, n'auroit, avec ses sons les plus harmonieux, jamais pû former un plus ravissant sepctacle. Charmé de ce spectacle, mon cœur est tenté d'ajouter foi aux Fables des Anciens, & de croire ce qu'on en chante. Je voudrois dans mes Vers tracer chaque beauté & suivre par tout les traits de votre main, & son art admirable. Que ne puis-je ranger, aussi bien que vous, des Caillous informes! Mes termes bien choisis auroient, de même qu'eux, du brillant, & de la grace. Mes Nombres, animez d'un feu si pur, charmeroient les Esprits. J'éleverois alors ma voix foible & tremblante. Ma Rime seroit riche, & l'Echo de la Grote approuveroit mes Vers, destinez à célèbrer vôtre Gloire.



LX. DIS-

LX. DISCOURS.

Omnia profectò, cùm se à cœlestibus Rebus referet ad humanas, excelsiùs magnificentiùsque, & dicet, & sentiet.

Cic. in Orat. c. 34.

Lorsque l'Orateur aura bien médité sur la Nature des Corps célestes, & qu'il viendra à parler ensuite des Affaires humaines, il est certain, qu'il s'exprimera avec plus de Noblesse & de Magnificence, & qu'il aura des Sentimens beaucoup plus élevez.

à Cambrige le 12. *Decembre*, *V. S.* 1714.

Les Orateurs Chrétiens ont un grand Avantage pour l'ELOQUENCE sur ceux du Paganisme.

„ C'ETOIT une Question fort commune entre les Anciens, d'où venoit que le Nombre des grands Orateurs malgré tous les encouragemens que les Etats les plus florissans pouvoient leur donner, n'approchoit pas du Nombre de ceux qui excelloient dans toutes les autres Sciences. Un de mes Amis appliquoit à ce Cas, d'une maniére plaisante, l'Observation d'HERODOTE, qui dit, que les Animaux les plus utiles, sont les plus fértiles, au lieu que les Bêtes venimeuses & féroces ne multiplient pas beaucoup. L'Historien en donne pour Exemple, d'un côté, la Femelle du Liévre, qui est toûjours pléine, ou qui nourrit des petits; & de „ l'au-

„ l'autre, la Lionne, qui ne porte qu'u-
„ ne seule fois en sa vie. Mais, que mon
„ Ami s'égaïe là-dessus tant qu'il lui
„ plaira, pour moi, je crois que nous
„ avons plus de sujet de nous plaindre
„ à cet égard que les Anciens n'en a-
„ voient. D'ailleurs, puisque nous ap-
„ prochons de la Fête solemnelle qu'on
„ observe le jour de *Noël*, qui deman-
„ de toute l'énergie de l'Eloquence, &
„ qui fournit, pour la Chaire, un Sujet
„ aussi noble qu'aucun que la Révéla-
„ tion Divine nous ait donné, je ferai
„ voir ici, que nous avons de plus grands
„ avantages pour atteindre à la véritable
„ & solide Eloquence, que n'en possé-
„ doient les plus célebres Orateurs de
„ l'Antiquité.

„ La prémière Différence essentielle,
„ qu'il y a entre eux & nous, vient de
„ ce qu'ils tiroient leurs Lieux com-
„ muns, en quoi réside presque toute la
„ force de l'Amplification, ou du Pro-
„ fit, ou de l'Honnête, qui se bornoient
„ à cette vie; au lieu que le Christia-
„ nisme y ajoute une Morale beaucoup
„ plus épurée, l'Espérance d'une Vie à
„ venir, des Peines & des Récompen-
„ ses plus exquises, & d'une tout autre
„ durée: qu'il est ainsi plus propre à
„ toucher l'Esprit des Auditeurs, natu-
„ rellement disposez à suivre tout ce qui
„ leur paroit avantageux. Si Periclès,
„ comme le raportent les Historiens,
„ pouvoit ébranler les plus fermes Ré-
„ so-

„ folutions de fes Auditeurs, & mettre „ en mouvement les Paffions de toute „ la *Grèce*, lorfqu'il s'agiffoit de l'inté- „ rêt de fa Patrie, ou d'une Invafion „ de la part de fes Ennemis ; que ne „ doit-on pas attendre d'un Orateur „ Chrétien, qui exhorte fes Auditeurs „ à prévenir des Maux, dont le Tems, „ ni la Prudence, ne fauroit jamais les „ délivrer, lorfqu'ils y font une fois „ tombez? Autant que les Peines d'une „ autre Vie furpaffent les Maux de cel- „ le-ci, autant les Motifs que le Chrif- „ tianifme propofe doivent être plus „ èfficaces que ceux que de fimples Con- „ fidérations morales pourroient nous „ fournir.

„ Ce que je viens de dire ne regarde „ que les moïens d'exciter les Paffions. „ Mais, il y a une autre partie de l'Elo- „ quence, qui eft véritablement fon „ Chef-d'œuvre, & qui confifte dans le „ Sublime, ou le Merveilleux. Sur cet „ Article, il n'y a nul doute, que l'Ora- „ teur Chrétien n'ait tout l'Avantage. „ La Révélation nous donne de fi vaf- „ tes idées, elle nous fait envifager „ l'Eternité de tant de maniéres, elle „ nous fournit des Preuves fi convain- „ cantes des Peines & des Recompenfes „ d'une Vie à venir, que ces grands „ Objets ne peuvent qu'animer nos Dif- „ cours d'une vigueur noble & d'une „ force invincible, au-delà de tout ce „ que des intérêts humains pourroient nous

„ nous ſuggérer. Cicéron veut que ſon „ parfait Orateur ait quelque connoiſ- „ ſance de la nature des Corps céleſtes; „ parce, dit-il, que cela donnera plus „ d'étendue à ſon Eſprit, & que, lorſ- „ qu'il traitera des affaires du monde, „ ſes penſées & ſes diſcours auront plus „ d'élevation & de magnificence. Il „ n'auroit pas manqué, ſans doute, s'il „ en eût eu quelque idée, de recom- „ mander l'étude de ces grands & glo- „ rieux Myſtères que la Révelation nous „ a découverts, & qui ſont autant au- „ deſſus des plus nobles Parties de ce „ Monde viſible, que le Créateur eſt „ plus excellent que ſa Créature. Les „ plus ſages & les plus habiles d'entre „ les Païens n'ont eu que des idées „ très imparfaites d'un Etat à venir. Ils „ avoient à la vérité quelque eſpérance „ incertaine, fondée ſur la Tradition, „ ou ſur les lumières naturelles, que les „ Gens-de-Bien exiſteroient après la ſé- „ paration de l'Ame & du Corps, & „ qu'ils jouïroient de toute ſorte de Bon- „ heur; mais, ils ne croïoient pas, „ qu'ils y eût des Peines réſervées pour „ les Méchans*: ou ils le déguiſoient, „ pour flatter la Nature Humaine, & „ ne la pas montrer par ſon mauvais en- „ droit; à peu-près comme Apelles en „ avoit uſé à l'égard du Portrait d'Anti-

go-

* Cependant, ce qu'ils diſoient des *Danaïdes*, de *Promethée*, de *Siſyphe*, &c, ſemble inſinuër tout autre choſe.

„ gonus, qu'il avoit tiré en profil,
„ pour cacher la perte de son œil.
„ J'ai souvent remarqué dans les Dis-
„ cours Philosophiques de l'Orateur
„ *Romain*, que, lorsque sa matiére l'en-
„ gage à parler de l'Immortalité, il res-
„ semble à un Homme qui s'éveille en
„ sursaut; qu'excité & presque ravi par
„ la dignité du sujet, il fait des efforts
„ d'Imagination, pour concevoir quelque
„ chose d'extraordinaire; que la gran-
„ deur de ses pensées jette un nouvel
„ éclat sur tout ce qu'il avance. Quel-
„ que incertain & irrésolu qu'il fût à
„ cet égard, il paroit enflâmmé de cet-
„ te noble idée: il n'y a qu'une attente
„ si glorieuse qui pût obliger un Hom-
„ me aussi dévoué à la Vérité qu'il l'é-
„ toit, à déclarer, qu'il n'abandonneroit
„ jamais son opinion de l'Immortalité,
„ quand même elle se trouveroit érro-
„ née. Mais, s'il eût vécu pour voir tout
„ ce que le Christianisme a mis en lu-
„ miére, avec quelle ardeur n'auroit-il
„ pas prodigué toute la force de son E-
„ loquence dans ces nobles Spéculations
„ dont la Nature Humaine est capable,
„ sur la Resurection des Morts, & le
„ Jugement qui la doit suivre? De quels
„ transports de joye son Ame n'auroit-
„ elle pas été inondée, à la vûe d'un
„ Avenir certain développé à ses yeux.
„ Avec quelle vivacité n'auroit-il pas
„ tâché d'approfondir le Mystére de
„ l'Incarnation? Quels traits, quels é-
„ clairs

„ clairs, n'auroit-il pas lancez, pour é-
„ mouvoir ses Auditeurs, & fixer leur
„ Esprit, malgré tous les obstacles de la
„ Nature corrompue, sur ces grands Ob-
„ jets que son Eloquence a dépeints sous
„ des couleurs si vives & si fortes?

„ C'est l'Avantage que les Chrétiens
„ ont: & ce ne fut pas un plaisir mé-
„ diocre pour moi, lorsque je trouvai
„ en dernier lieu un Fragment de Lon-
„ gin, qui a été mis à la tête d'un Ma-
„ nuscrit du Nouveau Testament, qu'on
„ conserve dans la Bibliotheque *Vatica-
„ ne*, & qui montre le bon goût de cet
„ habile Critique. Après y avoir donné
„ le Catalogue des plus célèbres Ora-
„ teurs de la *Grèce*, il ajoute, *Joignez à
„ ceux-ci* Paul *de* Tarse, *le Partisan d'une
„ Opinion qui n'a pas été jusques-ici bien
„ prouvée.* En qualité de Païen, il con-
„ damne la Religion Chrètienne; & en
„ qualité de Critiqe impartial, il juge
„ en faveur de celui qui la prêchoit. Il
„ me semble, que le dernier trait de son
„ Jugement donne beaucoup de poids
„ au prèmier, qui regarde l'habileté de
„ S. Paul; puisque, malgré l'opposi-
„ tion de ses idées, il est forcé de re-
„ connoître le mérite de cet Apôtre.
„ Tel qu'il nous le décrit, tel sans doute
„ parut-il aux différentes Nations qu'il
„ favorisoit de sa présence, & aux-quel-
„ les il avoit ordre d'annoncer l'Evan-
„ gile. L'Historien des Apôtres nous
„ fournit une bonne preuve de son E-

„ loquence, lorsqu'il nous dit que ceux
„ de *Lystre* l'appelloient MERCURE, *par-*
„ *ce que c'étoit lui qui portoit la Parole**,
„ & qu'ils étoient prêts à lui sacrifier des
„ Victimes comme au Dieu de l'Elo-
„ quence. A ne l'envisager que sur le
„ pié d'Orateur, ce seul Trait éleve son
„ Caractére fort au-dessus de celui qu'on
„ donne à DEMOSTHENE & à ses Con-
„ temporains. On admiroit le pouvoir
„ de leur Rhéthorique; mais, on la
„ croïoit toûjours humaine. Leur Elo-
„ quence échauffoit & ravissoit les Audi-
„ teurs; mais, on croïoit pourtant, que
„ c'étoit la voix d'un Homme, & non
„ pas celle d'un Dieu. Quel Avantage
„ n'avoit donc pas S. PAUL sur les O-
„ rateurs de la *Grèce* & de *Rome*? Pour
„ moi, je ne saurois l'attribuer qu'à l'ex-
„ cellence de la Doctrine qu'il prê-
„ choit, qui auroit encore la même ver-
„ tu, si elle nous étoit annoncée par
„ quelque habile Orateur, & qui nous
„ feroit écrier, avec les deux Disciples
„ qui alloient à *Emmaüs*: *Notre Cœur ne*
„ *brûloit-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il*
„ *étoit avec nous sur ce chemin, & qu'il nous*
„ *expliquoit les Ecritures* †? Dût-on me
„ taxer de hardiesse & de témérité, je
„ ne puis m'empécher de soutenir, qu'il
„ n'y a pas un seul Orateur qui nous ait
„ laissé tant de marques de son Eloquen-
„ ce, que l'Apôtre S. PAUL. On s'é-
„ ton-

* *Actes* Ch. XIV. 11.
† *Luc*, XXIV. 32.

„ tonnera peut-être de ce qu'en com-
„ battant l'Idolatrie à *Athènes*, où l'Elo-
„ quence étoit, pour ainsi dire, dans
„ son Centre, & où elle fleurissoit plus
„ qu'en aucune autre part, il se borne au
„ Raisonnement tout simple. Mais, il
„ faut sçavoir, que divers Auteurs de la
„ plus grande réputation nous assûrent,
„ que les Traits de Rhétorique, & l'Art
„ d'émouvoir les Passions, y étoient dé-
„ fendus, par les Loix du Païs, dans
„ toutes les Cours de Judicature. De
„ sorte qu'il ne voulut pas y mettre en
„ usage son Eloquence, pour obéir à
„ ces Loix. D'ailleurs, ses Discours aux
„ *Corinthiens* sur la Resurrection des
„ Morts; & sa Défense devant le Roi
„ AGRIPPA, où il traite de sa propre
„ Conversion, & de la Nécessité où tous
„ les Hommes étoient de l'imiter à cet
„ égard; sont pleins d'une véritable
„ grandeur, & peuvent servir à confir-
„ mer ces excellentes Régles pour le Su-
„ blime, que le plus habile de tous les
„ Critiques nous a laissées.

„ Tout ce que je viens de dire sur
„ cet Article tend à faire voir, que nos
„ Prédicateurs, qui veulent se perfec-
„ tionner dans l'Art Oratoire, n'ont
„ pas besoin de chercher aucun autre
„ Exemple, que celui des Harangues de
„ S. PAUL, puisque cet Apôtre, mal-
„ gré ses Défauts naturels, qu'il avoue
„ lui même, étoit suivi, admiré, &
„ proposé à tous les Siécles futurs com-

„ me un Modéle d'Eloquence, par le „ meilleur Juge qu'il y eut dans toute „ l'Antiquité Païenne. Ainsi, nos Minis„ tres doivent apprendre par-là, que „ leurs Sermons, quelque instructifs „ qu'ils soient, peuvent acquérir un nou„ veau dégré de force, s'ils veulent sui„ vre la Méthode, dont S. PAUL leur à „ donné un si bel Exemple; que le „ Christianisme leur fournit des moïens „ sûrs pour en venir à bout.

LXI. DISCOURS.

Ὁ ἐλαχίστων δεόμενος ἔγγιστα Θεῷ.

SOCRATES, apud XENOPH.

Celui, qui a Besoin de moins de Choses, approche le plus de la Divinité.

La VERTU consiste à imiter Dieu.

LES Philosophes Païens se vantoient d'ordinaire, que leurs Préceptes servoient à rendre les Hommes semblables à la Divinité. Quelque Erreur qui se trouvât dans les moïens qu'ils emploïent pour arriver à ce but, il faut avouër, que leur dessein étoit noble & glorieux. Les plus beaux Ouvrages de l'Invention Humaine sont d'un très-petit poids, lorsqu'on les met en balance avec ce qui sert à rafiner l'Esprit. LONGIN excuse fort joliment HOMERE, lorsqu'il dit, que ce Poëte a fait ses Dieux semblables aux Hommes, afin de rendre les Hommes semblables aux Dieux.

Mais

Mais, on doit convenir, que plusieurs des anciens Philosophes ont travaillé plûtôt au dernier de ces deux Articles, qu'à l'autre; ce que CICERON auroit voulu qu'HOMERE eût fait.

Suivant cette Maxime générale de la Philosophie, quelques-uns d'entre eux ont tâché d'élever les Hommes à ce haut point de Plaisir, ou du moins d'Indolence, en quoi ils croïoient mal-à-propos que consistoit le Bonheur de l'Etre suprême. D'un autre côté, la Secte la plus vertueuse de ces Philosophes se formoit l'Idée chimérique d'un Sage; exemt de Passions & de Douleur, capable de se rendre heureux par lui-même, sans avoir besoin d'aucun Secours étranger.

Ce dernier Caractère, dépouillé de l'éclat qui l'environne & qui frappe d'abord, se réduit à ceci, qu'un Homme sage & vertueux doit s'armer de patience, & ne céder pas facilement à la violence des Passions & de la Douleur; qu'il doit apprendre à étouffer ses désirs & à les borner, pour avoir peu de besoins; & qu'il doit nourrir dans son Ame des Vertus capables de lui procurer toûjours de nouveaux plaisirs.

Le Christianisme exige de nous, qu'après nous être formez de Dieu la plus haute & la meilleure Idée qu'il nous est possible, nous travaillions ensuite à l'imiter autant que notre foiblesse nous le permet. Je pourrois citer là-dessus quantité de Passages de la Sainte Ecriture,

aussi-bien que plusieurs Maximes & Sentences morales qui se trouvent dans les Auteurs *Grecs* & *Romains*.

Cependant, je n'en produirai qu'un seul Exemple tiré des *Césars* de JULIEN. Après que cet illustre Auteur a fait passer en revûe, devant les Dieux, tous les Empereurs *Romains*, avec ALEXANDRE *le Grand*, qui disputoient entre eux de la Supériorité, il les abandonne tout d'un coup, & ne parle plus que d'ALEXANDRE, de JULE CESAR, d'AUGUSTE, de TRAJAN, de MARC AURELE, & de CONSTANTIN. Chacun des ces Héros de l'Antiquité fait valoir le Droit qu'il prétend avoir au plus haut Rang; &, pour l'obtenir, il étale ses actions de la maniére la plus avantageuse qu'il peut. Mais, les Dieux, au lieu d'être éblouïs par l'éclat de leurs actions, s'informent, par la voie de MERCURE, des Principes qui les ont gouvernez dans tout le cours de leur Vie, & de leurs Exploits. ALEXANDRE leur dit, que son but étoit de faire des Conquêtes. JULE CESAR avoüe que le sien étoit de s'élever au plus haut dégré d'honneur qu'il y eut dans sa Patrie: AUGUSTE, qu'il avoit cherché à bien gouverner ses Etats: TRAJAN, qu'il avoit eu la même ambition qu'ALEXANDRE. Enfin, MARC AURELE, interrogé à son tour, répondit, avec beaucoup de modestie, qu'*il avoit toûjours eu grand Soin d'imiter les dieux*. Cette Conduite lui gagna la pluralité des voix,

&

& la meilleure Place dans toute l'Assemblée. Quand on vint à lui demander en quoi il imitoit les Dieux, il déclara, que c'étoit dans l'Usage de ses Facultez intellectuelles, & que d'ailleurs il tâchoit d'avoir aussi peu de besoins qu'il lui étoit possible, & de faire aux autres tout le bien qu'il pouvoit.

Entre les différens moïens, que la Revélation a mis en usage pour l'avancement des bonnes mœurs, un des principaux est, qu'elle nous donne une juste idée de l'Etre suprême, que toutes les Créatures raisonnables doivent imiter. Un jeune Débauché pouvoit, dans une Comédie Paienne, justifier ses Déréglemens par l'Exemple de JUPITER; & il n'y a presque aucun Crime, qu'on ne pût défendre suivant les idées que le commun Peuple du Pagnisme se formoit des Dieux. La Révélation nous offre un Objet digne d'être imité, je veux dire celui qui est le Modèle, aussi-bien que la source, de toutes les Perfections spirituelles.

Durant cette vie, nous sommes exposez à un nombre infini de Tentations, qui ne peuvent, si nous leur prêtons l'oreille, que nous détourner du sentier de la Raison & de la Vertu, les seules choses en quoi nous pouvons imiter le souverain Monarque de l'Univers. Mais, dans le siécle à venir, il n'y aura point d'Objet qui ne se rapporte à ses inclinations, & qui ne soit digne de les captiver. Je poserai donc pour Maxime, que *notre*

Bonheur dans ce Monde vient de la Suppression de nos Désirs, & dans l'autre, de leur pleine Satisfaction.

LXII. DISCOURS.

Sentio te Sedem etiam nunc Hominum ac Domum contemplari: quæ si tibi parva (ut est) ita videtur, hæc cœlestia semper spectato, illa humana contemnito.

CIC. Somn. SCIP. c. 6.

Je m'apperçois que vous contemplez le Monde, où les Hommes font leur Sejour; mais s'il vous paroit peu de chose, comme il l'est en effet, élevez votre Esprit aux Demeures célestes, & méprisez celles d'en-bas.

L'ESSAI, que je vais donner ici, vient de l'ingénieux Auteur qui m'a écrit la Lettre, qu'on a déjà vûe, sur *la Force de la Nouveauté*. Ses idées sont prises de la maniére de penser des *Platoniciens*, mais propres à nous élever l'Esprit, & à nous inspirer de nobles sentimens de notre Grandeur future: c'est pour cela, que j'ai cru qu'elles méritoient d'être communiquées au Public.

Sur la Puissance de DIEU & ce qui

„ SI l'Univers est l'Ouvrage d'un Etre „ intelligent, cet Etre ne sauroit avoir „ eu un égard immédiat à lui-même dans „ cette

„ cette production. Il n'avoit pas be- „ soin de faire une épreuve de sa toute- „ puissance, pour savoir de quoi il étoit „ capable. Le Monde, renfermé dans „ ses idées éternelles, étoit aussi beau „ qu'il est, depuis qu'il existe hors de „ lui: &, dans le vaste abîme de son „ Essence, il y a des Scènes infiniment „ plus brillantes qu'il n'en paroîtra ja- „ mais à la vûe; puis qu'il est impossible, „ que l'Auteur de la Nature borne son „ pouvoir à produire un Systême de „ Créatures si parfait, qu'il ne sauroit „ aller plus loin. Entre le Fini & l'In- „ fini il y a un intervalle qui ne se peut „ mesurer, & un vuide que tous les siéc- „ les ne sauroient remplir: c'est pourquoi „ le plus excellent de tous les Ouvrages „ de Dieu est autant au-dessous de l'é- „ tenduë de son Pouvoir que le plus „ imparfait, & peut être surpassé par une „ autre de ses productions avec la même „ facilité.

doit faire le Bonheur des Hommes dans une autre Vie.

„ Quelques-uns s'imaginent là-dessus une „ chose qui n'est pas impossible, je veux „ dire, que l'Espace infini nourrit tou- „ jours dans son sein de nouvelles Créa- „ tures, en sorte que les dernières sont „ élevées à un plus haut dégré de per- „ fection, que les précédentes. Mais, „ comme ceci ne regarde pas tout-à-fait „ mon but, je remarquerai seulement, „ qu'il prouve d'une manière invincible, „ que les Mondes tracez dans les idées „ Divines forment un spectacle beaucoup

„ plus étendu, plus varié, & plus agré-
„ able, que ne le peut être aucun Mon-
„ de qui subsiste déjà D'ailleurs, puis-
„ qu'il n'y a nulle apparence, que Dieu
„ voulût créer un Monde composé de
„ simple Matiére inanimée, quelque va-
„ rieté qu'il y mît, ou pour servir d'Ha-
„ bitation à des Créatures du même rang
„ que les Bêtes brutes; il faut avouër,
„ qu'il a destiné ses Créatures raisonna-
„ bles, eu égard sur-tout aux Facultez
„ dont il les a douées, à contempler ses
„ Ouvrages, à le posséder lui même, &
„ à les rendre heureuses par-là. Il ne
„ sauroit trouver plus de plaisir dans la
„ revûe de la Création, que dans celle
„ de ses propres Idées; mais, nous pou-
„ vons compter, qu'il se plait à voir la
„ satisfaction qu'en reçoivent des Etres
„ qui en sont capables, & pour l'amour
„ desquels il a construit cette Fabrique
„ de l'Univers.

„ Ne peut-on pas tirer de-là quelque-
„ chose de plus qu'une simple Conjec-
„ ture pour notre Immortalité? L'Hom-
„ me, en qualité d'un Etre mis ici bas
„ à l'épreuve, & destiné à jouïr d'un
„ Bonheur éternel dans une autre Vie,
„ est un Exemple fort remarquable de
„ la Sagesse Divine; mais, à le regar-
„ der sans aucun rapport à cet heureux
„ avenir, c'est le Composé le plus énig-
„ matique & le plus étrange qu'il y ait
„ dans toute la Création. Il a des Fa-
„ cultez, qui peuvent embrasser une plus
„ gran-

„ grande étendue de Connoissances, qu'il
„ n'en possèdera jamais, & une Curiosité
„ insatiable pour sonder les secrets de la
„ nature & de la Providence. Avec tout
„ cela, ses Organes sont plutôt ajustez
„ à servir aux besoins de son Corps,
„ qu'aux opérations de son Entendement;
„ &, du petit coin de ce Globe, où il
„ est enchainé, il ne peut former que
„ des Conjectures vagues sur ces Mon-
„ des innombrables de lumière qui l'en-
„ vironnent, & qui ne lui paroissent,
„ quoi que d'une grandeur prodigieuse en
„ eux-mêmes, que comme autant de lu-
„ mignons. Enfin, lors qu'après de
„ longs & pénibles travaux, il a fait quel-
„ que peu de chemin sur la Montagne
„ escarpée de la Vérité, & qu'il regar-
„ de avec compassion la Multitude qui
„ rampe au bas, le pié vient à lui man-
„ quer tout d'un-coup, & il est renversé
„ dans le tombeau.

„ Plein de ces idées, je suis obligé de
„ croire, pour rendre justice au Créa-
„ teur de l'Univers, qu'il doit y avoir une
„ autre Vie, où l'Homme sera mieux si-
„ tué dans la Contemplation, ou plûtot
„ aura le pouvoir de se transporter d'Ob-
„ jet en Objet, ou d'un Monde à l'au-
„ tre, où il jouïra de nouveaux Sens &
„ de tous les moïens requis pour faire
„ les plus promptes & les plus étonnan-
„ tes Découvertes. Quel ne sera pas
„ l'essor d'un Génie tel que celui du Che-
„ valier NEWTON, qui est si élevé au-

„ dessus des ténèbres qui envelopent
„ l'Esprit Humain, qu'on le croiroit d'u-
„ ne autre Espèce! La vaste Machine de
„ cet Univers n'a rien de caché pour
„ lui: il semble connoitre toutes les loix
„ générales de ses mouvemens; &, pen-
„ dant qu'avec les transports d'un Phi-
„ losophe, il admire les merveilles de la
„ Création, il peut tout à-la-fois ren-
„ dre un hommage plus saint & plus rai-
„ sonnable à son Créateur. Mais, hé-
„ las! les Vûes d'un si heureux Génie
„ sont au bout du compte bornées! Qu'el-
„ les se trouvent au-dessous de celles
„ d'un Ange, ou d'une Ame qui vient
„ d'être délivrée du poids de son Corps!

„ Pour moi, je suis bien aise que mon
„ Ame s'attende à jouïr de sa future
„ grandeur: je me plais à penser, que
„ moi, qui ne connois qu'une très-peti-
„ te partie des Ouvrages de la Création,
„ & qui me traîne, à pas lents & péni-
„ bles d'un côté & d'autre, sur la surfa-
„ ce de ce Globe, je m'élancerai bien-
„ tôt dans les airs avec la legéreté de
„ l'Imagination; je découvrirai tous les
„ ressorts cachez de la Nature, j'irai d'un
„ pas égal avec les Corps célestes dans
„ la rapidité de leur cours; j'observerai
„ la longue chaîne des Evénemens, dans
„ le Monde naturel, & dans le moral;
„ je visiterai tous les Apartemens de l'U-
„ nivers, pour savoir ce qui s'y passe, &
„ quels en sont les Habitans; je conce-
„ vrai l'ordre & les distances de ces Glo-
bes,

„ bes, qui nous paroissent disposez sans
„ aucun dessein regulier & tous placés
„ dans le même Cercle; je remarquerai
„ la dépendance qu'il y a entre les Parties de chaque Systême, & entre les
„ différens Systêmes les uns à l'égard
„ des autres, d'où resulte l'Harmonie de
„ l'Univers, si tant est que nos Esprits
„ soient assez vastes pour en pouvoir embrasser la Théorie. Il y a bien des progrès de cette nature, que l'on peut
„ faire dans l'Eternité. Quoiqu'il en soit,
„ je trouve qu'il m'est utile de chérir
„ cette généreuse Ambition; puis qu'outre la joie qu'elle répand dans mon
„ Ame, elle m'engage à ne rien oublier
„ pour donner de l'étendue à mes Facultez, & à les excercer d'une maniére conforme au rang que j'occupe ici-bas parmi les Etres raisonnables, & à
„ l'espérance que j'ai d'être élevé un jour
„ à un grade plus éminent.

„ L'autre fin, & la derniére, pour laquelle l'Homme a été créé, est la
„ Jouïssance de Dieu; ce qui fait le comble de son Bonheur, au de-là du quel
„ il ne peut rien désirer. Les idées que
„ nous avons de l'Etre suprême sont peu
„ distinctes: il semble qu'il n'a pas voulu
„ se découvrir, ni se cacher tout à-fait
„ pour tenir ses Créatures en suspens,
„ & les engager à réfléchir. Cela même donne occasion au Libertin de
„ nier son Existence, pendant que la
„ plûpart des autres se bornent à le confesser

„ feſſer de bouche, qu'ils le nient dans „ le fond du cœur, qu'ils tournent en ri- „ dicule l'Homme-de-Bien, qui en fait „ ſon choix. Mais, ne viendra t-il pas „ un jour, auquel les prétendus Eſprits „ forts, qui ſe piquent tant de raiſon- „ ner juſte, verront leurs Syſtêmes im- „ pies renverſez, & embraſſeront les „ Véritez qu'ils combattent aujourd'hui? „ Ne viendra-t-il pas un tems, auquel „ les Hommes ſéduits par le Vice recon- „ noîtront la folie de leurs vaines re- „ cherches; & que le petit nombre de „ Sages, aprés avoir ſuivi leur Divin „ Guide, mépriſé les plaiſirs ſenſuels a- „ vec toutes les careſſes trompeuſes du „ Monde, & aſpiré à leur Demeure „ céleſte, jouïront enfin de la Viſion de „ Dieu? Ici-bas, l'Eſprit s'éleve de tems „ en tems vers ſon Créateur & il en re- „ çoit quelques foibles traits de ſa pré- „ ſence; mais, lorſqu'il croit de la mieux „ poſſéder, elle lui échappe, & il re- „ tombe dans ſon premier état. Il y a „ ſans doute une meilleure voie pour con- „ verſer avec les Etres céleſtes. Eſt-ce „ que les Eſprits ne peuvent avoir entre „ eux une correſpondance mutuelle, s'ils „ ne ſont unis à un Corps, ou que par „ ſon intervention? Faut il que des E- „ trés ſupèrieurs dépendent des inféri- „ eurs, pour jouïr de leur Privilège eſſen- „ tiel, en qualité de Créatures ſociables, „ c'eſt-a dire pour s'entretenir enſem- „ ble, & ſe connoître les uns les autres?

Qu'au-

„ Qu'auroient-ils fait, si la Matiére
„ n'eût jamais été créée ? Sans doute
„ ils n'auroient pas vécu dans une éter-
„ nelle Solitude. Puisque les Substan-
„ ces spirituelles sont d'un rang plus
„ noble que les corporelles, il est cer-
„ tain, que leur communication doit étre
„ aussi plus promte & plus intime. Nous
„ l'appellons d'ailleurs Vision intellectu-
„ elle, parce qu'elle a quelque analogie
„ avec le Sens de la Vûe, qui nous sert
„ à connoitre ce Monde visible. C'est
„ de quelque maniére approchante, dont
„ Dieu peut se rendre l'Objet de la Vi-
„ sion immédiate des Bienheureux; &
„ comme il le peut, il n'est pas hors d'ap-
„ parence qu'il ne le veuille aussi,
„ & qu'il aura toujours égard à la
„ foiblesse de nos Esprits bornez. Ses
„ Ouvrages n'ont qu'une légére emprein-
„ te de ses perfections: la connoissance,
„ qu'ils nous en donnent, n'est, pour
„ ainsi dire, que de la seconde main. Pour
„ en avoir une juste idée, il faut que nous
„ le voions tel qu'il est. Mais, en quoi
„ consiste cette vûe? C'est une Chose,
„ qui n'est jamais montée dans l'Esprit de
„ l'Homme; quoiqu'il nous soit aisé de
„ concevoir, que ce sera une source éter-
„ nelle de Transports inexprimables. Tou-
„ te la gloire des Créatures s'évanouïra
„ en sa présence. Peut-être que j'aurai le
„ bonheur de comparer le Monde visible
„ avec son divin Modéle, ou d'observer le
„ Plan original de ces vastes & nobles Des-
seins

„ seins, qui se sont executez durant une
„ longue suite de siécles. Emploié donc
„ ainsi à rechercher les Ouvrages de mon
„ Créateur, & à l'admirer lui-même, au
„ milieu de l'immense étenduë de Matiè-
„ re, où mon Corps se trouvera englouti,
„ & de l'infinie grandeur des Perfections
„ Divines, dont mon Esprit sera absor-
„ bé, avec quel respect & quels actes
„ d'adoration ne serai-je pas abbatu aux
„ picz de sa Majesté souveraine! „



LXIII. DISCOURS.

Quamquam Animus meminisse horret Luctuque refugit;
Incipiam.

VIRG. Æneid. II. 12.

Quoique le Souvenir m'en soit douloureux & que j'en aie quelque espèce d'Horreur, cependant je vous en ferai le Récit.

„ MR. LE SPECTATEUR,

„ POUR l'Avantage du beau Sexe que „ vous instruisez, qu'il me soit per- „ mis de lui offrir le Caractére de deux „ Femmes les plus vertueuses que no- „ tre Siécle ait produit. Elles peuvent „ servir d'ornement à leur Sexe, & re- „ lever la gloire de notre Nation, qui „ ne se fera pas moins d'honneur de les „ avoir mises au monde, que la *Grèce* „ s'en faisoit autrefois d'avoir donné la „ Naissance à HOMERE.

Avanture d'un Seigneur *Anglois*, & de deux femmes qu'il avoit en même tems.

„ Vous saurez donc, qu'un Seigneur, „ d'une des plus anciennes Familles du „ Roïaume, eut le Bonheur d'épouser „ une Dame, qui avoit toutes les qua- „ litez du Corps & de l'Esprit capables „ de le rendre heureux. Mais, insensi- „ ble à cet Avantage, il n'eut jamais „ pour elle, ni les égards, ni la bienveil- „ lance, qu'elle méritoit; ce qui n'em-

„ pécha

„ pécha pas cette fidéle Epouse d'être „ toûjours attachée à son devoir, & de „ lui témoigner au millieu des mauvais „ traitemens qu'elle en recevoit, toute „ la soumission qu'il en pouvoit atten- „ dre.

„ Dans la suite, on inspira le dessein à „ ce jeunne Seigneur d'en venir à une „ Séparation, qu'il ne tarda pas de com- „ muniquer à son Epouse. A l'ouïe de cet- „ te Nouvelle accablante, elle ne pût „ retenir ses prémiers mouvemens; mais, „ après s'être un peu recueillie, & avoir „ essuïé ses larmes, elle se jetta à ses „ piez, & lui parla en ces termes: *Je* „ *sai, Mylord, que je mérite les châti-* „ *mens du Ciel, & peut-être est-ce la Vo-* „ *lonté de Dieu, que je subisse celui-ci,* „ *quoiqu'il ne me semble pas de l'avoir méri-* „ *té de votre part. Mais, puisque c'est votre* „ *désir, & que je me suis toujours fait un* „ *devoir de vous complaire, je suis prête à* „ *soutenir cette épreuve, la plus rude qui me* „ *soit jamais arrivée; & vous n'avez vous-* „ *même qu'à en fixer le tems.*

„ La Séparation s'ensuivit, & Mylord „ lui accorda une Pension annuelle, pro- „ portionnée à sa naissance: mais, au „ bout de quelque tems, il la diminua; „ & il lui ordonna de s'éloigner de ses „ Parens & de ses Amies, & de renon- „ cer à sa Qualité, afin qu'on ne sut „ pas, dans sa nouvelle demeure, qui „ elle étoit. La bonne Dame, qui a- „ voit fait un long & rude Apprentissa-

„ ge

„ ge de Soumission, obéït, sans se plain-
„ dre, à la volonté de son Tyran; mais,
„ il lui retrancha si bien peu-à-peu les
„ moïens de la subsistance, qu'il la redui-
„ sit enfin à n'avoir plus de Servante, &
„ que le bruit courut bientôt par toute la
„ Ville qu'elle étoit morte.

„ Sur cette fausse Nouvelle, son Sei-
„ gneur en prit le Deuil dans toutes les
„ formes, & la fit avertir en même tems,
„ par celui qui avoit le soin de lui païer
„ sa Pension tous les Quartiers, qu'il ne
„ lui donneroit plus rien, si elle s'avisoit
„ de revenir au Monde, & de contredire
„ ce rapport. Accoûtumée à l'Obéissan-
„ ce, elle ne parut plus en public, &
„ personne ne se douta qu'elle fût enco-
„ re en vie.

„ Quelque tems après, un Gentilhom-
„ me de ses Amis le pria à souper chez
„ lui, où il eut occasion de traverser la
„ Cuisine. Il y vit une jeune Fille, dont
„ le bon air le frappa si vivement, qu'il
„ voulut d'abord la saluer; mais, elle
„ s'en défendit d'une manière si modeste
„ & si polie, que cela ne servit qu'à l'en-
„ flammer davantage, & qu'il lui propo-
„ sa sur le champ de l'épouser. La jolie
„ Servante lui repliqua là-dessus: *My-*
„ *lord, il y a une si grande Disproportion*
„ *entre vous & moi, & cette Démarche*
„ *vous seroit si dèshonorable, que je ne sau-*
„ *rois croire que vous aïez un pareil des-*
„ *sein; mais, je me flatte, que la Bonté di-*
„ *vine me garantira de tomber dans le Cri-*
„ *me,*

„ *me, & de faire aucune Action malhonnête.* Le bon-sens & la candeur de cette réponse ne firent qu'irriter la passion de l'Amant, qui lui protesta, qu'il n'avoit autre chose en vûe que le Mariage, & qu'il ne dépendoit que d'elle de le conclurre avant la fin de la semaine.

„ En effet, peu de jours après, on le célébra, & la bonne Conduite de la nouvelle Epouse, ornée d'une pieté solide, & d'une profonde humilité, lui attira l'estime de ceux-là même qui ne la connoissoient pas. Le bruit, qui s'étoit répandu de la mort de la prémiére Epouse, ne reçut plus aucune contradiction: celle-ci passa pour l'unique & la véritable; & elle fut visitée & respectée par toutes les Dames de qualité.

„ Mylord oublia bientôt son ancienne Compagne, & il la négligea d'une telle maniére, qu'elle n'auroit pas eu dequoi vivre, si un généreux Artisan, touché de compassion envers elle, ne lui eut fait quelque crédit. Endettée avec lui pour la Somme de dix Livres Sterlin, elle fut le trouver, & lui parla en ces termes: *Je vous suis déja redevable d'une bonne Somme, & je n'ai rien tant à cœur que de vous la paier: mon Cas est fort extraordinaire, & dans l'espérance que vous me garderez inviolablement le secret, je vous dirai, que je suis la Femme d'un Seigneur, qui en a épousé une*

„ *autre,*

„ *autre, & qui par sa négligence m'a re-*
„ *duite dans ce cruel Etat; mais, ce qui*
„ *m'embarrasse le plus est votre Dette: je*
„ *vous prie de me donner votre Avis là-des-*
„ *sus.*

„ *Madame*, repliqua l'Artisan, *permet-*
„ *tez, s'il vous plait, que je vous fasse ar-*
„ *rêter, & que les Sergeans vous maltrai-*
„ *tent, sous les Fenêtres de votre Epoux;*
„ *mais, soïés persuadée, que j'aimerois mi-*
„ *eux perdre ma dette, que de souffrir qu'on*
„ *en usât mal envers vous, si je ne me flat-*
„ *tois qu'il vous en reviendra un Avantage*
„ *considérable.*

„ La bonne Dame y donna les mains,
„ de sorte que les Sergeans la saisirent, &
„ qu'à mesure qu'ils la conduisoient au-tra-
„ vers de la Place de *Lincolns-Inn-Fields*,
„ vis-a-vis de l'Hôtel de son Epoux, dans
„ *Holbourn-Row*, elle refusa de passer ou-
„ tre. Alors, les Sergeans, qui n'ont
„ aucun principe d'humanité, se mirent
„ à la tirailler, à la prendre par les che-
„ veux, & à déchirer ses habits; ce qui
„ fit amasser la populace autour d'eux, &
„ causa un tel vacarme, que la Dame du
„ Logis courut à la Fenêtre pour voir ce
„ que c'étoit. A la vûe d'un si triste ob-
„ jet, elle y envoïa sa Femme-de-Cham-
„ bre, pour être mieux informée de tout;
„ & sur ce qu'elle apprit, que c'étoit une
„ pauvre Dame, qu'on menoit en prison
„ pour une dette de dix Livres Sterlin,
„ *Oh! s'écria-t-elle, qu'ils attendent un*
„ *peu: allez leur dire de ma part, qu'ils vi-*

„ *ennent ici, & que je les paierai moi-même.* Là-dessus, un des Sergeans se présenta, à qui elle dit: *Pourquoi êtes-vous si cruels envers cette pauvre Dame? Elle est notre Prisonniére*, repliqua t-il: *la Dette n'est pas paiée; & le Créançier a ordonné qu'elle fût conduite en Prison. Il est de notre devoir de l'y amener: &, parce qu'elle refuse d'y aller, nous sommes obligez d'user de violence à son égard. Tenez*, dit la Dame, *voilà votre Dette & vos Fraix: rélâchez la Prisonniére, & faites-la venir ici.*

„ Elle n'eut pas plutôt expédié les Sergeans, qu'elle se tourna vers la Dame affligée, & lui parla en ces termes: *Madame, vous avez l'air & les manières d'une Personne de qualité; ce qui redouble mon chagrin de vous voir dans un Etat si déplorable. Je vous prie de me dire qui vous êtes, & par quelle voie je pourrai dans la suite fournir à vos besoins. Madame*, répondit la pauvre désolée, *votre charité me viendra toûjours fort à propos; mais, je ne voudrois pas que vous eussiés envie de me connoître. Il faut bien*, repliqua la Dame du Logis, *que je sache qui vous êtes, afin que je puisse vous secourir suivant votre qualité. Madame*, reprit la pauvre délaissée, *il me paroit fort rude, qu'une Personne, aussi vertueuse & libérale que vous, s'expose au Chagrin qui peut lui revenir de ma Déclaration. Je ne vois pas*, dit la nouvelle Epouse, *que j'y puisse avoir*

„ au

„ *aucun autre Intérêt, que celui auquel la*
„ *Charité, m'engage envers tous ceux qui en*
„ *sont dignes. Je vous demande pardon,*
„ ajoute la prémieré, *ceci vous touche de*
„ *trop près. Si cela est*, répondit l'autre,
„ *je suis fondée à l'exiger de vous. Puisque*
„ *vous le prenez sur ce pié là*, insista la
„ pauvre Dame, *vous saurez, que je suis*
„ *l'Epouse légitime de Mylord* C——N,
„ *& que j'ai Droit sur lui avant vous; ce*
„ *que vous avez ignoré, sans doute: & s'il*
„ *eût daigné me fournir les simples Commo-*
„ *ditez de la Vie, mes Plaintes n'auroient ja-*
„ *mais terni son Caractère; persuadée, que*
„ *mon Ressentiment n'auroit pas prévenu son*
„ *Crime, & que vous n'êtes coupable vous-*
„ *même d'aucune faute: puisque le bruit de*
„ *ma Mort sert à vous justifier, & qu'ac-*
„ *coutumée à faire de sa Volonté la Règle de*
„ *mes actions envers lui, j'avois gagné sur*
„ *moi de lui complaire à cet égard, & de n'en*
„ *ouvrir jamais la bouche, si une absolue*
„ *Nécessité ne m'obligeoit d'en venir à un*
„ *Eclat.*

„ *Madame*, reprit la nouvelle Epouse,
„ *je saurai ce qui en est avant la nuit; &*
„ *si le Fait me paroit tel que vous le dites,*
„ *vous pouvez compter, que non seule-*
„ *ment je renoncerai à la Couche de Mylord,*
„ *mais que j'emploïerai tous mes Efforts, pour*
„ *vous reconcilier ensemble. Je l'attens à*
„ *toute heure, & il ne seroit pas à propos*
„ *qu'il vous trouvât ici à son arrivée. Ain-*
„ *si, je vous prie de me dire où vous logez,*
„ *afin que ma bonne Intention pour vous ne*

„ *soit pas inutile: & je vous conjure de vouloir accepter cette Bourse, où vous trouverez de quoi subvenir à vos Besoins.*

„ La pauvre Dame fut à peine sortie, que Mylord arriva, & que surpris de l'Accablement, où il vit sa Femme, il ne tarda pas à lui en demander la cause. *Mylord*, lui dit elle, *un triste Accident vient de me découvrir un Secret, sur lequel j'ai une Question à vous faire: & je vous supplie d'y vouloir répondre de bonne-foi, comme vous en répondrez un jour devant Dieu. Votre prémière Epouse est-elle encore en vie?* Après quelques momens de silence, *Quoi! Madame*, répondit-il, *avez vous entendu parler d'elle? Il n'y a pas une heure*, repliqua-t-elle, *que j'ai paié une Dette pour la tirer d'entre les mains des Sergeans, qui la menoient en Prison, qui lui ont déchiré ses Habits, & qui l'ont fort maltraitée, parce qu'elle ne vouloit pas marcher. C'est de sa propre bouche que j'ai appris sa Qualité & son état. Il m'a semblé même, qu'elle ne me faisoit cet Aveu qu'à contre-cœur, dans la crainte qu'il ne portât quelque Préjudice à votre Réputation. Ainsi, Mylord, je ne vous serai plus rien à l'avenir, quoique toujours disposée à vous rendre tous les Services qui dépendront de moi; & je ne goûterai jamais aucun Repos, que vous ne vous soiez réüni avec votre prémière Epouse.*

„ En effet, elle quitta sa Maison, & obtint de lui, qu'il reprendroit son an-

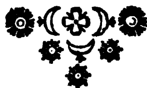
„ cienne

„ cienne Epouse, qui, par les bons of-
„ fices de la seconde, vecut en paix a-
„ vec lui le reste de ses jours. Cette
„ bonne Dame ne fut pas plutôt mor-
„ te, que Mylord reprit la seconde, à
„ laquelle il laissa, par son Testament,
„ une Pension viagère de 400. Livres Ster-
„ lin, qui étoit la plus considérable que
„ son Bien lui permit de donner.

„ Cette illustre Veuve en destina 300.
„ L. par an à une des branches de la
„ Famille de son Epoux tombée en dé-
„ cadence: &, afin que les 100. L. qui
„ lui restoient pûssent l'entretenir un peu
„ honnêtement, elle se retira à la Cam-
„ pagne, où il n'y a guère plus de qua-
„ tre années qu'elle a terminé une Vie,
„ qui a édifié tous ceux qui avoient le
„ bonheur de la connoitre.

„ Je viens de vous exposer la Vérité
„ toute nue, & vous devez en être per-
„ suadé sur la parole de celui qui est *&c.*

T. W.



LXIV. DISCOURS.

Ducite ab Urbe Domum, mea Carmina, ducite Daphnim.

VIRG. Ecl. VIII. 68.

Courage, mes Vers, courage: amenez la belle Daphnis *de la Ville dans ma Maison de Campagne.*

Sur l'Entétement des Gentilshommes de la Campagne, qui veulent paroitre à la Cour, & qui s'y ruinent.

APRES avoir passé le tems de la Jeunesse, occupée d'ordinaire à des Amusemens inutiles, qui captivent le Cœur & qui aveuglent l'Entendement, & avoir atteint l'âge propre à la Reflexion, j'observe en toute liberté le train de la Vie Humaine; & il me semble, que je pénétre mieux les différentes passions qui animent les Hommes. A la vûe de tous les Désordres où les deux Sexes tombent par leur faute, je ne sai s'ils ne sont pas plutôt dignes de mépris, que de compassion: quoiqu'au recit de quelque malheur, je ne saurois non plus m'empécher de compatir à la misére des autres, qu'un Enfant ne peut s'abstenir de verser des larmes lorsqu'on le chatie.

Il faut avouër, que les Folies du Siècle, ou les Maniéres de vivre, établies aujourd'hui dans le Monde, peuvent servir de quelque Excuse, du moins à l'égard de ceux qui n'ont pas les talens requis pour

pour se conduire par des Principes de Spéculation. Il y en a d'autres aussi, qui ne sont pas tout-à fait blâmables, soit faute de Théorie ou de Pratique, puisqu'ils ne font que marcher sur les trâces de ceux qui les ont précedez. On ne doit pas même s'étonner, que des Personnes d'Esprit se laissent entraîner, dans leur jeunesse, par deux Motifs aussi puissans, que le sont la Coûtume & l'Inclination.

Un Voïage, que je fis l'Eté dernier à la Campagne, me fournit quantité de ces Pensées. J'y observai plusieurs anciennes Maisons d'une Structure magnifique, & d'une situation très-agréable: les unes, placées sur des Collines, jouïssent d'une Perspective fort étendue & variée; les autres sont accompagnées de beaux Parcs, environnez de Pieux ou de Murailles, où l'on voit, tantôt des Plaines, tantôt des Bosquets. Curieux de savoir à qui ces Maisons appartenoient, j'eus le Chagrin d'entendre dire, que la plûpart étoient abandonnées de leurs Propriétaires, qui, ambitieux de briller dans notre Capitale, à l'exemple de nos Fats & de nos Damoiseaux, avoient trouvé le secret de s'y ruiner. Ceux, que leurs Emplois attachent à la Cour, sont obligez d'y paroitre avec quelque éclat, & leur dépense fait honneur à la Nation. Mais, n'est-il pas ridicule, que des Gentilshommes, qui n'y ont rien à faire, & qui ne jouïssent que d'un Revenu médiocre, aban-

donnent l'agréable Séjour de leurs Ancêtres, pour s'aller montrer à la Ville en pompeux Equipage, & y louër une Maison de 3. ou 400. Livres Sterlin de rente annuelle, quoiqu'ils aient un Palais magnifique à la Campagne qui ne leur coûte pas un Sou? Le malheur est, qu'il y a quelqués-uns de ceux-ci, qui ont une grosse Famille, & que ce qui auroit dû servir à l'entretien de leurs pauvres Enfans se trouve dispersé dans les Comptes des Merciers, des Tailleurs, & des Charrons; sans parler des autres suites fâcheuses, qui naissent de leur sotte Vanité.

Si nous avions une Cour de Judicature, qui prit connoissance de tels Désordres, avec pouvoir d'infliger des peinès corporelles à ceux, qui ont Famille, & qui dépensent au-delà de leur Revenu, peut-être que le châtiment & la honte remèdiéroient à ce mal. Mais, si cela est impraticable, on ne sauroit douter qu'il n'y ait un Jour fixe, auquel il faudra que chacun rende compte de son Administration, & des moindres Injustices qu'il aura faites aux autres.

Pour moi, je goûte un Plaisir extrême à entendre l'Eloge d'un Pere de Famille, qui prend un Soin tout particulier de son Domestique, qui le gouverne avec une sage Economie, & dans toutes les Régles de la Bienséance.

Mon ancien Ami Champagne mérite

rite cet Eloge autant que qui que ce soit au Monde; & tous ceux, qui ont le bonheur de le connoître, le lui donnent avec Justice. Sa Famille est composée de quatorze ou quinze Personnes: pour se tenir occupé, il fait valoir lui-méme une certaine Portion de ses Terres; il s'emploie d'ailleurs à l'avantage de son Domestique; & il a toujours servi d'Exemple à tous ses Voisins. Au commencement du Mois de *Juin* dernier, je me trouvai, à une demi-journée de sa Maison de Campagne, dans la même Province où elle est située, à 50. Milles de *Londres*. Un matin, qu'il faisoit beau, je montai à cheval pour l'aller voir; mais, arrivé à deux Milles en déca de sa Maison, je ne pûs m'empêcher de mettre pié à terre pour examiner un des plus beaux Païsages qu'il y ait, au pié de laquelle coule une Rivière, dont les bords de l'un & de l'autre côté sont ornez d'Arbres de haute futaie, qui croissent sur un Pré fort uni & d'un verd charmant. L'Ombre de ces Arbres donnoit à l'Eau une couleur verdâtre & foncée, qui se changeoit en bien pâle en quelques endroits, où il y avoit des ouvertures qui admettoient les raïons du Soleil; variété qui plaisoit à la vûë. Les Montagnes les plus éloignées, que le Soleil doroit de ses raïons, formoient à mes yeux une autre Perspective agréable. Les différens Nuages, qui paroissoient au-delà, étoient si bigarrez, qu'on auroit cru voir un mèlange

confus de Rochers & de Plaines, de Bois & de Collines. Les Champs, qui m'environnoient de toutes parts offroient à mes yeux de nouvelles Beautez, par la différente couleur des terroirs, qui servoient, pour ainsi dire, à se donner du relief les uns aux autres. Je me sentis alors une espèce de tranquilité & de calme, que je crus approcher de l'ètat dont nos prémiers Parens jouïssoient au milieu de leur Innocence & du Paradis terrestre.

A peine eus-je passé quelques minutes dans cette douce Situation, que le bruit d'un Carosse, que j'entendis à quelque distance de moi rouler doucement sur le gravier, interrompit mon bonheur, & me fit tourner les yeux de ce côté-là. Tantôt je le voïois paroître, & tantôt les Vallées me le cachoient; mais, enfin, je découvris que c'étoit mon Ami, qui venoit au-devant de moi.

Dès que nous fumes à portée, il me cria à haute voix que j'étois le bienvenu, & fit arrêter son Carosse, où il me pria d'entrer, pour causer ensemble le reste du chemin. Je lui obéis, & je ne trouvai avec lui que sa plus jeune Fille, âgée d'environ seize ans, & qui me parut fort jolie. Après les civilitez réciproques, il me dit, qu'ils venoient de rendre Visite à un riche Fermier de leurs voisins, avec lequel il avoit conclu de donner cette jeune Demoiselle en mariage à son Fils ainé, tout nouvellement revenu de l'A-

cadémie,

cadémie, ou il avoit achevé ses Etudes, & s'étoit mis en état de remplir dignement un bon Bénéfice que son Pere lui avoit procuré. Pendant qu'il faisoit ce Récit, je ne pûs m'empécher de jetter les yeux sur cette aimable Demoiselle, qui en paroissoit toute honteuse: &, quoique son embarras me fît quelque peine, je pris beaucoup de plaisir à observer les petits tours, qu'elle mettoit en usage, pour interrompre la narration; laissant tomber à diverses reprises, tantôt un de ses Gands, tantôt sa Tabatière, & une autre fois son Eventail. Malgré toutes ces Ruses, mon Ami ne discontinua point: & il eut la bonté de me dire, que j'étois venu fort à propos pour honnorer de ma présence les Nôces de ses trois Filles. *Mon ainée*, ajoutoit-t-il, *est déja fiancée à un honnête Chevalier, & la Cérémonie s'en doit faire demain. Pour la seconde, je lui ai destiné un Epoux, dont le Pere n'est à la vérité qu'un simple Bourgeois de* Kent, *qui fait valoir ses Terres, mais qui a mis son Fils en état de constituer un bon Douaire à ma Fille. D'ailleurs, nous sommes convenus de toutes parts, que les Mariages se célébreront suivant l'Ordre de leur Naissance, & que la Cadette épousera neuf jours après celui de la seconde. C'est ainsi, mon cher & ancien Ami, que je me suis délivré en quelque manière de tous mes Soins temporels, puisque mes Fils sont déja mariez. Je n'ai donc plus qu'à passer le Reste de mes Jours en Paix, & qu'à les con-*

sacrer à benir l'Auteur de mon Etre, pour toutes les Faveurs dont il m'a comblé jusques ici.

Il voulut à tout prix, que je fusse le Témoin du Mariage de ses trois Filles; & il n'y eut pas moïen de m'en excuser. J'admirai la Conduite respectueuse & modeste de ces jeunes Demoiselles, qui me parurent toutes d'une Politesse digne de la Ville, quoique sans Coquetterie; d'une innocente Simplicité, qui ne manquoit pas d'Esprit; & d'un Enjoûment conforme à toutes les Régles de la Bienséance.

Quel Bonheur n'est-ce pas pour cet honnête Vièillard de s'être acquité de son Devoir dans tous les états de la Vie; d'avoir été un jeune Homme discret, un Ami fidèle, un agréable Epoux, un Pere tendre & prudent! Tous ses Voisins, ses Domestiques, & toute la Province, lui rendent la Justice qui lui est dûë, lorsqu'ils témoignent, qu'il est plein de Gratitude sans Peine, charitable sans Affectation, & hospitalier sans Orgueuil.



LXV DISCOURS.

——— E Cœlo descendit, γνῶθι σεαυτὸν.
Juv. Sat. XI 26.

Connois-toi toi-même: *c'est un Oracle, qui vient du Ciel.*

Sur la Charité, l'Humilité, la Misère & le Bonheur de l'Homme.

JE ne sâche rien, qui soit plus digne de notre Attention, que l'Exemple d'une Personne charitable, qui compatit aux maux d'autrui, & qui est toujours prête à y remédier. La vuê d'un bon Chrétien, dont toutes les démarches aboutissent à donner des preuves convaincantes de l'Amour désintéressé qu'il a pour son Prochain, est un regal pour moi, qui m'éleve au-dessus de tous les Revers de la Fortune.

Philandre ne fait que suivre son penchant, & sur-tout la Vertu qui l'anime, lorsqu'il joue un si beau rôle dans le Monde. Son grand Bien le met en état de fournir à cette noble dépense, & sa bonne économie ne l'aide pas peu à la continuer. Le Pauvre nécessiteux n'implore jamais son secours en vain, & le modeste n'en est jamais rebuté. Il habille les uns, il console les autres, il protége la Veuve & l'Orphelin, il délivre le Prisonnier, & il défend la Cause de ceux qui sont opprimez. De

même que le Soleil du Printems anime tous les Vegétaux, ainsi l'on peut dire, que sa présence rejouït le cœur de tous les affligez qui se trouvent dans l'étendue de son activité. Il n'en approche pas plutôt, que la joie éclate sur leur visage, & qu'ils le regardent comme leur Libérateur. La bonté de son Naturel est accompagnée de tout ce qui peut le rendre aimable, & relever le prix de sa générosité. En un mot, il pratique ce qu'il y a de plus difficile dans la Morale, & que la plûpart du monde ne posséde qu'en idée.

L'Humilité me paroît être la base de cette divine Colomne; & il n'y a qu'un fondement aussi solide, qui en puisse bien soutenir le poids. Notre Sauveur lui-même nous en a donné le Modéle; & l'Histoire de sa Vie est un tissu continuel de l'usage qu'il en faisoit. Mais, le Monde est si peu disposé à suivre cet Exemple, qu'on traite l'Humilité de Bassesse d'Ame, & les Humbles, d'Esprits foibles & rampans. On n'en vient à cette fausse idée, que manque de Réfléxion, & pour ne pas connoître la juste valeur ces choses. Les plaisirs criminels où l'on se plonge aveuglent l'Esprit à un tel point, qu'il n'a plus de goût pour les seuls dignes de son estime. Cependant, y-a-t-il quelcun, qui se soit abandonné aux prémiers, & qui puisse dire, qu'il n'en a jamais senti aucun remors? S'il se délivrer de ceux ci, ce n'est qu'à la longue, par le

le tumulte des passions, l'embarras des affaires, & la variété des Objets mondains, qui l'occupent. Encore n'en vient-il pas à bout: l'Age lui dessille les yeux, & c'est alors que le Ver se reveille, qu'il lui ronge le Cœur, & qu'il ne lui donne pas un moment de relâche. C'est alors, qu'il voit, quoique trop tard, la honte & le désordre de sa Vie passée.

De si tristes Réfléxions sont une suite naturelle de l'Orgueil, au lieu que l'Humilité n'en produit que de consolantes. Tout ce qui l'environne lui plait: elle n'est pas entêtée de son mérite; & les Injures ne l'émeuvent point. Capable de réfléchir, elle voit les choses dans leur véritable jour, & sent que la Vertu ne nous est recommandée que pour notre propre Avantage, même dès cette Vie. Il n'y a que l'Inattention, l'Oisiveté, & l'Ignorance, qui nous en puissent donner une autre idée. En effet, rien ne contribue plus à notre bonheur, que de régler nos passions, de rendre toute sorte de bons offices à notre Prochain, de souffrir nos maux avec patience, d'être juste & intégre dans le commerce de la Vie civile; en un mot, de pratiquer tous les Devoirs du Christianisme. C'est une merveilleuse Recette, pour obtenir la santé, le contentement de l'Esprit, & même une longue Vie. Tout au contraire, qui ne voit, que l'Abandon aux Vices qui nous sont défendus, nous attire une foule d'embarras & de malheurs,

qui se succédent les uns aux autres, jusqu'à ce que le poids nous en devient insupportable? Qui ne voit, que la Gourmandise & l'Ivrognerie causent des Maladies, des Querelles, des Haines, des Vengeances, & souvent même la Pauvreté; jusqu'à ce que le Corps devenu infirme, & l'Esprit encore plus foible, nous rendent le plus triste de tous les objets, & nous empêchent d'en soutenir la vûe?

Le célebre Mr. Pascal, dans ses Pensées sur la Misére de l'Homme, nous dit, que le Tumulte des Affaires & la Variété des Plaisirs, où nous nous engageons, ne tendent qu'à nous cacher à nous-mêmes notre Mortalité & notre Misére. Il ajoute, qu'il n'y a qu'un seul moïen de rendre l'Homme supportable à lui-même. Voici de quelle maniére il s'exprime dans un endroit: „ Je ne „ parle, *dit-il*, que de ceux qui se re„ gardent sans aucune Vûe de Religion. „ Car, il est vrai, que c'est une de ces „ merveilles de la Religion Chrétiénne, „ de reconcilier l'Homme avec soi-mê„ me, en le reconciliant avec Dieu; de „ lui rendre la vûe de soi-même suppor„ table; & de faire que la solitude & le „ repos soient plus agréables à plusieurs, „ que l'agitation & le commerce des „ Hommes. Aussi n'est-ce pas en arré„ tant l'Homme dans lui-même qu'elle „ produit tous ces Effets merveilleux. „ Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, „ & en le soutenant dans le sentiment

„ de

„ de ses misères, par l'espérance d'une
„ aute Vie, qui l'en doit entiérement
„ délivrer.

„ De-là vient, *ajoute-t-il ensuite*, que
„ tant de Personnes se plaisant au Jeu,
„ à la Chasse, & aux autres Divertisse-
„ mens, qui occupent toute leur Ame.
„ Ce n'est pas qu'il y ait en effet du
„ Bonheur dans ce que l'on peut acqué-
„ rir par le moyen de ces Jeux, ni
„ qu'on s'imagine que la vraie Béatitu-
„ de soit dans l'Argent qu'on peut ga-
„ gner au Jeu, ou dans le Lievre que
„ l'on court. On n'en voudroit pas, s'il
„ étoit offert. Ce n'est pas cet usage
„ mol & paisible, & qui nous laisse pen-
„ ser à notre malheureuse condition,
„ qu'on recherche; mais, c'est le Tracas
„ qui nous détourne d'y penser.

„ Ainsi, les Divertissemens, qui font
„ le Bonheur des Hommes, ne sont pas
„ seulement bas, ils sont encore faux &
„ trompeurs; c'est-à-dire, qu'ils ont
„ pour objet des fantômes & des illu-
„ sions, qui seroient incapables d'occu-
„ per l'Esprit de l'Homme, s'il n'avoit
„ perdu le sentiment & le goût du vrai
„ Bien, & s'il n'étoit rempli de basses-
„ se, de vanité, de légéreté, d'orgueil,
„ & d'une infinité d'autres Vices: ils ne
„ nous soulagent dans nos miséres, qu'en
„ nous causant une misére plus réelle &
„ plus effective. Car, c'est ce qui nous
„ empêche principalement de songer à
„ nous, & qui nous fait perdre insen-
sible-

„ fiblement le tems. Sans cela, nous se„ rions dans l'ennui, & cet ennui nous „ porteroit à chercher quelque moyen „ plus solide d'en sortir. Mais, le Di„ vertissement nous fait arriver insen„ siblement à la mort.

„ Les Hommes, n'ayant pû guérir la „ mort, la misére, l'ignorance, se sont „ avisez, pour se rendre heureux, de „ n'y point penser: c'est tout ce qu'ils „ ont pû inventer pour se consoler de „ tant de maux. Mais, c'est une Conso„ lation bien misérable, puisqu'elle va, „ non pas à guérir le mal, mais à le „ cacher simplement pour un peu de „ temps, & qu'en le cachant elle fait „ qu'on ne pensé pas à le guérir vérita„ blement. Ainsi, par un étrange Ren„ versement de la Nature de l'Homme, „ il se trouve, que l'Ennui, qui est son „ Mal le plus sensible, est en quelque „ sorte son plus grand Bien, parce qu'il „ peut contribuer plus que toutes cho„ ses à lui faire chercher sa véritable „ Guérison: & que le Divertissement, „ qu'il regarde comme son plus grand „ Bien, est en effet son plus grand Mal; „ parce qu'il l'éloigne plus que toutes „ choses de chercher le reméde à ses „ maux. L'un & l'autre est une Preuve „ admirable de la Misére & de la Cor„ ruption de l'Homme, & en même „ temps de sa Grandeur; puisque l'Hom„ me s'ennuye de tout, & ne cher„ che cette multitude d'Occupations,

„ que

„ que parce, qu'il a l'idée du Bonheur „ qu'il a perdu : lequel ne trouvant pas „ en soi, il le cherche inutilement dans „ les choses extérieures, sans se pou- „ voir jamais contenter; parce qu'il n'est, „ ni dans nous, ni dans les créatures, „ mais en Dieu seul. „

LXVI. DISCOURS.

Is demum mihi vivere, atque frui Animâ, videtur, qui, aliquo Negotio intentus, præclari Facinoris aut Artis bonæ Famam quærit.

SALL. Bell. Catil. c. 2.

Celui-là seul me paroit jouïr de la Vie, qui s'occupe à quelque-chose de solide, & qui travaille à se rendre Fameux par quelque belle Action, ou par quelque Invention utile à la Société.

Sur LAYMAN, célebre Mime *Anglois*.

J'AI toujours eu de l'Indignation, & je l'ai souvent témoigné, contre cette espèce de Monstres, qu'on appelle des *Faiseurs de Postures*. Il n'y a rien de si choquant, ni de si hideux, que leurs Contorsions, qui démontent, pour ainsi dire, l'Ouvrage le plus régulier de la Nature, & qui aboutissent à le rendre

le

le plus ridicule qu'il est possible. On croiroit, à les voir agir, que, de concert avec le plus cruel Ennemi du Genre Humain, ils travaillent à porter les Hommes, d'abord au dégoût, ensuite au mépris, & enfin à la haine, de cette Image céleste, qu'ils devroient être ambitieux d'honnorer toute leur vie.

Mais, GUILL. LAMYAN, un Drôle de bonne mine, a trouvé le secret, par ses longs Voïages, & une Application assidue, de tourner cette Pratique odieuse en un Art fort louable, qui peut bien contribuer à l'Honneur & à l'Avantage de toute notre Espèce La Maniére dont il s'y prend, n'est pas moins utile de nos jours à rectifier l'Extérieur des Hommes, que l'Etude des Sciences le peut être à former l'Esprit & le Cœur.

Il est si adroit à donner à son Corps toutes les Attitudes imaginables, qu'en deux heures de tems, depuis les dix heures du matin jusques à midi, je lui ai vû jouër une infinité de Rôles. Il s'en acquita d'une maniére si vive, & si naturelle, que les muscles de mon visage en souffrirent un peu, qu'il déconcerta mon air grave, & que je fus obligé de rire à diverses reprises.

Il se mit d'abord à marcher d'un air grave & sérieux, avec un regard, tantôt calme quoi qu'attentif; tantôt composé quoique plein de ruse; tantôt fier, mais insinuant; tantôt négligé, mais qui

mar-

marquoit du dessein; tantôt malin, & d'ailleurs commique; tantôt niais, & malgré cela dangereux. Ensuite, il secoua la tête, il haussa les épaules, il inclina tantôt une oreille, & tantôt l'autre, à droit & à gauche, à la manière des gens mystérieux, qui parlent tout bas à l'oreille de leurs voisins. Après, il fixa tout d'un coup les traits de son visage, & *il le monta*, pour m'exprimer avec SHAKESPEAR, *sur le Ton politique, afin de tromper ceux qui l'observoient*, comme s'il leur avoit dit: *Messieurs, je suis plus habile que vous ne croiez.* Cet honnête Mime joua ce Rôle d'un sérieux si plaisant & si naturel, que je le pris, au pié de la Lettre, pour un véritable Politique moderne.

Le second Personnage, qu'il représenta, fut un Prince Ecclésiastique à Culote rouge; & il me parut, non pas un prétendu, mais un vrai, Ministre d'Etat. Il n'eut pas plûtôt quitté la Robe de Cardinal, & le Chapeau rouge, qu'orné d'une Commode, d'un Manteau de Femme, & d'une Jupe, il prit cet Air doux & hautain, & fit cent de ces Minauderies propres à une Belle, qui est parvenue à être Gouvernante en Chef des Affaires publiques de la Coquetterie.

Un moment après, il se métamorphosa en un de ses vénérables Vieillards, qui sont établis pour décider de la vie & de la fortune de leurs Compatriotes;

&

& il s'acquitta de toutes les formalitez du Tribunal avec tant de gravité & de bienséance, que notre Expression proverbiale, *aussi grave qu'un Juge*, pourroit bien avoir tiré son origine d'un Homme tel que celui qu'il nous dépeignit.

Dans un clin d'œil, sa Robe écarlate fut mise bas, à peu près de la même maniére qu'une Danseuse de corde laisse tomber sa Jupe pour montrer sa Culote; & il parut en Justaucorps rouge, fait suivant toutes les régles de la nouvelle Mode, & chamarré de Galon d'or sur toutes les coûtures. Les deux coins de sa longue Perruque, qui pendoient sur le devant, & qui lui donnoient un air si grave, furent jettez sur les épaules d'un air fort dégagé; & il nous représenta au naturel un de ces Etourdis égrillards, qu'on appelle Petits-Maîtres, ou Fats, d'où est sortie la nombreuse Engeance de tous les Bouffons, Scaramouches, & Jeans-Potage, qui Portent la Joie dans toutes les Foires, Ville, Bourgs, & Villages, de la Chrétienté.

Après avoir fait bien des Grimaces dévotes, porté la Crosse, le Camail, & le Rochet, & s'être dépouillé, avec la même vitesse, de tous ces Ornemens Episcopaux, il parut en Habit militaire, l'Epée au côté, & un Bâton de Commandement à la main. Vous auriez dit, à le voir, que c'étoit l'Evêque le plus saint, & l'Officier le plus brave, qu'il y ait jamais eu.

Ensuite, revêtu d'un Habit à l'antique & modeste, il se transforma en rigide observateur de l'ordre, de l'économie, & de tout ce qui est honnorable, en Homme délicat au dernier point sur la Réputation de toutes les Femmes qu'il abordoit, d'une gaieté si morne, & d'un serieux si affecté, qu'on l'auroit cru incapable de perdre jamais l'esprit. Malgré tout cela, en moins d'un minute, son Manteau long fut changé en Cuirasse, & sa Rapiére en Lance; de sorte que *Don* QUICHOTTE *de la Manche* n'a jamais été un Original plus grotesque.

Le dernier Rôle, qu'il joua, fut celui d'un vieux Taquin, métamorphosé tout d'un coup en un Païsan, le plus rustre & le plus grossier que j'aie vû de mes jours.

Lorsqu'il eut achevé tous ces Rôles, & qu'il eut repris son Air naturel, nous eumes ensemble un long Dialogue sur l'Utilité de sa Profession. *Il faut que vous sachiez*, me dit-il, *Mr. le* SPECTATEUR; *que les Tableaux ont été mes Livres; que les plus magnifiques Palais que l'on puisse voir en* Europe, *où il y a quelque amas de belles Peintures, m'ont servi de Bibliothéques; que j'ai passé la meilleure partie de mon tems chez les Cardinaux, dans le Palais* del BORGHESE, *que le fameux* MICHEL ANGE *appelloit son* Ecôle, *à* Versailles, *à* Marli, *& à la Cour d'*Espagne; *qu'avec tout cela je ne serois jamais devenu Professeur dans ce nouvel Art, & dans toutes ses différentes Bran-*

Branches, & que mes Disciples ne l'emporteroient pas sur tous les autres, si je n'avois parcouru tous les Païs civilisez qui sont aujourd'hui la plus belle Figure dans le Monde.

Je l'interrompis ici, & je le priai de me dire qui étoient les Personnages qu'il venoit de représenter.

Monsieur, me repliqua-t-il, *vous connoissez le premier, il vint des Montagnes du Païs de* Galles, *& il perdit son tems avec une Baguette à la main de grande importance, & je l'ai copié d'après* KNELLER. *A l'égard des deux suivans; pour vous les faire connoitre, il suffira de vous dire, que l'un étoit Cardinal, & l'autre sa Niéce, qu'il laissa une des plus riches Dames qu'il y eut alors en* Europe. *Les deux, qui viennent ensuite, ne représentent qu'un seul & même Homme. Quel autre Païs que la* France *pourroit produire un Orginal, qui fût en même tems un* Juge grave, *un* Fat insupportable, *& un* Boufon ridicule? *Ne l'ai-je pas d'ailleurs assez bien représenté pour le faire connoitre, sans qu'il faille marquer son Nom en Lettres capitales? Le double Protrait qui a suivi ces deux-là n'étoit aussi que pour une Personne: je l'ai copié en* Allémagne, *dans l'Electorat de* Cologne, *d'après un* Original *que j'ai vû le matin sous la figure d'un Archange de l'Eglise Triomphante, & l'après-midi revêtu d'une Cuirasse, comme un véritable Fils de cette Eglise, qui n'a jamais perdu l'occasion de paroître Militante. Le Rôle, que j'ai joüé ensuite,*

ſuite, a été pris ſur un Portrait Roïal en Eſpagne. *Pour le dernier Perſonnage que j'ai repréſenté, ce n'eſt qu'une Ebauche groſſière d'un vieux Original que je vis à* Utrecht *en revenant ici.*

Je dis à Mr. LAYMAN, qu'il auroit pû devenir un excellent Boufon de Roi, & faire ſa Fortune en *Eſpagne*, ou en *France*, où lon a ſi grand beſoin d'un pareil exercice.

Il me répondit, *qu'il étoit venu fort à propos en* Angleterre, *quoiqu'il n'eût eu le temps que d'y copier cet Homme qu'il avoit repréſenté devant moi; mais, que cela valoit encore mieux, que de jouër à ſe faire mettre à la* Baſtille, *où à l'*Inquiſition.

Enfin, il s'offrit à me ſervir de Modèle: & comme il n'a pas dequoi s'exercer à la Cour, il s'eſt engagé à me repréſenter toutes les petites Folies & tous les Caractères groteſques, qui fourmillent dans la vaſte étendue de *Londres* & de *Weſtminſter*, afin que je les puiſſe décrire au naturel. J'ai accepté ſon offre pour l'Avantage du Public, quoiqu'il m'en coûte bien cher; & je me ſervirai à l'avenir de cette Satire vivante, pour corriger mes Compatriotes de leurs petits Défauts. Il m'a convaincu, qu'il y a certaines Poſtures plus capables d'animer un Auteur à écrire avec eſprit, que d'autres; & que, placé dans mon Fauteuil, à la maniére de SCARRON, je ferai non ſeulement une figure plus groteſque dans mon Cabinet, mais auſſi dans

dans mes Ecrits; ce qui ne peut tourner qu'au Profit de mes Lecteurs de l'un & de l'autre Sexe.

LXVII. DISCOURS.

Spectatum admissi Risum teneatis, Amici?
HOR. A. P. v. 5

Pourriés-vous, mes chers Amis, vous empêcher d'en rire?

Les CURIEUX, qui font Négoce de Bagatelles, sont presque toûjours des Fripons.

QUEL mélange de plaisirs & de chagrins, n'ai-je pas essuïé, lorsque j'ai réfléchi sur les progrès & la décadence des Sciences, divines & humaines? Les différentes idées, que j'ai eues autrefois là-dessus, me paroissent comme les différens Ages de l'Esprit. Il me semble, qu'APOLLON éclaire le Monde intellectuel avec le même Feu que les Poëtes lui attribuent, & le même éclat dont il brille, lorsque, sous le nom de SOLEIL, il anime le Monde corporel. Mais, il n'illumine pas également tous les Esprits à la fois: tantôt il est obscurci dans les uns, & tantôt il dissipe tous les nuages dans les autres. A mesure qu'il s'approche, ou qu'il s'eloigne, de l'Empire de quelque Art, ou de quelque Science, on y voit plus ou moins clair. Non seulement le Génie universel d'une Nation, mais aussi celui de chaque Homme en particulier, est

est sujet à cette vicissitude, suivant les différentes saisons de l'Esprit. J'ai eu bien des fois la pensée de travailler à une Histoire de toutes les Révolutions survenues, de mon tems, à tous les Arts & à toutes les Sciences, qui ont eu leur progrès & leur déclin, leur regne & leur chûte, dans notre Ile. Je me suis même flatté, que cet Ouvrage pourroit m'acquérir une grande Réputation, qu'il seroit également utile & agréable au Public, & qu'à l'exemple de notre fameux Lord Bacon, je deviendrois un nouveau Restaurateur des Arts & des Sciences. Peut-être l'entreprendrai-je quelque jour: mais, pour le coup, je me bornerai à dépeindre l'Abus de ces Gens de Lettres, qui se donnent le Titre de *Curieux* par excellence; & ceci servira d'Echantillon à ceux qui voudront souscrire pour encourager l'Edition de tout l'Ouvrage.

Lorsque j'étois un petit Garçon, l'on ne donnoit le Titre flatteur de Curieux, qu'aux plus rares & aux plus sublimes des beaux Esprits; mais, aujourd'hui, il ne signifie guère autre chose qu'un Fripon, ou qu'un Fou, à moins qu'on ne l'applique par raillerie à quelque Ami trop attaché à certaines Bagatelles. Pour moi, à voir ce qui se passe dans le Monde, je ne saurois que le prendre en mauvaise Part.

Ces Curieux, ainsi qu'on les appelle aujourd'hui, ont été regardez d'un œil plus favorable qu'aucune autre sorte de Gens,

Gens, du nombre de ceux qui méritent d'être critiqués, & de servir de sujet à la Satire. Les Fous de cette Profession ont été souvent relevez, soit par moi-même, ou par d'autres Ecrivans; mais, pour remédier au mal, & le couper jusques à la racine, il faut attaquer les Chefs & les Maîtres de l'Art, qui semblables aux Requins dans le vaste Océan, dévorent les Poissons, & les Fous qui s'amusent à jouër avec eux.

Un Jouëur, qui trompe, n'est qu'un honnête Voleur, comparé à un Curieux Fripon. La Sottise de ceux, qui se laissent duper aux Cartes ou aux Dez, a été suffisamment exposée aux yeux du Public; & tout le monde est assez averti du danger qu'il y a dans les Jeux. Mais, à l'égard des Curiositez, quoique l'on ait tourné en ridicule ceux qui s'y amusent, ils ne s'en mettent guére en peine: ils taxent même les Railleurs, de petits Esprits, & de Gens sans goût pour les Ouvrages de la Nature; & ils s'abandonnent aveuglément à la Conduite de quelque vieux Routier de cet ordre, qui n'a pour tout mérite qu'une légère connoissance des Mathématiques, de la Physique, ou de la Chimie.

Emu de compassion envers plusieurs de nos jeunes Héritiers, qui n'ont sauvé qu'un petit Jardin, un Cabinet de Verdure, & une partie d'Oignons de Tulipes, au lieu d'une belle Maison de Campagne, & de quatre ou cinq mille

Arpens de bonne Terre; qui ne possèdent que des Microscopes pour y examiner des Puces, & des Boëtes remplies de Papillons, au lieu de Colombiers & de Volieres; qui ne jouissent que d'un petit nombre de Cocons de Ver-à-Soie, & d'un tas de Feuilles de Meurier, au lieu de Gréniers pleins de bon Froment, de Vergers fertiles, & de Bois d'une vaste étendue: émû de compassion envers de jeunes Héritiéres, obligées de recevoir, pour une Dot de cinq ou six mille Livres Sterlin, cinquante ou soixante Médailles de Bronse moisi; qui, au lieu de beaux Coliers de Perles fines, & de Pendeloques de Brillans, n'ont obtenu que des Filets de Coquillage & de petites Pierres, où sont gravez des Hieroglyphes inintelligibles: émû, dis-je de compassion envers ces Héritiers & ces Héritiéres & pour empêcher que la Fraude ne se continue à l'infini, je travaillerai toûjours à demasquer tous ce Filoux publics. Il ne tiendra pas à moi, que les Personnes, aussi riches qu'imprudentes, & qui ont Famille, ne ruïnent plus leur Postérité, & qu'elles ne soient plus les Dupes de ces Joueurs de Gobelets, qui croient faire leurs Tours de Passe-passe à la sourdine, sans que le Spectateur s'en apperçoive.

Ce ne sera plus une enigme pour les Curieux ignorans, & ils ne s'étonneront plus de voir qu'on se moque d'eux, & qu'on les traite de Fous, sur ce qu'ils

ploient tout leur bien à l'acquisition de Papillons secs, de Serpens marquetez, & d'autres Insectes, qu'ils conservent dans de l'Esprit de Vin; pendant qu'il y en a quelques-uns des principaux, qui ont du savoir, qui paroissent prodigues dans l'achat de ces curieuses Bagatelles, & qui avec tout cela ne perdent pas le titre de Personnes d'Esprit. Ces Disciples voient-ils jamais leurs Maîtres devenir pauvres, malgré leur prodigalité? Ou plutôt ne les voient-ils pas s'enrichir au milieu de leur Dépense extraordinaire? Hélas! ils suivent cette bonne Maxime, qui se trouve dans Hudibras:

Le Prix de tout ne se mesure,
Que par l'Argent qu'il nous procure.

Lorsque la Monnoie de cuir étoit en vogue dans ce Roïaume, elle étoit aussi précieuse à celui qui en avoit besoin, que l'Or ou l'Argent l'auroit dû être. Ces insignes Fripons, les Curieux en Chef du Siècle, ont par une infinité de Stratagèmes inouïs usurpé une espéce de tyrannie & de pouvoir absolu sur l'esprit des Ignorans: & devenus les souverains Maîtres de tous les Sens des Hommes les plus foibles & les plus riches, ils donnent pour ainsi-dire, leur Approbation Roïale aux Curiositez les plus ridicules, & aux plus grandes Bagatelles

gatelles du Monde: ils les achetent à très-bon marché, & les revendent ensuite à un prix excessif; de même qu'on tire de l'Or & de l'Argent des *Indiens*, pour des Coliers de Verre, qu'on leur donne en échange. C'est par-là, que ces habiles Curieux s'enrichissent aux dépens de ceux, qui les écoutent, & qui se piquent de savoir ce qu'ils n'entendent pas. Où est l'Homme tant soit peu sensé, qui n'eût l'esprit de donner trente ou quarante Guinèes pour une Vipère, un Crapaud, ou tout autre Animal aussi commun; qui ne menaçât même le Vendeur de le poursuivre en Justice, s'il ne vouloit pas tenir son marché; s'il étoit bien persuadé, qu'à la faveur de tout ce vacarme, il en aura lui même quatre-vingts ou cent Guinées, toutes les fois qu'il en voudra disposer?

Il me semble que cela doit suffire pour guérir de cette folle Curiosité tout Homme qui n'est pas tout-à-fait incurable. De sorte qu'après avoir averti les Novices qui la professent, que c'est une espèce de Fourbe qui s'est élevée sur les ruines de la Chimie, & les avoir exhortez à renoncer à l'Ilusion, je les entretiendrai d'une Avanture, où, pour me servir des termes de l'Ami qui me l'a racontée, le Curieux trompeur fut cruellement dupé lui-même.

Un Homme de grande Reputation, à ce que dit mon Ami, & dont la Parole sur la Valeur intrinséque de tout Insecte

étoit une Loi entre les Curieux du plus bas étage, n'eut pas plutôt fixé le prix d'un Grillon fémele de Marais, comme il l'appelloit, qu'il disoit hanter les bords d'une Rivière à dix Milles de *Londres*, qu'un jeune Etourdi de la Confrèrie promit de lui en donner cette somme, s'il pouvoit le lui délivrer.

Aussitôt mon Homme monte à cheval, & court à la quête de son Gibier. Arrivé sur les lieux, tout auprès d'un Moulin, il descend de son cheval, qu'il attache à un Arbre; il se met à marcher à quatre pates, & il applique, de tems en tems, son oreille contre terre, pour voir s'il entendroit la voix harmonieuse de cet aimable Grillon. Il ne l'eut pas plutôt entenduë, que, transporté de joie, il se mit à faire mille postures grotesques, & à danser à quatre pattes, d'une maniére extravagante, suivant que le son le guidoit.

Un jeune Garçon, qui l'épioit du Moulin, le prit pour un Fou, & courut en avertir son Maître. Celui-ci, dans la crainte que ce Fou ne se jettât dans l'Eau, & ne se noïât, se munit de bonnes Cordes pour l'attacher, & prévenir l'effet de son dèsèspoir.

Le Meunier ne fut pas plutôt à portée, que le Grillon cessa de chanter. Le Curieux, enragé de cette Avanture, le gronda vivement, & lui dit qu'il venoit de lui faire perdre un petit Animal qui valoit vingt Livres Sterlin. Ensuite, a-

dressant

dressant la parole au jeunne Garçon, il ajouta, d'un ton plein d'allegresse, *Prête bien l'oreille, mon Ami, & applique la contre terre, ainsi que je fais. N'entends-tu pas sa voix? Oh, oh, te voilà donc, mon Gaillard! Je t'attraperai bientôt.* A l'ouïe de ce doux chant, sa joie redoubla, & il dit au Meunier: *Ecoutez, mon Voisin, le voilà qui chante de nouveau. Je vous donnerai un Ecu, deux Ecus, si vous pouvez me le livrer.*

A mesure qu'il pronoçoit ces mots, & qu'il se traînoit à quatre pattes, le Meunier vint par derrière, lui jetta sa Corde, où il y avoit un nœud coulant, par dessus les épaules, lui serra bien les bras contre les côtez, & lui dit alors: *C'est à présent, Monsieur, que j'aurai deux Ecus de vos Parens, pour vous avoir attrappé vous-même, & amené chez eux en toute sûreté.*

Il seroit inutile de remarquer ici, que le Curieux entra dans une si grande colère, qu'il fit tant de menaces, & qu'il poussa tant de regrets sur la perte de son Grillon, que tout cela ne servit qu'à convaincre de plus en plus le Meunier, qu'il étoit Fou.

D'ailleurs, de quelques paroles que le Curieux avoit lâchées, le Meunier en conclut, qu'il demeuroit dans une certaine Maison à *Chelsea*. De sorte que, sur cet indice tout seul, il monta d'abord à cheval, & le mit en travers de-

vant lui, comme un Sac de Blé, pour le ramener à son Logis.

Arrivé à la porte, après avoir mis pié à terre, & vû quelques personnes environnées de Papillons, pendant que d'autres s'amusoient à enfiler des Coquilles de Petoncie, il dit à haute voix & d'un ton rustique: *Où est donc le Maître de ces petites-Maisons? Que voulez-vous dire, Maraut que vous êtes, avec vos petite Maisons?* lui répondit le Maître, auquel il se trouva par malheur, qu'il s'étoit addressé. *Moi!* lui repliqua le Meunier: *je ne suis pas Maraut; mais, vous devriez tenir vos portes fermeés, & ne laisser pas courir vos Fous de tous côtez. J'ai été obligé de vous en ramener un, qui extravague de la plus terrible manière du monde. Il cherchoit un Grillon fémele de Marais: & il étoit sur le point de se noïer dans la Rivière, si je ne l'avois prévenu.*

Comme la foule s'attroupoit, à l'ouïe de ce bruit, un d'entre eux, qui étoit plus sage que les autres, à la vûe du Curieux étendu comme un Veau sur le Cheval, tira le Meunier à part, & lui dit, *Tenez, mon Ami, voilà vos deux Ecus: vous n'avez qu'à retourner chez vous. & nous laisser le soin de délier notre Homme.*

Le Meunier profita de l'Avis: & le Curieux, qui en vouloit duper un autre avec le Grillon fémele de Marais, s'il eût pû le saisir, fut lui-même pris pour Dupe.

LXVIII.

LXVIII. DISCOURS.

Cætera de Genere hoc (adeo sunt multa)
loquacem
Delassare valent *Fabium*.

HOR. Lib. I. Sat. I. 13.

Il y a tant d'Exemples de cette Nature, que Fabius, *ce grand Parleur, pourroit même se lasser enfin de les rapporter tous.*

C'EST une des plus agréables Méditations qu'il y ait pour un Homme de Bon-Sens, de réfléchir sur tout ce qui se dit dans les différentes Sociétez de ceux qui conversent ensemble, sur toutes les Rapsodies qu'ils y débitent, & sur les maniéres étranges de quelques-uns. C'est ce qui m'engage à fréquenter certaines petites Cotteries, dont chacun des Membres me plairoit en particulier. J'y goûte, de tems en tems, un plaisir très-vif à observer une exacte neutralité, à éplucher les Discours de ceux qui s'y entretiennent, & à en former un Dialogue suivi. Pour en venir à bout, j'écris le Rôle de chacun, à peu-près comme font les Acteurs des Piéces de Théatre; je lui rends sa quote part d'Idées, avec les propres termes dont il s'est servi pour les exprimer; & alors je suis mieux en état

Le Caractére de deux causeurs impitoïables, & celui d'un Savant modeste.

de juger à quelle Société chacun d'eux seroit propre.

Je me divertirai quelque jour à tracer une SPECULATION dans ce Goût-là, & à comparer ensemble les Caractères opposez du Prodigue & de l'Avare, du Gazetier & du Nouveliste, du Damoiseau & du Mal-propre, du parfait Courtisan & du véritable Bourgeois, du Savant & du Pédant. Je les rangerai en autant de Colomnes opposées, qui se donneront du relief l'une à l'autre; & je ne doute pas que mes Lecteurs ne se plaisent à voir un si merveilleux Contraste.

Pour les régaler aujourd'hui, je leur dépeindrai trois Messieurs, dans la Compagnie desquels je me suis trouvé par hasard, en dernier lieu. Ils se piquent tous trois d'exceller en toute sorte de Littérature; &, quoiqu'ils tendent tous au même but, chacun a pris une route différente pour y arriver, suivant que le Discernement ou l'Imagination leur à servi de Guide.

Le prémier est MR. DE CADENCIEUX, qui ne dit pas grand chose, & qui, avec tout cela dit trop, lors même qu'il ne dit présque rien. Aussitôt qu'il ouvre la bouche, vous devez en attendre quelque Période arrondie, ou quelque Sentence formelle, qui ne cache que peu de sens, mais qui abonde en Tropes, en Figures, en termes empoulez & superflus. On diroit, que cet Homme est

tous

tout Oreilles, & qu'il se plait à des Notes sonnores, qu'il prononce avec beaucoup d'Emphase. Il ressemble à ces Jouëurs de Violon, qui s'escriment dans nos Ruës, & qui paroissent extasiez à l'ouïe de leurs faux tons; ni plus, ni moins, que le feroit un Connoisseur habile & délicat, à l'ouïe des hardis Coups d'Archet de l'inimitable CORELLI. Il ne dit rien qu'en Stile figuré; & d'ailleurs il est si profond, qu'il m'est impossible d'entendre ce qu'il veut dire, quoique je passe pour un très-habile Homme. Si j'étois un Ignorant, j'aurois pû tirer un grand Avantage d'avoir entendu raisonner Mr. DE CADENCIEUX: parce que, malgré ma Curiosité naturelle, qui me porte à la Recherche de toutes les Sciences, il m'auroit guéri de la démangeaison de parvenir à celle qu'il fait consister à être inintelligible, & que je me féliciterois toûjours de parler pour me faire entendre.

Le second de ces illustres Personnages est MR. DE TESTU, qui ne déparle point, lorsqu'il a une fois ouvert la bouche. Sa langue est dans un mouvement perpétuel; & il est impossible de l'arréter, à moins qu'on ne trouvât le secret de lui mettre un bâillon entre les dents.

Le troisième est un Homme d'Esprit, bien élévé, fort modeste, & qui parle peu. La dernière fois que j'étois avec eux, il m'arriva souvent de lui addres-

ser la parole à voix basse; mais, nous ne pûmes jamais toucher aucun petit Trait de l'Histoire ancienne, ou moderne, que MR. DE CADENCIEUX, qui étoit aux écoutes; ne l'entre-ouït, & qu'après des efforts de Méditation, ou plutôt d'Imagination, il ne vint à la traverse, pour nous débiter son sentiment en termes figurez, qui ne nous donnoient pas moins de peine à entendre, qu'il en avoit eu à les concevoir. Ensuite, MR. DE TESTU revint à la charge, & terrassa, par des volées d'Impertinences, tout ce qui s'étoit dit de sensé. A l'ouïe du seul mot de Rhétorique, MR. DE CADENCIEUX, nous donna le Caractére de CICERON, c'est-à-dire, qu'il se dépeignit lui même sous les couleurs les plus vives.

Oh! dit-il, *pour ce qui regarde l'Orateur Romain, ses Sentences sont melliflues, sa Diction est auguste, il est tout sublime; il ne sermocine point à la maniére des Hommes; il est au-dessus de l'Humanité; ses Délinéations ne sont pas à la portée des Intellects vulgaires.* Aussitôt, MR. DE TESTU nous déchargea une autre bordée de son Artillerie: il nous apprit, que CICERON *étoit le meilleur Poëte & le plus grand Gouverneur qu'il y eut jamais eu dans* Athènes; *que* CESAR *étoit le plus célèbre Orateur qui eut jamais plaidé devant lui; que de tous les Empereurs* Romains *le plus illustre étoit* DEMOSTHENE; *qu'*ANTONIN le Pieux *étoit un Tyran, &* NERON *un Saint.*

Je priai ensuite le véritable Savant de me réciter quelque petit morceau du Dialogue en Vers qu'il avoit promis de me communiquer. Mais, MR. DE CADENCIEUX se mit d'abord à nous débiter quelques Endroits de DU BARTAS, & de CLEAVELAND: & MR. DE TESTU nous régala de toute la prémiére Stance sur les *onze mille Vierges*. Je craignis même, qu'il n'enfilât tout le Volume d'un bout à l'autre; mais, ils firent bien pis tous deux, puisqu'ils nous étourdirent de leurs propres Vers.

Privé du plaisir de pouvoir causer un moment avec le plus ingénieux des trois, je résolus de montrer mon Humanité, & de faire voir à ces hardis Comperes, que, si l'Homme est un Animal raisonnable, il est aussi un Animal risible. De sorte que j'éclatai de rire à Gorge déploïée; ce qui eut un si heureux effet, qu'il ferma la bouche à ces Causeurs impitoïables, qui ne manqérent pas de rire avec moi.

Dans cet heureux intervalle, qui nous donna le loisir de respirer un peu, je renouvellai mes instances auprès du troisiéme, & lui dis qu'il devoit nous réciter quelques Vers à son tour. Il s'en excusa de la maniére du monde la plus honnête, & fit en même tems une Raillerie très-délicate sur les deux autres. *Je ne voudrois pas*, dit-il, *me trop hâter pour vous convaincre que la Poësie n'est pas mon talent. Si je devois faire le même Trai-*

té que fit l'ancien Poëte Cherilus, *qui, après avoir dédié un de ses Ouvrages à* Alexandre le Grand, *convint avec ce Prince, qui se plaisoit quelquefois à badiner, qu'il auroit un Ecu pour chaque bon Vers, & un Souflet pour chaque mauvais, qui se trouveroit dans tout le Poëme: je craindrois, que mes jouës ne devinssent aussi brûlantes que celles de ce malheureux, & qu'il ne leur en coûtât si cher, que ma bourse ne suffirit pas pour les en dédommager.* Quoiqu'il en soit, il me glissa une Copie de son Dialogue dans la main, & là-dessus nous nous séparames.

LXIX. DISCOURS.

Ἐπ' ἀνδρὶ δυστυχοῦντι μὴ πλάσῃς κακόν.
Μὴ μέμψῃς δυστυχοῦντι· κοινὴ γάρ τύχη.
Μηδέποτε σαυτὸν δυστυχῶν τ' ἀπελπίσῃς.

Menander.

Ne tramez aucun Mal contre un Infortuné:
N'insultez point au Malheur de vos Freres;
Puisque le même Sort nous est commun à tous.
Ne désesperez point au millieu des Revers.

Sur les Débiteurs insolvables, &

IL n'y a personne qui fasse le Mal pour l'Amour du Mal même. C'est une Vérité, que les Philosophes & les Théologiens

logiens ont toujours reconnue. Je suis fâché qu'une des plus grandes Objections qu'on y oppose, vienne du Procéde, qu'ont tenu jusques-ici mes Compatriotes; quoique je me flatte, que le Parlement, qui est assemblé, la dissipera bientôt, & y mettra bon ordre.

Les Creanciers inhumains.

Je veux parler des humbles Supplications de nos pauvres Débiteurs insolvables. Je me crois obligé de prendre leur Cause en main, parce que le Siécle est si corrompû, que les Forts ne veulent pas soutenir les Foibles, ni les Riches aider les Pauvres; que les Gentilshommes magnifiques dans leurs Habits méprisent ceux qui sont revêtus de haillons, & ne pensent pas à couvrir leur nudité; que ceux, qui se plongent dans la crapule & dans toute sorte de plaisirs illicites, ne veulent pas donner à manger à ceux qui ont faim, ni jetter un regard de pitié sur un honnête & malheureux Indigent: c'est-à-dire, que la Pauvreté est devenue aujourd'hui un Sujet de Risée.

La Postérité ne dira jamais, qu'au milieu du Christianisme, & d'un Païs où il est enseigné dans toute sa pureté, le *Censeur de la Grande-Bretagne* à négligé de reprendre ceux, qui, comblez de biens, dont ils ne sont que les Administrateurs, n'ont aucun égard aux Loix divines ni humains, foulent aux piés la Grace & l'Humanité, refusent de nourrir ceux qui ont faim, de donner à boire à ceux

qui

qui ont soif, de revêtir ceux qui sont nuds, de visiter les Malades & les Prisonniers, de consoler ceux qui sont affligés & qui ont le cœur abattu; quoique ces œuvres de Charité soient la Mesure par la quelle nous serons absous ou condamnez au dernier Jour, & cela dans toute l'Eternité.

Un Homme, qui vit dans l'affluence de tous les biens temporels, qui goûte tous les plaisirs de la Vie, & qui triomphe, en quelque maniére, de la Fortune, s'imaginera peut-être, que ces Réfléxions sont trop sérieuses & hors de propos; mais, qu'il me soit permis de lui dire, que cette insensibilité pour la Misére des autres, dont la seule Providence Divine l'a garanti lui-même, ne vient que d'un Cerveau dérangé par les Indigestions qui suivent la bonne Chére, par les Fumées du Vin, & par une honteuse Débauche. C'est-là une Véritè mortifiante; mais, elle n'en est pas moins solide.

Il faut que cet Homme sâche, que plusieurs de ces Malheureux, qui sont aujourd'hui Prisonniers, ne l'ont pas toûjours été; que plusieurs de ceux, qui le remercieroient aujourd'hui pour un Verre d'Eau fraîche, ont pu autrefois boire d'excellent Vin, de même que lui; que plusieurs de ceux, qui sautent de joïe à la vûe d'une Corbeille pleine de restes qu'on leur apporte, ont tenu autrefois une aussi bonne Table que la sienne;

que

que plusieurs de ceux, qui se félicitent d'avoir un Habit rapetassé de différens morceaux, pour couvrir leur nudité, & se garantir contre le froid, ont paru autrefois avec éclat en Habits chamarrez d'Or & d'Argent; que plusieurs de ceux, qui sont réduits à coucher sur la paille, ou peut-être même sur le pavé, ont dormi profondément, & avec indolence, sur un Lit de duvet, aussi-bien que lui; que plusieurs de ceux, qui sont renfermez dans l'enceinte de quatre murailles toutes nuës, ont fait retentir, dans nos Ruës, le bruit de leurs Carosses magnifiques, attelez à six Chevaux, de même que le sien.

Il doit apprendre en second lieu, qu'ils avoient alors autant de sûreté, qu'il en peut avoir lui-même, de se maintenir dans cet éclat; que leur Banqueroute (car je m'addresse ici à nos riches Marchands & Citoïens de *Londres*) a été forcée & involontaire: qu'il y a mille & mille revers inprévus, qu'on ne sauroit parer, & qui peuvent, tôt ou tard, le plonger dans le même malheur. C'est pourquoi j'exhorte & je prie un tel Homme de suspendre, pour un moment, ses plaisirs; de jetter, sur lui-même, un regard charitable; de se mettre dans le cas d'un de ces malheureux & de se demander ensuite, quelle compassion il croiroit lui être dûë de la part de ses Confreres? En un mot, je ne requiers de lui que la Pratique d'une Ma-

xime

xime généralement reçue de tout le Monde, & que les Païens eux-mêmes ont observée: je veux dire, *d'en user à l'egard des autres, comme il voudroit qu'on en usât envers lui.*

Quelle différence n'y-a-t-il pas entre cette heureuse disposition, & celle d'un Créancier inplacable, qui se dépouille de la Nature humaine, lorsqu'il cherche à se venger d'un Crime imaginaire sur un honnête Débiteur, qu'un accident fatal a rendu insolvable & le malheurenx objet de ses cruelles poursuites?

Si l'on veut se former une juste idée à cet égard, on n'a qu'à supposer, qu'un riche & honnête Marchand de cette grande Ville, où l'on ne voit que trop de tels désastres, que ce Marchand, dis-je, environné d'une Famille nombreuse, estimé de tous ses Voisins & de tous ceux qui négocient avec lui, vient d'apprendre que tous ses Vaisseaux ont péri en Mer; que l'un, surpris par un Ouragan, a été coulé à fond; que l'autre a été mis en pièces contre un Rocher; que le troisiéme a sombré sous voiles par l'effet d'une Trombe; & que le dernier, enfin, est venu échouër presqu'à la vûe du Port. Au milieu de tous ces revers, des larmes & des cris de la chére Famille, qui le percent jusques au fond du cœur, cet honnête Homme se soumet aux ordres de la Providence, & baise la main qui le châtie. Accablé sous le poids de diverses Dettes, auxquel-

quelles il lui est impossible de satisfaire, il prend la résolution de les païer d'abord qu'il sera en état, & il travaille de toutes ses forces pour en venir à bout. Malgré la triste situation où il se trouve, il ne perd jamais la gaïeté, qui vient d'une bonne conscience; & s'il lui arrive de soupirer quelquefois, c'est plutôt pour l'Amour de ses Créanciers, que pour lui-même.

Qui ne seroit touché de compassion à la vûe d'un tel Objet? Qui ne sentiroit ses entrailles émuës pour un si illustre & si digne Malheureux? Où est l'Homme, dont la bile ne s'échaufât contre un barbare Créancier, qui, sans aucun égard, ni aux priéres, ni aux larmes, de ce pauvre Affligé, insulte à sa misére, aggrave ses peines, interrompt ses nobles efforts qui ne tendent qu'à païer ses Dettes, & veut le rendre, bongré malgré qu'il en ait, son Débiteur éternel? Ce qu'il y a de plus rude est, que les Créanciers ont l'Approbation générale de leur côté, & que les Loix semblent justifier leur Cause. Mais, s'ils traitent de Coquins & de Fripons, comme cela n'est que trop ordinaire, d'honnêtes & d'innocens Débiteurs, tout Homme de bien n'est-il pas obligé de leur répondre *Coquins & Fripons vous-mêmes*? Ne prendra-t-on pas la liberté de leur dire, que *le Droit pris à la Rigueur est souvent une grande Injustice*? Ne leur ferons-nous pas entendre, que ce qui est sou-

vent légitime par les Loix du Païs, ne l'est pas toujours par les Principes de la Religion; & qu'il est même quelque fois très-criminel, à l'examiner en bonne conscience?

Dans ce point de vûe, qui n'est d'ordinaire que trop vrai, le Débiteur est un Malheureux innocent, quoiqu'accablé de Reproches, qui demande tout notre secours, tous nos vœux, & tous nos suffrages, pour sa délivrance: & le Créancier est un Scélérat d'autant plus barbare, qu'il a l'Autorité des Loix en sa faveur; qui n'a pour règle de sa conduite, que sa volonté, sa malice, & son esprit vindicatif, sans aucun égard & sans miséricorde pour son Prochian, auquel il fait un crime de son désastre.

Cela posé, ce n'est pas le Débiteur, mais le Créancier, qui est injuste: & tous les Hommes sont obligés, s'ils en trouvent une bonne occasion, de modérer la sévérité des Loix, lorsqu'elles blessent, d'une maniére si visible, une Conscience un peu délicate. Pour moi, je me mettrois à la brêche, entre un Débiteur & un Créancier de cet ordre, aussi volontiers que je défendrois un pauvre Malheureux, qui, tombé du haut d'une fenêtre en bas, se feroit fracassé tous les Os, & qui par sa chûte en auroit culbuté un autre, prêt à le poignarder, sous ombre qu'il lui a fait insulte.

Le Parallèle est fort juste; & c'est le cas de la plûpart de ces Débiteurs, qui

sont

sont insolvables au pié de la Lettre. Ce n'est aussi que pour ceux-là, qu'on a présenté une Requête au Parlement qui tient aujourd'hui ses Séances, afin qu'il daigne les soulager, & adoucir la sevérité d'une Loi, qui les réduit à un si malheureux état.

Je puis même les assûrer, pour leur consolation, qu'il n'y avoit jamais eu tant d'apparence d'obtenir leur demande. En effet, toute la Cambre de Communes ne respire que la Modération & la Liberté. Plusieurs de ses Membres sont de riches Négocians, qui connoissent les dangers & les revers, auxquels le Trafic expose, & qui ne peuvent que compatir à la misére de ceux qui en souffrent. En un mot, nous avons un Roi dont les Vertus favorites sont la Clémence, la Douceur, & la Compassion.



LXX.

LXX. DISCOURS.

Interea Sacra hæc, quando huc venistis, Amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiscum, & jam nunc Sociorum assuescite Mensis

VIRG. Æneid. VIII. 172.

Puis donc que vous êtes venus ici comme nos Amis, célébrez avec nous cette Fête annuelle, qu'on ne doit jamais négliger, & contentez-vous de la Chére que vous font vos Associés.

Sur les FETES qu'on célébre en *Angleterre*.

MON Amour pour sa Retraite, joint au désir de rendre visite à un de mes anciens Amis, & de voir la Campagne, qui est à présent dans toute sa beauté, m'engagea l'autre jour à quitter les embarras de la Ville. Arrivé chez mon Ami, j'eus les occasions les plus favorables du Monde pour y exercer mon Génie spéculatif, par le soin qu'il prit de me rendre tout aisé & agréable. Il me donna un Apartement, dont la situation ne pouvoit que me plaire; puisqu'il y avoit un grand Balcon qui dominoit sur tout le Village, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit, & une fertile Campagne, arrosée de divers Ruis-

Ruisseaux, émaillée de Fleurs, enrichie de Pâturages & de Champs semez de Blé. Où est l'œil curieux & avide, qui pût rien souhaiter de plus divertissant? D'ailleurs, on auroit dit que l'Art n'avoit cultivé les Jardins, que pour en bannir tout objet irrégulier & choquant à la vûe, à cause de leur grande proximité; & les dédommager, en quelque maniére, du tort que leur faisoit une si belle Perspective.

Entre plusieurs Observations, qui contribuérent à m'épanouïr la rate, j'en fis quelques-unes sur les Païsans, qui, de tous les environs, s'étoient rendus en foule à notre Village, pour y célébrer une Fête qu'on y chomme toutes les années. A la vûe de leur air vigoureux, de la joie & de l'allégresse qu'ils faisoient paroître, j'admirai les heureux effets de leur Ignorance, & de la Simplicité de leur Education, qui rendent tous leurs Amusemens agréables, & bannissent de leur Cœur tout Principe d'Ambition, ou d'Envie: au lieu que ceux, qui possédent les biens & les honneurs de ce Monde qui sont élevez dans la pompe & dans l'éclat, & qui ont tous les avantages d'une belle Education, ne sauroient goûter ces innocens Plaisirs. En un mot leur mine riante proclamoit à haute voix leur bonheur, & me fit souvent écrier O! *trois & quatre fois heureux sont les Mortels, qui ont la Vertu pour Guide, qui ne sont enviés de personne, &*

qui méritent d'être admirez de tous les Philosophes !

Contens de leur Fortune, ils ne se chagrinent point du travail journalier & pénible, auquel ils sont assujettis; & l'innocence des mœurs leur procure la tranquillité de l'esprit. C'est ce qui me rappella ce sage Précepte de Pythagore, sur lequel on ne sauroit trop réfléchir, & où il exhorte ses Disciples à *ne se laisser point abattre par les Revers de la Fortune, puisque la Prospérité & l'Adversité se suivent de près, & que l'une aide à soutenir l'autre.*

Je n'eus pas plutôt satisfait ma Curiosité à cet égard, que retiré dans mon Cabinet, j'examinai le but de ces Fêtes, si communes en divers endroits de l'*Angleterre*; pour quelles Raisons, & par qui, elles avoient été instituées. Quelques-uns, sans pousser leur Recherche plus loin, croient, à ce qu'il me parut, qu'elles sont un Abrégé de ces Fêtes, que nos Ancêtres observoient tous les Dimanches à l'Issue de l'Eglise, lorsqu'après le dernier Sermon, ils se divertissoient à chanter & à danser, au bruit de quelque Instrument de Musique; mais, que sensibles, à cause de leur fréquent retour, au préjudice qu'en souffroit la Religion, aux excès & aux débauches qui s'y commettoient, ils les avoient réduites à une seule Fête annuelle.

D'autres soutiennent, avec beaucoup plus de vraisemblance, qu'on les célébroit

autrefois à l'honneur de quelques Divinitez Païennes; mais que ceux, qui annoncérent les prémiers le Christianisme dans cette Ile, persuadez que nous étions *un Peuple de cou roide*, fort adonnez aux plaisirs & à la joie, plus attachés à nos anciennes Coûtumes & au Libertinage qu'à nos Loix civiles, pour s'accommoder à notre Humeur, souffrirent la continuation des Fêtes; à cela près, qu'au-lieu qu'elles étoient d'abord consacrées aux Dieux du Paganisme, elles le sont aujourd'hui aux Saints & aux Martyrs. C'est à-dire, quelles sont de véritables Monumens de notre Humeur dépravée & opiniâtre; & qu'elles peuvent servir à nous convaincre, quelque haute idée que nous aïons de nous, que ce que les Historiens ont écrit de notre ancienne Barbarie, n'est pas faux.

Il n'y a que trop de mes Compatriotes, qui n'ont pas la Curiosité qu'ils devroient avoir d'approfondir la source de pareils Usages, & qui les croient indignes de leur Recherche: mais, si c'est un Défaut d'ignorer certaines choses, quoi qu'obscures & embrouillées, ils m'avoueront, que c'en est un bien plus grand d'ignorer celles qui sont aisées, & qui sautent aux yeux de tout le monde. D'ailleurs, seroit-ce une Réponse satisfaisante pour un Etranger curieux, qui demanderoit à qui telles où telles Fêtes étoient consacrées, de lui dire que c'étoit *au Dieu inconnu?*

 Je

Je me flatte, que les Dames, qui lisent mes Spéculations, me pardonneront pour cette fois, si j'insére ici la Lettre suivante, où un vieux Gentilhomme se plaint de l'Impertinence de leur Sexe. Il me semble, qu'il n'a pas tout-à-fait tort, & que ses Plaintes méritent quelques égards. Le Public en jugera.

„ Mr. le Spectateur,

„ J'eus le Bonheur, ou le Malheur, „ (je ne sai lequel des deux je dois di„ re,) d'aller, un jour de Fête, à la „ Maison de Campagne d'un de mes „ Amis: du moins, certaines choses à „ part, je ne fus jamais mieux régalé „ en ma vie; mais, après le diné, on „ voulut se promener dans le Bourg, „ pour y badauder avec les autres, & „ j'y fus assailli par de jeunes Imperti„ nentes, d'une telle manière, que j'ai „ résolu de ne me trouver plus à de pa„ reilles Fêtes. L'une me donnoit du „ coude, & me disoit: *Je vous prie,* „ *Monsieur, regardez un peu cette jeune Fil*„ *le au Teint vif, avec son Galant. Voïez la* „ *belle Mode! L'Homme marche sur le pavé* „ *sec contre la muraille, pendant que la pau*„ *vre Demoiselle se crote dans la bouë pour* „ *se tenir à son côté.* Il falloit ensuite, que „ j'observasse toutes les Dames, & la si„ tuation de leurs Eventails, qui cou„ vroient le côté gauche de leurs Visa„ ges, pour les garantir du Soleil, qui

„ leur

„ leur donnoit à plomb fur le côté droit.
„ Une autre me tiroit par la manche,
„ afin que je priffe garde à une Coëfure,
„ qui penchoit trop d'un côté, ou qui
„ paroiffoit trop reculée. Auffitôt après,
„ on venoit à critiquer les Queues des
„ Habits, & j'étois obligé d'en dire mon
„ fentiment. De forte mon cher Mon-
„ fieur, que je fus tourmenté comme
„ un miférable tout le refte de la jour-
„ née: &, afin que vous puiffiés mieux
„ juger de la nature de mon fupplice,
„ il eft bon de vous avertir, en peu de
„ mots, que je fuis prefque feptuage-
„ naire, d'une Humeur fort réfervée &
„ penfive, & que je ne manque pas de
„ févérité pour être un digne SPECTA-
„ TEUR, fi mes autres talens répon-
„ doient à ceux-là. Je fuis &c.

SILVESTRE ROUSTAN.



LXXI. DISCOURS.

Sanè ubi idem & maximus & honestissimus Amor est, aliquanto præstat Morte jungi, quàm Vitâ distrahi.

Val. Max. Lib. IV. de Amore Conjug. C. 3.

Sans contredit, lorsqu'un Mari & une Femme ont, l'un pour l'autre, l'Amour le plus tendre, & le plus bonnête, il vaut mieux qu'ils meurent tous deux ensemble, que si l'un d'eux restoit en Vie.

Censure des Dames qui jouent au *Rolly Polly*, & de celles qui succombent aux Tentations de l'Amour.

La tranquillité & la douce méditation, dont je me flattois de jouïr encore quelque tems à la Campagne, viennent d'être interrompuës par un Paquet de Lettres que j'ai reçu de *Londres*. On m'y annonce que le *Rolly Polly**, qui se tenoit entre les Quarrez, ou les Places du *Lion rouge* & de *Bloomsbury*, & que je croïois avoir absolument détruit, ne l'est pas; mais, qu'il n'a fait que disparoitre à ma vûe, pour s'aller établir à *Hampstead*, au grand Préjudice du Beau-Sexe. Les Serpens dévorans, qui s'entrelassent au Sommet de cette Machine, se sont insinuez plus que ja-

* C'est une espèce de Jeu, semblable à celui du *Royal-Oak*, ou du *Chêne-Royal*, qui fut supprimé sous le dernier Regne, & dont on n'a presque changé que le Nom, pour éluder les termes de la Loi.

jamais dans ses bonnes graces : &, malgré leur morsure fatale, il y a plusieurs de nos Dames, riches & belles, si accoutumées à badiner avec eux & à jouër avec la Pomme d'Or, que si l'on n'y remédie au plutôt, elles risquent de se voir réduites à la derniére mendicité.

Il est vrai, qu'on appelle ce Jeu le *beau Divertissement*; mais, je ne sache pas qu'il y en ait aucune autre raison, si ce n'est que la plûpart des personnes qui s'y exercent sont des Belles, qu'on cherche à duper & à divertir aux Dépens de leur Réputation. Je me hâte de renouveller mes Avis là-dessus, par un principe de pitié & de compassion à l'égard d'un jeune Gentilhomme de grande espérance & d'une jolie Demoiselle, dont les Meres sont deux Veuves, qui les exposent à toutes les tentations de la misère, & à maudire le jour de leur naissance. Elles s'y prennent même d'une maniére si étrange, qu'on diroit qu'elles craignent de ne pas voir la ruine de leurs Enfans, & qu'elles ont en vûe de leur laisser pour Tuteurs des Scélérats & des Filous, qui auront soin de recueillir, à leur profit, le Débris de leurs Héritages.

Pour le coup je ne releverai pas la mauvaise Conduite que tient à cet égard une Dame qui loge près de *Covent-Garden*. Je l'épargne en faveur de son Epoux, qui est un très-honnête Homme, & qui marque une grande prudence au mi-

milieu de son Infortune. Mais, je supplie de nouveau toutes les Dames, soit Meres, Femmes, ou Filles, de prévenir le chagrin que nous pourrions avoir de part & d'autre, si elles s'obstinent à ce maudit Jeu; & qu'elles me forcent à les châtier en public. Car, il faut qu'elles sâchent, qu'en qualité de *Censeur de la Grande-Bretagne*, je dois prendre garde à toutes leurs Démarches, & que je veux m'acquiter de mon Devoir en bonne Conscience. Je déclare donc, & je proteste, que, tôt ou tard, je les désobligerai toutes, & cela de la maniére du monde la plus rude, pour les garantir de l'adversité, & les forcer, bongré malgré qu'elles en aïent, à vivre dans la prospérité, afin qu'elles m'en soient obligées le reste de leurs jours, & que je les puisse traiter dans la suite avec toute la douceur imaginable. Après que j'aurai fulminé ma Sentence, qui ne me paroit pas encore de saison, elles pourront bien la taxer d'incivile, de cruelle, & de mal-fondée : mais, je m'en glorifierai moi-même; persuadé, que ce seroit un acte de bonté tout extraordinaire, & le plus haut point où la Charité Chrétienne puisse aspirer. Je me hasarderois même volontiers à devenir l'objet de leur ressentiment, pourvû que j'eusse le bonheur de les empêcher qu'elles ne se maudissent un jour elles-mêmes. Je ne pense qu'à détourner leur colére de leur propre sein, pour l'attirer

rer sur moi; & je travaille à leur sûreté, au péril de la mienne.

Dans l'espérance qu'elles s'amanderont, je n'en dirai pas davantage sur un sujet si désagréable, & je souhaite de n'avoir plus l'occasion d'en ouvrir la bouche. Pour ce que j'en ai dit; que les Dames, dont j'ai possédé les bonnes graces depuis si long-tems, que je ne saurois les perdre sans une douleur extrême, ou dont je ne voudrois pas risquer la perte, si mon silence ne leur en causoit une plus grande: que les Dames, dis-je, s'en fâchent contre moi, si elles peuvent. Je ne risque rien à cet égard, si elles ont la prudence, la tendresse, & la docilité, que j'ai trouvées dans la plûpart de celles que j'ai eu l'honneur de connoitre. Je ne demande autre chose, pour m'assurer la continuation de leur bienveillance, si ce n'est qu'elles examinent de près ce que j'ai dit. Je suis certain, qu'après y avoir un peu réfléchi, elles feront plus de cas d'un tel Avis donné par un Ami sincère, que de toutes les Protestations les plus solemnelles d'un Amant.

L'autre soir, que je me trouvai à discourir, dans le Caffé de Guillame, avec un de mes Amis, aussi estimable par la beauté de son esprit, que par la bonté de son cœur, nous tombames, je ne sai comment, sur l'Embarras qu'il y a pour les Peres & les Meres, ou les Tuteurs, de disposer de toutes leurs

Filles, ou de leurs Pupiles, sans qu'il leur arrive aucun Désastre. C'est ce qui lui rappella une triste Avanture, dont il me fit le Détail en ces termes:

„ J'ai souvent tâché, *me-dit-il*, Mon-
„ sieur, de m'exciter à la Vertu par ce
„ qu'il y a de plus mauvais au Monde.
„ Entre divers Moïens, que j'ai mis en
„ usage pour en venir à bout, la Con-
„ versation de quelques Femmes de la
„ Ville, qui ont été la Ruine de tant
„ d'autres Hommes; m'y a beaucoup
„ servi. Mais, pour ne pas choquer
„ votre modestie, je vous protesterai de
„ bonne-foi, que je ne crois pas qu'au-
„ cun Homme ait reçu, de leur famil-
„ liarité, plus de mal en son corps, que
„ j'en ai reçu du bien à l'égard de l'es-
„ prit ou du cœur. C'est ce qui m'en-
„ gage à leur rendre d'aussi fréquen-
„ tes Visites pour me polir, que les
„ jeunes Débauchés leur en rendent
„ pour se corrompre. La Méthode, que
„ j'ai toûjours suivie, a été de m'infor-
„ mer des véritables Causes de leur pré-
„ miére Chûte. Elles sont si variées, &
„ si surprenantes, qu'un honnête Hom-
„ me, habile & discret, qui a plusieurs
„ Filles, en pourroit tirer de grands
„ Avantages, pour mettre leur Hon-
„ neur & leur Vertu à l'abri de tout pé-
„ ril. Aussi me fais-je un vrai plaisir
„ de raconter ces Avantures à ceux qui
„ me paroissent en état d'en recueillir
„ quel-

„ quelque fruit. Après cet Exorde, que „ vous devez attribuer à l'Humeur cau„ seuse d'un Vieillard, & que vous me „ pardonnerez, s'il vous plait, j'en viens „ à ma principale Histoire.

„ Je rendis Visite un soir à une jeune „ Dame, qui avoit toutes les Qualitez „ requises pour devenir la plus tendre „ Mere, la meilleure Epouse, & la plus „ prudente Maîtresse de Famille, que l'on „ puisse voir, si elle n'eût perdu son „ Honneur. Je la plaignois de toute „ mon ame, lorsque je réfléchissois sur „ tant de Vertus rendues presque inu„ tiles par la perte d'une seule. Ma „ douleur augmenta, lorsque je m'apper„ çus, qu'elle étoit tombée depuis peu „ dans ce déplorable état; & qu'elle „ avoit, à cela près, toutes les mar„ ques d'une bonne Education. J'en „ eus d'autant plus d'envie de pénétrer „ la fatale Cause de sa Chûte. Je lui „ racontai même diverses Avantures de „ cet ordre, & je lui demandai si l'une „ ou l'autre étoit son cas? *Non*, me re„ pliqua-t elle; *mais, je vous en dirai une* „ *plus triste que toutes celles-là, & qui vous* „ *fera verser des larmes. Ensuite je vous* „ *apprendrai la mienne, puisque vous avez* „ *la curiosité de la savoir.*

„ Une jeunne Demoiselle, & un jeune „ Gentilhomme, tous deux de très-bon„ ne Famille dans le Païs de *Cornouaille*, „ sentoient depuis long-tems une secre„ te Passion l'un pour l'autre, lorsque

„ les Parens vinrent à s'en appercevoir
„ & qu'ils l'approuvérent si bien, que
„ le Pere de la Demoiselle invita le jeu-
„ ne Amoureux à venir librement chez
„ lui. Enfin, le Mariage fut conclu, tous
„ les Actes passez, & la célébration de-
„ voit se faire au bout d'une semaine.
„ Libres de se voir en particulier tou-
„ tes les fois que l'envie les en prenoit,
„ & amoureux l'un & l'autre jusques à
„ la folie, par malheur un jour que
„ toute la Famille étoit dehors, ils s'en-
„ tretinrent de leur Passion en des ter-
„ mes si vifs, que le desir de jouïr, par
„ avance, du Bonheur, que le Mariage
„ devoit leur procurer, les enflamma
„ tous deux. Le jeune Galant dit à sa
„ Belle, que, sur le pié où les choses
„ étoient, ils pouvoient se regarder
„ comme Mari & Femme; & il mit en
„ usage toute l'Eloquence que l'Amour
„ lui fournissoit pour lui imprimer cet-
„ te idée, dont son penchant ne la ren-
„ doit que trop susceptible. De sorte
„ qu'à demi contrainte, & presque con-
„ vaincue, qu'il n'y auroit point de mal
„ à la satisfaire, elle se laissa gagner plu-
„ tôt par complaisance, que par aucune
„ inclination vicieuse. Mais, d'abord que
„ le jeune Cavalier, d'une Humeur très-
„ jalouse, eut assouvi sa brutale Passion,
„ il devint furieux, il s'emporta con-
„ tre lui-même, il maudit sur-tout la
„ crédulité de sa Belle, il la regarda
„ d'un œil malin, & la soupçonna d'ê-
„ tre

„ tre enclin à la Débauche, Pénénétré
„ de cette malheureuse Idée, la veille
„ du jour qu'on devoit célébrer les Nô-
„ ces, il sortit de la Maison de son Pe-
„ re, & n'y retourna plus.

„ Cet Accident imprévu mit le trou-
„ ble & la désolation dans les deux Fa-
„ milles; mais, la jeune Demoiselle en
„ ressentit les plus cruels effets. Elle
„ se trouva enceinte, & devint l'Objet
„ de la Honte publique. Son Pere, in-
„ exorable malgré tout ce qu'on pût
„ lui dire en sa faveur, ne voulut plus
„ la voir, ni entendre parler d'elle, &
„ la chassa de sa maison, sans lui don-
„ ner un sou. Sa Mere, d'un Naturel
„ plus humain, & touchée des circons-
„ tances, qui servoient à diminuer sa
„ faute, lui donna tout ce qu'elle put
„ ramasser en cachete d'Argent mon-
„ noïé, de Vaisselle, & de Joïaux. La
„ pauvre Demoiselle, chargée du poids
„ de son Infortune, se rendit à *Londres*
„ où elle accoucha d'un Enfant, qui ne
„ devoit attendre, pour tout héritage,
„ que la misère & l'opprobre. Au bout
„ de trois années, cet Enfant mourut,
„ plus heureux au tems de sa mort qu'à
„ celui de sa naissance, puisque sa Me-
„ re n'avoit alors plus rien, & qu'elle
„ étoit même déjà endettée. D'ailleurs,
„ son cruel Pere avoit écrit à tous ses
„ Parens & Amis de la Ville de ne lui
„ fournir aucun secours; & ils avoient
„ exactement obéi à cet ordre. Quoi-

„ qu'il en soit, résolue de ne s'abandon-
„ ner jamais à un autre Homme, & de
„ faire Pénitence le reste de ses jours,
„ elle vouloit se mettre dans le plus vil
„ service; mais, elle n'en put trouver
„ aucun, faute de recommandation. En
„ un mot, elle mourut de faim, & fut
„ ainsi la victime de cet Honneur, qu'el-
„ le étoit incapable de perdre, en tout
„ aurte Tems, & avec tout autre Homme
„ que son Fiancé.

„ Nous pleurâmes ici tous deux, &,
„ d'une voix entre-coupée, je lui dis:
„ *Si votre cas est aussi triste, ——épargnez-*
„ *moi la douleur de vous en faire le Récit.*
„ —— *Je ne voudrois pas l'entendre.* ——
„ *Monsieur, vous l'avez déja entendu.* ——
„ *Je me regarde par avance comme morte*
„ *de faim: puisque je ne sâche pas qu'il y*
„ *ait aucun autre Expédient, pour gagner*
„ *ma vie, que celui dont je viens de parler;*
„ *& que j'aimerois mieux mourir mille fois,*
„ *que de m'abandonner à la Débauche.*

„ Elle me conduisit ensuite à une Ar-
„ moire, où elle me fit voir son Enfant
„ embaumé. A la vûe de ce spectacle,
„ qui me causa plus d'émotion que tous
„ ses discours, je devins presque muët.
„ Je lui jettai une Guinée, & je sortis de
„ sa maison; résolu de ne permettre
„ pas qu'elle manquât jamais du nécessai-
„ re.

„ Quelque tems après, il m'arriva,
„ comme je vous ai déjà dit que c'est
„ ma coûtume, de parler de cette fatale

„ Avan-

„ Avanture, en présence de quelques
„ Messieurs fort graves, & d'un Age avan-
„ cé, lorsque l'un d'entre eux tomba
„ tout d'un coup en Pamoison. Nous
„ lui frottames d'abord les temples avec
„ de l'eau de la Reine, & nous mîmes tout
„ en œuvre pour rappeller ses esprits,
„ à quoi l'on réüssit à la fin. Cependant,
„ attaqué sur le champ de la Fièvre, il
„ se retira chez lui, où il ne fut pas plû-
„ tôt au lit, qu'il m'envoïa prier de l'al-
„ ler voir, & me parla en ces termes:
„ *Pourriés-vous, Monsieur, trouver cette*
„ *jeune Dame, dont vous nous avez raconté*
„ *l'Avanture. C'est ma Fille.* Dès qu'il
„ eut dit ce mot, il poussa un soupir,
„ qu'on auroit cru être le dernier de sa
„ vie. Je lui répondis, qu'*oui*. D'abord,
„ il fit venir un Notaire, qui écrivit son
„ Testament, par lequel il laissa tous
„ ses biens meubles à sa Fille Sur ces
„ entrefaites, il reçut une Lettre du Pe-
„ re du jeune Gentilhomme, qui s'y
„ exprimoit en ces termes:

„ *Auteur de ma Ruïne, & de celle des*
„ *miens.*

„ *Je puis bien à-présent vous donner ce*
„ *Titre, dont vous avez été si libéral envers*
„ *moi. Je n'ai demeuré que deux jours en*
„ *Ville, pendant lesquels j'ai eu la Curiosité*
„ *de voir les Petites-Maisons. J'y ai trouvé*
„ *mon Fils, que je croïois perdu; mais, helas!*
„ *il est plus perdu pour moi, que si je ne*
„ *l'avois point recouvré. Je ne maudirai*
„ *pas votre Fille, comme vous avez maudit*

„ *mon Fils. Nos deux Familles ont été la*
„ *Ruine l'une de l'autre. Je vais le faire*
„ *habiller, & l'envoïer, afin que vous le*
„ *puissiés voir.*

„ Après avoir lû cette Lettre, j'allai
„ chercher la Fille du Malade, qui ar-
„ riva justement assez-tôt pour lui de-
„ mander sa Bénédiction, & le voir ex-
„ pirer. Elle se mit ensuite à le baiser
„ de toute sa force, & à dire, qu'elle
„ souhaiteroit d'être enterrée avec lui
„ & son Enfant dans le même Tom-
„ beau. Elle ajouta, qu'elle avoit quel-
„ que pressentiment, qu'elle mourroit en
„ moins d'une heure. Là-dessus, le jeu-
„ ne Fou, qui l'avoit aimée, entra dans
„ la chambre, où il ne l'eut pas plûtôt
„ découverte, qu'il tira son épée, & la
„ poignarda sur le corps de son Pere.
„ Cela fait, il se poignarda lui-même.

„ En Réponse à la Lettre que le Pere
„ de ce jeune Furieux avoit écrite, on ne
„ manqua pas de l'avertir de cette san-
„ glante Catastrophe, dont il fut si tou-
„ ché, qu'il en perdit l'esprit, & qu'il
„ extravagua toute sa Vie



LXXII. DIS-

LXXII. DISCOURS.

In Venere semper certat Dolor & Gaudium.
Senecæ ac P. Syri Sent. V. 331.

Dans les honteux Plaisirs de l'impudique Amour,
La Joie & la Douleur se chassent tour-à-tour.

„ Mon très-vénérable Frère,

Lettre d'un Tuteur à l'égard d'une de ses Pupiles, avec des Réfléxions sur l'Inceste.

„ J'AI fait en dernier lieu une Décou-
„ verte, qui m'a causé une grande
„ affliction: &, parce qu'elle a un
„ rapport immédiat à la Tutelle, j'ai
„ cru, qu'il étoit de mon devoir de vous
„ en avertir le plutôt qu'il me seroit
„ possible; vous, dis je, qu'on regarde,
„ d'une façon toute particulière, com-
„ me le Censeur de notre Société. Il
„ y a une de mes belles Pupiles, qui
„ aime beaucoup la lecture, & il m'ar-
„ rive souvent de jetter les yeux par-
„ dessus son épaule, d'un air familier
„ qui ne l'a jamais choquée, pour voir
„ ce qu'elle lit. Je prenois un plaisir in-
„ croiable à trouver qu'elle avoit tou-
„ jours entre les mains quelque bon Li-
„ vre, propre à l'entretenir & à la for-
„ tifier dans les Principes de Vertu &
„ de Connoissance, dont la Nature l'a
„ douée. L'autre jour, que je l'épiai de
plus

„ plus près qu'à l'ordinaire, avec mes
„ Lunettes sur le nés, & lorsqu'elle y
„ pensoit le moins; ce qui redoubloit
„ sa joie, parce qu'il n'y a rien de plus
„ agréable sans doute que d'être surpris
„ dans l'exercice de la Vertu, je fus
„ bien étonné de voir, quelle s'amusoit
„ à lire les Lettres de Silvie & de
„ Philandre. Là-dessus, quelcun
„ vint à l'appeller tout d'un coup; de
„ sorte qu'elle jetta son Livre sur la ta-
„ ble, & qu'elle descendit au plus vite.
„ Alors, je pris la liberté de l'ouvrir, &
„ je trouvai, au bas du Titre, ces mots
„ écrits de sa propre main: *Présent, que*
„ *mon Oncle m'a fait.* Cet Oncle est un
„ fort joli Gentilhomme, qui peut a-
„ voir environ cinq ans plus qu'elle, &
„ que j'admettois volontiers à sa Com-
„ pagnie, sans en avoir le moindre soup-
„ çon, soit à cause de la parenté, ou
„ parce qu'il me sembloit aussi attaché à
„ la Vertu, qu'elle pouvoit l'être. D'ail-
„ leurs, en feuilletant le Livre, j'y
„ trouvai quelques oreilles, qui mar-
„ quoient certains endroits chatouilleux,
„ vifs, & touchans, pleins d'une fausse
„ Rhétorique, pour diminuer l'Horreur
„ de l'Inceste. Peu de Feuillets après,
„ je découvris une Lettre du jeune Mon-
„ sieur, où il temoignoit à sa Niéce la
„ même Passion qu'un Frere avoit pour
„ une Sœur dans cet endroit du Livre;
„ & où il fait une charmante Descrip-
„ tion d'un Cabinet de mon Jardin,
„ mar-

„ marqué pour leur Rendez-vous, qui
„ devoit les mettre au comble de leur
„ joie.

„ Un tel Procédé excita contre lui
„ tout mon ressentiment, & je dèplorai,
„ avec la tendre douleur d'un Pere of-
„ fensé, le sort de ma Pupile, autre-
„ fois belle & vertueuse, mais aujour-
„ d'hui presque séduite & rendue dif-
„ forme. Je mis le Livre à quartier, &
„ j'ecrivis une Lettre au Pere du jeune
„ Homme, ou, si vous voulez, au grand-
„ Pere de ma Pupile, pour lui décou-
„ vrir toute l'Intrigue. C'étoit le Ga-
„ lant, qui avoit fait descendre la Belle
„ avec tant de précipitation, qu'elle
„ donna lieu à ma Découverte, & je le
„ rendis encore lui-même son Dénon-
„ ciateur, en ce que je le priai de por-
„ ter ma Lettre à son Pere. Lorsqu'il
„ fut parti, j'engageai ma Pupile à s'al-
„ ler promener avec moi dans le Jar-
„ din, & je la conduisis à l'endroit mê-
„ me qui étoit destiné à sa Ruine. Je
„ l'entretins assez long-tems de choses
„ indifférentes, & je dissimulai mon cha-
„ grin le mieux qu'il me fut possible,
„ quoique je soupirasse au fond de mon
„ ame, & que je crusse remarquer, dans
„ son air, une certaine inquiétude à
„ mon égard, qui ne lui étoit pas or-
„ dinaire avec moi, & une envie secre-
„ te de voir son Oncle à ma place. A-
„ près m'être tû quelques momens,
„ pour mieux observer sa contenance,

Ma-

„ *Ma Fille*, lui dis-je. *ne lisez vous jamais* „ *les Gazettez? Fort rarement*, me répon„ dit-elle avec un souris. *Il est arrivé*, „ ajoutai je, *une étrange Avanture dans le* „ *Jardin des* TUILLERIES. Là-dessus, „ je lui fis lire l'Article de *Paris*, où „ l'on nous annonce qu'une infortunée „ Dame venoit d'y perdre sa Réputation „ de la maniére du monde la plus sçan„ daleuse & la plus infame. *Voilà* dit„ elle, *qui est bien sale & bien vilain. Le* „ *Livre*, *que vous lisiés*, repris-je, *est dix* „ *fois pire puisqu'il ajoute l'Inceste à l'é-* „ *normité du Crime*. Mon cœur étoir prêt „ à se déchirer en mille pièces, de voir „ qu'elle ne faisoit que rougir à l'ouïe „ de ces mots, & qu'elle entreprenoit „ même sa Défense. Ah! MR. LE SPEC„ TATEUR, quelle ne doit pas être la „ Sensibilité d'un Pere à l'égard de sa „ Fille, puisque la mienne envers ma „ Pupile alloit si loin? Je vous prie de „ nous donner votre Avis sur tout cela, „ pour la satisfaction du Public, & pour „ celle en particulier de.

„ Votre Confrère en Tutelle,

„ MONTENDRE. „

Je ne sâche pas qu'il y ait un meilleur Moïen de répondre aux Désirs du Tuteur mon Confrere, qu'en transcrivant ici une Avanture, qui se trouve dans les Ecrits de PERLINS. La voici telle qu'il nous la donne.

„ Une

„ Une Dame de considération, deve-
„ nue Veuve, eut soin de faire élever
„ dans sa Maison un Fils qu'elle avoit.
„ Ce Fils ne fut pas plutôt d'un âge
„ mûr, qu'enflammé d'une Cupidité cri-
„ minelle, il sollicita la Femme-de-
„ Chambre de vouloir complaire à ses
„ Désirs. Elle eut non-seulement la for-
„ ce de lui resister; mais, fatiguée de
„ ses importunitez, elle s'en plaignit à
„ sa Maitresse. La Dame lui dit, dans
„ le dessein de réprimer l'ardeur bru-
„ tale de son Fils, qu'elle n'avoit qu'à
„ lui donner Rendez-vous à son Lit pour
„ la nuit suivante; qu'elle, même s'y
„ coucheroit à sa place; & qu'ainsi elle
„ auroit l'occasion de lui faire une rude
„ Mercuriale. Cet ordre fut executé
„ au pié de la Lettre. —— Le Récit en
„ est si horrible! —— Le Démon tenta
„ la Mere: &, quelque affreuse qu'en
„ soit l'Idée, elle permit que son Fils
„ l'embrassât; & elle devint enceinte
„ de ses œuvres. Lorsque sa grossesse
„ augmenta, pour la cacher aux yeux
„ du Public, elle se retira, pleine de
„ honte & au dèsespoir, dans un en-
„ droit reculé à la Campagne, où elle
„ accoucha d'une Fille, qu'elle y fit
„ élever en secret avec beaucoup de
„ soin. Quelques années après, elle
„ trouva bon de la faire venir chez elle
„ sur le pié d'une Parente. La jeune
„ Demoiselle crût si bien en Vertu &
„ en Beauté, que le Fils, qui étoit en-
„ core

„ core Garçon, & qui pouvoit avoir
„ trente & un ou trente-deux ans, de-
„ vint éperdûment amoureux d'elle.
„ En un mot, il se maria, à son insû,
„ avec sa propre Fille. Ils vécurent
„ ensemble de très-bonne Amitié, &
„ mirent plusieurs Enfans au Monde.
„ Mais la Mere, qui savoit tout, nour-
„ rissoit, pour ainsi dire, un Enfer dans
„ son sein: de sorte qu'un jour, inca-
„ pable de soutenir les remors de sa
„ conscience, qui l'agitoient plus qu'à
„ l'ordinaire, elle eut recours au savant
„ Théologien, qui a laissé cette Histoi-
„ re par écrit, & qui étoit un très-habi-
„ le Casuïste, pour lui demander son
„ Avis là-dessus, & s'informer s'il ne
„ seroit pas à propos qu'elle révélât le
„ Secret, & qu'elle mît fin à la continua-
„ tion du crime. Le Théologien ré-
„ pondit, que, puisqu'ils vivoient heu-
„ reux dans leur ignorance, elle devoit
„ cacher l'Affaire, & se repentir en se-
„ cret de son abominable Inceste. „

En effet, quelle Horreur n'auroient-ils pas eu, après une telle Découverte, pour ces mêmes Enfans, qui faisoient d'abord la joie & le lien de leur Amitié reciproque. Avec combien plus de violence ne se feroit-elle pas sentir à ceux, qui, de leur bon gré, se rendent coupables d'un Mariage incestueux? C'est un Sujet si triste & si effraïant, que je ne saurois en exprimer ma pensée d'une manière plus étendue. Aussi ne crois

je

je pas, qu'il soit fort nécessaire à l'égard de ceux qui ont quelque reste de Conscience, de Christianisme, ou d'Honneur. L'Avanture même, que je viens de rapporter, me paroit si funeste, qu'elle a besoin d'être suivie par un petit Conte, qui approche du Badinage, mais qui finisse par une Moralité qui tende à notre but, pour servir à dérider le front de mes Lecteurs, qu'un tel Récit ne peut qu'avoir attristez.

Je me souviens d'avoir lû quelque part, qu'un Roi de *France*. après avoir entendu parler de la Beauté extraordinaire d'une Marquise, Femme d'un de ses Généraux, qui étoit alors emploïé dans la Terre sainte, en devint passionnément amoureux, & la fit avertir qu'il iroit dîner chez elle un tel jour. La Dame, persuadée que le Roi ne lui feroit pas cet Honneur, en l'absence de son Epoux, s'il n'avoit quelque dessein caché, résolut de le traiter à sa manière, après avoir écouté les Avis de différentes personnes, qu'elle ne jugea pas à propos de suivre. Elle fit donc acheter toutes les Poules, qu'on pût trouver aux environs, & ordanna à son Cuisinier d'en faire divers Plats, sans aucune autre chose. Le Roi ne fut pas moins supris de la Beauté de son Hôtesse, que de la singularité de son Repas, où l'on ne servit qu'un Plat après l'autre, qui ne contenoient tous que des Poules diversement accommodées, quoique le Païs abondât en

en toute forte de Gibier, de Volaille, & de Bêtes fauves. Alors, le Roi se tourna vers elle, & lui dit d'un Air riant: *Est-ce, Madame, que vous n'avez ici que des Poules, & qu'il n'y a point de Cocq?* *Ce n'est pas cela, Sire*, repliqua la Dame, *mais les Femmes sont ici les mêmes qu'ailleurs, quoiqu'on les puisse distinguer par leurs Habits & leurs Titres.* Le Roi sentit l'insinuation, & désespéra d'en venir à bout: cependant, il lui témoigna sa Reconnoissance pour l'avoir régalé en Poules.

FIN *du VI. Tome.*



TA-

TABLE DES MATIERES.

A.

ABRAHAM planta trois Arbres qui furent incorporez en un seul, 143
Addison (Mr) Traduction Latine d'une Scène de son *Caton*, 339-197
Africains, Idée qu'ils se font du Bonheur à venir, 196, 197
Aglaüs & *Gygès*, la Différence de leur Bonheur, 249, 250
ALEXANDRE *le Grand* disoit, que *le Sommeil lui faisoit connoitre qu'il étoit mortel*, 163
Sa Convention avec le Poëte *Cherilus*, 422
Alison, Eemme d'*Et. Rousseau*, ne put obtenir la Flêche de Lard qu'on donnoit à *Whichenovre*, 242
Amant perfide de *Lesbie*, 251-255
d'une Dame *Espagnole*, qui s'en vangea cruellement. 257, 258
d'une *Angloise* du Païs de *Cornouaille*, 441 & *suiv.*
Ambitieux s'expose à bien des Embarras, 317
Ambition, qui engage à exceller en certaines choses grotesques & triviales, 39-43
Ambition honnête est louable, 267
Amour-propre, & la Bien-veillance, sont les deux Principes qui font agir les Hommes, 133-141
Amour du Monde empêche les Effets de la Générosité, 208, 209
Cruels Effets de l'Amour illicite, 257, 258

Ana-

Anacharsis, saoûl le prémier, dans une Partie de Buveurs, 34
ANGLOIS, qui vouloit suivre en tout les Idées les plus abstraites de la Raison, 84-86
Ils sont exposez à la Démangeaison d'écrire, 10: *&c.*
Les Gentilshommes de la Campagne emploient tout leur Tems à la Chasse, &c. 105
Quelques-uns de leurs Critiques en fait de Poësie sont des ignorans, 155-161
Leurs Auteurs sujets à mêler des Métaphores qui ne quadrent pas ensemble, 170-174
Jeune Seigneur, qui avoit deux Femmes en même tems, 379-387
Mime célèbre, nommé *Guil. Layman*, 401-408
Ils étoient autrefois un *Peuple de cou roide*, 433
Un *Anglois*, qui s'excite à la Vertu par ce qu'il y a de plus mauvais au Monde, 440
Triste Avanture d'un Amant & de sa Maîtresse, 441 *& suiv.*
Angloises, deux Femmes d'une Vertu bien rare, Accusées d'être impertinentes, 434, 435
Censurées pour jouër au *Rolly-Polly*, 436-437
379-387
Antonin (*Marc*) dit que *l'Homme est né pour faire du Bien*, 204
Appellés, son Addresse à tirer *Antigonus* en profil, 361, 362
Appollonius, son Conte à l'égard de *Rhœcus*, 145, 146
Araspe, devint amoureux, malgré lui, de *Panthée*, 21, 22
Arbres étoient en grande Vénération chez les Anciens, 142-146
Aristippe, sa Réponse à un de ses Amis, qui le plai-

plaignoit d'avoir perdu une Maison de Campagne, 72
Artemise (la Reine) avala les Cendres de son Epoux, 278
Avare, s'expose à beaucoup des Fatigues, 316, 317
Auguste, sa Réponse à un de ses Amis, qui cherchoit à le consoler dans son Affliction, 76
Augustin (S.) croïoit que les Rêves seront fort agréables en Paradis, supposé que l'on y dorme, 164
Aurele (*Marc*) renommé pour avoir été bon Mari, 236
Il avoit eû grand Soin d'imiter les Dieux, 368

B.

BACON, Restaurateur des Sciences en Angleterre. 409
BAXTER, se félicitoit d'avoir manqué un Emploi à la Cour, 188
Bible imprimée à *Londres*, où l'on avoit omis la Particule négative dans le Commandement qui dit, *Tu ne commettras point Adultere*, 87
Bienveillance, est naturelle aux Hommes, 133-141
Elle est exposée à bien des Obstacles, 204-212
Bion disoit, qu'*il n'y a point d'Homme, qui s'expose à tant de Chagrin, que celui qui donne le plus d'Etendue à son Bonheur*, 74
Bizarrerie d'un *Anglois*, qui ne vouloit pas s'assujetir aux Coûtumes reçues, 84 86
Blanc (Mr. *le*) sa Lettre sur l'Usage qu'on fait de son Nom, 14 17
Boileau & *Dacier*, mis au Rang des bons Critiques, 157
Boispourri (Mademoiselle *de*) devenue Veuve à l'âge de 69. Ans, 314
Bonheur, dont les Gens de Bien jouïront dans une autre Vie, 199-204
Celui qu'on peut obtenir dans ce Monde, vient de

de la Pratique des Devoirs du Christianisme, 397
Benose, appellé *Bouteille pendue*, 36
Brunette, Piéce sur une Grote de sa Façon, 357
Brutus, blâmoit *Cicéron* de ce qu'il se louoit trop, 9.
Bruyere (*la*) cité sur l'Inconstance des Hommes, 21

C.

CADENCIEUX (Mr. *de*) Savant, dont le Discours est empoulé, plein de Figures & d'Inutilitez, 411. *&c.*
Calomnie, la Médisance y conduit par Dégrés, 176
Caractére d'un Savant dont le Discours est empoulé & plein de Figures, 418-421
——d'un autre faux Savant, sous le Nom de *Testu*, 419-421
——d'un Homme d'Esprit & modeste, 419-421
—— d'un *Anglois*, qui s'excite à la Vertu par ce qu'il y a de plus mauvais au Monde, 440
Casuïste en fait d'Amour, ses Avis à Mademoiselle de *St. Leger*, 219-226
Sa Lettre sur les Qualitez requises pour rendre un Mariage heureux, 232-241
Son Extrait du Registre de *Whichenovre*, 241-245
Sa Lettre sur les différens Caractéres des Veuves, 274-280
Caton, Tragédie de Mr. *Addison*, une de ses Scenes traduite en Latin, 339-341
César prononça l'Oraison funebre de sa prémiere Femme, 236
Campagné. Gentilhomme qui gouvernoit bien sa Famille, 391-394
Charité, fondée sur l'Humilité, 396
Charlatans, qui prétendent avoir des Remédes infallibles, 51-57
Ct-

Chateaufort, Officier entêté de son Mérite, 129
Cherilus, sa Convention avec *Aléxandre le Grand*, 422
Chérubins & Séraphins, leur Différence, selon quelques Rabins, 203
Chiens nourris dans le Temple de *Vulcain*, qui discernoient les Personnes chastes des impures, 89-91
Chimiste entêté du grand Oeuvre, & son pieux Jargon, 70, 71
Christianisme, plus capable de produire le Contentement de l'Esprit, qu'aucun Systeme de Philosophie, 75
Il nous ordonne d'imiter Dieu, 367
CICERON, parloit souvent de lui-même, 9, 10,
Cité sur ce qui occupe les Hommes durant le Sommeil, 121
Dicitis, omnis in Imbecillitate, est Gratia & Caritas, 133
Il veut que la Raillerie soit prononcée d'un Air sérieux, 287
Il conseille que l'Orateur médite sur la Nature des Corps célestes, &c. 358 *&c.*
Il veut qu'on éleve son Esprit à la Contemplation des Choses célestes, 370
Colére (Exemples d'un Homme) 18, 19
Conquet (Mad. *Debora*) Membre de la Coterie des Veuves, 4
Constantin (Mr.) ne se rebute pas d'en conter à une Veuve qui se moque de lui, 60 69
Conte *Mahometan* sur un *Dervich*, 352
Conte *Chinois*, fait avant le Déluge, 111-116
Suite du même Conte, 116-120
Contentement de l'Esprit est le véritable grand Oeuvre, 70-73
Contradictions où les Hommes tombent à l'égard de la Vie présente, & de celle qui est à venir, 77-81

Coquetille, Femme d'une Hnmeur volage, 131
Coterie de Veuves, 1-8
Apologie de sa Présidente; qui avoit eu six Maris, 58-69
Veuves de différens Carracteres, 274-280
Courant (Mlle.) Membre de la Coterie des Veuves, 5
Cowly, cité sur l'Embarras qu'on trouve à parler de soi même, 9
Son Allusion à l'Idée des Scholastiques sur l'Eternité, 152
Son Récit de l'Avanture de *Gygès* & d'*Aglaüs*, 249, 250
Il n'étoit pas Ennemi de la Cour, 267
Craintes mal-fondées, & les Moïens d'y remédier, 280-287
Créanciers impitoïables, sont la Peste du Genre Humain, 424-429
Crieurs publics, rendent de bons & de mauvais Offices aux Réveurs, 183-185
Critiques anciens, comparez avec les Modernes, 157-161
Culture des Plantes, devroit faire l'Occupation des Gentilshommes de la Compagne, 104-110
Curieux, qui négocient en Bagatelles, sont presque toujours des Fripons, 408. *& suiv.*
Curiosité des Hommes à l'égard de l'Avenir, 213-218
Cyrus, sa Conduite à l'egard d'une Prisonniere, 21, 22
Il couvrit d'Arbres toute l'*Asie mineure*, 106

D.

DAVID, cité sur les Ouvrages de Dieu, 27
Débauché, qui mourut de Vieillesse à l'Age de 25 Ans, 82, 83
Débiteurs insolvables, méritent le Secours du Public, 422-429

Dé-

Démangeaison d'écrire, attaque la plûpart des Hommes, 101-104
Derwich, ses tristes Avantures sur ce qu'il étoit sorti du Logis sans avoir lavé ses Mains, 352
DIEU, sa Toute Présence & sa Toute-Science, 31-33
Effets de sa Présence sur les Bons & les Méchans, 44-51
La Gloire où il habite dans le Ciel, 92-100
Il a imprimé la Bienveillance dans le Cœur de tous les Hommes, 133-141
Il existe de toute Eternité d'une Maniére qui nous est incompréhensible, 147-155
Il a eu en Vûe le Bonheur de ses Créatures raisonnables, dans la Production de l'Univers, 370-378
Diogene, son Mot, à la Lecture d'un Auteur insipide, 102-103
Dryden, sa Fable du Coq & du Renard, 302, 303

E.

ECRIVAINS Périodiques, fort ennuïeux, 102
Edgar, Roi d'Angleterre, son Avanture chez une Duchesse. 225, 226
Egotisme & les *Egotistes*, ou ceux qui parlent toujours d'eux-mêmes, 9-14
Enborne (*Est* & *Ouëst*) Coûtume établie dans ce Lieu-là à l'égard des Veuves, 279, 280
Ennius cité, *Homo qui erranti comiter monstrat Viam*, 210
Epicure, attribuoit la Bienveillance des Hommes à leur Foiblesse & à l'Amour-propre, 134
Esprits gais & sérieux, ont leurs Agrémens dans la Conversation, 188
Eternité, considérée à l'égard du Tems passé, 147-155
A l'égard de l'Avenir, 337-343

Eusden (Mr.) Auteur d'un Poëme Epiſtolaire ſur l'Avénement du Roi *George* à la Couronne, - 298

F.

FAINEANS, ſont de véritables Fous, 315
Falſtaf (le Chev. *de*) manqua la Flêche de Lard qu'il prétendoit à *Whicbenovre*, 242
Fêtes qu'on célebre en *Angleterre*, 430-436
Feu-Ardent (la Veuve) 3
Flêche de Lard donnée à *Whicbenovre* à celui qui apres ſon Mariage, avoit paſſé un An & un jour de bonne Amitié avec ſa Femme 237 *& ſuiv.*
Fontenelle (Mr *de*) cité ſur les Frénetiques & les Folies des Hommes, 86 & 87.
Franc (*le*) meilleur Ami qu'il ne paroît, 130, 131
Fretille, ſon Rêve dans l'Egliſe, 185, 186
(La Veuve) réduite à faire la Cérémonie du Belier noir, 313.
Frian (la Veuve) réduite à faire la Cérémonie du Bélier noir, 311

G.

GENTILSHOMMES de la Campagne, devroient s'exercer à la Culture des Plantes 104 *& ſuiv.*
Ils veulent paroître à la Cour, & s'y ruïnent, 388-390
Exemple de *Champagné*, qui gouvernoit bien ſa Famille, 391-394
Goufre (*Catherine du*) Membre de la Coterie des Veuves, 8
Grotes, les Dames d'un Eſprit Poëtique devroient s'exercer à en faire, 355
Gruau (le Docteur) s'accommode à toutes les Fantaiſies muſquées d'un Malade, 65
Gygès & *Aglaüs*, la Différence de leur Bonheur, 249, 250

H.

HAMADRYADES, vivoient & mouroient avec certains Arbres, 145

Hammond, fourniſſoit un bel Exemple de la Patience Chrétienne dans ſes Maux, 75

Hardy (la Veuve *le*) réduite à faire la Cérémonie du Bélier noir, 311

Hermite, [Réponſe d'un] à un jeune Débauché, 77

Hérodote, cité ſur ce que certains *Orientaux* exigoient de ceux qui traitoient les Malades. 54

Il obſerve que les Animaux les plus utiles ſont les plus feconds, *&c.* 358

Hobbès, critiqué ſur ſes Principes de Morale, 135

Homere, dit que *Jupiter* eſt aſſis dans le Ciel, &c. 93

Cité ſur la Toile de *Penelope*. 232, 333

— ſur la Fidélité d'*Ulyſſe* pour *Penelope*, 234, 235

— excuſé par *Longin*, ſur l'Idée qu'il donne des Dieux, 366

HOMMES, ſont un Mélange de Bien & de Mal, 20-26

Exemple d'un Homme colere & de bon Naturel, 18, 19

Ambitieux d'exceller en certaines petites Choſes. 38-42

Les ſages ſe bornent aux Plaiſirs réels, pendant que les autres courent après les chimériques, 72, 73

Ils tombent dans des Contradictions à l'égard de la Vie préſente & de celle qui eſt à venir, 77-81

Ils s'expoſent à mille Déſordres, pour n'être pas ſinguliers, 83, 84

Il y en a peu, qui n'aient, tôt ou tard, la Démangeaiſon d'écrire, 101-103

HOMMES ils doivent tous s'occuper à quelque-chofe d'utile. 104, 105
Ils ont tous le Germe du Péché dans le Cœur, 127-133
L'Amour-propre, & la Bienveillance, font les deux Principes qui les font agir, 132-141
Ils font prefque tous fujets à médire, 166
Les uns font enjouëz, & les autres férieux, 187-190
Ils font naturellement d'une Humeur bien-faifante, mais ce Penchant rencontre divers Obftacles, 204 212
Sont curieux de favoir l'Avenir, 213-218
Ceux, qui ont le plus de Mérite, ne font pas toujours les plus connus, 246-250
Vanité de ceux qui fe glorifient de la Nobleffe de leur Extraction, 259 265
Ils s'enorgueilliffent de Niaiferies, & ils regardent comme deshonorable ce qui fait leur folide Gloire, 299 303
On peut les divifer en Occupez & en Fainéans, &c. 314-319
Ils cherchent la Nouveauté par-tout, 325-333
Ceux, qui afpirent aux Emplois, forment des Prétentions ridicules, 343-348
Ils font deftinez à jouïr d'un Bonheur éternel, 370-378
La Pratique de la Vertu fait leur Bonheur, & l'Abandon au Vice produit leur Mifere, 397-401
HORACE cité, *Adfit Regula, Peccatis quæ Pœnas* &c. 20
Reges dicuntur multis urgere Culullis, &c. 34
—— —— —— *Nugæque canoræ.* 38
Cætera de Genere hoc (*adeo funt multa*) &c. 39
—— *Quod Medicorum eft, Promittunt Medici.* 51
Non poffidentem multa vocaveris &c. 70

Stu-

HORACE cité, *Studium sine divite Venâ*, 155
— —— *Absentem qui rodit Amicum*; &c. 165
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut &c. 170
Tu ne quæsiris (scire nefas) quem mihi, quem tibi &c. 213
Non possidentem multa vocaveris Rectè beatum &c. 280
Justum & tenacem Propositi Virum, &c, 284
—— *Neque enim concludere Versum* &c. 294
C'est le meilleur Original qui nous reste pour les Epîtres familieres, critiques &c. 295 & *suiv.*
Quid purè tranquillet, Honos, an dulce Lucellum, &c. 304
Audire, atque Togam jubeo componere, quisquis &c. 314
—— *Amores de tenero meditatur Ungui*, 319
—— *Labitur, & labetur, in omne volubilis Ævum*, 337
Simplex Munditiis. 348
Spectatum admissi Risum teneatis, Amici? 408
Cætera de Genere hoc (adeo sunt multa) loquacem &c. 417
Hudibras, sa Maxime de ne rien éstimer que l'Argent, 412
Humeur bienfaisante, quoique naturelle aux Hommes, est exposée à divers Obstacles, 204-212
Humilité, est la Base de la Charité, &c. 396

I.

IMMORTALITE' de l'Ame, & son Bonheur dans une autre Vie, 196 & *suiv*
L'Idée que *Caton* en avoit, 339-341
On ne sauroit en douter, à examiner l'Homme tel qu'il est, 372, 373
Inceste abominable arrivé en *Angleterre*, 451, 452

Inquiétude de l'Eſprit s'oppoſe à l'Humeur bienfaiſante, 211, 212
Iſadas, ſa Valeur toute extraordinaire, 25

J.

JALOUSIE d'un Amant, produit de terribles Effets, 441-446
Job, cité ſur la Toute-Préſence de Dieu, 33
Sur la Pureté de la Nature Divine, & l'Eclat de la Gloire, 95
Julien, cité ſur les différens Caracteres des Empereurs Romains, 368
Juvenal cité, ——— *Tenet inſanabile multos ſcribendi Cacoëthes*, &c. 101
Jamne igitur laudas quod de Sapientibus alter &c. 187
——— *Experiar, quid concedatur in illos*, &c. 343
— *è Cœlo deſcendit, γνῶθι σεαυτὸν.* 395

L.

LACEDEMONE, fort rigide ſur l'Exécution de ſes Loix, 24-26
Lamoureux, ſa Lettre ſur ſes Inclinations, 175-180
Layman, célebre Mime *Anglois*, 401-408
Leger (Made de S.) Membre de la Coterie des Veuves. 4
(Mlle. *Fanchon*) ſa Lettre ſur ſes deux Amans, 219, 220
Lantonnoir (Mr. *de*) ce qu'il ſe vante d'avoir bû en 20 Années de Tems, 34-36
Leſbie, ſon Infortune & ſon Bonheur, 251-255
Leti (*Gregorio*) vouloit publier autant de Volumes qu'il avoit d'Années, 353
LETTRE ſur une Coterie de Veuves, 1-8
De Mr. *le Blanc* ſur l'Uſage qu'on fait de ſon Nom dans le Monde, 14-17
D'une Dame ſur les Emportements & le bon Naturel de ſon Epoux, 18, 19

Lettre sur les Effets de la Présence de Dieu à l'égard des Bons & des Méchans, 44-51
Apologétique d'une Veuve, qui avoit eu six Maris, 58-69
Sur la Gloire, où Dieu habite dans le Ciel, 92-100
De Mr. d'*Ombre* sur le bon Usage qu'on peut faire des Rêves, 121-126
Autre du même Sujet, 161-156
Sur le Germe du Péché, 127-133
Sur la Beauté des Arbres, & du Soin qu'on en doit avoir, 142 146
D'un Auteur qui joint ensemble des Métaphores incompatibles, 173, 174
De *Jeremie Lamoureux*, 175-180
De Mlle. *Fanchon de St. Leger* sur ses deux Amans, 219, 220
Sur les Ouvrages à l'Aiguille, 227, 228
Sur les Qualitez nécessaires pour rendre un Mariage heureux, 234-237
Qui contient un Extrait du Regître de la Salle de *Wicbenovre* 241-245
De *Lesbie* sur la Perfidie de son Amant, 251-255
Sur la Vanité de ceux qui se glorifient de la Noblesse de leur Extraction, 260-265
De *Guill. Sans-Espoir*, à l'occasion du XL. Discours, 266-265
De J. B. sur l'Eloquence des Mendians, 268, 269
De *Manimie* maltraitée de la petite Vérole, 270-273
Sur les différens Caracteres des Veuves, 274-280
D'un bel Esprit de la Campagne, mauvais Plaisant, 288-290
D'un jeune Etudiant, écrite en Stile pédantesque, 292-294
Sur l'Art d'écrire des Lettres en Vers, 294-297

Lettre sur l'Orgueuil mal-entendu des Hommes, 299-303
Sur la Vertu qui fait la véritable Grandeur de l'Homme, 304-308
Sur plusieurs Veuves réduites à faire la Cérémonie du Bélier noir, 309-314
D'une jeune Demlie. de 13. Ans, qui se croit en Etat de se choisir un Epoux, 319-322
De *Thom. de Pont-neuf* entêté de Nouvelles, 322-324
Sur la Force de la Nouveauté que les Hommes recherchent avec ardeur, 325-333
D'un Amant passionné à sa Maîtresse, qui le païa d'Ingratitude, 334-336
Sur l'Eternité à venir, 337-343
Sur les Dames d'un Esprit Poëtique, &c. 355, 356
Sur le grand Avantage que les Orateurs Chrétiens ont sur ceux du Paganisme, 358-366
Sur un Seigneur *Anglois*, qui avoit deux Femmes en même tems; 379 387
De *Silv. Rouslan*, sur l'Impertinence du Sexe, 434, 435
De Mr. *Montendre* sur une Pupile, dont il étoit Tuteur. 447-450
Loix, ne peuvent embrasser tous les Cas, 24
Longin, dit qu'*il n'y a rien qui puisse être grand, lorsqu'il y a de la Grandeur d'Ame à le mépriser*, 274
Il excuse fort joliment *Homere*, sur ce qu'il a fait ses Dieux semblables aux Hommes, 366
Lorgne (la Veuve *de*) réduite à faire la Cérémonie du Bélier noir, 312
Lucain cité, — *Magni Nominis Umbra*, 14
Estque Dei Sedes ubi Terra & Pontus, & Aër, &c. 43

Lucain cité, *Estque Illic postquam se Lumine vero Implevit*, &c. 299
Luxe, est un Pauvreté artificielle, 74

M.

MAHOMET, délivré du Germe du Péché. 127
Mariage, Qualitez requises pour le rendre heureux, 234 237
Marioles (Mad. *de*) Membre de la Coterie des Veuves, 3
Marquise (une belle) de quelle Maniere régala un Roi de France 453, 454
Martial cité, *O Nox, quàm longa es, quæ facis una Senem!* 211
——— *Qui bellus Homo est*, Cotta, *pusillus Homo est*, 287
Masclari (la Veuve) réduite à monter sur le Belier noir 9 fois dans un Jour, 313
St. Matthieu, cité VI. 30 317
Médisance, Défaut presque genéral: Moïens de s'en corriger, 165-169
Melisse, Prude célebre, 131
Membre d'un College, ce qu'il dit sur la Postérité, 108
Menandre cité, Ἐπ' ἀνδρὶ δυστυχοῦντι μὴ πλάττης κακόν. &c. 422
Mendians publics, grands Rhétoriciens, 268, 269
Métaphores qui ne quadrent pas ensemble, 170 &c.
Meunier. qui prit un Curieux pour Fou, sur ce qu'il le vit occupé à chercher un Grillon, 414-416
Monimie, chagrine d'avoir perdu ses Charmes par la petite Vérole, 270-273
Montagne (*Michel de*) le plus grand *Egotiste* qu'il y ait jamais eu, 11

N.

NATUREL (le bon) requis pour le Bonheur du Mariage, 235
Nesle (Mlle. *de la*) Membre de la Coterie des Veuves, 3
Newton (Mr. le Chevalier) son Idée de l'Espace infini, 32
Son Eloge, sur la vaste Etendue de son Génie, 374
Nouveauté, est d'une grande Influence sur l'Esprit des Hommes, *&c.* 334 *& suiv.*

O.

ORATEURS Chrétiens, ont un grand Avantage pour l'Eloquence sur ceux du Paganisme, 358-360
Orgueil, vient du peu de Connoissance qu'on a de soi-même, 299 *&c.*
OVIDE cité, *Nitor in Adversum: ne me, qui cætera. vincit Impetus*, &c. 82
——— *Si Verbis Audacia detur* &c. 92
Prosequitur Scelus ille suum: labefactaque tandem &c. 142
Ipsa quoque assiduo labuntur Tempora Motu &c. 147
Molle meum levibus Cor est violabile Telis 174
Dicite iô Pæan, & iô bis dicite Pæan: &c. 234
——— *Perjuria ridet Amantum.* 241
C'est le meilleur Original qui nous reste pour les Epitres amoureuses &c. 295
——— *dulcique Animos Novitate tenebo* 324
Ouvrages à l'Aiguille, méritent d'être encouragés dans toutes les bonnes Maisons, 227-235

P.

PAÏENS, arrachoient le Fiel des Victimes qu'ils offroient dans la Célébration de leurs Nôces, 236

Païsans,

Païsans, doivent leur Gaïeté à l'Innocence de leur Education, 431
Panthée, Dame d'une grande Béauté, 21
Pascal, cité sur la Misere de l'Homme, 398-401
Paul (S.) cité, I *Cor.* II. 9. & II *Cor.* XII. 24. II *Cor.* X. 26, 27. 316
Paul (S.) étoit fort éloquent, de l'Aveu de *Longin*, &c. 363-365
Pericles, mettoit toute la *Grece* en Mouvement par son Eloquence, 359, 360
Perkins, cité sur un Inceste abominable, 451, 452
Perse cité, —— —*intus & in Cute novi*, 127
Torva Mimalloneis implerunt Cornua Bombis: &c. 291
Petit-Maître fort sale, 248, 249
Pétrone cité, ——*Mens sine Pondere ludit.* 180
Philandre, fort charitable, 395
Philosophe (ancien) sa Retenue à l'égard d'un Emportement de sa Femme, 74, 75
Philosophe, quel doit être son Symbole à l'égard de l'Eternité, 151
Philosophes Païens, ne donnoient aucune bonne Raison, propre à consoler les Affligés, 75
En quoi ils faisoient consister le Bonheur de l'Homme, 367
Pitié, naturelle à tous les Hommes, 139
Pittacus, refuse une grosse Somme d'Argent que le Roi de *Lydie* lui offroit, 73, 74
Plaisanterie, bonne & mauvaise, en quoi consistent, 287 & *suiv.*
Platon, dit que *le Travail est autant préférable à l'Oisiveté, que le Poli d'un Métal l'est à la Rouille* 313
Platoniciens, leur Idée de l'Existence de Dieu étoit conforme à celle que la Révélation en donne, 154

Plott (le Dr.) a écrit l'*Histoire Naturelle du Comté de* Stafford, 237
Plutarque, cité sur la Bravoure d'*Isadas*, 25
Poignar, ses Prouësses en Songe en faveur de sa Belle, 180, 181
Pont neuf (*Tho. de*) entêté de Nouvelles, 322, 324
Port-Roial (Mrs. de) ne parlent point d'eux-mêmes à la prémiere Personne, 10
Préfaces des Modernes sentent l'*Egotisme* à pleine Bouche, 13
Prétentions ridicules de ceux qui aspirent aux Emplois, 343-348
Propreté, envisagée sous trois différends Egards, 348-352
Publius Syrus cité sur un Homme soû, 37
In Venere semper certat Dolor & Gaudium, 447
Pythagore, donnoit un bon Avis à ses Disciples, 121
Son Précepte à l'égard des Revers de la Fortune, 432

Q.

QUAKRE (Jolie) fort propre dans sa Parure, 349

R.

RAMSEY (*Guill.*) Auteur de la *Défense de l'Astrologie*, 103
Ratley (Mylord) Malade imaginaire, 64, 65
Rêves, dont on peut faire un bon Usage, 121 126 161-165
De diverses Personnes, 180-186
Sur l'Antre de *Trophonius*, 190-196
Rhæcus, visité par une *Hamadryade*, 145, 146
Riches, doivent avoir Compassion des Malheureux, & craindre les Revers de la Fortune, 424 429
Robustel (Mr. *de*) se casse le Cou à la Chasse, 62

Rolly-Polly, ſorte de Jeu comme celui du *Royal-Oak*, 436, 437

S.

SAGESSE *de* SALOMON, citée ſur les Fraïeurs des Méchans, 282, 283
Saluſte cité, *Is demum mihi vivere atque frui Animâ videtur* &c. 401
Scaliger le Fils, ſa Rèflèxion ſur *Mich. de Montagne*, 11
Scholaſtiques, ne ſavent ce qu'ils diſent, lorſqu'ils veulent expliquer la Maniere dont Dieu exiſte, 152
Seneque, cité ſur la Toute Preſence de Dieu, 50
Sic cum tranſierint mei &c. 246
Senſuels, les Peines qu'ils endurent l'emportent ſur les Plaiſirs qu'ils goûtent, 318
Séraphine, l'Ornement de ſon Sexe, 132
Séraphins & Céhrubins, leur Différence, ſelon quelques Rabins, 202
Shakeſpear eſt un Poëte inimitable, 160
Siffleur extraordinaire, 40-43
Singularité, il y en a une qui eſt vicieuſe, & une autre qui eſt louäble, 82-87
Socrate, diſoit que *le Contentement eſt une Richeſſe naturelle*, 74
Renommé pour avoir été bon Mari, 236
Il diſoit, que celui qui a beſoin de moins de Choſes approche le plus de la Divinité, 366
Sombrieu, devoré par l'Envie & l'Oſiveté, 130
Songes, *Voïez* Rêves.
Suppoſitions d'un Scholaſtique ſur le Bonheur & le Malheur des Hommes dans le Tems & dans l'Eternité, 79, 80
Surfin (la Veuve) réduite à faire la Cérémonie du Belier noir, 312, 313
Symmétrie, mal entendue dans les Ovrages d'Eſprit, 353 355

T.

TEMPERAMENT (malheureux) du Corps est un Obstacle qui s'oppose à l'Humeur bienfaisante, 205-207
TERENCE cité, — *Præsens, absens ut sies*, 9
Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat &c. 13
Quorum æmulari exoptat Negligentiam &c. 160
Testu (Mr. *de*) Causeur impitoïable, 419 *&c.*
Thalès, disoit que *le Mensonge est aussi éloigné de la Verité. que les Oreilles le sont des Yeux*, 168
Trape (Abbaïe de *la*) 2. ou 3. de ses Régles, 168
Trophonius & sa Caverne, ceux qui y entroient une fois ne rioient plus de toute leur Vie, 189
Rêve sur cette Caverne. 191 *& suiv.*

U.

ULYSSE, parfait Modéle d'un Homme prudent, 234
Univers, sa vaste Etendue, 26-30

V.

VALERE, *Maxime*, cité sur l'Amour conjugal, 436
Vantadour, dominé par l'Orgueil, 130
Vertu (la) est un Bien qui s'accroît par la Communication, 107
Elle est nécessaire pour le Bonheur du Mariage, 235
Fait la véritable Grandeur de l'Homme, 304-308
Elle consiste à imiter Dieu, 366-307
Veuves de différens Caracteres, 274-278
Coûtume établie à *Est* & *Ouëst Enborne* à leur égard, 279, 280
Liste de plusieurs, réduites à faire la Cérémonie du Bélier noir, 309-314

VIRGI-

VIRGILE cité, —— *Paulatim abolere Sichæum*, 1
—— *Deum namque ire per omnes* &c. 26
—— *Nec morti esse locum;* 77
—— —— —— *Odora canum vis*, 87
Ipse thymum pinòs que ferens de montibus altis &c. 104
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori: &c. 111
Ipsi lætitia voces ad sidera jactant &c. 116
Justifié sur la Maniere dont il dit qu'*Enée* construisit ses Vaisseaux, 244
Quale per incertam Lunam sub luce maligna &c. 161
Ubique Luctus, ubique Pavor. 190
—— *Solemque suum, sua Sidera norunt.* 196
Exuerint sylvestrem animum: cultuque frequenti &c. 219
Interea longum cantu solata laborem &c. 227
Il auroit été iconnu, si ses Malheurs ne l'avoient obligé d'aller à *Rome*, 247
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens &c. 251
Murranum *hic, atavos & avorum antiqua sonantem* &c. 259
—— *Studiis florentem ignobilis oti.* 265
Si mihi non animo fixum immotùmque sederet, &c. 274
—— *Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat*; &c. 309
Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos &c. 333
—— *Explebo numerum, reddarque tenebris*, 353
Quanquam animùs meminisse horret luctuque &c. 379
Duci-